

LES ESSAIS

DE

MONTAIGNE

Publiés en 7 volumes



LES ESSAIS

DE

MONTAIGNE

Publiés d'après l'édition de 1588

AVEC LES VARIANTES DE 1595

ET UNE NOTICE, DES NOTES, UN GLOSSAIRE
ET UN INDEX

PAR

H. MOTHEAU ET D. JOUAUST

TOME QUATRIÈME



PARIS

LIBRAIRIE DES BIBLIOPHILES
F. FLAMMARION, SUCCESSEUR
26, Rue Racine, 26





ESSAIS

DE

MICHEL DE MONTAIGNE

LIVRE SECOND

CHAPITRE XII

(SUITE)

Apologie de Raimond Sebond

DEMOCRITUS, ayant mangé à sa table des figues qui sentoient au miel [1], commença soudain à chercher en son esprit d'où leur venoit cette douceur inusitée, et, pour s'en esclaircir, s'aloit lever de table pour voir l'assiete du lieu où ces figues

1. Qui sentoient *le* miel.

avoyent esté cueillies. Sa chambriere, ayant entendu de luy[1] la cause de ce remuement, luy dit en riant qu'il ne se penast plus pour cela, car c'estoit qu'elle les avoit mises en un vaisseau où il y avoit eu du miel. Il se despita et se mit en cholere[2] dequoy elle luy avoit osté l'occasion de cette recherche et desrobé matiere à sa curiosité : « Va, luy dit-il, tu m'as fait desplaisir ; je ne lairray pas[3] pourtant d'en chercher la cause comme si elle estoit naturelle[4]. » Cette histoire d'un fameux et grand philosophe nous represente bien clairement cette passion studieuse qui nous amuse à la poursuite des choses de l'aquet desquelles nous sommes desesperez. Plutarque recite un pareil exemple de quelqu'un qui ne vouloit pas estre esclaircy de ce dequoy il estoit en doute, pour ne perdre le plaisir de le chercher ; comme l'autre qui ne vouloit pas que son medecin luy ostast l'alteration de la fievre, pour ne perdre le plaisir de l'assouvir en beuvant[5]. Voylà[6] comme ils disent : « La consi-

1. *De luy* [mots supprimés].

2. *Et se mit en cholere* [mots supprimés].

3. *Pas* [mot supprimé].

4. Et volontiers n'eust failly de trouver quelque raison vraye à un effect faux et supposé.

5. *Satius est supervacua discere quam nihil.* Tout ainsi qu'en toute pasture il y a le plaisir souvent seul ; et tout ce que nous prenons qui est plaisant n'est pas tousjours nutritif ou sain ; pareillement, ce que nostre esprit tire de la science ne laisse pas d'estre voluptueux, encore qu'il ne soit ny alimentant ny salutaire.

6. *Voicy.*

deration de la nature est une pasture propre à nos esprits; elle nous esleve et enfle, nous fait desdaigner les choses basses et terriennes par la comparaison des superieures et celestes; la recherche mesme des choses occultes et grandes est tresplaisante, voire à celuy qui n'en acquiert que la reverence et crainte d'en juger » : ce sont des mots de leur profession. La vaine image de cette maladive curiosité se voit plus expressement encores en cet autre exemple qu'ils ont par honneur si souvent en la bouche : Eudoxus souhetoit et prioit les dieux qu'il peust une fois voir le soleil de prés, comprendre sa forme, sa grandeur et sa beauté, à peine d'en estre brulé soudainement, comme fut Phaëton [1]. Il veut, au pris de sa vie, acquerir une science de laquelle l'usage et possession luy soit quand et quand ostée, et, pour cette soudaine et momentanée cognoissance [2], perdre toutes autres cognoissances qu'il a et qu'il peut acquerir par aprés.

Je ne me persuade pas aysement qu'Epicurus, Platon et Pythagoras nous ayent donné pour argent contant leurs Atomes, leurs Idées et leurs Nombres : ils estoient trop cler-voyans [3] pour establir leurs articles de foy de chose si incertaine et si debatable. Mais, en cette obscurité et ignorance du monde, chacun de ces grands personnages s'est

---

1. *Comme fut Phaëton* [mots supprimés].
2. Et *volage* cognoissance.
3. Trop *sages*.

travaillé d'apporter une telle quelle image de lumiere, et ont esbatu leur ame à trouver des inventions[1] qui eussent au moins une plaisante et subtile apparence[2]. Un ancien à qui on reprochoit qu'il faisoit profession de la philosophie, de laquelle pourtant en son jugement il ne tenoit pas grand compte, respondit que cela c'estoit vraymant philosopher. Ils ont voulu considerer tout, balancer tout, et ont trouvé cette occupation propre à la naturelle curiosité qui est en nous. Aucunes choses, ils les ont escrites pour l'utilité publique, comme les religions[3] : car il n'est pas deffendu de faire nostre profit de la mensonge mesme, s'il est besoing[4]; et a esté raisonnable, pour cette consideration, que plusieurs opinions[5] qui estoyent sans apparence[6], ils n'ayent voulu les espelucher au vif, pour n'engendrer[7] du trouble en l'obeïssance des loix et coustumes de leur pays[8].

---

1. Et ont *promené* leur ame *à des inventions.*

2. Pourveu que, toute fausse, elle se peust maintenir contre les oppositions contraires : *Unicuique ista pro ingenio finguntur, non ex scientiæ vi.*

3. Ils les ont escrites pour *le besoin de la societé publique,* comme *leurs* religions.

4. *Car il n'est pas deffendu,* etc. [passage supprimé].

5. Que les *communes* opinions.

6. *Qui estoient sans apparence* [mots supprimés].

7. *Aux fins de* n'engendrer.

8. Platon traitte ce mystere d'un jeu assez descouvert : ..., où il escrit selon soy, il ne prescrit rien à certes. Quand ... le legislateur, il emprunte un style regentant et asseve...nt, et si y mesle hardiment les plus fantastiques de ses in-

Il y a d'autres subjects qu'ils ont belutez, qui à gauche, qui à dextre, chacun se travaillant à y donner[1] quelque visage, à tort ou à droit : car, n'ayans rien trouvé de si occulte[2] dequoy ils n'ayent voulu parler, il leur est souvent force de forger des conjectures vaines et foibles[3], non qu'ils les prinsent eux mesmes pour fondement, ne pour establir quelque verité, mais pour l'exercice de leur estude[4]. Et si on ne le prenoit ainsi, comme couvririons nous une si grande incon-

---

ventions, autant utiles à persuader à la commune que ridicules à persuader à soy-mesme, sçachant combien nous sommes propres à recevoir toutes impressions, et, sur toutes, les plus farouches et enormes; et pourtant, en ses *Loix,* il a grand soing qu'on ne chante en publiq que des poësies desquelles les fabuleuses feintes tendent à quelque utile fin, estant si facile d'imprimer touts fantosmes en l'esprit humain que c'est injustice de ne le paistre plustost de mensonges profitables que de mensonges ou inutiles ou dommageables. Il dit tout destrousseement en sa *Republique* que, pour le profit des hommes, il est souvent besoin de les piper. Il est aisé à distinguer les unes sectes avoir plus suivy la verité, les autres l'utilité, par où celles cy ont gaigné credit. C'est la misere de nostre condition que souvent ce qui se presente à nostre imagination pour le plus vray ne s'y presente pas pour le plus utile à nostre vie. Les plus hardies sectes, epicurienne, pyrrhonienne, nouvelle academique, encore sont elles contrainctes de se plier à la loy civile au bout du compte.

1. Se travaillant *d'y* donner.
2. De si *caché.*
3. Des conjectures *foibles et foles.*
4. *Non tam id sensisse quod dicerent quam exercere ingenia materiæ difficultate videntur voluisse.*

stance, varieté et vanité d'opinions que nous voyons avoir esté produites par ces ames excellentes et admirables? Car, pour exemple, qu'est-il plus vain que de vouloir regler Dieu et le monde à nostre capacité et à nos loix[1], et nous servir aux despens de la Divinité de ce petit eschantillon de suffisance qu'il luy a pleu despartir à nostre naturelle condition? et, par ce que nous ne pouvons estendre nostre veuë jusques en son glorieux siege, l'avoir ramené çà bas à nostre corruption et à nos miseres?

De toutes les opinions humaines et anciennes touchant la religion, celle là me semble avoir eu plus de vray-semblance et plus d'excuse, qui reconnoissoit Dieu comme une puissance incomprehensible, origine et conservatrice de toutes choses, toute bonté, toute perfection, recevant et prenant en bonne part l'honneur et la reverence que les humains luy rendoient soubs quelque visage et en quelque maniere que ce fust[2] : car les deitez,

1. Car, pour exemple, qu'est-il plus vain que de vouloir *deviner* Dieu *par nos analogies et conjectures, le regler* et le monde à nostre capacité et à nos loix ?

2. Soubs quelque visage, *soubs quelque nom* et en quelque maniere que ce fust :

> *Jupiter omnipotens rerum, regumque deumque*
> *Progenitor genitrixque.*

Ce zele universellement a esté veu du Ciel de bon œil. Toutes polices ont tiré fruit de leur devotion. Les hommes, les actions impies, ont eu par tout les evenemens sortables. Les histoires payennes recognoissent de la dignité, ordre, justice et des prodiges et oracles employez à leur profit et

ausquelles l'homme, de sa propre invention, a voulu donner une forme, elles sont injurieuses, pleines d'erreur et d'impieté [1]. Voylà pourquoy, de toutes les religions [2] que saint Paul trouva en credit à Athenes, celle qu'ils avoyent desdiée à une « Divinité cachée et inconnue » luy sembla la plus excusable [3]. De celles ausquelles on a donné quelque

---

instruction en leurs religions fabuleuses, Dieu, par sa misericorde, daignant à l'adventure fomenter par ces benefices temporels les tendres principes d'une telle quelle brute cognoissance que la raison naturelle leur donnoit de luy au travers des fausses images de leurs songes Non seulement fausses, mais impies aussi et injurieuses sont celles que l'homme a forgé de son invention.

1. *Car les deitez*, etc. [passage supprimé].

2. *Et* de toutes les religions.

3. Pythagoras adombra la verité de plus prés, jugeant que la cognoissance de ceste cause premiere et estre des estres devoit estre indefinie, sans prescription, sans declaration ; que ce n'estoit autre chose que l'extreme effort de nostre imagination vers la perfection, chacun en amplifiant l'idée selon sa capacité. Mais si Numa entreprint de conformer à ce project la devotion de son peuple, l'attacher à une religion purement mentale, sans object prefix et sans meslange materiel, il entreprint chose de nul usage. L'esprit humain ne se sçauroit maintenir vaguant en cet infini de pensées informes ; il les luy faut compiler à certaine image à son modelle. La majesté divine s'est ainsi pour nous aucunement laissé circonscrire aux limites corporels. Les sacrements supernaturels et celestes ont des signes de nostre terrestre condition. Son adoration s'exprime par offices et paroles sensibles, car c'est l'homme qui croid et qui prie. Je laisse à part les autres arguments qui s'employent à ce subject. Mais à peine me feroit on accroire que la veuë de noz crucifix et peinture de ce piteux supplice, que les ornements et mouvements ceremonieux de noz eglises, que les voix accom-

corps [1], comme la necessité l'a requis pour la conception du peuple [2] parmy cette cecité universelle, je me fusse, ce me semble, plus volontiers attaché à ceux qui adoroient le soleil,

La lumiere commune,
L'œil du monde; et si Dieu au chef porte des yeux,
Les rayons du soleil sont ses yeux radieux,
Qui donnent vie à tous, nous maintiennent et gardent,
Et les faicts des humains en ce monde regardent :
Ce beau, ce grand soleil qui nous faict les saisons,
Selon qu'il entre ou sort de ses douze maisons;
Qui remplit l'univers de ses vertus connues;
Qui d'un traict de ses yeux nous dissipe les nues :
L'esprit, l'ame du monde, ardant et flamboyant,
En la course d'un jour tout le ciel tournoyant;
Plein d'immense grandeur, rond, vagabond et ferme;
Lequel tient dessoubs luy tout le monde pour terme;
En repos sans repos; oysif, et sans sejour;
Fils aisné de nature et le pere du jour :

d'autant qu'outre cette sienne grandeur et beauté, c'est la piece de cette machine que nous descouvrons la plus esloignée de nous, et par ce moyen si peu connuë, qu'ils estoient excusables d'en entrer en admiration et espouvantement [3].

---

modées à la devotion de nostre pensée et cette esmotion des sens n'eschauffent l'ame des peuples d'une passion religieuse de tres-utile effect.

1. On a donné *corps*.

2. *Pour la conception du peuple* [mots supprimés].

3. Qu'ils estoient *pardonnables* d'en entrer en admiration et *reverence*.

Thales, qui le premier s'enquesta de telle matiere, estima Dieu un esprit qui fit d'eau toutes choses; Anaximander,

que les dieux estoyent mourants et naissants à diverses saisons, et que c'estoyent des mondes infinis en nombre ; Anaximenes, que l'air estoit Dieu, qu'il estoit produit et immense, tousjours mouvant. Anaxagoras, le premier, a tenu la description et maniere de toutes choses estre conduitte par la force et raison d'un esprit infini. Alcmæon a donné la divinité au soleil, à la lune, aux astres et à l'ame. Pythagoras a faict dieu un esprit espandu par la nature de toutes choses d'où noz ames sont déprinses ; Parmenides, un cercle entournant le ciel et maintenant le monde par l'ardeur de la lumiere. Empedocles disoit estre des dieux les quatre natures desquelles toutes choses sont faittes ; Protagoras, n'avoir rien que dire s'ils sont ou non, ou quels ils sont ; Democritus, tantost que les images et leurs circuitions sont dieux, tantost cette nature qui eslance ces images, et puis nostre science et intelligence. Platon dissipe sa creance à divers visages : il dit, au *Timée,* le pere du monde ne se pouvoir nommer ; aux *Loix*, qu'il ne se faut enquerir de son estre ; et ailleurs, en ces mesmes livres, il fait le monde, le ciel, les astres, la terre et nos ames dieux, et reçoit en outre ceux qui ont esté receuz par l'ancienne institution en chasque republique. Xenophon rapporte un pareil trouble de la discipline de Socrates : tantost qu'il ne se faut enquerir de la forme de Dieu, et puis il luy fait establir que le soleil est Dieu, et l'ame Dieu ; qu'il n'y en a qu'un, et puis qu'il y en a plusieurs. Speusippus, neveu de Platon, fait Dieu certaine force gouvernant les choses, et qu'elle est animale ; Aristote, à cette heure que c'est l'esprit, à cette heure le monde ; à cette heure il donne un autre maistre à ce monde, et à cette heure fait Dieu l'ardeur du ciel. Xenocrates en faict huict : les cinq nommez entre les planetes, le sixiesme composé de toutes les estoiles fixes comme de ses membres, le septiesme et huictiesme, le soleil et la lune. Heraclides Ponticus ne fait que vaguer entre ses advis et en fin prive Dieu de sentiment et le fait remuant de forme à autre, et puis dit que c'est le ciel et la

pres à estre deifiées : car d'adorer celles de nostre

---

terre. Theophraste se promeine de pareille irresolution entre toutes ses fantasies, attribuant l'intendance du monde tantost à l'entendement, tantost au ciel, tantost aux estoilles; Strato, que c'est nature ayant la force d'engendrer, augmenter et diminuer, sans forme et sentiment; Zeno, la loy naturelle commandant le bien et prohibant le mal, laquelle loy est un animant, et oste les dieux accoustumez, Jupiter, Juno, Vesta; Diogenes Apolloniates, que c'est l'aage. Xenophanes faict Dieu rond, voyant, oyant, non respirant, n'ayant rien de commun avec l'humaine nature. Aristo estime la forme de Dieu incomprenable, le prive de sens et ignore s'il est animant ou autre chose; Cleanthes, tantost la raison, tantost le monde, tantost l'ame de nature, tantost la chaleur supreme entourant et envelopant tout. Perseus, auditeur de Zenon, a tenu qu'on a surnommé dieux ceux qui avoyent apporté quelque notable utilité à l'humaine vie et les choses mesmes profitables. Chrysippus faisoit un amas confus de toutes les precedentes sentences, et compte, entre mille formes de dieux qu'il fait, les hommes aussi qui sont immortalisez. Diagoras et Theodorus nioyent tout sec qu'il y eust des dieux. Epicurus faict les dieux luisants, transparents et perstables, logez, comme entre deux forts, entre deux mondes à couvert des coups, revestus d'une humaine figure et de nos membres, lesquels membres leur sont de nul usage.

Ego deum genus esse semper duxi, et dicam cœlitum;
Sed eos non curare opinor, quid agat humanum genus.

Fiez vous à vostre philosophie; vantez vous d'avoir trouvé la feve au gasteau, à voir ce tintamarre de tant de cervelles philosophiques! Le trouble des formes mondaines a gaigné sur moy que les diverses mœurs et fantaisies aux miennes ne me desplaisent pas tant comme elles m'instruisent, ne m'enorgueillissent pas tant comme elles m'humilient en les conferant. Et tout autre choix que celuy qui vient de la main expresse de Dieu me semble choix de peu de preroga-

sorte, maladifves, corruptibles et mortelles, comme faisoit toute l'ancienneté, des hommes qu'elle avoit veu vivre et mourir, et agiter de toutes nos passions, cela surpasse l'extreme foiblesse de discours [1]. J'eusse encore plustost suivy ceux qui adoroient le serpent, le chien et le bœuf; d'autant que leur nature et leur estre nous est moins connu ; et avons plus de loy d'imaginer ce qu'il nous plaist de ces bestes-là et leur attribuer des facultez extraordinaires. Mais d'avoir faict des dieux de nostre condition, de laquelle nous devons connoistre la foiblesse et l'imperfection [2], leur avoir attribué le desir, la cholere, les vengeances, les mariages, les generations et les parentelles, l'amour et la jalousie, nos membres et nos os, nos fievres et nos plaisirs [3], il faut que cela soit party d'une merveilleuse yvresse de l'entendement humain ;

Quæ procul usque adeo divino ab numine distant,
Inque deum numero quæ sint indigna videri [4] ;

---

tive. Les polices du monde ne sont pas moins contraires en ce subject que les escholes : par où nous pouvons apprendre que la fortune mesme n'est pas plus diverse et variable que nostre raison, ny plus aveugle et inconsiderée.

1. Les choses les plus ignorées sont plus propres à estre deifiées : *parquoy de faire de nous des dieux, comme l'ancienneté*, cela surpasse l'extreme foiblesse de discours.

2. De laquelle nous devons connoistre *l'imperfection.*

3. Nos morts et sepultures.

4. *Formæ, ætates, vestitus ornatus noti sunt ; genera, conjugia, cognationes omniaque traducta ad similitudinem imbecillitatis humanæ : nam et perturbatis animis inducuntur ;*

comme d'avoir attribué la divinité à la peur, à la fievre et à la fortune, et autres accidens de nostre vie fresle et caduque[1] :

Quid juvat hoc, templis nostros inducere mores?
O curvæ in terris animæ et cœlestium inanes[2] !

Puis que l'homme desiroit tant de s'apparier à Dieu, il eust mieux faict, dict Cicero, de ramener à soy les conditions divines et les attirer çà bas que d'envoyer là haut sa corruption et sa misere; mais, à le bien prendre, il a faict en plusieurs façons et l'un et l'autre, de pareille vanité d'opinion.

Quand les philosophes espeluchent la hierarchie de leurs dieux et font les empressez à distinguer leurs alliances, leurs charges et leur puissance, je ne puis pas croire qu'ils parlent à certes. Quand Platon nous deschiffre le vergier de Pluton et les commoditez ou peines corporelles qui nous atten-

---

accipimus enim deorum cupiditates, ægritudines, iracundias.

1. Comme d'avoir attribué la divinité *non seulement à la foy, à la vertu, à l'honneur, concorde, liberté, victoire, pieté, mais aussi à la volupté, fraude, mort, envie, vieillesse, misere,* à la peur, à la fievre et à la *male* fortune, et autres *injures* de nostre vie fresle et caduque.

2. Les Ægyptiens, d'une impudente prudence, defendoyent sur peine de la hart que nul eust à dire que Serapis et Isis, leurs dieux, eussent autres fois esté hommes; et nul n'ignoroit qu'ils ne l'eussent esté. Et leur effigie representée le doigt sur la bouche signifioit, dit Varro, cette ordonnance mysterieuse à leurs prestres de taire leur origine mortelle, comme par raison necessaire anullant toute leur veneration.

dent encore aprés la ruine et aneantissement de nos corps, et les accommode au sens et ressentiment[1] que nous avons en cette vie :

Secreti celant calles, et myrtea circum
Sylva tegit; curæ non ipsa in morte relinquunt;

quand Mahumet promet aux siens un paradis tapissé, paré d'or et de pierreries, garny de garses[2] d'excellente beauté, de vins et de vivres singuliers; je voy bien que ce sont des moqueurs qui s'accommodent à nostre goust et à nostre bestise, pour nous emmieler et attirer par ces opinions et esperances, qui sont selon nostre portée et selon nostre sens corporel et terrestre[3].

Croyons nous que Platon, luy qui a eu ses conceptions si celestes et hautaines[4], et si grande accointance à la Divinité, que le surnom luy en est tres-justement[5] demeuré, ait estimé que l'homme, cette vile creature[6], eust rien en luy accommodable et applicable[7] à cette incomprehensible puis-

---

1. Et les accommode *au ressentiment.*
2. *Peuplé* de garses.
3. Je voy bien que ce sont des moqueurs qui *se plient à nostre bestise* pour nous emmieller et attirer par ces opinions et esperances *convenables à nostre mortel appetit.* Si sont aucuns des nostres tombez en pareil erreur, se promettants aprés la resurrection une vie terrestre et temporelle, accompagnée de toutes sortes de plaisirs et commoditez mondaines.
4. *Et hautaines* [mots supprimés].
5. *Tres-justement* [mots supprimés].
6. Cette *pauvre* creature.
7. Eust rien en luy *d'applicable.*

sance? et qu'il ait creu que nos prises foibles et lasches [1] fussent capables, ny la force de nostre goust assez ferme [2], pour participer à la beatitude ou peine eternelle? Il faudroit luy dire de la part de la raison humaine : Si les plaisirs que tu nous promets en l'autre vie sont du goust [3] de ceux que j'ay senti çà bas, cela n'a rien de commun avec l'infinité. Quand tous mes cinq sens de nature seroient combles de liesse, et cette ame saisie de tout le contentement qu'elle peut desirer et esperer, nous sçavons ce qu'elle peut, nous sçavons la foiblesse et incapacité de ses forces [4]; cela, ce ne seroit encores rien. S'il y a quelque chose du mien, il n'y a rien de divin; si cela n'est tout autre que ce que je sens et ce qui [5] peut appartenir à cette nostre condition presente, il ne peut estre mis en compte [6]. La reconnoissance de nos parens, de nos enfans et de nos amis, si elle nous peut toucher et chatouiller en l'autre monde, si nous sommes capables d'une telle sorte de plaisir, nous sommes encore dans les commoditez mortelles et finies [7]. Nous ne pouvons dignement

---

1. Que nos prises *languissantes*.

2. Ny la force de nostre *sens* assez *robuste*.

3. *Du goust* [mots supprimés].

4. *Nous sçavons la foiblesse et incapacité de ses forces* [proposition supprimée].

5. Si cela n'est *autre* que *ce qui*.

6. Tout contentement des mortels est mortel.

7. Si nous *tenons encores à un tel* plaisir, nous sommes *dans* les commoditez *terrestres* et finies.

concevoir la grandeur de ces hautes et divines promesses, si nous les pouvons [1] concevoir : pour dignement les imaginer, il les faut imaginer inimaginables, indicibles et incomprehensibles [2]. Œuil ne sçauroit voir, dict sainct Paul, et ne peut monter en cœur d'homme l'heur que Dieu a preparé [3] aux siens. Et si, pour nous en rendre capables, on reforme et rechange nostre estre (comme tu dis, Platon, par tes purifications), ce doit estre d'un si extreme changement et si universel que, par la doctrine physique, ce ne sera plus nous :

Hector erat tunc cum bello certabat; at ille,
Tractus ab Æmonio, non erat Hector, equo;

ce sera quelque autre chose qui recevra ces recompenses.

Quod mutatur... dissolvitur, interit ergo :
Trajiciuntur enim partes atque ordine migrant.

Car, en la metempsicose de Pythagoras et changement d'habitation qu'il imaginoit aux ames, pensons nous que le lyon, dans lequel est l'ame de Cæsar, espouse les passions qui touchoient Cæsar et qu'il souffre pour luy [4]? et qu'és muta-

---

1. Si nous les pouvons *aucunement*.

2. Et parfaictement autres que celles de nostre miserable experience.

3. Que Dieu *prepare*.

4. Espouse les passions qui touchoient Cæsar, *ny que ce soit luy?* Si c'estoit encore luy, ceux là auroyent raison qui, combattants cette opinion contre Platon, luy reprochent que

tions[1] qui se font des corps des animaux en autres de mesme espece, les nouveaux venus ne soient autres que leurs predecesseurs? Des cendres d'un phœnix s'engendre, dit-on, un ver, et puis un autre phœnix ; ce second phœnix, qui peut imaginer qu'il ne soit autre que le premier? Les vers qui font nostre soye, on les void comme mourir et assecher, et de ce mesme corps se produire un papillon, et de là un autre ver, qu'il seroit ridicule estimer estre encores le premier. Ce qui a cessé une fois d'estre n'est plus :

Nec, si materiam nostram collegerit ætas
Post obitum, rursumque redegerit, ut sita nunc est,
Atque iterum nobis fuerint data lumina vitæ,
Pertineat quidquam tamen ad nos id quoque factum,
Interrupta semel cum sit repetentia nostra.

Et quand tu dis ailleurs, Platon, que ce sera la partie spirituelle de l'homme à qui il touchera de jouyr des recompenses de l'autre vie, tu nous dis chose qui a encore aussi peu d'apparence[2] :

Scilicet, avolsus radicibus, ut nequit ullam
Dispicere ipse oculus rem, seorsum corpore toto :

car, à ce compte, ce ne sera plus l'homme, ny nous, par consequent, à qui touchera cette jouyssance : car nous sommes bastis de deux pieces principales

---

le fils se pourroit trouver à chevaucher sa mere, revestuë d'un corps de mule, et semblables absurditez.

1. Et *pensons nous* qu'és mutations.

2. Tu nous dis chose *d'aussi* peu d'apparence

essentielles, desquelles la separation c'est la mort et ruyne de l'estre de l'homme[1] :

Inter enim jacta est vitai pausa, vageque
Deerrarunt passim motus ab sensibus omnes.

Nous ne disons pas que l'homme souffre quand les vers luy rongent ses membres dequoy il vivoit, et que la terre les consomme :

Et nihil hoc ad nos, qui coitu conjugioque
Corporis atque animæ consistimus uniter apti.

D'avantage, sur quel fondement de leur justice peuvent les dieux reconnoistre et recompenser à l'homme, aprés sa mort, ses operations[2] bonnes et vertueuses, puis que ce sont eux mesmes qui les ont acheminées et produites en luy ? Et pourquoy s'offencent ils et vengent sur nous les actions vitieuses, puis qu'ils nous ont eux-mesmes produicts en cette condition fautiere, et que d'un seul clin de leur volonté ils nous peuvent empescher de faillir[3] ? Epicurus opposeroit-il pas cela à Platon avec grand' apparence de l'humaine raison[4] ? Elle ne fait que fourvoyer par tout, mais specialement

---

1 Et ruyne de *nostre estre.*

2. Ses *actions.*

3. Et pourquoy s'offencent ils et vengent *sur luy les vitieuses,* puis qu'ils *l'*ont eux mesmes *produict* en cette condition *fautive,* et que d'un seul clin de leur volonté ils *le* peuvent empescher de faillir?

4. S'il ne se couvroit souvent par cette sentence, « Qu'il est impossible d'establir quelque chose de certain de l'immortelle nature par la mortelle » ?

quand elle se mesle des choses divines. Qui le sent plus evidamment que nous? car, encores que nous luy ayons donné des principes certains et infaillibles, encores que nous esclairions ses pas par la saincte lampe de la Verité qu'il a pleu à Dieu nous communiquer, nous voyons pourtant journellement, pour peu qu'elle se démente du sentier ordinaire, et qu'elle se destourne ou escarte de la voye tracée et battuë par l'Eglise, comme tout aussi tost elle se perd, s'embarrasse et s'entrave, tournoyant et flotant dans cette mer vaste, trouble et ondoyante des opinions humaines, sans bride et sans arrest [1]. Aussi tost qu'elle pert ce grand et commun chemin, elle va se divisant et se dissipant [2] en mille routes diverses.

L'homme ne peut estre que ce qu'il est, ny imaginer que selon sa portée. C'est plus grande presomption, dict Plutarque, à ceux qui ne sont qu'hommes, d'entreprendre de parler et discourir des dieux et des demy-dieux que ce n'est à un homme ignorant de musique vouloir juger de ceux qui chantent, ou à un homme qui ne fut jamais au camp vouloir disputer des armes et de la guerre, en presumant comprendre par quelque legere conjecture les effects d'un art qui est hors de sa cognoissance. L'ancienneté pensa, ce croy-je, faire quelque chose pour la grandeur divine, de l'apparier à l'homme, la vestir de ses facultez

1. Sans bride et sans *but*.
2. Elle *se va* divisant et *dissipant*.

et estrener de ses belles humeurs, luy offrant de nos viandes à manger, de nos vestemens à se couvrir et maisons à loger, la flatant par l'odeur des encens et sons de la musique, festons et bouquets, et par le plaisir d'une sanguinaire vengeance, tesmoin cette opinion si receuë des sacrifices, et que Dieu eust plaisir au meurtre et au tourment des choses par luy faites, conservées et creées, et qu'il se peust réjoüir par le sang des ames innocentes, non seulement des animaux, qui n'en peuvent mez, ains des hommes, ainsi que plusieurs nations, et entre autres la nostre, avoient en usage ordinaire; et croy qu'il n'en est aucune exempte d'en avoir faict quelque essay[1] :

---

1. [Variante à partir de *L'ancienneté pensa, ce croy je :*] L'ancienneté pensa, ce croy-je, faire quelque chose pour la grandeur divine de l'apparier à l'homme, la vestir de ses facultez et estrener de ses belles humeurs et plus honteuses necessitez, luy offrant de nos viandes à manger, de nos danses, mommeries et farces à la resjouïr, de nos vestemens à se couvrir et maisons à loger, la caressant par l'odeur des encens et sons de la musique, festons et bouquets, et, pour l'accommoder à noz vicieuses passions, flatant sa justice d'une inhumaine vengeance, l'esjouïssant de la ruine et dissipation des choses par elle creées et conservées : comme Tiberius Sempronius qui fit brusler pour sacrifice à Vulcan les riches despouilles et armes qu'il avoit gaigné sur les ennemis en la Sardeigne ; et Paul Æmyle, celles de Macedoine à Mars et à Minerve. Et Alexandre, arrivé à l'Ocean Indique, jetta en mer, en faveur de Thetis, plusieurs grands vases d'or, remplissant en outre ses autels d'une boucherie non de bestes innocentes seulement, mais d'hommes aussi, ainsi que plusieurs nations, et entre autres la nostre, avoyent

Sulmone creatos
Quattuor hic juvenes, totidem quos educat Ufens,
Viventes rapit, inferias quos immolet umbris[1].

Les Carthaginois immoloient leurs propres enfans à Saturne; et qui n'en avoit point en achetoit, estant cependant le pere et la mere tenus d'assister à ce sacrifice[2] avec contenance gaye et contente. C'estoit une estrange fantasie de vouloir contenter et plaire à la justice divine par nostre tourment et nostre peine, comme les Lacedemoniens qui caressoient leur Diane par le tourment des enfans

---

en usage ordinaire ; et croy qu'il n'en est aucune exempte d'en avoir faict essay.

1. Les Getes se tiennent immortels, et leur mourir n'est que s'acheminer vers leur dieu Zamolxis. De cinq en cinq ans ils depeschent vers luy quelqu'un d'entre eux pour le requerir des choses necessaires. Ce deputé est choisi au sort ; et la forme de le depescher, aprés l'avoir de bouche informé de sa charge, est que, de ceux qui l'assistent, trois tiennent debout autant de javelines sur lesquelles les autres le lancent à force de bras. S'il vient à s'enferrer en lieu mortel et qu'il trespasse soudain, ce leur est certain argument de faveur divine; s'il en eschappe, ils l'estiment meschant et execrable, et en deputent encore un autre de mesmes. Amestris, mere de Xerxes, devenuë vieille, fit pour une fois ensevelir touts vifs quatorze jouvenceaux des meilleures maisons de Perse suyvant la religion du pays pour gratifier à quelque dieu sousterrain. Encore aujourd'huy, les idoles de Themixtitan se cimentent du sang des petits enfants, et n'aiment sacrifice que de ces pueriles et pures ames : justice affamée du sang de l'innocence,

Tantum relligio potuit suadere malorum !

2. A *cet office.*

qu'ils faisoient foiter devant son autel, souvent jusques à la mort[1]. C'estoit une humeur farouche de vouloir gratifier l'ouvrier par la ruyne de son ouvrage, et l'architecte[2] de la subversion de son bastiment, et de vouloir garentir la peine deue aux coulpables par la punition des innocens[3]; et que la povre Iphigenia, au port d'Aulide, par sa mort et par son sacrifice[4], deschargeast envers Dieu l'armée grecque des offences qu'elle avoit commises[5] :

Et casta inceste, nubendi tempore in ipso,
Hostia concideret mactatu mœsta parentis;

et que Decius, pour acquerir la bonne grace des dieux envers les affaires romaines, se bruslast tout vif en holocauste à Saturne, entre les deux armées[6]. Joint que ce n'est pas au criminel de se faire foiter à sa mesure et à son heure : c'est au

---

1. C'estoit une estrange fantasie de vouloir *payer la bonté divine de nostre affliction,* comme les Lacedemoniens qui *mignardoient* leur Diane *par bourrellement des jeunes garçons* qu'ils faisoyent fouëter *en sa faveur,* souvent jusques à la mort.

2. De vouloir gratifier *l'architecte.*

3. Des *non coulpables.*

4. Et par *son immolation.*

5. L'armée *des Grecs* des offences qu'*ils avoyent* commises.

6. [Variante à partir de *Et que Decius :*]

Et ces deux belles et genereuses ames des deux Decius, pere et fils, pour propitier la faveur des dieux envers les affaires romaines, s'allassent jetter à corps perdu à travers le plus espez des ennemis. *Quæ fuit tanta deorum iniquitas, ut placari populo Romano non possent, nisi tales viri occidissent?*

juge qui ne met en compte de chastiement que la peine qu'il ordonne[1]. Et fut ridicule l'humeur de Policrates, tyran de Samos, lequel, pour interrompre le cours de son continuel bon heur et le compenser, alla jetter en mer le plus cher et precieux joyau qu'il eust, estimant que, par ce malheur aposté, il satisfaisoit à la revolution et vicissitude de la fortune[2]. Et puis l'offence consiste en la volonté, non aux espaules et au gosier[3]. Ainsi remplissoient ils leur religion de plusieurs mauvais effects :

---

1. Et ne peut attribuer à punition ce qui vient à gré à celuy qui le souffre. La vengeance divine presuppose nostre dissentiment entier pour sa justice et pour nostre peine.

2. Et elle, pour se moquer de son ineptie, fit que ce mesme joyau revinst encore en ses mains, trouvé au ventre d'un poisson. Et puis à quel usage les deschirements et desmembrements des Corybantes, des Menades, et, en noz temps, des Mahometans, qui s'esbalaffrent le visage, l'estomach, les membres pour gratifier leur prophete?

3. *Veu que* l'offence consiste en la volonté, non *en la poictrine*, *aux yeux*, *aux genitoires*, *en l'embonpoinct*, *aux espaules et au gosier*. *Tantus est perturbatæ mentis et sedibus suis pulsæ furor, ut sic dii placentur, quemadmodum ne homines quidem sæviunt.* Cette contexture naturelle regarde par son usage non seulement nous, mais aussi le service de Dieu et des autres hommes : c'est injustice de l'affoler à nostre escient, comme de nous tuer pour quelque pretexte que ce soit. Ce semble estre grande lascheté et trahison de mastiner et corrompre les functions du corps, stupides et serves, pour espargner à l'ame la solicitude de les conduire selon raison. *Ubi iratos deos timent, qui sic propitios habere merentur? In regiæ libidinis voluptatem castrati sunt quidam; sed nemo sibi, ne vir esset, jubente domino, manus intulit.*

Sæpius olim
Relligio peperit scelerosa atque impia facta.

Or rien du nostre ne se peut apparier ou raporter en quelque façon que ce soit à la nature divine, qui ne la tache et marque d'autant d'imperfection. Cette infinie beauté, puissance et bonté, comment peut elle souffrir quelque correspondance et similitude à une si vile chose et si abjecte [1] que nous sommes, sans un extreme interest et dechet de sa divine grandeur [2]? Toutesfois nous luy prescrivons des bornes, nous tenons sa puissance assiegée par nos raisons (j'appelle raison nos resveries et nos songes, avec la dispense de la philosophie, qui dit le fol mesme et le meschant forcener par raison, mais que c'est une raison de particuliere forme); nous le voulons asservir aux apparences vaines et foibles de nostre entendement, luy qui a fait et nous et nostre cognoissance. Par ce que rien ne se fait de rien, Dieu n'aura sceu bastir le monde sans matiere. Quoy! Dieu nous a-il mis en main les clefs et les derniers ressorts de sa puissance? S'est-il obligé à n'outrepasser les bornes de nostre science? Mets le cas, ô homme, que tu ayes peu remarquer icy quelques traces de ses effets : penses-tu qu'il y ait employé tout ce qu'il

---

1 A *chose si abjecte.*

2. *Infirmum Dei fortius est hominibus, et stultum Dei sapientius est hominibus.* Stilpon le philosophe, interrogé si les dieux s'esjouïssent de nos honneurs et sacrifices : « Vous estes indiscret, respondit il ; retirons nous à part, si vous voulez parler de cela. »

a peu et qu'il ait employé[1] toutes ses formes et toutes ses idées en cet ouvrage? Tu ne vois que l'ordre et la police de ce petit caveau où tu es logé, au moins si tu la vois : sa divinité a une jurisdiction infinie au delà; cette piece n'est rien au pris du tout :

Omnia cum cœlo terraque marique
Nil sunt ad summam summaï totius omnem :

c'est une loy municipalle que tu allegues, tu ne sçays pas quelle est l'universelle. Attache toy à ce à quoy tu es subjet, mais non pas luy; il n'est pas ton confraire, ou concitoyen, ou compaignon. S'il s'est aucunement communiqué à toy, ce n'est pas pour se ravaler à ta petitesse, ny pour te donner le contrerolle de son pouvoir. Le corps humain ne peut voler aux nues, c'est pour toy; le soleil bransle sans sejour sa course ordinaire; les bornes des mers et de la terre ne se peuvent confondre; l'eau est instable et sans fermeté; un mur est, sans froissure, impenetrable à un corps solide; l'homme ne peut conserver sa vie dans les flammes; il ne peut estre et au ciel et en la terre, et en mille lieux ensemble corporellement. C'est pour toy qu'il a faict ces regles; c'est toy qu'elles attachent[2]. Il a tesmoigné aux chrestiens qu'il les a toutes franchies, quand il luy a pleu. De vray, pourquoy, tout puissant comme il est, auroit il

1. Et qu'il ayt *mis*.
2. Qu'elles *attaquent*.

restreint ses forces à certaine mesure? en faveur de qui auroit il renoncé son privilege? Ta raison n'a en aucune autre chose plus de verisimilitude et de fondement qu'en ce qu'elle te persuade la pluralité des mondes :

Terramque, et solem, lunam, mare, cætera quæ sunt,
Non esse unica, sed numero magis innumerali :

Les plus fameux et nobles [1] esprits du temps passé l'ont creue, et aucuns des nostres mesmes, forcez par l'apparence de la raison humaine. D'autant qu'en ce bastiment que nous voyons, il n'y a rien seul et un,

Cum in summa res nulla sit una,
Unica quæ gignatur, et unica solaque crescat;

et que toutes les especes sont multipliées en quelque nombre; par où il semble n'estre pas vraysemblable que Dieu ait faict ce seul ouvrage sans compaignon, et que la matiere de cette forme ait esté toute employée [2] en ce seul individu :

Quare etiam atque etiam tales fateare necesse est
Esse alios alibi congressus materiaï,
Qualis hic est avido complexu quem tenet æther :

notamment si c'est un animant, comme ses mouvemens et actions [3] le rendent plus croyable [4].

---

1. *Et nobles* [mots supprimés].
2. Toute *espuisée*.
3. *Et actions* [mots supprimés].
4. Le rendent *si* croyable que Platon l'asseure, et plusieurs

Or, s'il y a plusieurs mondes, comme Platon [1], Epicurus et presque toute la philosophie a pensé, que sçavons nous si les principes et les regles de cettuy cy touchent les autres [2]? Ils ont à l'avanture autre visage et autre police [3]. Nous voyons en ce monde une infinie dissemblance [4] et varieté pour la seule distance des lieux : ny le bled, ny le vin, ny aucun de nos animaux n'est cogneu en ce nouveau coin du monde que nos peres ont descouvert; tout y est autre [5]. Et [6] qui en voudra croire Pline [7], il y a des especes d'hommes en certains endroits de la terre [8] qui ont fort peu de ressemblance à la nostre; et y a des formes mestisses et ambiguës entre l'humaine nature et la brutale. Il y a des contrées où les hommes naissent sans teste, portant les yeux et la bouche en la

---

des nostres, ou le confirment ou ne l'osent infirmer ; non plus que cette ancienne opinion que le ciel, les estoilles et autres membres du monde sont creatures composées de corps et ame, mortelles en consideration de leur composition, mais immortelles par la determination du Createur.

1. Comme *Democritus*.
2. Touchent *pareillement* les autres.
3. Epicurus les imagine ou semblables ou dissemblables
4. Une infinie *difference*.
5. Ny le bled ny le vin *se voit*, ny aucun de nos animaux, en ce nouveau coin du monde que nos peres ont descouvert ; tout y est *divers;* et, au temps passé, voyez en combien de parties du monde on n'avoit cognoissance ny de Bacchus ny de Ceres.
6. *Et* [mot supprimé].
7. Et Herodote.
8. *De la terre* [mots supprimés].

poitrine; où ils sont tous androgynes; où ils marchent de quatre pates; où ils n'ont qu'un œil au front, et la teste plus semblable à celle d'un chien qu'à la nostre; où ils sont moitié poissons par embas et vivent en l'eau; où les femmes s'accouchent[1] à cinq ans et n'en vivent que huict; où ils ont la teste si dure et la peau du front, que le fer n'y peut mordre et rebouche contre; où les hommes sont sans barbe[2]; quoy, ceux qui naturellement se changent en loups[3] et puis encore en hommes? Et, s'il est ainsi, comme dict Plutarque, que, en quelque endroit des Indes, il y aye des hommes sans bouche, se nourrissans de la senteur de certaines odeurs, combien y a il de nos descriptions fauces? Il n'est plus risible, ny à l'avanture capable de raison et de societé : l'ordonnance et la cause de nostre bastiment interne seroyent pour la plus part hors de propos.

Davantage, combien y a il de choses en nostre cognoissance qui combatent ces belles regles que nous avons taillées et prescrites à nature? Et nous entreprendrons d'y attacher Dieu mesme! Combien de choses appellons nous miraculeuses et contre nature[4]? combien trouvons nous de proprietez ocultes et de quint'essences? car, à ce que

---

1. Où les femmes *accouchent*.

2. Des nations sans usage de feu ; d'autres qui rendent le sperme de couleur noire.

3. En loups, en jumens.

4. Cela se fait par chasque homme et par chasque nation selon la mesure de son ignorance.

je puis comprendre [1], aller selon nature, pour nous, ce n'est autre chose [2] qu'aller selon nostre intelligence, autant qu'elle peut suyvre et autant que nous y voyons : ce qui est audelà est monstrueux et desordonné. Or, à ce conte, aux plus avisez et aux plus habilles tout sera donc monstrueux : car à ceux là la raison humaine [3] a persuadé qu'elle n'avoit ny force ny cognoissance [4], ny pied, ny fondement quelconque, non pas seulement pour asseurer si nous vivons [5] : tesmoin Euripides, qui dit estre en doute [6] si la vie que nous vivons est vie, ou si c'est ce que nous appellons mort qui soit vie :

> Τίς δ' οἶδεν εἰ ζῆν τοῦθ' ὃ κέκληται θανεῖν,
> Τὸ ζῆν δὲ θνήσκειν ἐστί;

et non sans apparence : car pourquoy prenons nous titre d'estre, de cet instant qui n'est qu'une eloise dans le cours infini d'une nuict eternelle, et une interruption momentanée [7] de nostre perpe-

---

1. *A ce que je puis comprendre* [mots supprimés].
2. *Autre chose* [mots supprimés].
3. L'*humaine raison*.
4. *Ny force ny cognoissance* [mots supprimés].
5. Non pas seulement pour asseurer si la neige est blanche, et Anaxagoras la disoit noire; s'il y a quelque chose, ou s'il n'y a nulle chose; s'il y a science ou ignorance, ce que Metrodorus Chius nioit l'homme pouvoir dire; *ou* si nous vivons.
6. *Comme* Euripides *est* en doubte.
7. Et une interruption *si briefve*.

tuelle et naturelle condition[1] ? D'autres jurent qu'il n'y a point de mouvement, que rien ne bouge; d'autres, qu'il n'y a ny generation ny corruption en nature. Je ne sçay si la doctrine ecclesiastique en juge autrement, et me soubs-mets en tout et par tout à son ordonnance; mais[2] il m'a tousjours semblé qu'à un homme chrestien cette sorte de parler est pleine d'indiscretion et d'irreverance : « Dieu ne peut mourir, Dieu ne se peut desdire, Dieu ne peut faire cecy ou cela. » Je ne trouve pas bon d'enfermer ainsi la puissance divine soubs les loix de nostre parolle. Et l'apparance qui s'offre à nous en ces propositions, il la

---

1. La mort occupant tout le devant et tout le derriere de ce moment, et encore une bonne partie de ce moment.

2. [Variante à partir de *D'autres jurent :*]

D'autres jurent qu'il n'y a point de mouvement, que rien ne bouge, comme les suivants de Melissus : car, s'il n'y a qu'un, ny ce mouvement sphærique ne luy peut servir, ny le mouvement de lieu à autre, comme Platon preuve; [d'autres], qu'il n'y a ny generation ny corruption en nature. Protagoras dit qu'il n'y a rien en nature que le doubte; que de toutes choses on peut esgalement disputer, et de cela mesme, si on peut également disputer de toutes choses; Nausiphanes, que, des choses qui semblent, rien est non plus que non est, qu'il n'y a autre certain que l'incertitude; Parmenides, que de ce qu'il semble il n'est aucune chose en general, qu'il n'est qu'un; Zenon, qu'un mesme n'est pas et qu'il n'y a rien : si un estoit, il seroit ou en un autre ou en soy-mesme; s'il est en un autre, ce sont deux; s'il est en soy-mesme, ce sont encore deux, le comprenant et le comprins. Selon ces dogmes, la nature des choses n'est qu'une ombre ou fausse ou vaine.

faudroit representer plus reveramment et plus religieusement.

Nostre parler a ses foiblesses et ses defauts comme tout le reste. La plus part des occasions des troubles du monde sont grammairiennes[1]. Nos procez ne naissent que du debat de l'interpretation des loix; et la plus part des guerres, de cette impuissance de n'avoir sceu clairement exprimer les conventions et traictez d'accord des princes. Combien de querelles et combien importantes a produit au monde le doubte du sens de cette syllabe, *Hoc!* Prenons la clause que la logique mesmes nous presentera pour la plus claire : si vous dictes, « Il faict beau temps », et que vous dictes[2] verité, il fait donc beau temps. Voylà pas une forme de parler certaine? encore nous trompera elle. Qu'il soit ainsi, suyvons l'exemple : si vous dictes, « Je ments », et que vous dictes[3] vray, vous mentez donc. L'art, la raison, la force de la conclusion de cette cy, sont pareilles à l'autre; toutes fois nous voylà embourbez. Je voy les philosophes pyrrhoniens qui ne peuvent exprimer leur generale conception en nulle maniere[4] de parler : car il leur faudroit un nouveau langage. Le nostre est tout formé de propositions affirmatives, qui leur sont du tout ennemies : de façon que, quand ils

---

1. *Grammariens.*
2. *Dissiez.*
3. *Dissiez.*
4. En *aucune* maniere.

disent : « Je doubte », on les tient incontinent à la gorge pour leur faire avouër qu'aumoins sçavent ils cela [1], qu'ils doubtent. Ainsin on les a contraints de se sauver dans cette comparaison de la medecine, sans laquelle leur humeur seroit inexplicable : que [2], quand ils prononcent : « J'ignore », ou : « Je doubte », ils disent que cette proposition s'emporte elle mesme, quant et quant le reste, ny plus ne moins [3] que la rubarbe qui pousse hors les mauvaises humeurs et s'emporte hors quant et quant elle mesmes. Cette fantasie est plus seurement conceuë par interrogation : QUE SÇAY-JE? voylà [4] comme je la porte à la devise d'une balance.

Voyez comment on se prevaut de cette sorte de parler pleine d'irreverence. Aux disputes qui sont à present en nostre religion, si vous pressez trop les adversaires, ils vous diront tout destroussément qu'il n'est pas en la puissance de Dieu de faire que son corps soit en paradis et en la terre, et en plusieurs lieux ensemble. Et ce moqueur de Pline [5], comment il en fait son profit! « Au moins, dit-il, est ce une non legiere consolation à l'homme de ce qu'il voit Dieu ne pouvoir pas toutes choses : car il ne se peut tuer quand il le voudroit,

---

1. Qu'aumoins *assurent et* sçavent ils cela.
2. *Que* [mot supprimé].
3. Ny plus *ny* moins.
4. *Voylà* [mot supprimé].
5. Et ce moqueur *ancien*.

qui est la plus grande faveur que nous ayons en nostre condition; il ne peut faire les mortels immortels, ny revivre les trespassez, ny que celuy qui a vescu n'ait point vescu, celuy qui a eu des honneurs ne les ait point eus, n'ayant autre droit sur le passé que de l'oubliance. Et afin que cette societé de l'homme à Dieu s'acouple encore par des exemples plaisans, il ne peut faire que deux fois dix ne soyent vingt. » Voylà ce qu'il dict, et qu'il me semble [1] qu'un chrestien devroit eviter de passer par sa bouche : là où, au rebours, il semble que les hommes recerchent cette fole fierté de langage pour ramener Dieu à leur mesure :

Cras vel atra
Nube polum Pater occupato,
Vel sole puro; non tamen irritum
Quodcumque retro est efficiet, neque
Diffinget infectumque reddet
Quod fugiens semel hora vexit.

Quand nous disons que l'infinité des siecles tant passez qu'avenir n'est à Dieu qu'un instant; que sa bonté, sapience, puissance, sont mesme chose avecques son essence, nostre parole le dict, mais nostre intelligence ne l'apprehende point. Et toutesfois nostre outrecuidance veut faire passer la Divinité par nostre estamine; et de là s'engendrent toutes les resveries et erreurs desquelles le monde se trouve saisi, ramenant et poisant à sa balance chose si esloignée de sa suffisance. Les

1. *Qu'il me semble* [mots supprimés].

stoïciens par là ont attaché Dieu à la destinée[1] (à la mienne volonté, qu'aucuns du surnom de chrestiens ne le facent pas encore!) et Thales, Platon et Pythagoras l'ont asservy à la necessité. Cette fierté de vouloir descouvrir Dieu par nos yeux et mesurer à nostre mesure[2] a faict qu'un grand personnage des nostres a attribué à la Divinité une forme corporelle; et est cause de ce qui nous advient tous les jours d'attribuer à Dieu les evenements d'importance, d'une particuliere assignation : parce qu'ils nous poisent, il nous[3] semble qu'ils luy poisent aussi, et qu'il y regarde plus entier[4] qu'aux evenemens qui nous sont legiers ou d'une suite ordinaire[5]. « Les hommes, dict sainct Paul, sont devenus fols, cuidans estre sages, et ont mué la gloire de Dieu incorruptible en l'image de l'homme corruptible. »

---

1. Ramenant et poisant à sa balance chose si esloignée de *son poix. Mirum quo procedat improbitas cordis humani, parvulo aliquo invitata successu.* Combien insolemment rabroüent Epicurus les stoïciens sur ce qu'il tient l'estre veritablement bon et heureux n'appartenir qu'à Dieu, et l'homme sage n'en avoir qu'un ombrage et similitude! *Combien temerairement ont ils* attaché Dieu à la destinée!

2. *Et mesurer à nostre mesure* [mots supprimés].

3. *Nous* [mot supprimé].

4. Et plus attentif.

5. *Magna dii curant, parva negligunt.* Escoutez son exemple, il vous esclaircira de sa raison; *nec in regnis quidem reges omnia minima curant;* comme si à ce roy là c'estoit plus et moins de remuer un empire ou la feuille d'un arbre, et si la providence s'exerçoit autrement, inclinant l'evene-

Voyez un peu ce bastelage des deifications anciennes. Aprés la grande et noble[1] pompe de l'enterrement, comme le feu venoit à prendre au haut de la pyramide et saisir le lict du trespassé, ils laissoyent en mesme temps eschaper un aigle, lequel, s'en volant à mont, signifioit que l'ame s'en alloit en paradis. Nous avons mille medailles, et notamment de cette honneste femme de Faustine, où cet aigle est representé emportant à la chevremorte vers le ciel ces ames deifiées. C'est

ment d'une battaille que le sault d'une puce. La main de son gouvernement se preste à toutes choses de pareille teneur, mesme force et mesme ordre; nostre interest n'y apporte rien, noz mouvements et noz mesures ne le touchent pas: *Deus ita artifex magnus in magnis, ut minor non sit in parvis.* Nostre arrogance nous remet tousjours en avant cette blasphemeuse appariation. Par ce que noz occupations nous chargent, Straton a estreiné les dieux de toute immunité d'offices, comme sont leurs prestres. Il fait produire et maintenir toutes choses à nature, et de ses poids et mouvements construit les parties du monde, deschargeant l'humaine nature de la crainte des jugements divins. *Quod beatum æternumque sit, id nec habere negotii quicquam, nec exhibere alteri.* Nature veut qu'en choses pareilles il y ait relation pareille. Le nombre donc infini des mortels conclud un pareil nombre d'immortels : les choses infinies qui tuent et ruinent en presupposent autant qui conservent et profittent. Comme les ames des dieux sans langue, sans yeux, sans oreilles, sentent entre elles chacune ce que l'autre sent et jugent noz pensées; ainsi les ames des hommes, quand elles sont libres et déprinses du corps par le sommeil ou par quelque ravissement, devinent, prognostiquent et voyent choses qu'elles ne sçauroient voir meslées aux corps.

1. Aprés la grande et *superbe*.

pitié que nous nous pipons de nos propres singeries et inventions :

Quod finxere timent,

comme les enfans qui s'effrayent de ce mesme visage qu'ils ont barbouillé et noircy à leur compaignon [1]. Auguste eut plus de temples que Juppiter, servis avec autant de religion et creance de miracles. Les Thasiens, en recompense des bienfaicts qu'ils avoyent receuz d'Agesilaus, luy vindrent dire qu'ils l'avoyent canonisé : « Vostre nation, fit-il [2], a elle ce pouvoir de faire dieu qui bon luy semble? Faictes en, pour voir, l'un d'entre vous, et puis [3] je vous diray grandmercy de vostre offre [4]. » Voicy des arguments de l'escole mesme de la philosophie,

Nosse cui divos et cœli numina soli,
Aut soli nescire, datum :

« Si Dieu est, il est animal; s'il est animal, il a sens; et s'il a sens, il est subject à corruption. S'il

1. *Quasi quicquam infelicius sit homine cui sua figmenta dominantur.* C'est bien loin d'honorer celuy qui nous a faicts que d'honorer celuy que nous avons faict.

2. *Leur dit*-il.

3. Quand j'auray veu comme il s'en sera trouvé.

4. L'homme est bien insensé : il ne sçauroit forger un ciron, et forge des dieux à douzaines. Oyez Trismegiste louant nostre suffisance : « De toutes les choses admirables [ceci] a surmonté l'admiration, que l'homme ayt peu trouver la divine nature et la faire. »

est sans corps, il est sans ame, et par consequant sans action; et s'il a corps, il est perissable. » Voylà pas triomfé[1] ! « Nous avons besoing de nourriture, aussi ont donc les dieux, et se paissent des vapeurs de ça bas[2]. Nous avons vie, mouvement, raison et liberté, et cognoissons la bonté, la charité et la justice : ces qualitez sont donc en

---

1. « Nous sommes incapables d'avoir faict le monde ; il y a donc quelque nature plus excellente qui y a mis la main. Ce seroit une sotte arrogance de nous estimer la plus parfaicte chose de cet univers : il y a donc quelque chose de meilleur; cela, c'est Dieu. Quand vous voyez une riche et pompeuse demeure, encore que vous ne sçachiez qui en est le maistre, si ne direz vous pas qu'elle soit faicte pour des rats; et cette divine structure que nous voyons du palais celeste, n'avons nous pas à croire que ce soit le logis de quelque maistre plus grand que nous ne sommes? Le plus hault est-il pas tousjours le plus digne? et nous sommes placez au plus bas. Rien sans ame et sans raison ne peut produire un animant capable de raison ; le monde nous produit, il a donc ame et raison. Chasque part de nous est moins que nous ; nous sommes part du monde ; le monde est donc fourny de sagesse et de raison et plus abondamment que nous ne sommes. C'est belle chose que d'avoir un grand gouvernement; le gouvernement du monde appartient donc a quelque heureuse nature. Les astres ne nous font pas de nuisance, ils sont donc pleins de bonté. »

2. « Les biens mondains ne sont pas biens à Dieu ; ce ne sont donc pas biens à nous. L'offenser et l'estre offencé sont esgalement tesmoignages d'imbecillité ; c'est donc follie de craindre Dieu. Dieu est bon par sa nature, l'homme par son industrie, qui est plus. La sagesse divine et l'humaine sagesse n'ont autre distinction, sinon que celle-là est eternelle. Or la durée n'est aucune accession à la sagesse ; parquoy nous voylà compagnons. »

Dieu. » Somme que le bastiment et le desbastiment de la Divinité se forge par l'homme selon la relation à soy [1]. Quel patron et quel modele! Estirons, eslevons et grossissons les qualitez humaines tant qu'il nous plaira; enfle toy, pauvre homme, et encore, et encore, et encore :

Non, si te ruperis, inquit [2].

És choses naturelles, les effects ne raportent qu'à demy leurs causes. Quoy cette-cy ? Elle est au-dessus de l'ordre de nature; sa condition est trop hautaine, trop esloignée et trop maistresse, pour que [3] noz conclusions l'atachent et la garrotent. Ce n'est pas par nous qu'on y arrive, cette route est trop basse et trop vile [4]. Nous ne sommes non plus prés du ciel sur le mont Senis qu'au fons de la mer : consultez en pour voir avec vostre astrolabe. Ils ramenent Dieu jusques à l'accointance charnelle des femmes, à combien de fois, à combien de generations! Paulina, femme de Saturninus, matrone de grande reputation à Romme, pensant coucher avec le dieu Serapis, se

---

1. « Nous avons vie, *raison* et liberté, *estimons* la bonté, la charité et la justice : ces qualitez sont donc en *luy*. » *Somme*, le bastiment et le desbastiment, *les conditions* de la Divinité, se *forgent* par l'homme selon la relation à soy.

2. *Profecto non Deum, quem cogitare non possunt, sed semetipsos pro illo cogitantes, non illum sed seipsos non illi sed sibi comparant.*

3. Pour *souffrir* que.

4. *Et trop vile* [mots supprimés].

trouva [1] entre les bras d'un sien amoureux par le maquerelage des prestres de ce temple [2].

Il nous faut noter qu'à chaque chose il n'est rien plus cher et plus noble [3] que son estre [4], et que chacune raporte les qualitez de toutes autres choses à ses propres qualitez, lesquelles nous pou-

1. Se *trouve*.

2. Varro, le plus subtil et le plus sçavant autheur latin, en ses livres de la theologie, escrit que le secrestin de Hercules, jectant au sort, d'une main pour soy, de l'autre pour Hercules, joüa contre luy un soupper et une garse ; s'il gaignoit, aux despens des offrandes ; s'il perdoit, aux siens. Il perdit, paya son soupper et sa garse. Son nom fut Laurentine, qui veid de nuict ce dieu entre ses bras, luy disant au surplus que le lendemain le premier qu'elle rencontreroit la payeroit celestement de son salaire. Ce fut Taruncius, jeune homme riche, qui la mena chez luy et avec le temps la laissa heritiere. Elle, à son tour, esperant faire chose aggreable à ce dieu, laissa heritier le peuple romain : pourquoy on luy attribua des honneurs divins. Comme s'il ne suffisoit pas que, par double estoc, Platon fust originellement descendu des dieux et avoir pour autheur commun de sa race Neptune, il estoit tenu pour certain à Athenes qu'Ariston, ayant voulu jouïr de la belle Perictyone, n'avoit sceu, et fut adverti en songe par le dieu Apollo de la laisser impollue et intacte jusques à ce qu'elle fust accouchée : c'estoient les pere et mere de Platon. Combien y a il, és histoires, de pareils cocuages procurez par les dieux contre les pauvres humains ! et des maris injurieusement descriez en faveur des enfants ! En la religion de Mahomet, il se trouve par la croyance de ce peuple assés de Merlins, assavoir enfants sans pere, spirituels, nays divinement au ventre des pucelles ; et portent un nom qui le signifie en leur langue.

3. Plus cher et plus *estimable*.

4. (Le lyon, l'aigle, le daulphin, ne prisent rien au dessus de leur espece.)

vons bien estendre et racourcir, mais c'est tout : car, hors de ce raport et de ce principe, nostre imagination ne peut aller, ne peut rien diviner autre, et est impossible qu'elle s'estende au delà [1]. Pourtant disoit plaisamment Xenophanes que, si les animaux se forgent des dieux, comme il est vray-semblable qu'ils facent, ils les forgent certainement de mesme eux, et se glorifient comme nous. Car pourquoy ne dira un oison ainsi : « Toutes les pieces de l'univers me regardent : la terre me sert à marcher, le soleil à m'esclairer, les estoilles à m'inspirer leurs influances ; j'ay telle commodité des vents, telle des eaux ; il n'est rien que cette voute regarde si favorablement que moy ; je suis le mignon de nature. Est-ce pas l'homme qui me traite, qui me loge, qui me sert? c'est pour moy qu'il faict et semer et moudre ; s'il me mange, aussi faict-il bien l'homme son compaignon, et si fay-je moy les vers qui le tuent et qui le mangent. » Autant en diroit une grue, et plus magnifiquement encore pour la liberté de son vol et la possession de cette belle et noble region [2].

---

1. Et est impossible qu'elle *sorte de là et qu'elle passe* au delà. D'où naissent ces anciennes conclusions : « De toutes les formes, la plus belle est celle de l'homme ; Dieu donc est de cette forme. Nul ne peut estre heureux sans vertu, ny la vertu estre sans raison, et nulle raison loger ailleurs qu'en l'humaine figure ; Dieu est donc revestu de l'humaine figure. » *Ita est informatum anticipatumque mentibus nostris ut homini, quum de Deo cogitet, forma occurrat humana.*

2. De cette belle et *haulte* region ; *tam blanda conciliatrix et tam sui est lena ipsa natura!*

Or donc, par ce mesme trein, pour nous sont les destinées, pour nous le monde ; il luit, il tonne pour nous, et le createur et les creatures, tout est pour nous : c'est le but et le point où vise l'université des choses. Regardez le registre que la philosophie a tenu deux mille ans et plus des affaires celestes : les dieux n'ont agi, n'ont parlé que pour l'homme ; elle n'attribue[1] autre consultation et autre vacation aux dieux[2]. Les voylà contre nous en guerre :

Domitosque Herculea manu
Telluris juvenes, unde periculum
Fulgens contremuit domus
Saturni veteris.

Les voicy partisans de noz troubles[3] :

Neptunus muros magnoque emota tridenti
Fundamenta quatit, totamque a sedibus urbem
Eruit. Hic Juno Scæas sævissima portas
Prima tenet[4].

Leurs puissances sont retranchées selon nostre necessité : qui guerit les chevaux, qui les hommes[5],

---

1. Elle *ne leur* attribue.

2. *Aux dieux* [mots supprimés].

3. Pour nous rendre la pareille de ce que tant de fois nous sommes partisans des leurs.

4. Les Cauniens, pour la jalousie de la domination de leurs dieux propres, prennent armes en dos le jour de leur devotion, et vont courant toute leur banlieue, frappant l'air par-cy par-là à tout leurs glaives, pourchassant ainsin à outrance et bannissant les dieux estrangers de leur territoire.

5. Qui la peste.

qui la teigne, qui la tous[1]; qui faict naistre les raisins, qui les aulx; qui a la charge de la paillardise, qui de la marchandise[2]; qui a sa province en oriant et son credit, qui en ponant :

Hic illius arma,
Hic currus fuit[3];

qui n'a qu'un bourg ou une famille en sa possession[4]. Il en est de si chetifs et populaires (car le nombre s'en monte jusques à trante six mille), qu'il en faut entasser bien cinq ou six à produire un espic de bled, et en prennent leurs noms divers et leurs titres[5]. Il en est de vieux et cassez, il en

---

1. Qui une sorte de gale, qui une autre : *adeo minimis etiam rebus prava religio inserit deos.*

2. A chasque race d'artisans un dieu.

3. *O sancte Apollo, qui umbilicum certum terrarum obtines!*

Pallada Cecropidæ, Minoïa Creta Dianam,
Vulcanum tellus Hipsipylæa colit,
Junonem Sparte Pelopeïadesque Mycenæ;
Pinigerum Fauni Mænalis ora caput;
Mars Latio venerandus.

4. Qui loge seul, qui en compagnie, ou volontaire ou necessaire ;

Junctaque sunt magno templa nepotis avo.

5. *Et leurs titres* [mots supprimés]. Trois à une porte, celuy de l'ais, celuy du gond, celuy du seuil; quatre à un enfant, protecteurs de son maillot, de son boire, de son manger, de son tetter; aucuns certains, aucuns incertains et doubteux, aucuns qui n'entrent pas encore en paradis :

Quos, quoniam cœli nondum dignamur honore,
Quas dedimus certe terras habitare sinamus :

est de jeunes et fleurissans[1], et en est de mortels: car Chrysippus estimoit qu'en la derniere conflagration du monde tous les dieux auroyent à finir, sauf Juppiter[2].

Les yeux humains ne peuvent apercevoir les choses que par les formes de leur cognoissance[3]. Si vous demandez à la philosophie de quelle matiere est le soleil, que vous respondra elle, sinon de fer et de pierre, ou autre estoffe de son usage[4]? Archimedes, maistre de cette science qui s'attribue la presseance sur toutes les autres en

---

il en est de physiciens, de poëtiques, de civils; aucuns, moyens entre la divine et humaine nature, mediateurs, entremetteurs de nous à Dieu; adorez par certain second ordre d'adoration et diminutif; infinis en tiltres et offices; les uns bons, les autres mauvais.

1. *Il en est de jeunes et fleurissans* [proposition supprimée].

2. L'homme forge mille plaisantes societez entre Dieu et luy: est-il pas son compatriote?

Jovis incunabula Creten.

Voicy l'excuse que nous donnent, sur la consideration de ce subject, Scevola, grand pontife, et Varron, grand theologien, en leur temps: « Qu'il est besoin que le peuple ignore beaucoup de choses vrayes et en croye beaucoup de fausses: » *Quum veritatem qua liberetur inquirat, credatur ei expedire quod fallitur.*

3. Et ne nous souvient pas quel sault print le miserable Phaëton pour avoir voulu manier les renes des chevaux de son pere d'une main mortelle. Nostre esprit retombe en pareille profondeur, se dissipe et se froisse de mesme par sa temerité.

4. S'enquiert-on à Zenon que c'est que nature? « Un feu, dit-il, artiste, propre à engendrer, procedant reglément. »

verité et certitude : « Le soleil, dict-il, est un dieu de fer enflammé. » Voylà pas une belle imagination produicte de l'inevitable necessité des demonstrations geometriques! non pourtant si inevitable, que Polyænus[1], qui en avoit esté fameux et illustre docteur, ne les ayt prises a mespris, comme plaines de fauceté et de vanité apparente, aprés qu'il eut gousté les doux fruicts des jardins poltronesques d'Epicurus[2]. Voyons si nous avons quelque peu plus de clarté en la cognoissance des choses humaines et naturelles. N'est-ce pas une ridicule entreprinse, à celles ausquelles,

---

1. Non pourtant si inevitable *et utile* que Socrates n'ayt estimé qu'il suffisoit d'en sçavoir jusques à pouvoir arpenter la terre qu'on donnoit et recevoit *et* que Polyænus...

2. Socrates, en Xenophon, sur ce propos d'Anaxagoras, estimé par l'antiquité entendu au dessus de touts autres és choses celestes et divines, dit qu'il se troubla du cerveau, comme font tous hommes qui perscrutent immoderément les cognoissances qui ne sont de leur appartenance. Sur ce qu'il faisoit le soleil une pierre ardente, il ne s'advisoit pas qu'une pierre ne luit point au feu et, qui pis est, qu'elle s'y consomme : en ce qu'il faisoit un du soleil et du feu, que le feu ne noircit pas ceux qu'il regarde; que nous regardons fixement le feu ; que le feu tue les plantes et les herbes. C'est à l'advis de Socrates et au mien aussi le plus sagement jugé du ciel que n'en juger point. Platon, ayant à parler des daimons au *Timée* : « C'est entreprinse, dit-il, qui surpasse nostre portée, il en faut croire ces anciens qui se sont dicts engendrez d'eux : c'est contre raison de refuser foy aux enfants des dieux, encore que leur dire ne soit estably par raisons necessaires ny vraysemblables, puis qu'ils nous respondent de parler de choses domestiques et familieres. »

par nostre propre confession, nostre science ne peut atteindre, leur aller forgeant un autre corps, et prestant une forme fauce de nostre invention; comme il se void au mouvement des planettes, auquel d'autant que nostre esprit ne peut atteindre[1], ny imaginer sa naturelle conduite, nous leur prestons du nostre des ressors materiels, lourds et corporels :

Temo aureus, aurea summæ
Curvatura rotæ, radiorum argenteus ordo.

Vous diriez que nous avons eu des cochers et des charpentiers[2], qui sont allez dresser là haut des engins à divers mouvemens[3] :

Mundus domus est maxima rerum,
Quam quinque altitonæ fragmine zonæ
Cingunt, per quam limbus pictus bis sex signis
Stellimicantibus, altus in obliquo æthere, lunæ
Bigas acceptat.

Ce sont tous songes[4].

Que ne plaist-il un jour à nature nous ouvrir son sein et nous faire voir au propre les ressorts et la conduicte de si grands mouvements[5] ! O Dieu !

---

1. Ne peut *arriver*.
2. Des cochers, *des* charpentiers et des peintres.
3. Et ranger les roüages et entrelassemens des corps celestes bigarrez en couleur autour du fuseau de la necessité, selon Platon.
4. Et fantastiques folies.
5. Et nous faire voir au propre les *moyens* et la conduicte de *ses mouvements* et y preparer noz yeux !

quels abus, quels mescontes, nous trouverions en nostre pauvre science[1] ! Tout ainsi que les femmes employent des dents d'yvoire où les leurs naturelles leur manquent, et au lieu de leur vray teint en forgent un de quelque matiere estrangere ; comme elles font des cuisses de drap et de feutre, et de l'embonpoinct de coton, et au veu et sceu d'un chacun s'embellissent d'une beauté fauce et empruntée : ainsi faict la science, et nostre droict mesme a, dict-on, des fictions legitimes sur lesquelles il fonde la verité de sa justice ; elle nous donne en payement et en presupposition les choses qu'elle mesmes nous aprend estre inventées : car ces epicycles excentriques, concentriques, dequoy l'astrologie s'aide à conduire le bransle de ses estoilles, elle nous les donne pour le mieux qu'elle ait sceu inventer en ce sujet ; comme aussi en la pluspart du reste[2] la philosophie nous presente non

---

1. Je suis trompé si elle tient une seule chose droictement en son poinct, et m'en partiray d'icy plus ignorant toute autre chose que mon ignorance. Ay-je pas veu en Platon ce divin mot « que nature n'est rien qu'une poësie ainigmatique ? » comme peut estre qui diroit une peinture voilée et tenebreuse, entreluisant d'une infinie varieté de faux jours à exercer noz conjectures. *Latent ista omnia crassis occultata et circumfusa tenebris, ut nulla acies humani ingenii tanta sit, quæ penetrare in cœlum, terram intrare possit.* Et certes la philosophie n'est qu'une poësie sophistiquée. D'où tirent ces autheurs anciens toutes leurs authoritez que des poëtes ? Et les premiers furent poëtes eux mesmes et la traicterent en leur art. Platon n'est qu'un poete descousu. Toutes les sciences sur-humaines s'accoustrent du stile poetique.

2. Comme aussi [illegible] *reste.*

pas ce qui est, ou ce qu'elle croit, mais ce qu'elle forge ayant plus d'apparence et de lustre[1].

Ce n'est pas au ciel seulement qu'elle envoye ses cordages, ses engins et ses rouës. Considerons un peu ce qu'elle dit de nous mesmes et de nostre contexture : il n'y a pas plus de retrogradation, trepidation, accession, reculement, ravissement, aux astres et corps celestes, qu'ils en ont forgé en ce pauvre petit corps humain. Vrayement ils ont eu par là raison de l'appeller le Petit Monde, tant ils ont employé de pieces et de visages à le maçonner et bastir. Pour accommoder les mouvemens qu'ils voyent en l'homme, les diverses operations[2] et facultez que nous sentons en nous, en combien de parties ont-ils divisé nostre ame? en combien de sieges logée? à combien d'ordres et estages[3] ont-ils départy ce pauvre homme, outre les naturels et perceptibles? et à combien d'offices et de vacations? Ils en font une chose publique imaginaire. C'est un subject qu'ils tiennent et qu'ils manient : on leur laisse toute puissance de le descoudre, renger, rassembler et estoffer, chacun à sa fantasie; et si ne le possedent pas encore.

---

1. Plus d'apparence et de *gentillesse*. Platon, sur le discours de l'estat de nostre corps et de celuy des bestes : « Que ce que nous avons dict soit vray, nous en asseurerions, si nous avions sur cela confirmation d'un oracle ; seulement nous asseurons que c'est le plus vray-semblablement que nous ayons sceu dire. »

2. Les diverses *functions*.

3. D'ordres et *d'*estages.

Non seulement en verité, mais en songe mesmes, ils ne le peuvent regler, qu'il ne s'y trouve quelque cadence ou quelque son qui eschappe à leur architecture, toute monstrueuse qu'elle est [1], et rapiecée de mille lopins faux et fantastiques [2].

Je sçay bon gré à la garse milesienne qui, voyant le philosophe Thales s'amuser continuellement à la contemplation de la voute celeste et tenir tousjours les yeux eslevez contremont, luy mit en son passage quelque chose à le faire broncher, pour l'advertir qu'il seroit temps d'amuser son pensement aux choses qui estoient dans les nues quand il auroit prouveu à celles qui estoient à ses pieds. Elle luy conseilloit certes bien de regarder plustost à soy qu'au ciel [3]; mais nostre condition porte que la cognoissance de ce que nous avons entre mains est aussi esloignée de nous, et aussi bien au dessus des nues, que celle des astres [4].

---

1. Toute *enorme* qu'elle est.

2. Et ce n'est pas raison de les excuser : car aux peintres, quand ils peignent le ciel, la terre, les mers, les monts, les isles escartées, nous leur condonons qu'ils nous en rapportent seulement quelque marque legere ; et, comme de choses ignorées, nous contentons d'un tel quel ombrage et feint. Mais quand ils nous tirent aprés le naturel ou autre subject qui nous est familier et cognu, nous exigeons d'eux une parfaicte et exacte representation des lineaments et des couleurs, et les mesprisons s'ils y faillent.

3. Car, comme dit Democritus par la bouche de Cicero,

Quod est ante pedes, nemo spectat ; cœli scrutantur plagas.

4. Comme dit Socrates en Platon, qu'à quiconque se mesle

Ces gens icy, qui trouvent les raisons de Sebond [1] trop foibles, qui n'ignorent rien, qui gouvernent le monde, qui sçavent tout,

> *Quæ mare compescant causæ; quid temperet annum;*
> *Stellæ sponte sua jussæve vagentur et errent;*
> *Quid premat obscurum lunæ, quid proferat orbem;*
> *Quid velit et possit rerum concordia discors;*

n'ont ils pas quelquesfois sondé parmy leurs livres les difficultez qui se presentent à cognoistre leur estre propre? Nous voyons bien que le doigt se meut, et que le pied se meut; qu'aucunes parties se branslent d'elles mesmes sans nostre congé, et que d'autres nous les agitons par nostre ordonnance; que certaine apprehension engendre la rougeur, certaine autre la palleur; telle imagination agit en la rate seulement, telle autre au cerveau; l'une nous cause le rire, l'autre le pleurer; telle autre transit et estonne tous nos sens, et arreste le mouvement de nos membres [2]. Mais comme une impression spirituelle face une telle faucée dans un subject massif et solide, et la nature de la liaison et cousture de ces admirables ressorts, jamais homme ne l'a sceu, comme dict

---

de la philosophie on peut faire le reproche que fait cette femme à Thales qu'il ne void rien de ce qui est devant luy : car tout philosophe ignore ce que fait son voisin, ouï et ce qu'il fait luy-mesme, et ignore ce qu'ils font tous deux, ou bestes ou hommes.

1. *Sebonde.*

2. A tel object l'estomach se sousleve, à tel autre quelque partie plus basse.

Salomon[1]. Et si ne le met on pas pourtant en doute, car la plus part des opinions[2] des hommes sont receues à la suitte des creances anciennes, par authorité et à credit, comme si c'estoit religion et loy. On reçoit comme un jargon ce qui en est communément tenu; on reçoit cette verité avec tout son bastiment et attelage d'argumens et de preuves, comme un corps ferme et solide qu'on n'esbranle plus, qu'on ne juge plus. Au contraire, chacun à qui mieux mieux va plastrant et confortant cette creance receue, de tout ce que peut sa raison, qui est un util soupple, contournable et accommodable à toute figure. Ainsi se remplit le monde et se confit en fadesse et en mensonge. Ce qui fait qu'on ne doute de guere de choses, c'est que les communes opinions[3] on ne les essaye jamais; on n'en sonde point le pied, où gist la faute et la foiblesse; on ne se[4] debat que sur les branches; on ne demande pas si cela est vray, mais s'il a esté ainsin ou ainsin entendu. On ne demande pas si Galen a rien dit qui vaille, mais s'il a dit ainsin ou autrement.

Vrayement c'estoit bien raison que cette bride et contrainte de la liberté de nos jugements, et

---

1. *Comme dict Salomon* [mots supprimés]. *Omnia incerta ratione et in naturæ majestate abdita,* dit Pline; et S. Augustin : *Modus quo corporibus adhærent spiritus omnino mirus est, nec comprehendi ab homine potest, et hoc ipse homo est.*
2. Car *les opinions.*
3. Les communes *impressions.*
4. *Se* [mot supprimé].

cette tyrannie de nos creances, s'estandist jusques aux escholes et aux arts. Le dieu de la science scholastique, c'est Aristote; c'est religion de debatre de ses ordonnances, comme de celles de Lycurgus à Sparte. Sa doctrine nous sert de loy magistrale, qui est à l'avanture autant vaine qu'une autre[1]. Je ne sçay pas pourquoy je n'acceptasse autant volontiers ou les idées de Platon, ou les atomes d'Epicurus, ou le plain et le vuide de Leucippus et Democritus, ou l'eau de Thales, ou l'infinité de nature d'Anaximander, ou l'air de Diogenes, ou les nombres et symmetrie de Pythagoras, ou l'infiny de Parmenides, ou l'un de Musæus, ou l'eau et le feu d'Apollodorus, ou les parties similaires d'Anaxagoras, ou la discorde et amitié d'Empedocles, ou le feu de Heraclitus, ou toute autre opinion, de cette confusion infinie d'advis et de sentences que produit cette belle raison humaine par sa certitude et clair-voyance en tout ce dequoy elle se mesle, comme je feroy[2] l'opinion d'Aristote, sur ce subject des principes des choses naturelles : lesquels principes il bastit de trois pieces, matiere, forme et privation. Car qu'est-il plus vain que de faire la vanité et inanité mesme[3] cause de la production des choses? La privation, c'est une negative; de quelle humeur en a-il peu faire la cause et origine des choses qui sont? Cela

---

1. Autant *faulce* que une autre.
2. *Que* je feroy.
3. *Et* qu'est-il plus vain que de faire *l'inanité* mesme.

toutesfois ne s'auseroit esbranler aux escholes[1] que pour l'exercice de la logique. On n'y debat rien pour le mettre en doute, mais pour defendre Aristote[2] des objections estrangeres : son authorité, c'est le but au delà duquel il n'est pas permis de s'enquerir.

Il est bien aisé, sur des fondemens avouez, de bastir ce qu'on veut : car, selon la loy et ordonnance de ce commencement, le reste des pieces du bastiment se conduit ayséement, sans se démentir. Par cette voye nous trouvons nostre raison bien fondée, et discourons à boule veue : car nos maistres præoccupent et gaignent avant main autant de lieu en nostre creance qu'il leur en faut pour conclurre aprés ce qu'ils veulent, à la mode des geometriens, par leurs demandes avouées; le consentement et approbation que nous leur prestons leur donnant dequoy nous trainer à gauche et à dextre, et nous pyroueter à leur volonté. Quiconque est creu de ses presuppositions, il est nostre maistre et nostre Dieu : il prendra le plant de ses fondemens si ample et si aisé que par iceux il nous pourra monter, s'il veut, jusques aux nuës. En cette pratique et negotiation de science, nous avons pris pour argent contant le mot de Pythagoras, que « chaque expert doit estre creu en son art ». Le dialecticien se rapporte au grammairien de la signification des mots; le rhetoricien

1. *Aux escholes* [mots supprimés].
2. Mais pour defendre *l'autheur de l'escole.*

emprunte du dialecticien les lieux des arguments; le poete, du musicien les mesures; le geometrien, de l'arithmeticien les proportions; les metaphysiciens prennent pour fondement les conjectures de la physique : car chasque science a ses principes presupposez par où le jugement humain est bridé de toutes parts. Si vous venez à choquer cette barriere en laquelle gist la principale foiblesse et fauceté[1], ils ont incontinent cette sentence en la bouche, qu' « il ne faut pas debattre contre ceux qui nient les principes ». Or n'y peut-il avoir des principes aux hommes, si la Divinité ne les leur a revelez : de tout le demeurant, et le commencement, et le milieu, et la fin, ce n'est que songe et fumée. A ceux qui combatent par presupposition, il leur faut presupposer, au contraire, le mesme axiome dequoy on debat : car toute presupposition humaine, et toute enunciation, a autant d'authorité que l'autre, si la raison n'en faict la difference. Ainsin il les faut toutes mettre à la balance; et premierement les generalles, et celles qui nous tyrannisent[2]. Il faut sçavoir si le feu est chaut, si la neige est blanche, s'il y a rien de dur ou de mol en nostre cognoissance.

Et quand à ces responces dequoy il se faict des contes anciens, comme à celuy qui mettoit en

---

1. La principale *erreur*.

2. La persuasion de la certitude est un certain tesmoignage de folie et d'incertitude extreme; et n'est point de plus folles gents, ny moins philosophes, que les philodoxes de Platon.

doubte la chaleur, à qui on dict qu'il se jettast dans le feu; à celuy qui nioit la froideur de la glace, qu'il s'en mist dans le sein; elles sont tres-indignes de la profession philosophique. S'ils nous eussent laissé en nostre estat naturel, recevans les apparences estrangeres selon qu'elles se presentent à nous par nos sens, et nous eussent laissé aller aprés nos appetits simples et reglez par la condition de nostre naissance, ils auroient raison de parler ainsi; mais c'est d'eux que nous avons appris de nous rendre juges du monde; c'est d'eux que nous tenons cette creance[1], que la raison humaine est contrerolleuse generalle de tout ce qui est au dehors et au dedans de la voute celeste, qui embrasse tout, qui peut tout, sans laquelle rien ne se sçait, rien ne se connoit, rien ne se void[2]. Cette response seroit bonne parmy les cannibales, qui goustent[3] l'heur d'une longue vie, tranquille et paisible sans les preceptes d'Aristote, et sans la connoissance du nom de la physique. Cette response vaudroit mieux à l'adventure et auroit plus de fermeté que toutes celles qu'ils emprunteront de leur raison et de leur invention. De cette-cy seroient capables avec nous tous les animaux et tout ce où le commandement est encor pur et simple de la loy naturelle; mais eux,

---

1. Cette *fantasie*.

2. Qui embrasse tout, qui peut tout, *par le moyen de laquelle tout se sçait et cognoist*.

3. Qui *jouyssent*.

ils y ont renoncé. Il ne faut pas qu'ils me dient : « Il est vray, car vous le voyez et sentez ainsin » ; il faut qu'ils me dient si ce que je pense sentir, je le sens pourtant en effect ; et si je le sens, qu'ils me dient aprés pourquoy je le sens, et comment, et quoy ; qu'ils me dient le nom, l'origine, les tenans et aboutissans de la chaleur, du froid, les qualitez de celuy qui agit et de celuy qui souffre ; ou qu'ils me quittent leur profession, qui est de ne recevoir ny approuver rien que par la voye de la raison : c'est leur touche à toutes sortes d'essais ; mais certes c'est une touche pleine de fauceté, d'erreur, de foiblesse et defaillance.

Par où la voulons nous premierement esprouver? sera-ce pas par elle mesme[1] ? S'il ne la faut croire parlant de soy, à peine sera-elle propre à juger des choses estrangeres. Si elle connoit quelque chose, aumoins sera ce son estre et son domicile. Elle est en l'ame, et partie ou effect d'icelle : car la vraye raison et essentielle, de qui nous desrobons le nom à fauces enseignes, elle loge dans le sein de Dieu ; c'est là son giste et sa retraite, c'est de là où elle part quand il plaist à Dieu nous en faire voir quelque rayon, comme Pallas saillit de la teste de son pere pour se communiquer au monde :

Or voyons ce que l'humaine raison nous a appris de soy et de l'ame[2] :

1. Par où la voulons nous *mieux* esprouver *que* par elle-mesme?
2. Non de l'ame en general, de laquelle quasi toute la

Ignoratur enim quæ sit natura animaï :
Nata sit, an contra nascentibus insinuetur,
Et simul intereat nobiscum morte dirempta ;
An tenebras Orci visat vastasque lacunas,
An pecudes alias divinitus insinuet se ;

à Crates et Dicæarchus, qu'il n'y en avoit du tout point, mais que le corps s'esbranloit ainsi d'un mouvement naturel; à Platon, que c'estoit une substance se mouvant de soy-mesme; à Thales, une nature sans repos; à Asclepiades, une exercitation des sens; à Hesiodus et Anaximander, chose composée de terre et d'eau; à Parmenides, de terre et de feu ; à Empedocles, de sang,

Sanguineam vomit ille animam ;

à Possidonius, Cleantes et Galen, une chaleur ou complexion chaleureuse,

Igneus est ollis vigor, et cœlestis origo ;

à Hypocrates, un esprit espandu par le corps; à Varro, un air receu par la bouche, eschauffé au poulmon, attrempé au cœur et espandu par tout le corps; à Zeno, la quint'-essence des quatre elemens; à Heraclides Ponticus, la lumiere; à Xenocrates et aux Ægyptiens, un nombre mobile; aux Chaldées, une vertu sans forme determinée,

---

philosophie rend les corps celestes et les premiers corps participants, ny de celle que Thales attribuoit aux choses mesmes qu'on tient inanimées, convié par la consideration de l'aimant, mais de celle qui nous appartient, que nous devons mieux cognoistre.

Habitum quemdam vitalem corporis esse,
Harmoniam Græci quam dicunt;

n'oublions pas Aristote, ce qui naturellement fait mouvoir le corps, qu'il nomme entelechie, d'une autant froide invention que nulle autre, car il ne parle ny de l'essence, ny de l'origine, ny de la nature de l'ame, mais en remerque seulement l'effect. Plusieurs autres plus sages parmy les dogmatistes, comme Cicero, Seneca, Lactance, ont confessé que c'estoit chose qu'ils n'entendoient pas [1]. Je connoy par moy, dict S. Bernard, combien Dieu est incomprehensible, puis que les pieces de mon estre propre, je ne les puis comprendre [2].

Il n'y a pas moins de dissention ny de debat à la loger. Hipocrates et Hierophilus la mettent au ventricule du cerveau; Democritus et Aristote, par tout le corps,

Ut bona sæpe valetudo cum dicitur esse
Corporis, et non est tamen hæc pars ulla valentis;

Epicurus, en l'estomac :

Hic exultat enim pavor ac metus, hæc loca circum
Lætitiæ mulcent;

---

1 *Lactance, Seneque et la meilleure part entre les dogmatistes* ont confessé que c'estoit chose qu'ils n'entendoient pas; et aprés tout ce denombrement d'opinions : *Harum sententiarum quæ vera sit, deus aliquis viderit,* dit Cicero.

2. Heraclitus, qui tenoit tout estre plein d'ames et de daimons, maintenoit pourtant qu'on ne pouvoit aller tant avant vers la cognoissance de l'ame qu'on y peust arriver, si profonde estre son essence.

les stoïciens, autour et dedans le cœur; Erasistratus, joignant la membrane de l'epicrane; Empedocles, au sang; comme aussi Moyse, qui fut la cause pourquoy il defendit de manger le sang des bestes, auquel leur ame est jointe : Galen a pensé que chaque partie du corps ait son ame; Strato l'a logée entre les deux sourcils[1]. Mais la raison pourquoy Chrysippus l'argumente autour du cœur, comme les autres de sa secte, n'est pas pour estre oubliée: c'est par ce, dit-il, que, quand nous voulons asseurer quelque chose, nous mettons la main sur l'estomac; et quand nous voulons prononcer 'Εγὼ, qui signifie, en grec[2], Moy, nous baissons vers l'estomac la machouere d'embas. Ce lieu ne se doit pas[3] passer sans remerquer la vanité d'un si grand personnage; car, outre ce que ces considerations sont d'elles mesmes infinimant legieres, la derniere ne preuve que aux Grecs qu'ils ayent l'ame en cet endroit là.

Il n'est jugement humain, si tendu, qui ne sommeille par fois[4]. Voylà Platon qui definit

---

1. *Qua facie quidem sit animus aut ubi habitet, ne quærendum quidem est*, dit Cicero. Je laisse volontiers à cet homme ses mots propres. Iroy-je à l'eloquence alterer son parler? joint qu'il y a peu d'acquest à desrober la matiere de ses inventions : elles sont et peu frequentes, et peu roides, et peu ignorées.

2. *En grec* [mots supprimés].

3. *Pas* [mot supprimé].

4. Que craignons nous à dire? Voylà les stoïciens, peres de l'humaine prudence, qui trouvent que l'ame d'un homme accablé sous une ruine traine et ahanne long temps à sortir,

l'homme[1] « un animal à deux pieds, sans plume », fournissant à ceux qui avoient envie de se moquer de luy une plaisante occasion de ce faire[2] : car, ayans plumé un chapon vif, ils l'aloient nommant[3] « l'homme de Platon ». Et quoy les epicuriens? de quelle simplicité estoyent ils allez premierement imaginer que leurs atomes, qu'ils disoyent estre des corps ayants quelque pesanteur et un mouvement naturel contre bas, eussent basti le monde, jusques à ce qu'ils fussent avisez par leurs adversaires que, par cette description, il n'estoit

---

ne se pouvant desmesler de la charge, comme une sourix prinse a la trapelle. Aucuns tiennent que le monde fut faict pour donner corps par punition aux esprits descheus par leur faute de la pureté en quoy ils avoyent esté creés, la premiere creation n'ayant esté qu'incorporelle ; et que, selon qu'ils se sont plus ou moins esloignez de leur spiritualité, on les incorpore plus ou moins alaigrement ou lourdement : de là vient la varieté de tant de matiere creée. Mais l'esprit qui fut pour sa peine investi du corps du soleil devoit avoir une mesure d'alteration bien rare et particuliere. Les extremitez de nostre perquisition tombent toutes en esblouyssement : comme dit Plutarque de la teste des histoires qu'à la mode des chartes, l'orée des terres cognuës est saisie de marets, forests profondes, deserts et lieux inhabitables. Voylà pourquoy les plus grossieres et pueriles ravasseries se trouvent plus en ceux qui traittent les choses plus hautes et plus avant, s'abysmants en leur curiosité et presomption. La fin et le commencement de science se tiennent en pareille bestise. Voyez prendre à mont l'essor à Platon en ses nuages poetiques, voyez chez luy le jargon des dieux.

1. *Mais a quoy songeoit-il quand il* definit l'homme...
2. *De ce faire* [mots supprimés].
3. Ils *alloient le* nommant.

pas possible qu'elles[1] se joignissent et se prinsent l'une à l'autre, leur cheute estant ainsi droite et perpendiculaire, et engendrant par tout des lignes parallelles? Parquoy, pour couvrir cette faute[2], il fut force qu'ils y adjoutassent depuis un mouvement de costé, fortuite, et qu'ils fournissent encore à leurs atomes des formes[3] courbes et crochues, pour les rendre aptes à s'atacher et se coudre[4]. Il se void plusieurs pareils exemples[5], non d'argumens faux seulement, mais ineptes, ne se tenans point, et accusans leurs autheurs non tant d'ignorance que d'imprudence, és reproches que les philosophes se font les uns aux autres sur les dissentions de leurs opinions et de leurs sectes[6], comme il s'en voit infinis chez Plutarque contre

1. Qu'*ils* se joignissent et se prinsent l'*un* à l'autre.
2. *Pour couvrir cette faute* [mots supprimés].
3. Des *queues*.
4. Et lors mesme, ceux qui les poursuyvent de cette autre consideration les mettent ils pas en peine? « Si les atomes ont par sort formé tant de sortes de figures, pourquoy ne se sont ils jamais rencontrez à faire une maison et un soulier? Pourquoy de mesme ne croid on qu'un nombre infini de lettres grecques versées emmy la place seroyent pour arriver à la contexture de l'*Iliade ?* » « Ce qui est capable de raison, dit Zenon, est meilleur que ce qui n'en est point capable : il n'est rien meilleur que le monde; il est donc capable de raison. » Cotta, par cette mesme argumentation, fait le monde mathematicien et le fait musicien et organiste par cette autre argumentation aussi de Zenon : « Le tout est plus que la partie; nous sommes capables de sagesse et sommes parties du monde : il est donc sage. »
5. Il se void *infinis* pareils exemples.
6. Qui fagoteroit suffisamment un amas des asneries de

les epicuriens et stoïciens, et en Seneque contre les peripateticiens[1]. Jugeons par là ce que nous avons à estimer de l'homme, de son sens et de sa raison, puis qu'en ces grands personnages, et qui ont porté si haut l'humaine suffisance, il s'y trouve des deffauts si apparens et si grossiers.

Moy, j'ayme mieux croire qu'ils ont traité la science[2] ainsi qu'un jouet à toutes mains, et se sont esbatus de la raison comme d'un instrument vain et frivole, mettant en avant toutes sortes d'inventions et de fantasies, tantost plus tendues, tantost plus lasches. Combien de fois leur voyons nous dire des choses diverses et contraires[3]! Car[4] ce mesme Platon qui definit l'homme comme une poule, il[5] dit ailleurs aprés Socrates qu'il ne sçait à la verité que c'est que l'homme, et que c'est l'une des pieces du monde d'autant difficile connoissance. Par cette varieté et instabilité d'opinions, ils nous menent comme par la main tacitement à cette resolution de leur irresolution. Ils font profession de ne presenter pas tousjours leur avis en visage[6] descouvert et apparent; ils l'ont caché tan-

---

l'humaine sapience, il diroit merveilles. J'en assemble volontiers comme une montre, par quelque biais non moins utile que les instructions plus moderées.

1. *Comme il s'en voit*, etc. [passage supprimé].
2. Qu'ils ont traité la science *casuelement*.
3. *Combien de fois*, etc. [proposition supprimée].
4. *Car* [mot supprimé].
5. *Il* [mot supprimé].
6. *A* visage.

tost soubs des umbrages fabuleux de la poësie, tantost soubs quelque autre masque : car nostre imperfection porte encores cela, que la viande crue n'est pas tousjours propre à nostre estomac; il la faut assecher, alterer et abastardir[1]. Ils font de mesmes: ils obscurcissent par fois leurs naïfves opinions et jugemens[2] pour s'accommoder à l'usage publique; ils ne veulent pas faire profession expresse d'ignorance et de l'imbecillité de la raison humaine[3]; mais ils nous la descouvrent assez soubs l'apparence d'une science trouble et inconstante.

Je conseillois, en Italie, à quelqu'un qui estoit en peine de parler italien, que pourveu qu'il ne cerchast qu'à se faire entendre, sans y vouloir autrement exceller, qu'il employast seulement les premiers mots qui luy viendroyent à la bouche, latins, françois, espagnols ou gascons, et qu'en y adjoustant la cadence et terminaison italienne[4], il ne faudroit jamais à rencontrer quelque idiome du pays, ou thoscan, ou romain, ou venitien, ou piemontois, ou napolitain, et de se joindre à quelqu'une de tant de formes. Je dis de mesme de la philosophie; elle a tant de visages et de varieté[5] que tous nos songes et resveries s'y trouvent; l'humaine phantasie ne peut rien concevoir

1. Alterer et *corrompre*.
2. Et les falsifient.
3. Pour ne faire peur aux enfans.
4. Et qu'en y adjoustant *la terminaison* italienne.
5. Et a tant dict.

en bien et en mal qui n'y soit[1]. Et j'en laisse plus librement aller mes caprices en public : d'autant que, bien qu'ils soyent nez chez moy et sans exemple[2], je sçay qu'ils trouveront leur conformité et relation[3] à quelque humeur ancienne; et ne faudra quelqu'un de dire : « Voylà d'où il le print[4]. »

Pour revenir à nostre ame (car j'ay choisi ce seul exemple pour le plus commode à tesmoigner nostre foiblesse et vanité[5]), ce que Platon a mis la raison au cerveau, l'ire au cœur et la cupidité au foye, il est vray-semblable que ç'a esté plustost une interpretation des mouvemens de l'ame qu'une division et separation qu'il en ayt voulu faire, comme d'un corps en plusieurs membres. Et la plus vray-semblable de leurs opinions est que c'est tousjours une ame, qui par sa faculté ratiocine, se

---

1. *Nihil tam absurde dici potest quod non dicatur ab aliquo philosophorum.*

2. Et sans *patron.*

3. Qu'ils trouveront leur *relation.*

4. Mes meurs sont naturelles, je n'ay point appelé à les bastir le secours d'aucune discipline ; mais, toutes imbecilles qu'elles sont, quand l'envie m'a prins de les reciter et que, pour les faire sortir en publiq un peu plus decemment, je me suis mis en devoir de les assister et de discours et d'exemples, ç'a esté merveille à moy mesme de les rencontrer par cas d'aventure conformes à tant d'exemples et discours philosophiques. De quel regiment estoit ma vie, je ne l'ay appris qu'après qu'elle est exploittée et employée. Nouvelle figure : un philosophe impremedité et fortuit !

5. *Car j'ay choisi*, etc. [proposition supprimée].

souvient, comprend, juge, desire et exerce toutes ses autres operations par divers instrumens du corps, comme le nocher gouverne son navire selon l'experience qu'il en a, ores tendant ou laschant une corde, ores haussant l'antenne ou remuant l'aviron, par une seule puissance conduisant divers effets; et qu'elle loge au cerveau : ce qui apert de ce que les blessures et accidens qui touchent cette partie offencent incontinent les facultez de l'ame; de là il n'est pas inconvenient qu'elle s'escoule par le reste du corps [1], comme le soleil espand du ciel en hors sa lumiere et ses puissances et en remplit le monde :

Cætera pars animæ per totum dissita corpus
Paret, et ad numen mentis nomenque movetur.

Aucuns ont dit qu'il y avoit une ame generale, comme un grand corps, duquel toutes les ames particulieres estoyent extraictes et s'y en retournoyent, se remeslant tousjours à cette matiere universelle :

Deum namque ire per omnes
Terrasque, tractusque maris, cœlumque profundum :
Hinc pecudes, armenta, viros, genus omne ferarum,
Quemque sibi tenues nascentem arcessere vitas;
Scilicet huc reddi deinde ac resoluta referri
Omnia, nec morti esse locum :

d'autres, qu'elles ne faisoyent que s'y resjoindre

---

1. *Medium non deserit unquam*
Cœli Phœbus iter; radiis tamen omnia lustrat.

et r'atacher; d'autres, qu'elles estoyent produites de la substance divine; d'autres, par les anges, de feu et d'air; aucuns, de toute ancienneté; aucuns, sur l'heure mesme du besoing. Aucuns les font descendre du rond de la lune et y retourner; le commun des anciens, qu'elles sont engendrées de pere en fils, d'une pareille maniere et production que toutes autres choses naturelles, argumentans cela par la ressemblance des enfans aux peres,

Instillata patris virtus tibi :
Fortes creantur fortibus et bonis;

et qu'on void escouler des peres aux enfans, non seulement les marques du corps, mais encores une ressemblance d'humeurs, de complexions et inclinations de l'ame :

Denique cur acris violentia triste leonum
Seminium sequitur? dolu' vulpibus, et fuga cervis
A patribus datur, et patrius pavor incitat artus?...
Si non certa suo quia semine, seminioque
Vis animi pariter crescit cum corpore toto ?

que sur ce fondement s'establit la justice divine[1], punissant aux enfans la faute des peres; d'autant que la contagion des vices paternels est aucunement empreinte en l'ame des enfans, et que le desreglement de leur volonté les touche : davantage, que si les ames venoyent d'ailleurs que d'une suite naturelle, et qu'elles eussent esté quelque autre chose hors du corps, elles auroyent quel-

1. Que *là dessus se fonde* la justice divine.

que[1] recordation de leur estre premier, attendu les naturelles facultez qui luy sont propres, de discourir, raisonner et se souvenir :

Si in corpus nascentibus insinuatur,
Cur super anteactam ætatem meminisse nequimus,
Nec vestigia gestarum rerum ulla tenemus?

car, pour faire valoir la condition de nos ames comme nous voulons, il les faut presupposer toutes sçavantes et pleines de suffisance[2] lors qu'elles sont en leur simplicité et pureté naturelle. Par ainsin elles eussent esté telles, estant exemptes de la prison corporelle, aussi bien avant que d'y entrer, comme nous esperons qu'elles seront aprés qu'elles en seront sorties. Et de ce sçavoir, de cette prudence et sapience[3], il faudroit qu'elles se ressouvinssent encore estant au corps, comme disoit Platon, que « ce que nous aprenions, ce n'estoit qu'un ressouvenir de ce que nostre ame sçavoit auparavant » : ce que chacun par experience peut maintenir estre faux[4]; en premier lieu, d'autant qu'il ne nous ressouvient justement que de ce qu'on nous apprend, et que, si la memoire jouoit son rolle simple, aumoins nous fourniroit elle[5]

1. *Quelque* [mot supprimé].
2. *Et pleines de suffisance* [mots supprimés].
3. *De cette prudence et sapience* [mots supprimés].
4. Comme disoit Platon, que « ce que nous apprenions *n'estoit* qu'un ressouvenir de ce que *nous avions sceu* » : *chose* que chacun par experience peut maintenir estre *fauce*.
5. Et que, si la memoire *faisoit purement son office*, aumoins nous *suggereroit* elle.

quelque traict outre l'aprentissage; secondement, ce qu'elle sçavoit estant en sa pureté, c'estoit une vraye science, connoissant les choses comme elles sont par sa divine intelligence, là où icy on luy faict recevoir la mensonge, la faucete[1] et le vice, si on l'en instruit; enquoy elle ne peut employer sa reminiscence, cette image et conception n'ayant jamais logé en elle. De dire que la prison corporelle estouffe de maniere ses facultez naïfves qu'elles y sont toutes esteintes, cela est premierement contraire à cette autre creance philosophique[2], de reconnoistre ses forces si grandes, et les operations que les hommes en sentent en cette vie si admirables, que d'en avoir conclud cette divinité et æternité passée, et l'immortalité à venir :

Nam, si tantopere est animi mutata potestas
Omnis ut actarum exciderit retinentia rerum,
Non, ut opinor, ea ab leto jam longior errat.

Davantage[3], c'est icy, chez nous, et non ailleurs, que doivent estre considerées les forces et les effects de l'ame; tout le reste de ses perfections luy est vain et inutile : c'est de l'estat present que doit estre payée et reconnue toute son immortalité, et de la vie de l'homme qu'elle est contable seulement. Ce seroit injustice de luy avoir retranché ses moyens et ses puissances; de

1. *La faucete* [mots supprimés].
2. *Philosophique* [mot supprimé].
3. *En outre.*

l'avoir desarmée, pour, du temps de sa captivité et de sa prison, de sa foiblesse et maladie, du temps où elle auroit esté forcée et contrainte, tirer le jugement et condemnation d'une durée[1] infinie et perpetuelle; et de s'arrester à la consideration d'un temps si court, qui est à l'avanture d'une ou de deux heures, ou au pis aller de cent ans[2], qui n'ont non plus de proportion à l'infinité qu'un instant; pour, de ce moment d'intervalle, ordonner et establir definitivement de tout son estre : ce seroit une disproportion inique de tirer une recompense eternelle en consequence d'une si courte vie[3]. Par ainsin ils jugeoyent que sa generation suyvoit la commune condition des choses humaines, comme aussi sa vie et sa durée[4], par l'opinion d'Epicurus et de Democritus, qui a esté la plus receuë aux siecles anciens[5], suyvant ces belles apparences : qu'on la voyoit naistre à mesme que le corps en estoit capable; on voyoit eslever ses forces comme les corporelles; on y reconnoissoit la foiblesse de son enfance, et avec le temps sa vigueur et sa maturité, et puis sa declination et sa vieillesse, et en fin sa decrepitude :

1. Et *une* condemnation *de* durée.

2. D'*un siecle*.

3. Platon, pour se sauver de cet inconvenient, veut que les payements futurs se limitent à la durée de cent ans relativement à l'humaine durée ; et des nostres assez leur ont donné bornes temporelles.

4. *Et sa durée* [mots supprimés].

5. *Aux siecles anciens* [mots supprimés].

Gigni pariter cum corpore, et una
Crescere sentimus, pariterque senescere mentem.

Ils l'apercevoyent capable de diverses passions et agitée de plusieurs mouvemens penibles, d'où elle tomboit en lassitude et en douleur, capable d'alteration et de changement, d'alegresse, d'assopissement et de langueur, subjecte à ses maladies et aux offences, comme l'estomac ou le pied :

Mentem sanari, corpus ut ægrum
Cernimus, et flecti medicina posse videmus;

esblouye et troublée par la force du vin, desmue de son assiete par les vapeurs d'une fievre chaude, endormie par l'application d'aucuns medicamens, et reveillée par d'autres :

Corpoream naturam animi esse necesse est,
Corporeis quoniam telis ictuque laborat.

On luy voyoit estonner et renverser toutes ses facultez par la seule morsure d'un chien malade, et n'y avoir nulle si grande fermeté de discours, nulle suffisance, nulle vertu, nulle resolution philosophique, nulle contention de ses forces, qui la peust exempter de la subjection de ces accidens; la salive d'un chetif mastin, versée sur la main de Socrates, secouër toute sa sagesse et toutes ses grandes et si reglées imaginations, les aneantir de maniere qu'il ne restast aucune trace de sa connoissance premiere :

Vis. . . . . . . animaï
Conturbatur, et. . . . . divisa seorsum
Disjectatur, eodem illo distracta veneno;

et ce venin ne trouver non plus de resistance en cette ame qu'en celle d'un enfant de quatre ans; venin capable de faire devenir toute la philosophie, si elle estoit incarnée, furieuse et insensée. Si que Caton, qui tordoit le col à la Mort mesme et à la Fortune, ne peust souffrir la veuë d'un miroir, ou de l'eau, accablé d'espouvantement et d'effroy, quand il seroit tombé, par la contagion d'un chien enragé, en la maladie que les medecins nomment hydrofobie :

Vis morbi distracta per artus
Turbat agens animam, spumantes æquore salso
Ventorum ut validis fervescunt viribus undæ.

Or, quant à ce point, la philosophie a bien armé l'homme, pour la souffrance de tous autres accidens, ou de patience, ou, si elle couste trop à trouver, d'une deffaite infallible, en se desrobant tout à fait de la vie[1]; mais ce sont moyens qui servent à une ame estant à soy et en ses forces, capable de discours et de deliberation; non pas à cet accident[2] où, chez un philosophe, une ame devient l'ame d'un fol, troublée, renversée et perdue : ce que plusieurs occasions produisent, comme une agitation trop vehemente, que par quelque forte passion l'ame peut engendrer en soy mesme, ou une blessure en certain endroit de la persone, ou une exhalation de l'estomac nous

1. Tout à fait *du sentiment.*
2. A cet *inconvenient.*

jectant à un esblouissement et tournoyement de teste :

Morbis in corporis avius errat
Sæpe animus : dementit enim, deliraque fatur;
Interdumque gravi lethargo fertur in altum
Æternumque soporem, oculis nutuque cadenti.

Les philosophes n'ont, ce me semble, guiere touché cette corde[1].

Cette ame pert le goust[2] du souverain bien stoïque si constant et si ferme. Il faut que nostre belle sagesse se rende en cet endroit et quitte les armes. Au demeurant, ils consideroient aussi, par la vanité de l'humaine raison, que le meslange et societé de deux pieces si diverses, comme est le mortel et l'immortel, est inimaginable :

Quippe etenim mortale æterno jungere, et una
Consentire putare, et fungi mutua posse,
Desipere est. Quid enim diversius esse putandum est,
Aut magis inter se disjunctum discrepitansque,
Quam mortale quod est, immortali atque perenni
Junctum, in concilio sævas tolerare procellas?

---

1. Non plus qu'une autre de pareille importance. Ils ont ce dilemme tousjours en la bouche pour consoler nostre mortelle condition : « Ou l'ame est mortelle, ou immortelle : si mortelle, elle sera sans peine; si immortelle, elle ira en amendant. » Ils ne touchent jamais l'autre branche : « Quoy, si elle va en empirant? » et laissent aux poëtes les menaces des peines futures; mais par là ils se donnent un beau jeu. Ce sont deux omissions qui s'offrent à moy souvent en leurs discours. Je reviens à la premiere.

2. Pert *l'usage*.

Davantage ils sentoyent l'ame s'engager en la mort comme le corps :

Simul ævo fessa fatiscit[1].

Et ce qu'on apercevoit en aucuns, sa force et sa vigueur se maintenir en la fin de la vie, ils le raportoyent à la diversité des maladies, comme on void les hommes en cette extremité maintenir qui un sens, qui un autre, qui l'ouïr, qui le fleurer, sans alteration; et ne se voit point d'affoiblissement si universel qu'il n'y reste quelques parties entieres et vigoureuses :

Non alio pacto quam si, pes cum dolet ægri,
In nullo caput interea sit forte dolore.

La veuë de nostre jugement se rapporte à la verité, comme faict l'œil du chat-huant à la splendeur du soleil, ainsi que dit Aristote. Par où le sçaurions nous mieux convaincre que par si grossiers aveuglemens en une si apparente lumiere? Quant à l'opinion contraire[2] de l'immortalité de l'ame[3], c'est la partie de l'humaine science traictée

1. Ce que, selon Zeno, l'image du sommeil nous montre assez : car il estime que c'est une defaillance et cheute de l'ame aussi bien que du corps; *contrahit animum et quasi labi putat atque decidere.*

2. *Car* l'opinion contraire.

3. Laquelle Cicero dit avoir esté premierement introduitte, au moins du tesmoignage des livres, par Pherecydes Syrius, du temps du roy Tullus (d'autres en attribuent l'invention à Thales, et autres à d'autres).

avec plus de reservation et de doute. Les dogmatistes les plus fermes sont contraints en cet endroict[1] de se rejetter à l'abry des ombrages de l'Academie. Nul ne sçait ce qu'Aristote a estably de ce subject[2] : il s'est caché soubs le nuage des paroles et sens difficiles et non intelligibles, et a laissé à ses sectateurs autant à disputer et à debattre sur son jugement que sur la chose mesme[3]. Deux choses leur rendoient cette opinion plausible : l'une, que sans l'immortalité des ames il n'y auroit plus dequoy asseoir les vaines esperances de la gloire et de la reputation[4], qui est une consideration de merveilleux credit au monde; l'autre, que c'est une tres-utile impression[5] que les vices, quand ils se des-roberont de la veue et connoissance de l'humaine justice, demeurent tousjours en butte à la divine, qui les poursuivra, voire aprés la mort des coupables[6].

---

1. En cet endroict principalement.

2. Non plus que tous les anciens en general, qui le manient d'une vacillante creance : *rem gratissimam promittentium magis quam probantium.*

3. Autant *à debattre* sur son jugement que sur la *matiere.*

4. *Et de la reputation* [mots supprimés].

5. Comme dit Platon.

6. Un soing extreme tient l'homme d'alonger son estre; il y a pourveu par toutes ses pieces : et pour la conservation du corps sont les sepultures; pour la conservation du nom, la gloire. Il a employé toute son opinion à se rebastir, impatient de sa fortune, et à s'estançonner par ses inventions. L'ame, par son trouble et sa foiblesse ne pouvant tenir sur son

Mais les plus ahurtez à cette persuasion [1], c'est merveille comme ils se sont trouvez courts et impuissans à l'establir par leurs humaines forces [2]. L'homme peut reconnoistre, par ce tesmoignage, qu'il doit à la fortune et au rencontre la verité qu'il descouvre luy seul, puis que, lors mesme qu'elle luy est tombée en main, il n'a pas dequoy la saisir et la maintenir, et que sa raison n'a pas la force de s'en prevaloir. Toutes choses produites par nostre propre discours et suffisance, autant vrayes que fauces, sont subjectes à agitation et debat [3]. C'est pour le chastiement de nostre fierté et instruction de nostre misere et incapacité que Dieu produisit le trouble et la confusion de l'ancienne tour de Babel. Tout ce que nous entreprenons sans son assistance, tout ce que nous voyons sans la lampe de sa grace, ce n'est que vanité et folie; l'essence mesme de la verité, qui est uniforme et constante, quand la fortune nous en donne la possession, nous la corrompons et abastardissons par nostre foiblesse. Quelque train que l'homme preigne de soy, Dieu permet qu'il arrive

---

pied, va questant de toutes parts des consolations, esperances et fondements, et des circonstances estrangeres où elle s'attache et se plante; et, pour legers et fantastiques que son invention les luy forge, s'y repose plus seurement qu'en soy et plus volontiers.

1. A cette *si juste et claire* persuasion de l'immortalité de nos esprits.

2. *Somnia sunt non docentis, sed optantis,* disoit un ancien.

3. Sont subjectes à *incertitude* et debat.

tousjours à cette mesme confusion, dequoy[1] il nous represente si vivement l'image par le juste chastiement dequoy il batit l'outrecuidance de Nembrot[2] et aneantit les vaines entreprinses du bastiment de sa pyramide[3]. La diversité d'idiomes et de langues dequoy il troubla cet ouvrage, qu'est-ce autre chose que cette infinie et perpetuelle altercation et discordance d'opinions et de raisons qui accompaigne et embrouille le vain bastiment de l'humaine science[4]?

Mais, pour revenir à mon propos[5], c'estoit vrayment bien raison que nous fussions tenus à Dieu seul, et au benefice de sa grace, de la verité d'une si noble creance, puis que de sa seule liberalité nous recevons le fruit de l'immortalité, lequel consiste en la jouyssance de la beatitude eternelle[6]. Or la foiblesse des argumens humains sur

---

1. De *laquelle.*

2. *Nemroth.*

3. *Perdam sapientiam sapientium et prudentiam prudentium reprobabo.*

4. Et l'embrouille utilement. Qui nous tiendroit, si nous avions un grain de connoissance? Ce sainct m'a faict grand plaisir : *Ipsa utilitatis occultatio aut humilitatis exercitatio est, aut elationis attritio.* Jusques à quel poinct de presomption et d'insolence ne portons nous nostre aveuglement et nostre bestise?

5. Mais, pour *reprendre* mon propos.

6. Confessons ingenuement que Dieu seul nous l'a dict, et la foy : car leçon n'est ce pas de nature et de nostre raison. Et qui retentera son estre et ses forces, et dedans et dehors, sans ce privilege divin, qui verra l'homme sans le flatter, il n'y verra ny efficace, ny faculté qui sente autre chose que

ce subject, elle[1] se connoit evidemment[2] par les fabuleuses circonstances qu'ils ont adjoustées à la suite de cette opinion, pour trouver de quelle condition estoit cette nostre immortalité[3]. La plus universelle et plus receuë opinion[4], et qui dure jusques à nous, ç'a esté celle de laquelle on fait autheur Pythagoras, non qu'il en fust le premier inventeur, mais d'autant qu'elle receut beaucoup de poix et de credit par l'authorité de son approbation : c'est que les ames, au partir des corps[5], ne faisoient que rouler de l'un corps à un autre, d'un lyon à un cheval, d'un cheval à un roy, se promenants ainsi sans cesse de maison en maison. Socrates, Platon et quasi tous ceux qui ont voulu croire l'immortalité des ames se sont laissez emporter à cette invention, et plusieurs nations, comme entre autres la nostre[6].

---

la mort et la terre. Plus nous donnons, et devons, et rendons à Dieu, nous en faisons d'autant plus chrestiennement. Ce que ce philosophe stoïcien dit tenir du fortuit consentement de la voix populaire, valoit-il pas mieux qu'il le tinst de Dieu ? *Cum de animorum æternitate disserimus, non leve momentum apud nos habet consensus hominum, aut timentium inferos, aut colentium. Utor hac publica persuasione.*

1. *Elle* [mot supprimé].
2. *Singulierement.*
3. Laissons les stoïciens (*usuram nobis largiuntur tanquam cornicibus: diu mansuros aiunt animos; semper, negant*) qui donnent aux ames une vie au delà de ceste cy, mais finie
4. Et plus receuë *fantasie.*
5. Au partir *de nous.*
6. *Socrates, Platon,* etc. [phrase supprimée et remplacée par le passage suivant :]

Mais je ne veux oublier l'objection qu'y font les epicuriens[1], car[2] elle est plaisante : ils demandent quel ordre il y auroit si la presse des mourans venoit à estre plus grande que des naissans :

Et luy disoit se souvenir avoir esté Æthalides, depuis Euphorbus, en aprés Hermotimus, en fin de Pyrrhus estre passé en Pythagoras, ayant memoire de soy de deux cents six ans. Adjoustoyent aucuns que ces mesmes ames remontent au ciel par fois et en devallent encores :

O pater, anne aliquas ad cœlum hinc ire putandum est
Sublime animas iterumque ad tarda reverti
Corpora? Quæ lucis miseris tam dira cupido?

Origene les fait aller et venir eternellement du bon au mauvais estat. L'opinion que Varro recite est qu'en quatre cens quarante ans de revolution elles se rejoignent à leur premier corps; Chrysippus, que cela doibt advenir aprés certain espace de temps incognu et non limité. Platon, qui dit tenir de Pindare et de l'ancienne poësie cette croyance des infinies vicissitudes de mutation ausquelles l'ame est preparée, n'ayant ny les peines ny les recompenses en l'autre monde que temporelles, comme sa vie en cestuy-cy n'est que temporelle, conclud en elle une singuliere science des affaires du ciel, de l'enfer et d'icy où elle a passé, repassé et sejourné à plusieurs voyages; matiere à sa reminiscence. Voicy son progrés ailleurs : « Qui a bien vescu, il se rejoint à l'astre auquel il est assigné; qui mal, il passe en femme, et si lors mesme il ne se corrige point, il se rechange en beste de condition convenable à ses mœurs vicieuses, et ne verra fin à ses punitions qu'il ne soit revenu à sa naïve constitution, s'estant par la force de la raison défaict des qualitez grossieres, stupides et elementaires qui estoyent en luy. »

1. Mais je ne veux oublier l'objection *que* font les epicuriens *à cette transmigration de corps en autre.*

2. *Car* [mot supprimé].

car il adviendroit que[1] les ames deslogées de leur giste seroient à se presser à qui prendroit place la premiere dans ce nouveau corps[2]; et demandent aussi à quoy elles passeroient leur temps, ce pendant qu'elles attendroient qu'un logis leur fust aresté? Ou, au rebours, s'il naissoit plus d'animaux qu'il n'en mourroit, ils disent que les corps seroient en mauvais party, attendant l'infusion de leur ame, et en adviendroit qu'aucuns corps[3] se mourroient avant que d'avoir esté vivans.

Denique connubia ad veneris partusque ferarum
Esse animas præsto deridiculum esse videtur,
Et spectare immortales mortalia membra
Innumero numero, certareque præproperanter
Inter se, quæ prima potissimaque insinuetur.

D'autres ont arresté l'ame au corps des trespassez pour en animer les serpents, les vers et autres bestes qu'on dit s'engendrer de la corruption de nos membres, voire et de nos cendres; d'autres la divisent en une partie mortelle et l'autre immortelle; autres la font corporelle, et ce neantmoins immortelle; aucuns la font immortelle, sans science et sans cognoissance. Il y en a aussi[4] qui ont estimé que des ames des condamnez il s'en faisoit des diables: comme Plutarque pense

1. *Il adviendroit que* [mots supprimés].

2. Seroyent à se *fouler* à qui prendroit place la premiere dans ce *nouvel estuy*.

3. Qu'aucuns *d'iceux*.

4. Il y en a aussi des nostres mesmes.

qu'il se face des dieux de celles qui sont sauvées; car il est peu de choses que cet autheur là establisse d'une façon de parler si resolue qu'il faict cette-cy, maintenant par tout ailleurs une maniere dubitatrice et ambigue. « Il faut estimer (dit-il) et croire fermement que les ames des hommes vertueux, selon nature et selon justice divine, deviennent d'hommes, saincts; et de saincts, demy-dieux; et de demy-dieux, aprés qu'ils sont parfaitement, comme és sacrifices de purgation, nettoyez et purifiez, estans delivrez de toute passibilité et de toute mortalité, ils deviennent, non par aucune ordonnance civile, mais à la verité et selon raison vray-semblable, dieux entiers et parfaits, en recevant une fin tres-heureuse et tres-glorieuse. » Mais qui voudra voir cet autheur, qui [1] est des plus retenus pourtant et moderez de la bande, s'escarmoucher avec plus de hardiesse et nous conter ses miracles sur ce propos, je le renvoye à son discours de la Lune et du Dæmon de Socrates, là où, aussi evidemment qu'en nul autre lieu, il se peut adverer les mysteres de la philosophie avoir beaucoup d'estrangetez communes avec celles de la poesie, l'entendement humain se troublant et se mettant au rouet pour vouloir [2] sonder et contreroller toutes choses jusques au bout : tout ainsi comme, lassez et travaillez de la longue course de nostre vie, nous

1. Mais qui *le* voudra voir, *luy* qui.

2. L'entendement humain se *perdant à* vouloir.

retombons en enfantillage. Voylà les belles et certaines instructions que nous tirons de la science humaine sur le subject de nostre ame.

Il n'y a point moins de temerité en ce qu'elle nous apprend des parties corporelles. Choisissons en un ou deux exemples, car autrement nous nous perdrions dans cette mer trouble et vaste des erreurs medecinales. Sçachons si on s'accorde au moins en cecy, de quelle matiere les hommes se produisent les uns des autres [1]. Pithagoras dict nostre semence estre l'escume de nostre meilleur sang; Platon, l'escoulement de la moelle de l'espine du dos, ce qu'il argumente de ce que cet endroit se sent le premier de la lasseté de la besongne; Alcmeon, partie de la substance du cerveau, et qu'il soit ainsi, dit-il, les yeux troublent à ceux qui se travaillent outre mesure à cette occupation [2]; Democritus, une substance extraicte de toute la masse corporelle; Epicurus, extraicte de l'ame et du corps; Aristote, un excrement tiré de l'aliment du sang, le dernier qui s'espand en nos membres; autres, du sang cuit et digeré par la chaleur des genitoires, ce qu'ils jugent de ce qu'aus extremes efforts on rend des gouttes de

1. Car, quant à leur premiere production, ce n'est pas merveille si en chose si haute et ancienne l'entendement humain se trouble et dissipe. Archelaüs le physicien, duquel Socrates fut le disciple et le mignon, selon Aristoxenus, disoit et les hommes et les animaux avoir esté faicts d'un limon laicteux, exprimé par la chaleur de la terre.

2. A *cet exercice*.

pur sang : enquoy il semble qu'il y ayt plus d'apparence, si on peut tirer quelque apparence d'une confusion si infinie. Or, pour mener à effect cette semence, combien en font-ils d'opinions contraires? Aristote et Democritus tiennent que les femmes n'ont point de sperme, et que ce n'est qu'une sueur qu'elles eslancent par la chaleur du plaisir et du mouvement, qui ne sert de rien à la generation; Galen, au contraire, et ses suyvans, que sans la rencontre des semences la generation ne se peut faire. Voylà les medecins, les philosophes, les jurisconsultes et les theologiens aux prises pesle mesle avecques nos femmes sur la dispute, à quels termes les femmes portent leur fruict. Et moy je secours, par l'exemple de moymesme, ceux d'entre eux qui maintiennent la grossesse d'onze moys. Le monde est basty de cette experience; il n'est si simple femmelette qui ne puisse dire son advis sur toutes ces contestations, et si nous n'en sçaurions estre d'accord. En voylà assez pour verifier que l'homme n'est non plus instruit de la connoissance de soy en la partie corporelle qu'en la spirituelle. Nous l'avons proposé luy mesmes à soy, et sa raison à sa raison, pour voir ce qu'elle nous en diroit. Il me semble assez avoir montré combien peu elle s'entend en elle mesme [1].

1. Et qui ne s'entend en soy, en quoy se peut il entendre? *Quasi vero mensuram ullius rei possit agere, qui sui nesciat.* Vrayement Protagoras nous en comtoit de belles, faisant l'homme la mesure de toutes choses, qui ne sceut jamais seulement la sienne. Si ce n'est luy, sa dignité ne permettra

Vous, pour qui j'ay pris la peine d'estendre un si long corps contre ma coustume, ne refuyrez poinct de maintenir vostre Sebond [1] par la forme ordinaire d'argumenter dequoy vous estes tous les jours instruite, et exercerez en cela vostre esprit et vostre estude : car ce dernier tour d'escrime icy, il ne le faut employer que comme un extreme remede; c'est un coup desesperé, auquel il faut abandonner vos armes pour faire perdre à vostre adversaire les siennes; c'est un tour secret [2], duquel il se faut servir rarement et reservéement. C'est une grande temerité que de vous vouloir perdre vous mesmes pour perdre quant et quant autruy [3]. Il ne faut pas vouloir mourir pour se venger, comme fit Gobrias : car, estant aux prises bien estroictes avec un seigneur de Perse, Darius y survenant l'espée au poing, qui craignoit de frapper de peur d'assener Gobrias, il luy cria qu'il donnast hardiment, quand il devroit donner au travers tous les deux [4]. Nous secouons icy les

---

pas qu'autre creature ayt cet avantage. Or, luy estant en soy si contraire et l'un jugement subvertissant l'autre sans cesse, cette favorable proposition n'estoit qu'une risée qui nous menoit à conclurre par necessité la neantise du compas et du compasseur. Quand Thales estime la cognoissance de l'homme tres-difficile à l'homme, il luy apprend la cognoissance de toute autre chose luy estre impossible.

1. *Sebonde.*

2. *Et* un tour secret.

3. C'est grande temerité *de vous perdre pour perdre un autre.*

4. J'ay veu reprouver pour injustes des armes et condi-

limites et dernieres clotures des sciences, ausquelles l'extremité est vitieuse, comme en la vertu. Tenez vous dans la route commune, il ne faict mie bon estre si subtil et si fin. Souvienne vous de ce que dit le proverbe thoscan :

Chi troppo s'assottiglia si scavezza.

Je vous conseille, en vos opinions et en vos discours, autant qu'en vos mœurs et en toute autre chose, la moderation et l'attrempance, et la fuite de la nouvelleté et de l'estrangeté. Toutes les voyes extravagantes me faschent. Vous qui, par l'authorité que vostre grandeur vous apporte, et encores plus par les avantages que vous donnent les qualitez plus vostres, pouvez d'un clin d'œil commander à qui il vous plaist, deviez donner cette charge à quelqu'un qui fist profession des lettres, qui vous eust bien autrement appuyé et enrichy cette fantasie, et qui se fust servy à faire son amas d'autres que de nostre Plutarque [1]. Toutesfois en voicy assez pour ce que vous en avez à faire.

---

tions de combat singulier desesperées et ausquelles celuy qui les offroit mettoit luy et son compaignon en termes d'une fin à tous deux inevitable. Les Portugais prindrent en la mer des Indes certains Turcs prisonniers, lesquels, impatiens de leur captivité, se resolurent, et leur succeda, frottant des clous de navire l'un à l'autre et faisans tomber une etincelle de feu dans les caques de poudre (qu'il y avoit en l'endroit où ils estoyent gardez) d'embraser et mettre en cendre eux, leurs maistres et le vaisseau.

1. *Et qui se fust servy*, etc. [proposition supprimée].

Epicurus disoit des loix que les pires nous estoient si necessaires que sans elles les hommes s'entremangeroient les uns les autres [1]. Nostre esprit est un util desreglé [2], dangereux et temeraire; il est malaisé d'y joindre l'ordre et la mesure : et [3] de mon temps tous les esprits qui ont [4] quelque rare excellence au dessus des autres et quelque vivacité extraordinaire, nous les voyons quasi tous desreglez et desbordez [5] en licence d'opinions et de meurs; c'est miracle s'il s'en rencontre un rassis et sociable. On a raison de donner à l'esprit humain les barrieres les plus contraintes qu'on peut. En l'estude, comme au reste, il luy faut compter et regler ses pas [6], il luy faut tailler par industrie et par art [7] les limites de sa chasse. On le bride et garrote de religions, de loix, de coustumes, de science, de preceptes, de peines et recompenses mortelles et immortelles; encores voit-on que par sa volubilité et sa desbauche [8] il eschappe à toutes ces liaisons. C'est un corps vain, qui n'a par où estre saisi et assené; un corps monstrueux [9], divers et difforme, auquel on

---

1. Et Platon verifie que sans loix nous vivrions comme bestes.
2. Un util *vagabond*.
3. *Et* [mot supprimé].
4. De mon temps *ceux* qui ont.
5. Quasi tous *desbordez*.
6. Ses *marches*.
7. Tailler *par art*.
8. Par sa volubilité et *dissolution*.
9. *Monstrueux* [mot supprimé].

ne peut assoir neud ny prise. Certes il est peu d'ames si reiglées, si fortes et bien nées, à qui on se puisse fier de leur propre conduicte, et qui puissent avec moderation et sans temerité voguer en la liberté de leurs jugements au delà des opinions communes. Il est plus expedient de les mettre en tutelle. C'est un dangereux glaive à qui ne sçait s'en armer ordonnéement et discrettement [1] : parquoy il vous siera mieux de vous reserrer dans le train accoustumé, quel qu'il soit, que de jetter vostre jugement à cette liberté desreglée [2]. Mais si quelqu'un de ces nouveaux docteurs entreprend de faire l'ingenieux en vostre presence, aux despens de son salut et du vostre; pour vous deffaire de cette dangereuse peste qui se respand tous les jours en vos cours, ce preservatif, à l'extreme necessité, empeschera que la contagion de ce venin n'offencera ny vous ny vostre assistance.

La liberté donq et vivacité [3] de ces esprits anciens produisoit en la philosophie et sciences humaines plusieurs sectes et pars [4] d'opinions differentes, chacun entreprenant de juger et de

1. C'est un *outrageux* glaive *à son possesseur mesme que l'esprit,* à qui ne sçait s'en armer ordonnément et discrettement; et n'y a point de beste à qui il faille plus justement donner des orbieres pour tenir sa veuë subjecte et contrainte devant ses pas et la garder d'extravaguer ny çà ny là hors les ornieres que l'usage et les loix luy tracent.

2. Que de jetter vostre *vol* à cette *licence effrenée.*

3. La liberté donc et *gaillardise.*

4. *Et pars* (mots supprimés).

choisir pour prendre party. Mais, à present que nous recevons les arts par authorité et ordonnance, et que nostre institution est prescripte et bridée [1], on ne regarde plus ce que les monnoyes poisent et valent, mais chacun à son tour les reçoit selon le pris que l'approbation commune et le cours leur donne : on ne plaide pas de l'alloy, mais de l'usage. Ainsi se mettent égallement toutes choses : on reçoit la medecine comme la geometrie ; et les batelages, les enchantemens, les liaisons, le commerce des esprits trespassez, les prognostications, les domifications et jusques à cette ridicule poursuitte de la pierre philosophale, tout se met sans contredict. Il ne faut que sçavoir que le lieu de Mars loge au milieu du triangle de la main, celuy de Venus au pouce, et de Mercure au petit doigt ; et que, quand la mensale coupe le tubercle de l'enseigneur, c'est signe de cruauté ; quand elle faut soubs le mitoyen et que la moyenne naturelle fait un angle avec la vitale soubs mesme endroit, que c'est signe d'une mort miserable ; que si à une femme, la naturelle est ouverte, et ne ferme point l'angle avec la vitale, cela denote qu'elle sera mal chaste. Je vous appelle vous mesme à

1. Mais, à present que les hommes vont tous un train, *qui certis quibusdam destinatisque sententiis addicti et consecrati sunt, ut etiam quæ non probant cogantur defendere ; et* que nous recevons les arts par *civile* authorité et ordonnance, *si que les escholes n'ont qu'un patron et pareille institution et discipline circonscrite.*

tesmoin, si avec cette science un homme ne peut passer avec reputation et faveur parmy toutes compaignies.

Theophrastus disoit que l'humaine cognoissance, acheminée par les sens, pouvoit juger des causes des choses jusques à certaine mesure, mais qu'estant arrivée aux causes extremes et premieres, il falloit qu'elle s'arrestast et qu'elle rebouchast, à cause ou de sa foiblesse ou de la difficulté des choses. C'est une opinion moyenne et douce, que nostre suffisance nous peut conduire jusques à la cognoissance d'aucunes choses, et qu'elle a certaines mesures de puissance, outre lesquelles c'est temerité de l'employer. Cette opinion est plausible et introduicte par gens de composition. Mais il est malaisé de donner bornes à nostre esprit : il est curieux et avide, et n'a point occasion de s'arrester plus tost à mille pas qu'à cinquante. Ayant essayé par experience que ce à quoy l'un s'estoit failly, l'autre y est arrivé, et que ce qui estoit incogneu à un siecle, le siecle suyvant l'a esclaircy, et que les sciences et les arts ne se jettent pas en moule, ains se forment et figurent peu à peu en les maniant et pollissant à plusieurs fois, comme les ours façonnent leurs petits en les lechant à loisir; ce que ma force ne peut descouvrir, je ne laisse pas de le sonder et essayer; et en retastant et petrissant cette nouvelle matiere, la remuant et l'eschaufant, j'ouvre à celuy qui me suit quelque facilité pour en jouyr plus à son ayse, et la luy rends plus soupple et plus maniable,

Ut Hymettia sole
Cera remollescit, tractataque pollice multas
Vertitur in facies, ipsoque fit utilis usu.

Autant en fera le second au tiers : qui faict que [1] la difficulté ne me doit pas desesperer, ny aussi peu mon impuissance, car ce n'est que la mienne.

L'homme est capable de toutes choses, comme d'aucunes ; et s'il advouë, comme dit Theophrastus, l'ignorance des causes premieres et des principes, qu'il me quitte hardiment tout le reste de sa science : si le fondement luy faut, son discours est par terre. Le disputer et l'enquerir n'a autre but et arrest que les principes ; si cette fin n'arreste son cours, il se jette à une irresolution infinie [2]. Or il est vray-semblable que, si l'ame sçavoit quelque chose, elle se sçauroit premierement elle mesme ; et si elle sçavoit quelque chose hors d'elle, ce seroit son corps et son estuy, avant toute autre chose. Si on void jusques aujourd'huy les dieux de la medecine se debatre de nostre anatomie :

Mulciber in Trojam, pro Troja stabat Apollo,

quand attendons nous qu'ils en soyent d'accord, s'ils ne le sont meshuy aprés tant de siecles [3] ? Nous nous sommes plus voisins que ne nous est la blancheur de la nege ou la pesanteur de la

1. Qui *est cause* que.

2. *Non potest aliud alio magis minusve comprehendi, quoniam omnium rerum una est definitio comprehendendi.*

3. *S'ils ne le sont,* etc. [proposition supprimée].

pierre. Si l'homme ne se connoit, comment connoit il ses operations et ses forces [1] ? Il n'est pas, à l'avanture, que quelque notice veritable ne loge chez nous, mais c'est par hazard. Et d'autant que par mesme voye, mesme façon et conduite, les erreurs se reçoivent en nostre ame, elle n'a pas de quoy les distinguer, ny dequoy choisir la verité de la mensonge [2].

Les academiciens recevoyent quelque inclination de jugement, et trouvoyent trop crud de dire qu'il n'estoit pas plus vray-semblable que la nege fust blanche que noire, et que nous ne fussions non plus asseurez du mouvement d'une pierre qui part de nostre main, que de celuy de la huictiesme sphere. Et pour eviter cette difficulté et estrangeté, qui ne peut à la verité loger en nostre imagination que malaiséement, quoy qu'ils establissent que nous n'estions aucunement capables de sçavoir, et que la verité est engoufrée dans des profonds abysmes où la veuë humaine ne peut penetrer, si advouoient ils les unes choses plus vray-semblables que les autres, et recevoyent en leur jugement cette faculté de se pouvoir incliner plustost à une apparence qu'à un'autre : ils luy permettoyent cette propension, luy defandant toute resolution. L'advis des pyrrhoniens est plus hardy, et quant et quant beaucoup plus veritable

---

1. Ses *functions* et ses forces.
2. La verité *du* mensonge.

et plus ferme [1] : car cette inclination academique et cette propension à une proposition plustost qu'à une autre, qu'est-ce autre chose que la recognoissance de quelque plus apparente verité en cette cy qu'en celle là? Si nostre entendement est capable de la forme, des lineamens, du port et du visage de la verité, il la verroit entiere aussi bien que demie, naissante et imperfecte. Cette apparence de verisimilitude qui les faict pendre [2] plustost à gauche qu'à droite, multipliez la [3], augmentez la; cette once de verisimilitude qui incline la balance, augmentez la [4] de cent, de mille onces, il en adviendra en fin que la balance prendra party tout à faict, et arrestera un chois et une verité entiere. Mais comment se laissent ils plier à la vray-semblance, s'ils ne cognoissent point [5] le vray? Comment cognoissent ils la semblance de ce dequoy ils ne connoissent pas le corps et l'essence [6]? Ou nous pouvons juger tout à faict, ou tout à faict nous ne le pouvons pas. Si noz facultez intellectuelles et sensibles sont sans fondement et sans pied, si elles ne font que floter et vanter, pour neant laissons nous emporter nostre jugement à aucune partie de leur operation, quelque apparence qu'elle semble nous presenter; et la

1. Et quant et quant *plus vray-semblable*.
2. Qui les faict *prendre*.
3. *Multipliez la* [mots supprimés].
4. *Multipliez* la.
5. *Point* [mot supprimé].
6. Ils ne connoissent pas *l'essence*.

plus seure assiete de nostre entendement, et la plus heureuse, ce seroit celle là où il se maintiendroit rassis, droit, inflexible, sans bransle et sans agitation [1]. Que les choses ne logent pas chez nous en leur forme et en leur essence, et n'y facent leur entrée de leur force propre et authorité, nous le voyons assez : par ce que, s'il estoit ainsi, nous les recevrions de mesme façon ; le goust du vin [2] seroit tel en la bouche du malade qu'en la bouche du sain ; celuy qui a des crevasses aux doits, ou qui les a gourdes [3], trouveroit une pareille durté au bois ou au fer qu'il manie, que fait un autre. Les subjets estrangers se rendent donc à nostre mercy ; ils logent chez nous comme il nous plaist. Or, si de nostre part nous recevions quelque chose sans alteration, si les prises humaines estoient assez capables et fermes pour saisir la verité par noz propres moyens, ces moyens estans communs à tous les autres [4] hommes, cette verité se rejecteroit de main en main de l'un à l'autre, car la verité n'est jamais qu'une [5]. Et au moins se trouveroit il une chose au monde, de tant qu'il y en a, qui se croiroit par les hommes d'un consentement universel. Mais ce, qu'il ne se void aucune

1. *Inter visa, vera aut falsa, ad animi assensum nihil interest*

2. Le *vin*

3. *Gourdz*.

4. *Autres* [mot supprimé].

5. *Car la verité n'est jamais qu'une* [proposition supprimée].

proposition qui ne soit debatue et controverse entre nous, ou qui ne le puisse estre, montre bien que nostre jugement naturel ne saisit pas bien clairement ce qu'il saisit, car mon jugement ne le peut faire recevoir au jugement de mon compaignon : qui est signe que je l'ay saisi par quelque autre moyen que par une naturelle puissance qui soit en moy et en tous les hommes.

Laissons à part cette infinie confusion d'opinions qui se void entre les philosophes mesmes, et ce debat perpetuel et universel en la connoissance des choses. Car cela est presuposé tres-veritablement, que de aucune chose les hommes, je dy les sçavans les mieux nais, les plus suffisans, ne sont d'accord, non pas que le ciel soit sur nostre teste; car ceux qui doutent de tout doutent aussi de cela, et ceux qui nient que nous puissions aucune chose comprendre [1] disent que nous n'avons pas compris que le ciel soit sur nostre teste; et ces deux opinions sont, en nombre, sans comparaison les plus fortes.

Outre cette diversité et division infinie, par le trouble que nostre jugement nous donne à nous mesmes, et l'incertitude que chacun sent en soy, il est aysé à voir qu'il a son assiete bien mal assurée. Combien diversement jugeons nous des choses? combien de fois changeons nous nos fantasies? Ce que je tiens aujourd'huy et ce que je croy, je le tiens et le croy de toute ma croyance; tous mes

1. *Comprendre aucune chose.*

utils et tous mes ressorts saisissent cette opinion [1] et m'en respondent sur tout ce qu'ils peuvent. Je ne sçaurois ambrasser aucune verité ny conserver avec plus de force [2] que je fay cette cy. J'y suis tout entier, j'y suis voyrement; mais ne m'est il pas advenu, non une fois, mais cent, mais mille, et tous les jours, d'avoir ambrassé quelqu'autre chose à tout ces mesmes instrumens, en cette mesme condition, que depuis j'ay jugée fauce? Au moins faut il devenir sage à ses propres despans. Si je me suis trouvé souvent trahy sous cette mesme [3] couleur, si ma touche se trouve ordinairement fauce, et ma balance inegale et injuste, quelle asseurance en puis-je prendre à cette fois plus qu'aux autres? N'est-ce pas sottise de me laisser tant de fois piper à un mesme [4] guide? Toutesfois, que la fortune nous remue cinq cens fois de place, qu'elle ne face que vuyder et remplir sans cesse, comme dans un vaisseau, dans nostre croyance autres et autres opinions; tousjours la presente et la derniere, c'est la certaine et l'infallible. Pour cette cy il faut abandonner les biens, l'honneur, la vie et le salut, et tout :

Posterior. . . . . . . res illa reperta,
Perdit, et immutat sensus ad pristina quæque.

Quoy qu'on nous presche, quoy que nous apre-

1. *Empoignent* cette opinion.
2. Avec plus d'*asseurance*.
3. *Mesme* [mot supprimé].
4. *Mesme* [mot supprimé].

nions, il faut[1] tousjours se souvenir que c'est l'homme qui donne et l'homme qui reçoit; c'est une mortelle main qui nous le presente, c'est une mortelle main qui l'accepte. Les choses qui nous viennent du ciel ont seules droict et auctorité de persuasion; seules, marque de verité. Aussi celle là, ne la voyons nous pas[2] de nos yeux, ny ne la recevons par nos moyens. Cette sainte et grande image ne pourroit pas en un si chetif domicile, si Dieu pour cet usage ne le prepare, si Dieu ne le reforme et fortifie par sa grace et faveur particuliere et supernaturelle. Aumoins devroit nostre condition fautiere[3] nous faire porter plus moderément et retenuement en noz changemens. Il nous devroit souvenir, quoy que nous receussions en l'entendement, que nous recevons souvent des choses fauces, et que c'est par ces mesmes utils qui se démentent et qui se trompent souvent.

Or n'est il pas merveille s'ils se démentent, estant si aysez à incliner et à tordre par bien legeres occurrences. Il est certain que nostre apprehension, nostre jugement et les facultez de nostre ame en general souffrent selon les mouvemens et alterations du corps, lesquelles alterations sont continuelles. N'avons nous pas l'esprit plus esveillé, la memoire plus prompte, le discours plus vif en santé qu'en maladie? La joye et la gayeté ne nous

1. Il *faudroit*.
2. *Laquelle aussi* ne *voyons* nous pas.
3. *Fautive*.

font elles pas recevoir les subjets qui se presentent à nostre ame d'un tout autre visage que le chagrin et la melancholie? Pensez-vous que les vers de Catulle ou de Sapho rient à un vieillart avaritieux et rechigné comme à un jeune homme vigoreux et ardent? Cleomenes, fils d'Anaxandridas, estant malade, ses amys luy reprochoient qu'il avoit des humeurs et fantasies nouvelles et non accoustumées. « Je croy bien, fit-il; aussi ne suis-je pas celuy que je suis estant sain : estant autre, aussi sont autres mes opinions et fantasies. » En la chicane de nos palais ce mot est en usage, qui se dit des criminels qui rencontrent les juges en quelque bonne trampe douce et debonnaire : *Gaudeat de bona fortuna,* qu'il jouisse de ce bonheur [1]; car il est certain que les jugemens se rencontrent par fois plus tendus à la condamnation, plus espineux et aspres, tantost plus faciles, aysez et enclins à l'excuse. Tel qui raporte de sa maison la douleur de la goute, la jalousie, ou le larcin de ses valets [2], ayant toute l'ame teinte et abreuvée de colere, il ne faut pas douter que son jugement ne s'en altere vers cette part là. Ce venerable senat d'Areopage jugeoit de nuict, de peur que la veue des poursuivans corrompist sa justice. L'air mesme et la serenité du ciel nous apporte quelque mutation, comme dit ce vers grec en Cicero :

---

1. *Qu'il jouisse de ce bonheur* [mots supprimés].
2. *De son valet.*

Tales sunt hominum mentes, quali pater ipse
Juppiter auctifera lustravit lampade terras.

Ce ne sont pas seulement les fievres, les breuvages et les grands accidens qui renversent nostre jugement; les moindres choses du monde le tournevirent. Et ne faut pas douter, encores que nous ne le sentions pas, que si la fievre continue peut renverser[1] nostre ame, que la tierce n'y apporte quelque alteration selon sa mesure et proportion. Si l'apoplexie assoupit et esteint tout à fait la veuë de nostre intelligence, il ne faut pas doubter que le morfondement ne l'esblouisse; et, par consequent, à peine se peut il rencontrer une seule heure en la vie où nostre jugement se trouve en sa deuë assiete, nostre corps estant subject à tant de continuelles alterations[2], et estofé de tant de sortes de ressorts, que j'en croy les medecins, combien il est malaisé qu'il n'y en ayt tousjours quelqu'un qui cloche[3].

Au demeurant, cette maladie ne se descouvre pas si aisément, si elle n'est du tout extreme et irremediable, d'autant que la raison va tousjours, et torte, et boiteuse, et deshanchée[4]. Elle va et de tort et de travers[5], et avec le mensonge comme avec la verité : par ainsin il est malaisé de des-

---

1. Peut *atterrer*.
2. A tant de continuelles *mutations*.
3. Qui *tire de travers*.
4. Va tousjours *torte*, *boiteuse* et deshanchée.
5. *Elle va et de tort et de travers* [mots supprimés].

couvrir son mesconte et desreglement. J'appelle tousjours raison cette apparence de discours que chacun forge en soy : cette raison, de la condition de laquelle il y en peut avoir cent contraires autour d'un mesme subject, c'est un instrument de plomb et de cire, alongeable, ployable et accommodable à tous biais et à toutes mesures; il ne reste que la suffisance de le sçavoir contourner. Quelque bon dessein qu'ait un juge, s'il ne s'escoute de prez, à quoy peu de gens s'amusent, l'inclination à l'amitié, à la parenté, à la beauté et à la vengeance, et non pas seulement choses si poisantes, mais cet instinct fortuite qui nous faict favoriser une chose plus qu'une autre, et qui nous donne, sans le congé de la raison, le chois en deux pareils subjects, ou quelque umbrage de pareille vanité, peuvent insinuer insensiblement en son jugement la recommandation ou deffaveur d'une cause et donner pente à la balance.

Moy qui m'espie de plus prez, qui ay les yeux incessamment tendus sur moy, comme celuy qui n'ay pas fort à faire ailleurs [1],

Quis sub Arcto
Rex gelidæ metuatur oræ,
Quid Tyridatem terreat, unice
Securus,

à peine oseroy-je dire la vanité et la foiblesse que je trouve chez moy. J'ay le pied si instable et si

1. Qui n'a pas fort *affaire* ailleurs.

mal assis, je le trouve si aysé à croler et si prest au mouvement et au branle [1], et ma veuë si desreglée, que à jun je me trouve [2] autre qu'aprés le repas. Si ma santé me rid et la clarté d'un beau jour, me voylà honneste homme; si j'ay un cor qui me presse l'orteil, me voylà renfroigné, mal plaisant et inaccessible. Un mesme pas de cheval me semble tantost rude, tantost aysé, et mesme chemin à cette heure plus court, une autrefois plus long, et une mesme forme, tantost plus, tantost moins agreable [3]. Tantost je suis à tout faire, tantost à rien faire [4]; ce qui m'est plaisir à cette heure me sera tantost peine [5] Il se faict mille agitations chez moy [6] sans le congé du jugement [7] : ou l'humeur melancholique me tient, ou la cholerique; et de son authorité privée à cett' heure le chagrin predomine en moy, à cett' heure l'alegresse. Quand je prens des livres, j'auray apperceu en tel passage des graces excellentes et qui auront feru mon ame; qu'un' autre fois j'y retombe, j'ay beau le tourner et virer en cent visages [8], j'ay beau le plier et le manier, c'est une masse inconnue et

---

1. Et si prest *au branle*.
2. Je me *sens*.
3. *Ores* plus, *ores* moins aggreable.
4. *Maintenant* je suis à tout faire, *maintenant* à rien faire.
5. *Quelquefois* peine.
6. Il se fait mille agitations *indiscrettes et casueles* chez moy.
7. *Sans le congé du jugement* [mots supprimés].
8. *En cent visages* [mots supprimés].

informe pour moy. En mes escris mesmes je ne retrouve pas tousjours l'air de ma premiere imagination : je ne sçay ce que j'ay voulu dire et m'eschaude souvent à corriger et y mettre un nouveau sens, pour avoir perdu le premier, qui valloit mieux. Je ne fay qu'aller et venir : mon jugement ne va pas tousjours en mieux, il va flotant et roulant[1],

Velut minuta magno
Deprensa navis in mari vesaniente vento.

Maintes-fois (comme il m'advient de faire volontiers) ayant pris pour exercice et pour esbat à maintenir une contraire opinion à la mienne, mon esprit, s'applicant et tournant de ce costé là, m'y attache si bien que je ne trouve plus la raison de mon premier jugement[2], et m'en despars. Je m'entraine quasi où je penche, comment que ce soit, et m'emporte de mon propre[3] pois.

Chacun à peu prés en diroit autant de soy, s'il se regardoit bien[4]. Les prescheurs sçavent que l'emotion qui leur vient en parlant les anime vers la creance, et qu'en cholere nous nous adonnons plus à la deffence de nostre proposition, l'imprimons en nous et l'embrassons avec plus de vehemence et d'approbation que nous ne faisons estant en nostre sens froid et reposé. Vous recitez sim-

1. Ne *tire* pas tousjours *avant*, il *flotte*, il *vague*.
2. De mon premier *advis*.
3. *Propre* [mot supprimé].
4. S'il se regardoit *comme moy*.

plement une cause à l'advocat, il vous y respond chancellant et doubteux : vous sentez qu'il luy est indifferent de prendre à soustenir l'un ou l'autre party. L'avez vous bien payé pour y mordre et pour s'en formaliser, commence il d'en estre interessé, y a il eschauffé sa volonté? sa raison et sa science s'y eschauffent quant et quant; voilà une apparente et indubitable verité qui se presente à son entendement; il y descouvre une toute nouvelle lumiere, et le croit à bon escient, et se le persuade ainsi. Voire, je ne sçay si l'ardeur qui naist du despit et de l'obstination à l'encontre de l'impression et violence du magistrat et du danger[1], n'a maintesfois envoyé[2] tel homme soustenir jusques au feu l'opinion pour laquelle, entre ses amys et en liberté, il n'eust pas voulu s'eschauder le bout du doigt. Les secousses et esbranlemens que nostre ame reçoit par les passions corporelles peuvent beaucoup en elle, mais encore plus les siennes propres, ausquelles elle est si fort en bute[3] qu'il est à l'advanture soustenable qu'elle n'a aucune autre alleure et mouvement que du souffle de ses vents, et que sans leur agitation elle resteroit sans action, comme un navire en pleine mer que les vents abandonnent de leur secours. Et qui maintiendroit cela[4] ne nous feroit

---

1. Ou l'interest de la reputation.
2. N'*ont envoyé*.
3. Si fort *prinse*.
4. Suivant le party des peripateticiens.



pas beaucoup de tort, puis qu'il est avoué[1] par la philosophie[2] que la pluspart des plus reglées actions de l'ame[3], et plus nobles[4], procedent et ont besoin de cette impulsion des passions. La vaillance, disent-ils, ne se peut parfaire sans l'assistance de la cholere[5]; la compassion sert d'aiguillon à la clemence, et la prudence de nous conserver[6] est esveillée par nostre crainte et lascheté[7]; et combien de belles actions par l'ambition! combien par la presomption! aucune eminente et gaillarde vertu en fin n'est sans quelque agitation desreglée. Seroit-ce pas l'une des raisons qui auroit meu les epicuriens à descharger Dieu de tout soin et sollicitude de nos affaires, d'autant que les effects mesmes de sa bonté ne se pouvoient exercer envers nous sans esbranler son repos

---

1. Puis qu'il est *cognu*.
2. *Par la philosophie* [mots supprimés].
3. Des plus *belles* actions de l'ame.
4. *Et plus nobles* [mots supprimés].
5. *Semper Ajax fortis, fortissimus tamen in furore*; ny ne court on sus aux meschants et aux ennemis assez vigoureusement, si on n'est courroucé; et veulent que l'advocat inspire le courroux aux juges pour en tirer justice. Les cupiditez emeurent Themistocles, emeurent Demosthenes, et ont poussé les philosophes aux travaux, veillées et peregrinations; nous meinent à l'honneur, à la doctrine, à la santé, fins utiles; et cette lascheté d'ame à souffrir l'ennuy et la fascherie sert à nourrir en la conscience la penitence et la repentance, et à sentir les fleaux de Dieu pour nostre chastiment et les fleaux de la correction politique.
6. Et gouverner.
7. *Et lascheté* [mots supprimés].

et sa tranquillité[1] par le moyen des passions, qui sont comme des piqueures et sollicitations qui acheminent l'ame aux operations vertueuses[2]? Au moins cecy ne sçavons nous que trop, que les passions produisent infinies et perpetuelles mutations en nostre ame, et la tyrannisent merveilleusement. Le jugement d'un homme courroucé ou de celuy qui est en crainte, est-ce le jugement qu'il aura tantost, quand il sera rassis[3]?

Quelles differences de sens et de raison, quelle contrarieté d'imaginations nous presente la diversité de nos passions! Quelle asseurance pouvons nous donq prendre de chose si instable et si mobile, subjecte par sa condition à la maistrise du desreglement et de la cecité[4]? Si nostre jugement est en main à la fauceté mesmes et à l'erreur[5]; si c'est de la folie et de la mensonge[6] qu'il est tenu de recevoir l'impression des choses, quelle seurté pouvons nous attendre de luy[7]?

---

1. *Et sa tranquillité* [mots supprimés].

2. *Acheminans* l'ame aux *actions* vertueuses.

3. [Variante à partir de, *Au moins cecy ne sçavons nous que trop* :] Ou bien ont ils creu autrement et les ont prinses comme tempestes qui desbauchent honteusement l'ame de sa tranquillité? *ut maris tranquillitas intelligitur, nulla ne minima quidem, aura fluctus commovente : sic animi quietus et placatus status cernitur, quum perturbatio nulla est qua moveri queat.*

4. A la maistrise du *trouble,* n'allant jamais qu'un pas forcé et emprunté ?

5. Est en main à la *maladie* mesmes et à *la perturbation.*

6. De la folie et de la *temerité.*

7. N'y a il point de hardiesse à la philosophie d'estimer

Je n'ay point grande experience de ces agitations vehementes, estant d'une complexion molle et poisante, desquelles la pluspart surprennent subitement nostre ame, sans luy donner loisir de se connoistre [1]. Mais cette passion qu'on dict estre produite par l'oisiveté au cœur des jeunes hommes, quoy qu'elle s'achemine avec loisir et d'un progrés mesuré, elle represente bien evidemment, à ceux qui ont quelque fois [2] essayé de s'opposer

---

des hommes qu'ils produisent leurs plus grands effects et plus approchans de la Divinité quand ils sont hors d'eux et furieux et insensez? Nous nous amendons par la privation de nostre raison et son assoupissement. Les deux voies naturelles pour entrer au cabinet des dieux et y preveoir le cours des destinées sont la fureur et le sommeil. Cecy est plaisant a considerer : par la dislocation que les passions apportent a nostre raison nous devenons vertueux ; par son extirpation que la fureur ou l'image de la mort apporte, nous devenons prophetes et devins. Jamais plus volontiers je ne l'en creu. C'est un pur enthousiasme que la saincte Verité a inspiré en l'esprit philosophique qui luy arrache, contre sa proposition, que l'estat tranquille de nostre ame, l'estat rassis, l'estat plus sain que la philosophie luy puisse acquerir n'est pas son meilleur estat. Nostre veillée est plus endormie que le dormir ; nostre sagesse, moins sage que la folie ; noz songes vallent mieux que noz discours ; la pire place que nous puissions prendre, c'est en nous. Mais pense elle pas que nous ayons l'advisement de remarquer que la voix qui fait l'esprit, quand il est deprins de l'homme, si clair-voyant, si grand, si parfaict et, pendant qu'il est en l'homme, si terrestre, ignorant et tenebreux, c'est une voix partant de l'esprit qui est en l'homme terrestre, ignorant et tenebreux, et a cette cause voix infiable et incroyable?

1. De se *recognoistre*.

2. *Quelque fois* [mots supprimés].

à son effort, la force de cette conversion et alteration que nostre jugement souffre. J'ay autrefois entrepris de me tenir bandé pour la soustenir et rabatre : car il s'en faut tant que je sois de ceux qui convient les vices, que je ne les suis pas seulement, s'ils ne m'entrainent. Je la sentois naistre, croistre, et s'augmenter en despit de ma resistance, et en fin, tout voyant et vivant, me saisir et posseder de façon que, comme d'une yvresse, l'image des choses me commençoit à paroistre autre que de coustume. Je voyois evidemment grossir et croistre les avantages du subjet que j'allois desirant, et agrandir et enfler par le vent de mon imagination; les difficultez de mon entreprinse s'aiser et se planir, mon discours et ma conscience se tirer arriere; mais, ce feu estant evaporé tout à un instant, comme de la clarté d'un esclair, mon ame reprendre une autre sorte de veuë, autre estat et autre jugement; les difficultez de la retraite me sembler grandes et invincibles, et les mesmes choses de bien autre goust et visage que la chaleur du desir ne me les avoit presentées. Lequel plus veritablement? Pyrrho n'en sçait rien. Nous ne sommes jamais sans maladie. Les fievres ont leur chaud et leur froid; des effects d'une passion ardente nous retombons aux effects d'une passion frilleuse. Autant que je m'estois roulé en avant, je me reboute d'autant en arriere[1] :

---

1. Autant que je m'estois *jetté* en avant, je me *relance* d'autant en arriere.

Qualis ubi alterno procurrens gurgite pontus
Nunc ruit ad terras, scopulosque superjacit undam
Spumeus, extremamque sinu perfundit arenam;
Nunc rapidus retro atque æstu revoluta resorbens
Saxa fugit, littusque vado labente relinquit.

Or, de la cognoissance de cette mienne volubilité et imperfection [1], j'ay par accident engendré en moy quelque constance et fermeté d'opinions [2], et n'ay guiere alteré les miennes premieres et naturelles : car, quelque apparence qu'il y ayt en la nouvelleté, je ne change pas aisément, de peur que j'ay de perdre au change; et, puis que je ne suis pas capable de choisir, je pren le chois d'autruy et me tien en l'assiette où Dieu m'a mis : autrement, je ne me sçauroy pas [3] garder de rouler sans cesse. Ainsi me suis-je, par la grace de Dieu, conservé pur et entier [4], sans agitation et trouble de conscience, aux anciennes creances de nostre religion, au travers de tant de sectes et de divisions que nostre siecle a produittes. Les escrits des anciens, je dis les bons escrits, pleins et solides, me tentent et me [5] remuent quasi où ils veulent; celuy que j'oy me semble tousjours le plus roide; je les trouve avoir raison chacun à son tour, quoy qu'ils se contrarient. Cette aisance que les bons esprits ont de rendre ce qu'ils veulent vray-sem-

1. *Et imperfection* [mots supprimés].
2. Quelque constance *d'opinions*.
3. *Pas* [mot supprimé].
4. Conservé *entier*.
5. *Me* [mot supprimé].

blable, et qu'il n'est rien si estrange à quoy ils n'entreprennent de donner assez de couleur pour tromper une simplicité pareille à la mienne, cela montre evidemment la foiblesse de leur preuve. Le ciel et les estoilles ont branlé trois mille ans; tout le monde l'avoit ainsi creu, jusques à ce qu'il y a environ 18 cens ans que quelqu'un s'avisa de maintenir que c'estoit la terre qui se mouvoit [1]; et, de nostre temps, Copernicus a si bien fondé cette doctrine qu'il s'en sert tres-regléement à toutes les consequences astrologiennes. Que prendrons nous de là, sinon qu'il n'y a guiere d'asseurance ny en l'un ny en l'autre [2]? et qui sçait qu'une tierce opinion, d'icy à mille ans, ne renverse les deux precedentes?

Sic volvenda ætas commutat tempora rerum :
Quod fuit in pretio fit nullo denique honore;
Porro aliud succedit, et e contemptibus exit,
Inque dies magis appetitur, floretque repertum
Laudibus, et miro est mortales inter honore.

Ainsi, quand il se presente à nous quelque doctrine nouvelle, nous avons grande occasion de nous en deffier, et de considerer qu'avant qu'elle fust produite sa contraire estoit en credit et au-

1. Tout le monde l'avoit ainsi creu, jusques à ce que *Cleanthes le Samien, ou, selon Theophraste, Nicetas Syracusien s'advisa de maintenir que c'estoit la terre qui se mouvoit par le cercle oblique du Zodiaque tournant à l'entour de son aixieu.*

2. Sinon qu'il *ne nous doit chaloir lequel ce soit des deux?*

thorité[1]; et, comme elle a esté renversée par cette-cy, il pourra à l'advenir naistre[2] une tierce invention qui choquera de mesme la seconde. Avant que les principes qu'Aristote a introduicts de Matiere, Forme et Privation[3], fussent en credit, d'autres principes contentoient la raison humaine, comme ceux-cy nous contentent à cette heure. Quelles lettres ont ceux-cy, quel privilege particulier, que le cours de nostre invention s'arreste à eux, et qu'à eux appartient pour tout le temps advenir la possession de nostre creance? ils ne sont non plus exempts du boute-hors qu'estoient leurs devanciers. Quand on me presse d'un nouvel argument, c'est à moy à estimer que ce à quoy je ne puis satisfaire, un autre y satisfera : car de croire toutes les apparences desquelles nous ne pouvons nous desfaire, c'est une grande simplesse. Il en adviendroit par là que tout le vulgaire et les hommes du commun auroient leur creance contournable[4] comme une girouette : car leur ame[5], estant molle et sans resistance, seroit forcée de recevoir sans cesse autres et autres impressions, la derniere effaçant tousjours la trace de la precedente. Celuy qui se trouve foible, il doit respondre, suyvant la pratique, qu'il en parlera à son conseil, ou s'en ra-

1. Sa contraire estoit en *vogue*.

2. *Naistre à l'advenir*.

3. *De Matiere, Forme et Privation* [mots supprimés].

4. Que tout le vulgaire, *et nous sommes tous du vulgaire, auroit* sa creance contournable.

5. Car *son* ame.

porter aux plus sages, desquels il a receu son apprentissage. Combien y a-il que la medecine est au monde? On dit qu'un nouveau venu, qu'on nomme Paracelse, change et renverse tout l'ordre des regles anciennes, et maintient que jusques à cette heure elle n'a servy qu'à faire mourir les hommes. Je croy qu'il verifiera aiséement cela; mais de mettre ma vie à la mercy[1] de sa nouvelle experience, je trouve que ce ne seroit pas grand' sagesse. Il ne faut pas croire à chacun, dict le precepte, par ce que chacun peut dire toutes choses. Un homme de cette profession de nouvelletez et de reformations[2] me disoit, il n'y a pas longtemps, que tous les anciens s'estoient evidemment mescontez[3] en la nature et mouvemens des vents, ce qu'il me feroit tres-evidemment toucher à la main, si je voulois entendre son discours[4]. Aprés que j'eus eu un peu de patience à ouyr ses arguments, qui avoient tout plein de verisimilitude : « Comment donc, luy fis-je, ceux qui navigeoient soubs les loix de Theophraste alloient-ils en occident, quand ils tiroient en levant? alloient-ils à costé, ou à reculons? — C'est la fortune, me respondit-il : tant y a qu'ils se mescontoient. » Je luy repliquay lors que j'aymois mieux suyvre les effets que la raison. Or ce

---

1. A la *preuve*.
2. Et de reformations physiques.
3. *Notoirement* mescontez.
4. Si je voulois *l'entendre*.

sont choses qui se choquent souvent; et m'a l'on dit qu'en la geometrie (qui pense avoir gaigné le haut point de certitude parmy les sciences) il se trouve des demonstrations inevitables subvertissans la verité de l'experience : comme Jaques Peletier me disoit chez moy qu'il avoit trouvé deux lignes s'acheminans l'une vers l'autre pour se joindre, qu'il verifioit toutefois ne pouvoir jamais, jusques à l'infinité, arriver à se toucher. Et les pyrrhoniens ne se servent de leurs argumens et de leur raison que pour combatre et ruiner[1] l'apparence de l'experience; et est merveille jusques où la soupplesse de nostre raison les a suivis à ce dessein de combatre l'evidence des effects : car ils verifient que nous ne nous mouvons pas, que nous ne parlons pas, qu'il n'y a point de poisant ou de chaut, avecques une pareille force et subtilité d'argumentations[2] que nous verifions les choses les[3] plus vray-semblables. Ptolemeus, qui a esté un grand personnage, avoit estably les bornes de nostre monde; tous les philosophes anciens ont pensé en tenir la mesure, sauf quelques isles escartées qui pouvoient eschapper à leur cognoissance. C'eust esté pyrrhoniser, il y a mille ans, que de mettre en doute la science de la cosmographie, et les opinions qui en estoient receuës d'un chacun; c'estoit heresie d'avouer des antipodes. Voilà de

1. Que pour *ruiner*.
2. Avecques une pareille force *d'argumentations*.
3. *Les* [mot supprimé].

nostre siecle une grandeur infinie de terre ferme, non pas une isle ou une contrée particuliere, mais une partie esgale à peu prés en grandeur à celle que nous cognoissions, qui vient d'estre descouverte. Les geographes de ce temps ne faillent pas d'asseurer que meshuy tout est trouvé et que tout est veu :

Nam quod adest præsto placet et pollere videtur.

Sçavoir mon, si Ptolomée s'y est trompé autrefois sur les fondemens de sa raison, si ce ne seroit pas sottise de me fier maintenant à ce que ceux cy en disent [1].

Aristote dict que toutes les opinions humaines ont esté par le passé et seront à l'advenir, infinies autresfois; Platon, qu'elles ont à renouveller et revenir en estre aprés trente six mille ans; Epicurus, qu'en mesme temps qu'elles sont icy, elles sont toutes pareilles et en mesme façon en plusieurs autres mondes : ce qu'il eust dit plus assuréement, s'il eust veu les similitudes et convenances de ce nouveau monde des Indes avec le nostre, presant et passé, en si estranges exemples [2]. Car

---

1. Et s'il n'est pas plus vray-semblable que ce grand corps que nous appelons le Monde est chose bien autre que nous ne jugeons.

2. [Variante à partir de, *Aristote dict :*]

Platon dit qu'il change de visage à tout sens; que le ciel, les estoilles et le soleil reversent par fois le mouvement que nous y voyons, changeant l'orient à l'occident. Les prestres ægyptiens dirent à Herodote que, depuis leur premier roy,

on y trouva des nations n'ayans, comme l'on

---

dequoy il y avoit onze mille tant d'ans (et de tous leurs roys ils luy feirent veoir les effigies en statues tirées aprés le vif) le soleil avoit changé quatre fois de routte ; que la mer et la terre se changent alternativement l'une en l'autre ; que la naissance du monde est indeterminée : Aristote, Cicero, de mesmes : et quelqu'un d'entre nous, qu'il est de toute eternité mortel et renaissant à plusieurs vicissitudes, appellant à tesmoins Salomon et Isaïe, pour eviter ces oppositions que Dieu a esté quelque fois createur sans creature, qu'il a esté oisif, qu'il s'est desdict de son oisiveté, mettant la main à cet ouvrage, et qu'il est par consequent subject au changement. En la plus fameuse des grecques escholes, le monde est tenu un dieu faict par un autre dieu plus grand, et est composé d'un corps et d'une ame, qui loge en son centre, s'espandant par nombres de musique à sa circonference. divin, tres-heureux, tres-grand, tres-sage, eternel. En luy sont d'autres dieux, la mer, la terre, les astres, qui s'entretiennent d'une harmonieuse et perpetuelle agitation et danse divine, tantost se rencontrans, tantost s'esloignans, se cachans, montrans, changeans de rang, ores avant et ores derriere. Heraclitus establissoit le monde estre composé par feu et, par l'ordre des destinées, se devoir enflammer et resoudre en feu quelque jour, et quelque jour ençore renaistre. Et des hommes, dit Apulée, *sigillatim mortales, cunctim perpetui.* Alexandre escrivit à sa mere la narration d'un prestre ægyptien tirée de leurs monuments, tesmoignant l'ancienneté de cette nation infinie et comprenant la naissance et progrez des autres païs au vray. Cicero et Diodorus disent de leur temps que les Chaldeens tenoient registre de quatre cens mille tant d'ans ; Aristote, Pline et autres, que Zoroastre vivoit six mille ans avant l'aage de Platon. Platon dit que ceux de la ville de Saïs ont des memoires par escrit de huict mille ans, et que la ville d'Athenes fut bastie mille ans avant ladicte ville de Saïs ; Epicurus, qu'en mesme temps que les choses sont icy comme nous les voyons, elles sont toutes pareilles et en mesme façon en plusieurs autres mondes ; ce

estime[1], jamais ouy nouvelles de nous, où la circoncision estoit en credit; où il y avoit des estats et grandes polices maintenuës par des femmes, sans hommes; où nos jeusnes et nostre caresme estoit representé, y adjoustant l'abstinence des femmes; où nos croix estoient en diverses façons en credit : icy on en honoroit les sepultures; on les appliquoit là, et mesmes celle[2] de S. André, à se deffendre des visions nocturnes et à les mettre sur les couches des enfans contre les enchantements; ailleurs ils en rencontrerent une de bois, de grande hauteur, adorée pour dieu de la pluye, et celle là bien fort avant dans la terre ferme : on y trouva une bien expresse image de nos penitentiers; l'usage des mitres, le cœlibat des prestres, l'art de diviner[3] par les entrailles des animaux sacrifiez[4]; la façon aux prestres d'user en officiant

---

qu'il eust dict plus asseurément, s'il eust veu les similitudes et convenances de ce nouveau monde des Indes occidentales avec le nostre, present et passé, en si estranges exemples. En verité, considerant ce qui est venu à nostre science du cours de cette police terrestre, je me suis souvent esmerveillé de voir en une tres-grande distance de lieux et de temps les rencontres d'un si grand nombre d'opinions populaires, sauvages, et des mœurs et creances sauvages et qui par aucun biais ne semblent tenir à nostre naturel discours. C'est un grand ouvrier de miracles que l'esprit humain! Mais cette relation a je ne sçay quoy encore de plus heteroclite; elle se trouve aussi en noms et en mille autres choses.

1. N'ayans, *que nous sçachions*.
2. Et *nommément* celle.
3. De *deviner*.
4. L'abstinence de toute sorte de chair et poisson à leur vivre.

de langue particuliere et non vulgaire; et cette fantasie, que le premier dieu fut chassé par un second, son frere puisné; qu'ils furent creés avec toutes commoditez, lesquelles on leur a depuis retranchées pour leur peché, changé leur territoire et empiré leur condition naturelle; qu'autresfois ils ont esté submergez par l'innondation des eaux celestes; qu'il ne s'en sauva que peu de familles, qui se jetterent dans les hauts creux des montaignes, lesquels creux ils boucherent, si que l'eau n'y entra poinct, ayant enfermé là dedans plusieurs sortes d'animaux; que, quand ils sentirent la pluye cesser, ils mirent hors des chiens, lesquels estans revenus nets et mouillez, ils jugerent l'eau n'estre encore guiere abaissée; depuis, en ayant fait sortir d'autres et les voyans revenir bourbeux, ils sortirent repeupler le monde, qu'ils trouverent plain seulement de serpens. On rencontra en quelque endroit la persuasion du jour du jugement, si qu'ils s'offençoient merveilleusement contre les Espaignols, qui espendoient les os des trespassez en fouillant les richesses des sepultures, disant que ces os escartez ne se pourroient rassembler [1] audit jour [2]; la trafique par eschange, et non autres, foires et marchez pour cet effect; des nains et personnes monstrueuses [3] pour l'ornement des tables des princes; l'usage de

1. Ne se pourroient *facilement rejoindre*.
2. *Audit jour* [mots supprimés].
3. Et personnes *difformes*

la fauconnerie selon la nature de leurs oiseaux; subsides tyranniques, delicatesses de jardinages, dances, sauts bateleresques, musique d'instrumens, armoiries, jeux de paume, jeu de dez et de sort auquel ils s'eschauffent souvent jusques à s'y jouer eux-mesmes et leur liberté; medecine non autre que de charmes; la forme d'escrire par figures; creance d'un seul premier homme pere de tous les peuples; adoration d'un dieu qui vesquit autrefois homme en parfaite virginité, jeusne et pœnitence, preschant la loy de nature et des cerimonies[1] de la religion, et qui disparut du monde sans mort naturelle; l'opinion des geants; l'usage de s'enyvrer de leurs breuvages et de boire d'autant; ornemens religieux peints d'ossements et testes de morts, surplys, eau-beniste, aspergez, femmes et serviteurs qui se presentent à l'envy à se brusler et enterrer avec le mary ou maistre trespassé; loy que les aisnez succedent à tout le bien, et n'est reservé aucune part au puisné que d'obeissance; coustume, à la promotion de certain office de grande authorité, que celuy qui est promeu prend un nouveau nom et quitte le sien; de verser de la chaux sur le genou de l'enfant freschement nay, en luy disant : « Tu es venu de poudre et retourneras en poudre »; l'art des augures. Ces vains ombrages de nostre religion qui se voyent en ces exemples icy en tesmoignent la

1. *Ceremonies.*

noblesse et la divinité[1] : car[2] non seulement elle s'est aucunement insinuée en toutes les nations infideles de deça par quelque imitation, mais à ces barbares aussi comme par une commune et supernaturelle inspiration; car on y trouva aussi la creance du purgatoire, mais d'une forme nouvelle : ce que nous donnons au feu, ils le donnent au froid, et imaginent les ames et purgées et punies par la rigueur d'une extreme froidure. Et m'advertit cet exemple d'une autre plaisante diversité : car, comme il s'y trouva des peuples qui aymoyent à deffubler le bout de leur membre et retranchoient[3] la peau à la mahumetane et à la juifve, il s'y en trouva d'autres qui faisoient si grande conscience de le deffubler qu'à tout des petits cordons ils portoient leur peau bien soigneusement estirée et attachée au dessus, de peur que ce bout ne vist l'air; et de cette diversité aussi, que, comme nous honorons les roys et les festes en nous parant des plus honnestes vestemens que nous ayons; en aucunes regions, pour montrer toute disparité et submission à leur roy, les subjects se presentoyent à luy en leurs plus viles habillements, et entrant au palais prenoyent[4] quelque vieille robe deschirée sur la leur bonne, à ce

---

1. Ces vains ombrages de nostre religion qui se voient en *aucuns de ces exemples* en tesmoignent la *dignité* et la divinité.

2. *Car* [mot supprimé].

3. Et *en* retranchoient.

4. *Prennent*.

que tout le lustre et l'ornement fust au maistre[1].

Mais suyvons. Si nature enserre dans les termes de son progrez ordinaire, comme toutes autres choses, aussi les creances, les jugemens et opinions des hommes; si elles ont leur revolution, leur saison, leur naissance, leur mort, comme les chous; si le ciel les agite et les roule à sa poste, quelle magistrale authorité et permanante leur allons nous attribuant? Si par experience nous touchons à la main que la forme de nostre estre despend de l'air, du climat et du terroir où nous naissons; non seulement le tainct, la taille, la complexion et les contenances, mais encore les facultez de l'ame[2]; en maniere que, comme[3] les fruicts naissent divers et les animaux, les hommes naissent aussi plus et moins belliqueux, justes, temperans et dociles : icy subjects au vin, ailleurs au larecin ou à la paillardise; icy enclins à superstition, ailleurs à la mescreance[4]; capables d'une science ou d'un art, grossiers ou ingenieux, obeïssans ou rebelles, bons ou mauvais, selon que porte l'inclination du lieu où ils sont assis, et prennent

---

1. *Soit* au maistre.

2. *Et plaga cœli non solum ad robur corporum, sed etiam animorum facit,* dit Vegece; et que la deesse fundatrice de la ville d'Athenes choisit à la situer une temperature de pays qui fist les hommes prudents, comme les prestres d'Ægypte apprindrent à Solon : *Athenis tenue cœlum, ex quo etiam acutiores putantur Attici; crassum Thebis, itaque pingues Thebani et valentes.*

3. En maniere qu'*ainsi que.*

4. Icy à la liberté, icy à la servitude.

nouvelle complexion si on les change de place, comme les arbres : qui fut la raison pour laquelle Cyrus ne voulut accorder aux Perses de changer leur païs [1] aspre et bossu pour se transporter en un autre doux et plain [2]; si nous voyons tantost fleurir un art, une opinion [3], tantost une autre, par quelque influance celeste; tel siecle produire telles natures et incliner l'humain genre à tel ou tel ply; les espris des hommes tantost fertiles, tantost infertiles [4], comme nos chams; que deviennent toutes ces belles prerogatifves dequoy nous-nous allons flatant? Puis qu'un homme sage se peut mesconter, et cent hommes, et plusieurs nations, voire et l'humaine nature selon nous se mesconte plusieurs siecles en cecy ou en cela, quelle seureté avons nous que par fois elle cesse de se mesconter [5] ?

Il me semble, entre autres tesmoignages de nostre imbecillité, que celuy-cy ne merite pas d'estre oublié, que par desir mesmes l'homme ne sçache trouver ce qu'il luy faut; que, non par jouyssance, mais par imagination et par souhait, nous ne puissions estre d'accord de ce dequoy nous avons besoing pour nous contenter. Laissons à

1. D'*abandonner* leur pays.

2. Disant que les terres grasses et molles font les hommes mols, et les fertiles les esprits infertiles.

3. Un art, une *creance*.

4. Tantost *gaillars*, tantost *maigres*.

5. Que par fois elle cesse de se mesconter et qu'en ce siecle elle ne soit en mesconte ?

nostre pensée tailler et coudre à sa poste [1], elle ne pourra pas seulement desirer ce qui luy est propre [2] :

Quid enim ratione timemus
Aud cupimus? quid tam dextro pede concipis ut te
Conatus non pœniteat votique peracti ?

C'est pourquoy le chrestien, plus humble et plus sage, et mieux recognoissant que c'est que de luy, se raporte à son Createur de choisir et ordonner ce qu'il luy faut [3] :

Conjugium petimus partumque uxoris; at illi
Notum qui pueri qualisque futura sit uxor.

Il ne le supplie d'autre chose sinon que sa volonté soit faite; autrement il luy adviendroit à l'avanture ce que les poëtes feignent du roy Midas [4]. Il requit les dieux que tout ce qu'il toucheroit se convertist en or. Sa priere fut exaucée : son vin fut or, son pain or et la plume de sa couche, et d'or sa chemise et son vestement; de façon qu'il se trouva accablé soubs la jouissance de son desir

1. A *son plaisir.*
2. Et le satisfaire.
3. [Variante à partir de, *C'est pourquoy le chrestien :*]
C'est pourquoy Socrates ne requeroit les dieux, sinon de luy donner ce qu'ils sçavoient luy estre salutaire ; et la priere des Lacedemoniens, publique et privée, portoit simplement les choses bonnes et belles leur estre octroyées, remettant à la discretion de la puissance supreme le triage et choix d'icelles.
4. *Et le chrestien* supplie *Dieu* que sa volonté soit faicte *pour ne tomber en l'inconvenient que* les poëtes feignent du roy Midas.

et estrené d'une commodité insuportable[1]. Il luy falut desprier ses prieres :

> *Attonitus novitate mali, divesque miserque,*
> *Effugere optat opes, et quæ modo voverat odit.*

Disons de moy-mesme. Je requerois de la fortune[2], autant qu'autre chose, l'ordre Sainct Michel, estant jeune, car c'estoit lors l'extreme marque d'honneur de la noblesse françoise et tresrare. Elle me l'a plaisamment accordé ; au lieu de me monter et hausser de ma place pour y avaindre, elle m'a bien plus gratieusement traité, elle l'a ravallé et rabaissé jusques à mes espaules et au dessoubs[3]. Dieu pourroit nous ottroyer les richesses, les honneurs, la vie et la santé mesme, quelquefois à nostre dommage : car tout ce qui nous est plaisant ne nous est pas tousjours salutaire. Si, au lieu de la guerison, il nous envoye la mort ou l'empirement de nos maux, *virga tua et baculus tuus ipsa me consolata sunt,* il le fait par les raisons de sa providence, qui regarde bien plus certainement ce qui nous est deu que nous ne pouvons faire ; et le devons[4] prendre en bonne

---

1. D'une *insupportable commodité.*

2. Je *demandois à* la fortune.

3. Cleobis et Biton, Trophonius et Agamedes, ayans requis ceux-la leur deesse, ceux-cy leur dieu, d'une recompense digne de leur pieté, eurent la mort pour present, tant les opinions celestes sur ce qu'il nous faut sont diverses aux nostres.

4. Et *la* devons.

part, comme d'une main tres-sage et tres-amie :

Si consilium vis,
Permittes ipsis expendere numinibus quid
Conveniat nobis, rebusque sit utile nostris :
Charior est illis homo quam sibi;

car de les requerir des honneurs, des charges, c'est les requerir qu'ils vous jettent à une bataille ou au jeu de dez[1], ou telle autre chose de laquelle l'issue vous est incognue et le fruict doubteux.

Il n'est point de combat si violent entre les philosophes, et si aspre, que celuy qui se dresse sur la question du souverain bien de l'homme[2].

Tres mihi convivæ prope dissentire videntur,
Poscentes vario multum diversa palato :
Quid dem? quid non dem? Renuis tu quod jubet alter;
Quod petis, id sane est invisum acidumque duobus.

Nature devroit ainsi respondre à leurs contestations et à leurs debats. Les uns disent nostre bienestre loger en la vertu, d'autres en la volupté, d'autres au consentir à nature; qui en la science[3], qui à ne se laisser emporter aux apparences; et à cette fantasie semble retirer cet'autre de l'ancien Pythagoras,

Nil admirari prope res est una, Numaci,
Solaque quæ possit facere et servare beatum,

---

1. *Des dez.*

2. Duquel, par le calcul de Varro, nasquirent deux cens quatre vingtz sectes. *Qui autem de summo bono dissentit de tota philosophiæ ratione disputat.*

3. Qui à n'avoir point de douleur.

qui est la fin de la secte pyrrhoniene[1]. Et disoit Archesilas les soustenemens et l'estat droit et inflexible du jugement estre les biens, mais les consentements et applications estre les vices et les maux. Il est vray qu'en ce qu'il l'establissoit par axiome certain, il se départoit du pyrrhonisme. Les pyrrhoniens, quand ils disent que le souverain bien c'est l'ataraxie, qui est l'immobilité du jugement, ils ne l'entendent pas dire d'une façon affirmative; mais le mesme bransle de leur ame qui leur faict fuir les precipices et se mettre à couvert du serein, celuy là mesme leur presente cette fantasie et leur en faict refuser une autre.

Combien je desire que, pendant que je vis, ou quelque autre, ou Justus Lipsius, le plus sçavant homme qui nous reste, d'un esprit trespoly et judicieux, vrayement germain à mon Turnebus, eust et la volonté, et la santé, et assez de repos pour ramasser en un registre, selon leurs divisions et leurs classes, sincerement et curieusement autant que nous y pouvons voir, les opinions de l'ancienne philosophie sur le subject de nostre estre et de noz meurs, leurs controverses, le credit et suitte des pars, l'application de la vie des autheurs et sectateurs à leurs preceptes és accidens memorables et exemplaires : le bel ouvrage et utile que ce seroit !

Au demeurant, si c'est de nous que nous tirons le reglement de nos meurs, à quelle confusion

1. Aristote attribue à magnanimité rien n'admirer.

nous rejettons nous! Car ce que nostre raison nous y conseille de plus vray-semblable, c'est generalement à chacun d'obeir aux loix de son pays, comme l'oracle de Socrates luy avoit apris que exactement faire devoir de pieté n'est autre chose que servir Dieu selon l'usage de sa nation [1]. Et par là que veut elle dire, sinon que nostre devoir n'a autre regle que fortuite? La verité doit avoir un visage pareil et universel. La droiture et la justice, si l'homme en connoissoit qui eust corps et veritable essence, il ne l'atacheroit pas à la condition des coustumes de cette contrée ou de celle là; ce ne seroit pas de la fantasie des Perses ou des Indes que la vertu prendroit sa forme. Il n'est rien subject à plus continuelle agitation que les loix. Depuis que je suis nay, j'ay veu trois et quatre fois rechanger celles des Anglois noz voisins, non seulement en subject politique, qui est celuy qu'on veut dispenser de constance, mais au plus important subject qui puisse estre, à sçavoir de la religion : dequoy j'ay honte et despit, d'autant plus que c'est une nation à laquelle ceux de mon quartier ont eu autrefois une si privée accointance qu'il reste encore en ma maison aucunes traces de nostre ancien cousinage [2]. Que nous

---

1. C'est generalement à chacun d'obeyr aux loix de son pays, comme *est l'advis* de Socrates *inspiré*, *dit-il*, *d'un conseil divin*.

2. Et chez nous icy, j'ay veu telle chose qui nous estoit capitale devenir legitime; et nous, qui en tenons d'autres,

dira donc en cette necessité la philosophie? Que nous suyvions les loix de nostre pays? c'est à dire cette mer flotante des opinions d'un peuple ou d'un prince, qui me peindront la justice d'autant de couleurs et la reformeront en autant de visages qu'il y aura en eux de changemens d'humeurs[1]? Je ne puis pas avoir le jugement si flexible. Quelle bonté est-ce et quelle droiture, que je voyois hyer en credit, qui en l'espace d'un jour a peu recevoir un si estrange changement d'estre devenu vice[2]?

Mais ils sont plaisans quand, pour donner quelque certitude aux loix, ils disent qu'il y en a au-

---

sommes à mesmes, selon l'incertitude de la fortune guerriere, d'estre un jour criminels de læse majesté humaine et divine, nostre justice tombant à la mercy de l'injustice, et, en l'espace de peu d'années de possession, prenant une essence contraire. Comment pouvoit ce dieu ancien plus clairement accuser en l'humaine cognoissance l'ignorance de l'estre divin, et apprendre aux hommes que leur religion n'estoit qu'une piece de leur invention, propre à lier leur societé, qu'en declarant, comme il fit, à ceux qui en recherchoient l'instruction de son trepied, que le vray culte à chacun estoit celuy qu'il trouvoit observé par l'usage du lieu où il estoit? O Dieu! quelle obligation n'avons nous à la benignité de nostre souverain Createur pour avoir desniaisé nostre creance de ces vagabondes et arbitraires devotions et l'avoir logée sur l'eternelle base de sa saincte parolle!

1. De changemens *de passion.*

2. Quelle bonté est-ce *que* je voyois hyer en credit *et demain ne l'estre plus, et que le traject d'une riviere fait crime? Quelle verité est-ce que ces montaignes bornent, mensonge au monde qui se tient au delà?*

cunes fermes, perpetuelles et immuables, qu'ils nomment naturelles, qui sont empreintes en l'humain genre par la condition de leur propre essence ; et de celles là, qui en fait le nombre de trois, qui de quatre, qui plus, qui moins : signe que c'est une marque aussi douteuse que le reste. Or ils sont si defortunez (car comment puis je autrement[1] nommer cela que deffortune[2], que d'un nombre de loix si infiny il ne s'en rencontre au moins une que la fortune[3] ait permis estre universellement receuë par le consentement de toutes les nations?) ils sont, dis-je, si mal'heureux[4] que de ces trois ou quatre loix choisies il n'en y a une seule qui ne soit contredite et desadvouée, non par une nation, mais par plusieurs. Or c'est la seule enseigne vray-semblable, par laquelle ils puissent argumenter aucunes loix naturelles, que l'université de l'approbation : car ce que nature nous auroit veritablement ordonné, nous l'ensuivrions sans doute d'un commun consentement; et non seulement toute nation, mais tout homme particulier, ressentiroit la force et la violence que luy feroit celuy qui le voudroit pousser au contraire de cette loy. Qu'ils m'en monstrent, pour voir, une de cette condition. Protagoras et Ariston ne donnoyent autre essence à la justice des loix

---

1. *Autrement* [mot supprimé].
2. *Sinon* defortune.
3. Et temerité du sort.
4. Si *miserables*.

que l'authorité et opinion du legislateur; et que, cela mis à part, le bon et l'honneste perdoyent leurs qualitez et demeuroient des noms vains de choses indifferentes. Thrasimacus en Platon estime qu'il n'y a point d'autre droit que la commodité du superieur. Il n'est chose en quoy le monde soit si divers qu'en coustumes et loix. Telle chose est icy abominable, qui apporte recommandation ailleurs, comme en Lacedemone la subtilité de desrober. Les mariages entre les proches sont capitalement defendus entre nous, ils sont ailleurs en honneur :

Gentes esse feruntur
In quibus et nato genitrix, et nata parenti
Jungitur, et pietas geminato crescit amore.

Le meurtre des enfans, meurtre des peres, communication de femmes, trafique de voleries, licence à toutes sortes de voluptez, il n'est rien en somme si extreme qui ne se trouve receu par l'usage de quelque nation.

Il est croyable qu'il y a quelques loix[1] naturelles, comme il se voit és autres creatures; mais en nous elles sont perdues, cette belle raison humaine s'ingerant par tout de maistriser et commander, brouillant et confondant le visage des choses selon sa vanité et inconstance. Tout ce qui est au monde, tous les subjets ont divers lustres et diverses considerations : c'est de là que s'en-

1. Qu'il y a *des* loix

gendre principalement cette diversité d'opinions[1]. Une nation regarde un subject par un visage, et s'arreste à celuy là; l'autre, par un autre.

Il n'est rien si horrible à imaginer que de manger son pere. Les peuples qui avoyent anciennement cette coustume la prenoyent toutesfois pour tesmoignage de pieté et de bonne affection, cerchant par là à donner à leurs progeniteurs la plus digne et honorable sepulture, logeant en eux mesmes et comme en leurs moelles les corps de leurs peres et leurs reliques, les vivifiant aucunement et regenerant par la transmutation en leur chair vive par le moyen[2] de la digestion et du nourrissement. Il est aysé à considerer quelle cruauté et abomination c'eust esté, à des hommes abreuvez et imbus de cette superstition, de jetter la despouille des parens à la corruption de la terre et nourriture des bestes et des vers.

Licurgus considera au larrecin la vivacité, diligence, hardiesse et adresse qu'il y a à surprendre quelque chose de son voisin, et l'utilité qui revient au public que chacun en regarde plus curieusement à la conservation de ce qui est sien; et estima que de cette double institution, à assaillir et à defandre, il s'en tiroit du fruit à la discipline mili-

---

1 Brouillant et confondant le visage des choses selon sa vanité et inconstance : *nihil itaque amplius nostrum est, quod nostrum dico, artis est*. Les subjets ont divers lustres et diverses considerations. C'est de là que s'engendre principalement *la* diversité d'opinions.

2. *Au* moyen.

taire (qui estoit la principale science et vertu à quoy il vouloit duire cette nation) de plus grande consideration que n'estoit le desordre et l'injustice de se prevaloir de la chose d'autruy.

Dionysius le tyran offrit à Platon une robe à la mode de Perse, longue, damasquinée et parfumée; Platon la refusa, disant qu'estant nay homme, il ne se vestiroit pas volontiers de robe de femme; mais Aristippus l'accepta, avec cette responce que « nul accoustrement ne pouvoit corrompre un chaste courage » [1]. Voylà comme ils avoyent tous deux raison de divers effects [2] : c'est un pot à deux ances, qu'on peut saisir à gauche et à dextre :

Bellum, o terra hospita, portas ;
Bello armantur equi, bellum hæc armenta minantur.
Sed tamen îdem olim curru succedere sueti
Quadrupedes, et frena jugo concordia ferre ;
Spes est pacis.

Il advient de cette diversité de visages que les jugemens s'appliquent diversement au chois des choses [3]. Nous portons les oreilles percées; les

---

1. Ses amis tançoient sa lascheté de prendre si peu à cœur que Dionysius luy eust craché au visage : « Les pescheurs, dit-il, souffrent bien d'estre baignés des ondes de la mer depuis la teste jusqu'aux pieds pour attraper un goujon. » Diogenes lavoit ses choulx, et le voyant passer : « Si tu sçavois vivre de choulx, tu ne ferois pas la cour à un tyran. » A quoy Aristippus : « Si tu sçavois vivre entre les hommes, tu ne laverois pas des choulx. »

2. Voyla *comment la raison fournit d'apparence à* divers effects.

3. [Phrase supprimée et remplacée par le texte suivant :]

Grecs tenoient cela pour une marque de servitude. Nous nous cachons pour jouir de nos femmes, les Indiens le font en public. Les Scythes immoloyent les estrangers en leurs temples, ailleurs les temples servent de franchise.

Inde furor vulgi, quod numina vicinorum
Odit quisque locus, cum solos credat habendos
Esse deos quos ipse colit.

J'ay ouy parler d'un juge, lequel, où il rencontroit quelque aspre[1] conflit entre Bartolus et Baldus, et quelque matiere agitée de plusieurs contrarietez, mettoit au marge[2] de son livre : « Question pour l'amy »; c'est à dire que la verité estoit si embrouillée et debatue qu'en pareille cause il pourroit favoriser à celle[3] des parties que bon luy sembleroit. Il ne tenoit qu'à faute d'esprit et de suffisance qu'il ne peust mettre quasi[4] par tout : « Question pour l'amy ». Les advocats et les juges corrompus[5] de nostre temps trouvent à toutes causes assez de biais pour les accommoder

---

On preschoit Solon de n'espandre pour la mort de son fils des larmes impuissantes et inutiles : « Et c'est pour cela, dit-il, que plus justement je les espans qu'elles sont inutiles et impuissantes. » La femme de Socrates rengregeoit son deuil par telle circonstance : « O qu'injustement le font mourir ces meschants juges! — Aimerois tu donc mieux que ce fust justement? » luy repliqua-il.

1. *Un* aspre.
2. *En* marge.
3. Favoriser *celle.*
4. *Quasi* [mot supprimé].
5. *Corrompus* [mot supprimé].

où bon leur semble. A une science si infinie, dépandant de l'authorité de tant d'opinions et d'un subject si arbitraire, il ne peut estre qu'il n'en naisse une confusion extreme de jugemens. Aussi n'est-il guiere si cler procés auquel les advis ne se trouvent divers : ce qu'une compaignie a jugé, l'autre le juge au contraire, et elle mesmes à l'adventure encores [1] au contraire une autre fois. Dequoy nous voyons des exemples ordinaires par cette licence, qui tache merveilleusement la cerimonieuse authorité et lustre de nostre justice, de ne s'arrester aux arrests, et courir des uns aux autres juges pour decider d'une mesme cause. Quant à la liberté des opinions philosophiques touchant le vice et la vertu, c'est chose où il n'est besoing de s'estendre, et où il se trouve plusieurs discours qui valent mieux teus que publiez [2]. Arcesilaus disoit n'estre considerable en la paillardise, de quel costé on le fust [3] : tout est plein de tels excez [4].

---

1. *A l'adventure encores* [mots supprimés].

2. Et où il se trouve plusieurs *advis* qui valent mieux teus que publiez *aux foibles esprits*.

3. De quel costé *et par où* on le fust : *Et obscœnas voluptates, si natura requirit, non genere, aut loco, aut ordine, sed forma, ætate, figura metiendas Epicurus putat... Ne amores quidem sanctos a sapiente alienos esse arbitrantur... Quæramus ad quam usque ætatem juvenes amandi sint.* Ces deux derniers lieux stoïques et, sur ce propos, le reproche de Dicæarchus a Platon mesme, montrent combien la plus saine philosophie souffre de licences esloignées de l'usage commun et excessives.

4. *Tout est plein de tels excez* [proposition supprimée].

Les loix prennent leur authorité de la possession et de l'usage; il est dangereux de les ramener à leur naissance : elles grossissent et s'ennoblissent[1] en roulant, comme nos rivieres : suyvez les contremont jusques à leur source, ce n'est qu'un petit surjon d'eau à peine reconnoissable, qui s'enorgueillit ainsin et se fortifie en vieillissant. Voyez les anciennes considerations qui ont donné le premier branle à ce fameux torrent, plein de dignité, d'horreur et de reverence : vous les trouverez si legeres et si delicates, que ces gens icy qui poisent tout et le ramenent à la raison, et qui ne reçoivent rien par authorité et à credit, il n'est pas merveille s'ils ont leurs jugements souvent tres-esloignez des jugemens publiques. Gens qui prennent pour patron l'image premiere de nature, il n'est pas merveille si, en la pluspart de leurs opinions, ils gauchissent à[2] la voye commune et ordinaire[3]. Comme pour exemple : peu d'entre eux eussent approuvé les conditions et formes de nos mariages[4]; ils refusoient et desdaignoient la plus part de nos ceremonies[5] : chacun a ouy parler de la deshontée façon de vivre des philosophes cyniques[6]. Chrysippus disoit qu'un philosophe fera une

1. S'*annoblissent*.

2. *A* [mot supprimé].

3. *Et ordinaire* [mots supprimés].

4. Les conditions *contrainctes* de nos mariages; et la plus part ont voulu les femmes communes et sans obligation.

5. Ils refusoient *nos ceremonies*.

6. *Chacun a ouy parler*, etc. [proposition supprimée].

douzaine de culebutes en public, voire sans haut de chausses, pour une douzaine d'olives [1]. Et cette honnesteté et reverence, que nous appellons, de couvrir et cacher aucunes de nos actions naturelles et legitimes, de n'oser nommer les choses par leur nom, de craindre à dire ce qu'il nous est permis de faire, n'eussent-ils pas peu dire avec raison que c'est plustost une affetterie et mollesse inventée aux cabinets mesmes de Venus, pour donner pris et poincte à ses jeux? N'est-ce pas un alechement, une amorce et un aiguillon à la volupté? car l'usage nous fait sentir evidemment que la cerimonie, la vergongne et la difficulté, ce sont esguisemens et allumettes à ces fievres là [2] : c'est ce que disent

---

1. A peine eust il donné avis à Clisthenes de refuser la belle Agariste, sa fille, à Hippoclides pour luy avoir veu faire l'arbre fourché sur une table. Metrocles lascha un peu indiscretement un pet en disputant, en presence de son eschole, et se tenoit en sa maison caché de honte, jusques à ce que Crates le fut visiter, et adjoustant à ses consolations et raisons l'exemple de sa liberté, se mettant à peter à l'envy avec luy, il luy osta ce scrupule, et de plus le retira à sa secte stoïque, plus franche, de la secte peripatetique plus civile, laquelle jusques lors il avoit suivy.

2. [Variante à partir de *Et cette honnesteté et reverence :*] Ce que nous appellons honnesteté de n'oser faire à descouvert ce qui nous est honneste de faire à couvert, ils l'appelloient sottise, et de faire le fin à taire et desadvoüer ce que nature, coustume et nostre desir publient et proclament de nos actions, ils l'estimoyent vice; et leur sembloit que c'estoit affoller les mysteres de Venus que de les oster du retiré sacraire de son temple pour les exposer à la veuë du peuple, et que tirer ses jeux hors du rideau, c'estoit les

aucuns[1], que d'oster les bordels publiques, c'est non seulement espandre par tout la paillardise qui estoit assignée à ce lieu là, mais encore esguillonner les hommes vagabonds et oisifs à ce vice par la malaisance :

Mœchus es Aufidiæ, qui vir, Corvine, fuisti :
Rivalis fuerat qui tuus, ille vir est.
Cur aliena placet tibi, quæ tua non placet uxor ?
Nunquid securus non potes arrigere?

Cette experience se diversifie en mille exemples :

Nullus in urbe fuit tota qui tangere vellet
Uxorem gratis, Cæciliane, tuam,
Dum licuit; *sed nunc, positis custodibus, ingens*
Turba fututorum est. Ingeniosus homo es.

On demanda à un philosophe, qu'on surprit à mesme, ce qu'il faisoit. Il respondit tout froidement : « Je plante un homme », ne rougissant non plus d'estre rencontré en cette action que si on l'eust trouvé plantant des choux[2]. Solon fut, à ce qu'on dict, le premier qui donna par ses loix liberté aux femmes de faire profit publique de leurs corps. Et celle de toutes les sectes de philosophie

---

perdre : c'est chose de poix que la honte ; la recelation, reservation, circonscription, parties de l'estimation : que la volupté tres-ingenieusement faisoit instance, sous le masque de la vertu, de n'estre prostituée au milieu des quarrefours, foulée des pieds et des yeux de la commune, trouvant à dire la dignité et commodité de ses cabinets accoustumez.

1. *De là* disent aucuns.

2. Ne rougissant non plus d'estre rencontré en *cela* que si on l'eust trouvé plantant des *aulx*.

qui a le plus honoré la vertu, elle n'a en somme posé autre bride à l'usage des voluptez de toutes sortes que la moderation et la conservation de la liberté d'autruy. Et plusieurs ses sectateurs se sont licenciez d'en escrire et publier des livres hardis outre mesure [1].

Heraclitus et Protagoras, de ce que le vin semble amer au malade et gracieux au sain, l'aviron tortu dans l'eau et droit à ceux qui le voient hors de

1. [Variante à partir de *Solon fut, à ce qu'on dit :*]

C'est, comme j'estime, d'une opinion tendre, respectueuse, qu'un grand et religieux autheur tient cette action si necessairement obligée à l'occultation et à la vergongne, qu'en la licence des embrassements cyniques il ne se peut persuader que la besoigne en vinst à sa fin, ains qu'elle s'arrestoit à representer des mouvements lascifs seulement pour maintenir l'impudence de la profession de leur eschole ; et que, pour eslancer ce que la honte avoit contrainct et retiré, il leur estoit encore aprés besoin de chercher l'ombre. Il n'avoit pas veu assez avant en leur desbauche : car Diogenes, exerçant en publiq sa masturbation, faisoit souhait en presence du peuple assistant de pouvoir ainsi saouler son ventre en le frottant. A ceux qui luy demandoyent pourquoy il ne cherchoit lieu plus commode à manger qu'en pleine ruë : « C'est, respondoit-il, que j'ay faim en pleine ruë. » Les femmes philosophes, qui se mesloyent à leur secte, se mesloyent aussi à leur personne en tout lieu, sans discretion ; et Hipparchia ne fut receuë en la societé de Crates qu'en condition de suivre en toutes choses les uz et coustumes de sa regle. Ces philosophes icy donnoient extreme prix à la vertu et refusoyent toutes autres disciplines que la morale ; si est ce qu'en toutes actions ils attribuyoient la souveraine authorité à l'election de leur sage et au dessus des loix, et n'ordonnoyent aux voluptez autre bride que la moderation et la conservation de la liberté d'autruy.

là, et de pareilles apparences contraires qui se trouvent aux subjects, argumenterent que tous subjects avoient en eux les causes de ces apparences; et qu'il y avoit au vin quelque amertume qui se rapportoit au goust du malade, l'aviron certaine qualité courbe se rapportant à celuy qui le regarde dans l'eau; et ainsi de tout le reste : qui est dire que tout est en toutes choses, et par consequent rien en aucune, car rien n'est où tout est.

Cette opinion me ramentoit l'experience que nous avons, qu'il n'est aucun sens ny visage, ou droict, ou amer, ou doux, ou courbe, que l'esprit humain ne trouve aux escrits qu'il entreprend de fouiller. En la parole la plus nette, pure et parfaicte qui puisse estre, combien de fauceté et de mensonge a lon fait naistre? quelle heresie n'y a trouvé des fondemens assez et tesmoignages pour entreprendre et pour se maintenir? C'est pour cela que les autheurs de telles erreurs ne se veulent jamais departir de cette preuve du tesmoignage de l'interpretation des mots. Un personnage de grande [1] dignité, me voulant approuver par authorité cette queste de la pierre philosophale où il est tout plongé, m'allegua dernierement cinq ou six passages de la Bible, sur lesquels il disoit s'estre premierement fondé pour la descharge de sa conscience (car il est de profession ecclesiastique); et, à la verité, l'invention n'en

1. *Grande* [mot supprimé].

estoit pas seulement plaisante, mais encore bien proprement accommodée à la deffence de cette belle science.

Par cette voye se gaigne le credit des fables divinatrices : d'autant que, nous proposant par finesse un stile ambigu et difficile, il n'est prognostiqueur, s'il a cette authorité qu'on le daigne feuilleter, et rechercher curieusement tous les plis et lustre de ses paroles, à qui on ne face dire tout ce qu'on voudra, comme aux Sybilles : car il y a tant de moyens d'interpretation qu'il est malaisé que, de biais ou de droit fil, un esprit ingenieux ne rencontre en tout sujet quelque air qui luy serve à ce qu'il voudra. C'est ce qui a faict valoir plusieurs choses de neant, qui a ennobly et mis en credit plusieurs escrits, et enrichy de toute sorte de matiere qu'on a voulu ; une mesme chose recevant mille et mille, et autant qu'il nous plaist d'interpretations diverses. Homere est aussi grand qu'on voudra, mais il n'est pas possible qu'il ait pensé à representer tant de formes qu'on luy donne. Les legislateurs y ont diviné des instructions infinies pour leur faict; autant les gens de guerre, et autant ceux qui ont traité des arts : quiconque a eu besoin d'oracles et de predictions en y a trouvé pour son service. Un personnage sçavant, et de mes amis, c'est merveille quels rencontres et combien admirables il y trouve en faveur de nostre religion; et ne se peut aysément departir de cette opinion, que ce ne soit le dessein d'Homere (si luy est cet autheur aussi fami-

lier qu'à homme de nostre siecle). D'autres religions y ont trouvé aussi autresfois leur appuy [1].

---

1. [Voici la leçon de 1595 pour cet alinéa :]

Par cette voye se gaigne le credit des fables divinatrices. Il n'est prognostiqueur, s'il a cette authorité qu'on le daigne feuilleter, et rechercher curieusement tous les plis et lustres de ses paroles, à qui on ne face dire tout ce qu'on voudra comme aux Sybilles. Il y a tant de moyens d'interpretation qu'il est malaisé que, de biais ou de droit fil, un esprit ingenieux ne rencontre en tout subject quelque air qui luy serve à son poinct. Pourtant se trouve un stile nubileux et doubteux en si frequent et ancien usage. Que l'autheur puisse gaigner cela d'attirer et embesoigner à soy la posterité, ce que non seulement la suffisance, mais, autant ou plus, la faveur fortuite de la matiere peut gaigner ; qu'au demeurant il se presente par bestise ou par finesse un peu obscurement et diversement, ne luy chaille : nombre d'esprits, le buletans et secoüants, en exprimeront quantité de formes, ou selon, ou à costé, ou au contraire de la sienne, qui luy feront toutes honneur ; il se verra enrichi des moyens de ses disciples, comme les regents du Landit. C'est ce qui a faict valoir plusieurs choses de neant, qui a mis en credit plusieurs escrits et chargé de toute sorte de matiere qu'on a voulu, une mesme chose recevant mille et mille et autant qu'il nous plaist d'images et considerations diverses. Est-il possible qu'Homere aye voulu dire tout ce qu'on luy fait dire et qu'il se soit presté à tant et si diverses figures que les theologiens, legislateurs, capitaines, philosophes, toute sorte de gents qui traittent sciences, pour diversement et contrairement qu'ils les traittent, s'appuyent de luy, s'en rapportent à luy? maistre general à touts offices, ouvrages et artisans ; general conseiller à toutes entreprises : quiconque a eu besoin d'oracles et de predictions en y a trouvé pour son faict. Un personnage sçavant et de mes amis, c'est merveille quels rencontres et combien admirables il y faict naistre en faveur de nostre religion ; et ne se peut aysément departir de cette

Sur ce mesme fondement qu'avoit Heraclitus, et cette sienne sentence, que « toutes choses avoient en elles les visages qu'on y trouvoit », Democritus en tiroit une toute contraire conclusion, c'est que « les subjects n'avoient du tout rien de ce que nous y trouvions » ; et de ce que le miel estoit doux à l'un et amer à l'autre, il argumentoit qu'il n'estoit ny doux ny amer. Les pyrrhoniens diroient qu'ils ne sçavent s'il est doux ou amer, ou ny l'un ny l'autre, ou tous les deux : car ceux-cy gaignent tousjours le haut point de la dubitation [1].

---

opinion que ce ne soit le dessein d'Homere (si luy est cet autheur aussi familier qu'à homme de nostre siecle). Et ce qu'il trouve en faveur de la nostre, plusieurs anciennement l'avoient trouvé en faveur des leurs. Voyez demener et agiter Platon : chacun, s'honorant de l'appliquer à soy, le couche du costé qu'il le veut ; on le promeine et l'insere à toutes les nouvelles opinions que le monde reçoit, et le differente lon à soy-mesme selon le different cours des choses ; on fait desadvouër à son sens les mœurs licites en son siecle, d'autant qu'elles sont illicites au nostre : tout cela vivement et puissamment, autant qu'est puissant et vif l'esprit de l'interprete.

1. Les cyrenayens tenoyent que rien n'estoit perceptible par le dehors, et que cela estoit seulement perceptible qui nous touchoit par l'interne attouchement, comme la douleur et la volupté, ne recognoissants ny ton ny couleur, mais certaines affections seulement qui nous en venoyent, et que l'homme n'avoit autre siege de son jugement. Protagoras estimoit estre vray à chacun ce qui semble à chacun. Les epicuriens logent aux sens tout jugement et en la notice des choses et en la volupté. Platon a voulu le jugement de la verité et la verité mesme retirée des opinions et des sens appartenir à l'esprit et à la cogitation.

Ce propos m'a porté sur la consideration des sens, ausquels gist le plus grand fondement et preuve de nostre ignorance. Tout ce qui se connoist, il se connoist sans doubte par la faculté du cognoissant : car, puis que le jugement vient de l'operation de celuy qui juge, c'est raison que cette operation il la parface par ses moïens et volonté, non par la contrainte d'autruy, comme il adviendroit si nous connoissions les choses par la force et selon la loy de leur essence. Or toute cognoissance s'achemine en nous par les sens, ce sont nos maistres :

Via qua munita fidei
Proxima fert humanum in pectus templaque mentis.

La science commence par eux et se resout en eux. Aprés tout, nous ne sçaurions non plus qu'une pierre, si nous ne sçavions qu'il y a son, odeur, lumiere, saveur, mesure, pois, mollesse, durté, aspreté, couleur, polisseure, largeur, profondeur : voylà le plant et les principes de tout le bastiment de nostre science [1]. Quiconque me peut pousser à contredire les sens, il me tient à la gorge, il ne me sçauroit faire reculer plus arriere. Les sens sont le commencement et la fin de l'humaine cognoissance :

Invenies primis ab sensibus esse creatam
Notitiam veri, neque sensus posse refelli....

---

1. Et, selon aucuns, science n'est rien autre chose que sentiment.

Quid majore fide porro quam sensus haberi
Debet?

Qu'on leur attribue le moins qu'on pourra, tousjours faudra il leur donner cela, que par leur voye et entremise s'achemine toute nostre instruction. Cicero dict que Chrisippus, ayant essayé de rabattre de la force des sens et de leur vertu, se representa à soy mesmes des argumens au contraire et des oppositions si vehementes qu'il n'y peut satisfaire. Sur quoy Carneades, qui maintenoit le contraire party, se vantoit de se servir des armes mesmes et paroles de Chrysippus pour le combattre, et s'escrioit à cette cause contre luy : « O miserable, ta force t'a perdu ! » Il n'est aucun absurde selon nous plus extreme que de maintenir que le feu n'eschaufe point, que la lumiere n'esclaire point, qu'il n'y a point de pesanteur au fer ny de fermeté, qui sont notices que nous apportent les sens, ny creance ou science en l'homme qui se puisse comparer à celle-là en certitude.

La premiere consideration que j'ay sur le subject des sens, c'est que[1] je mets en doubte que l'homme soit prouveu de tous sens naturels. Je voy plusieurs animaux qui vivent une vie entiere et parfaicte, les uns sans la veuë, autres sans l'ouye : qui sçait si en nous[2] aussi il ne manque pas encore un, deux, trois et plusieurs autres

1. *Est* que.
2. *A* nous.

sens? car, s'il en manque quelqu'un, nostre discours n'en peut découvrir le defaut. C'est le privilege des sens d'estre l'extreme borne de nostre science[1] : il n'y a rien au delà d'eux qui nous puisse servir à les descouvrir; voire ny l'un sens n'en peut descouvrir l'autre :

An poterunt oculos aures reprehendere? an aures
Tactus? an hunc porro tactum sapor arguet oris
An confutabunt nares, oculive revincent?

Ils font trestous la ligne extreme de nostre faculté :

Seorsum cuique potestas
Divisa est, sua vis cuique est.

Il est impossible de faire concevoir à un homme naturellement aveugle qu'il n'y void pas, impossible de luy faire desirer la veue et regretter son defaut. Parquoy nous ne devons prendre aucune asseurance de ce que nostre ame est contente et satisfaicte de ceux que nous avons, veu qu'elle n'a pas dequoy sentir en cela sa maladie et son imperfection, si elle y est. Il est impossible de dire chose à cet aveugle, par discours, argument ny similitude, qui loge en son imagination aucune apprehension de lumiere, de couleur et de veue. Il n'y a rien plus arriere qui puisse pousser le sens en evidence. Les aveugles nais, qu'on void desirer à y[2] voir, ce n'est pas pour entendre ce qu'ils demandent : ils ont appris de nous qu'ils

1. De nostre *apercevance.*
2. *Y* [mot supprimé].

ont à dire quelque chose, qu'ils ont quelque chose à desirer qui est en nous[1]; mais ils ne sçavent pourtant pas que c'est, ny ne l'aprehendent ny prés ny loin.

J'ay veu un gentil-homme de bonne maison, aveugle naturel[2], aumoins aveugle de tel aage qu'il ne sçait que c'est que de veuë : il entend si peu ce qui luy manque qu'il use et se sert comme nous des paroles propres au voir, et les applique d'une mode toute sienne et particuliere. On luy presentoit un enfant duquel il estoit parrain. L'ayant pris entre ses bras : « Mon Dieu, dict-il, le bel enfant! qu'il le faict beau voir! qu'il a le visage guay! » Il dira comme l'un d'entre nous : « Cette sale a une belle veue : il faict beau voir cecy ou cela. » Il fait plus[3] : car, par ce que ce sont nos exercices que la chasse, la paume, la bute, et qu'il l'a ouy dire, il s'y affectionne et s'y embesoigne, et croid sans doute[4] y avoir la mesme part que nous y avons; il s'y picque et s'y plaist, et ne les goute[5] pourtant que par les oreilles. On luy crie que voylà un liévre, quand on voit quelque belle splanade[6] où il puisse picquer; et puis on luy dict

---

1. Laquelle ils nomment bien, et ses effects et consequences.

2. Aveugle *nay*.

3. « Cette sale a une belle veuë : il fait *clair, il fait beau soleil.* » Il y *a* plus.

4. *Sans doute* [mots supprimés].

5. Et ne les *reçoit*.

6. Quand on *est en* quelque belle splanade.

encore que voylà un lievre pris : le voylà aussi fier de sa prise, comme il oit dire aux autres qu'ils le sont. L'esteuf, il le prend à la main gauche et le pousse à tout sa raquette; de la harquebouse, il en tire à l'adventure, et se paye de ce que ses gens luy disent qu'il est ou haut ou costié.

Que sçait-on si le genre humain faict quelque sottise[1] pareille, à faute de quelque sens, et que par ce defaut la plus part du visage des choses nous soit caché? Que sçait-on si les difficultez que nous trouvons en plusieurs ouvrages de nature viennent de là? et si plusieurs effets des animaux qui excedent nostre capacité sont produits par la faculté de quelque sens que nous ayons à dire? et si aucuns d'entre eux ont une vie plus pleine par ce moyen et entiere que la nostre? Nous saisissons la pomme quasi par tous nos sens; nous y trouvons de la rougeur, de la polisseure, de l'odeur et de la douceur; outre cela, elle peut avoir d'autres vertus, comme d'asseicher ou restreindre, ausquelles nous n'avons point de sens qui se puisse rapporter. Les proprietez que nous apellons occultes en plusieurs choses, comme à l'aimant d'attirer le fer, n'est-il pas vray-semblable qu'il y a des facultez sensitives en nature propres à les juger et à les appercevoir, et que le defaut de telles facultez nous apporte l'ignorance de la vraye essence de telles choses? C'est à l'avanture quelque sens particulier qui descouvre aux coqs l'heure

1. *Une* sottise.

du matin et de minuict, et les esmeut à chanter[1], et qui achemine le cerf ou le chien[2] à la cognoissance de certaine herbe propre à leur guerison. Il n'y a sens qui n'ait une grande domination, et qui n'apporte par son moyen un nombre infiny de connoissances. Si nous avions à dire l'intelligence des sons, de l'harmonie et de la voix, cela apporteroit une confusion inimaginable à tout le reste de nostre science : car, outre ce qui est attaché au propre effect de chasque sens, combien d'argumens, de consequences et de conclusions tirons nous aux autres choses par la comparaison de l'un sens à l'autre! Qu'un homme sçavant[3] imagine l'humaine nature produicte originellement sans la veue, et discoure combien d'ignorance et de trouble luy apporteroit un tel defaut, combien de tenebres et d'aveuglement en nostre ame; on verra par là combien nous importe à la cognoissance de la verité la privation d'un autre tel sens, ou de deux, ou de trois, si elle est en nous. Nous avons formé une verité par la consultation et concurrence de

1. Qui apprend aux poulles, avant tout usage et experience, de craindre un esparvier, et non une oye, ny un paon, plus grandes bestes; qui advertit les poulets de la qualité hostile qui est au chat contr'eux et à ne se deffier du chien, s'armer contre le miaulement, voix aucunement flatteuse, non contre l'abayer, voix aspre et quereleuse; aux frelons, aux formis et aux rats, de choisir tousjours le meilleur formage et la meilleure poire avant que d'y avoir tasté.

2. Le cerf, *l'elephant et le serpent.*

3. Qu'un homme *entendu.*

nos cinq sens; mais à l'advanture falloit-il l'accord de huict ou de dix sens et leur contribution pour l'appercevoir certainement et en son essence.

Les sectes qui combatent la science de l'homme, elles la combatent principalement par l'incertitude et foiblesse de nos sens : car, puis que toute cognoissance vient en nous par leur entremise et moyen, s'ils faillent au raport qu'ils nous font, s'ils corrompent ou alterent ce qu'ils nous charrient du dehors, si la lumiere qui par eux s'écoule en nostre ame est obscurcie au passage, nous n'avons plus que tenir. De cette extreme difficulté sont nées toutes ces fantasies : que chaque subjet a en soy tout ce que nous y trouvons, qu'il n'a rien de ce que nous y pensons trouver; et celle des epicuriens, que le soleil n'est non plus grand que ce que nostre veuë le juge :

Quicquid id est, nihilo fertur majore figura
Quam, nostris oculis quam cernimus, esse videtur;

que les apparences qui representent un corps grand à celuy qui en est voisin, et plus petit à celuy qui en est esloigné, sont toutes deux vrayes :

Nec tamen hic oculos falli concedimus hilum...
Proinde animi vitium hoc oculis adfingere noli;

et resoluement, qu'il n'y a aucune tromperie aux sens; qu'il faut passer à leur mercy, et cercher ailleurs des raisons pour excuser la difference et contradiction que nous y trouvons, voyre inventer toute autre mensonge et resverie (ils en viennent

jusques là) plustost que d'accuser les sens[1]. Car[2] de toutes les absurditez la plus absurde, c'est, disent-ils, de les desavoüer[3] :

Proinde quod in quoque est his visum tempore verum est.
Et, si non potuit ratio dissolvere causam,
Cur ea quæ fuerint juxtim quadrata procul sint
Visa rotunda; tamen præstat rationis egentem
Reddere mendose causas utriusque figuræ
Quam manibus manifesta suis emittere quæquam,
Et violare fidem primam, et convellere tota
Fundamenta quibus nixatur vita salusque.
Non modo enim ratio ruat omnis, vita quoque ipsa
Concidat extemplo, nisi credere sensibus ausis,
Præcipitesque locos vitare, et cætera quæ sint
In genere hoc fugienda[4].

Au cas que ce que disent les epicuriens soit vray

---

1. Timagoras juroit que, pour presser ou biaiser son œuil, il n'avoit jamais apperceu doubler la lumiere de la chandelle, et que cette semblance venoit du vice de l'opinion, non de l'instrument.

2. *Car* [mot supprimé].

3. De toutes les absurditez la plus absurde *aux epicuriens est desavoüer la force et l'effect des sens.*

4. Ce conseil desesperé et si peu philosophique ne represente autre chose, sinon que l'humaine science ne se peut maintenir que par raison des-raisonnable, folle et forcenée; mais qu'encore vaut-il mieux que l'homme, pour se faire valoir, s'en serve et de tout autre remede, tant fantastique soit-il, que d'advoüer sa necessaire bestise, verité si desadvantageuse. Il ne peut fuïr que les sens ne soyent les souverains maistres de sa cognoissance; mais ils sont incertains et falsifiables à toutes circonstances. C'est là où il faut battre à outrance, et, si les forces justes nous faillent, comme elles font, y employer l'opiniastreté, la temerité, l'impudence.

asçavoir que nous n'avons pas de science si les apparences des sens sont fauces, et ce que disent les stoïciens, s'il est aussi vray, que les apparences des sens sont si fauces qu'elles ne nous peuvent produire aucune science, nous conclurrons, aux despens de ces deux grandes sectes dogmatistes, qu'il n'y a point de science.

Quant à l'erreur et incertitude de l'operation des sens, chacun s'en peut fournir autant d'exemples qu'il luy plaira, car la faute et tromperie qu'ils nous font, elle est quasi ordinaire[1]. Au retantir d'un valon, le son d'une trompette semble venir devant nous, qui vient d'une lieue derriere.

Exstantesque procul medio de gurgite montes,
. . . . idem
Apparent,... longe diversi licet....
Et fugere ad puppim colles campique videntur,
Quos agimus propter navim . . . .
Ubi in medio nobis equus acer obhæsit
Flumine, equi corpus transversum ferre videtur
Vis, et in adversum flumen contrudere rapti...

A manier une balle d'arquebouse soubs le second doigt, celuy du milieu estant entrelassé par dessus, il faut extremement se contraindre pour advoüer qu'il n'y en ait qu'une, tant le sens nous en represente deux. Car que les sens soyent maintesfois maistres du discours et le contraignent de rece-

1. Autant d'exemples qu'il luy plaira, *tant les faultes et tromperies* qu'ils nous font *sont ordinaires*.

voir des impressions qu'il sçait et juge estre fauces, il se void à tous coups. Je laisse à part celuy de l'atouchement, qui a ses operations[1] plus voisines, plus vives et substantielles, qui renverse tant de fois, par l'effet de la douleur qu'il apporte au corps, toutes ces belles resolutions stoïques, et contraint de crier au ventre celuy qui a estably en son ame ce dogme avec toute resolution, que la colique, comme toute autre maladie et douleur, est chose indifferente, n'ayant la force de rien rabatre du souverain bonheur et felicité en laquelle le sage est logé par sa vertu. Il n'est cœur si mol que le son de nos tabourins et de nos trompetes n'eschaufe, ny si dur que la douceur de la musique n'esveille et ne chatouille; ny ame si revesche qui ne se sente touchée de quelque religieuse[2] reverence à considerer cette vastité sombre de nos eglises, la diversité d'ornemens et ordre de nos ceremonies, et ouyr le son devotieux de nos orgues, et la harmonie si douce, posée et religieuse de nos voix[3]. Ceux mesme qui y entrent avec mespris, ils[4] sentent quelque frisson dans le cœur, et quelque horreur, qui les met en deffiance de leur opinion. Quant à moy, je ne m'estime point assez fort pour ouyr en sens rassis des vers d'Horace et de Catulle, chantez d'une

---

1. Qui a ses *functions*.
2. *Religieuse* [mot supprimé].
3. Et *l'harmonie si posée* et religieuse de noz voix.
4. *Ils* [mot supprimé].

voix suffisante par une belle et jeune bouche[1]. A quoy faire ceux mesmes qui se sont donnez la mort d'une certaine resolution destournoyent ils le visage[2] ou couvroyent leurs yeux[3] pour ne voir le coup qu'ils se faisoyent donner? et ceux qui pour leur santé desirent et commandent qu'on les incise et cauterise cachent leur visage et[4] ne peuvent soustenir la veuë des aprets, utils et operation du chirurgien, attendu que la veuë ne doit avoir aucune participation à cette douleur? Cela ne sont ce pas propres exemples à verifier l'authorité que les sens ont sur le discours? Nous avons beau sçavoir que ces tresses sont empruntées d'un page ou d'un laquais; que cette rougeur est venue d'Espaigne, et cette blancheur et polisseure de la mer Oceane, encore faut il que la veuë nous force d'en trouver le subject plus aimable et plus

---

1. Et Zenon avoit raison de dire que la voix estoit la fleur de la beauté. On m'a voulu faire accroire qu'un homme que tous nous autres François congnoissons m'avoit imposé, en me recitant des vers qu'il avoit faicts, qu'ils n'estoyent pas tels sur le papier qu'en l'air, et que mes yeux en feroyent contraire jugement à mes oreilles, tant la prononciation a de credit à donner prix et façon aux ouvrages qui passent à sa mercy. Surquoy Philoxenus ne fut pas fascheux en ce qu'oyant un donner mauvais ton à quelque sienne composition, il se print à fouler aux pieds et casser de la brique qui estoit à luy, disant : « Je romps ce qui est à toy, comme tu corromps ce qui est à moy. »

2. Destournoyent-ils *la face*.

3. *Ou couvroyent leurs yeux* [mots supprimés].

4. *Cachent leur visage et* [mots supprimés].

agreable, contre toute raison : car en cela il n'y a rien du sien.

Auferimur cultu; gemmis auroque teguntur
Crimina : pars minima est ipsa puella sui.
Sæpe ubi sit quod ames inter tam multa requiras :
Decipit hac oculos ægide dives amor.

Combien donnent à la force des sens les poëtes, qui font Narcisse esperdu de l'amour de son ombre :

Cunctaque miratur quibus est mirabilis ipse;
Se cupit imprudens; et, qui probat, ipse probatur;
Dumque petit, petitur, pariterque accendit et ardet;

et l'entendement de Pygmalion si trouble [1] par l'impression de la veuë de sa statue d'ivoire qu'il l'aime et la serve pour vive!

Oscula dat, reddique putat, sequiturque, tenetque,
Et credit tactis digitos insidere membris;
Et metuit pressos veniat ne livor in artus.

Qu'on loge un philosophe dans une cage de menus filets de fer fort [2] cler-semez, qui soit suspendue au haut des tours Nostre-Dame de Paris, il verra par raison evidante qu'il est impossible qu'il en tombe, et si ne se sçauroit garder (s'il n'a accoustumé le mestier des recouvreurs [3]) que la veuë de cette hauteur extreme ne l'espouvante et ne le transisse : car nous avons assez affaire de nous

---

1. *Troublé.*
2. *Fort* [mot supprimé].
3. Des *couvreurs.*

asseurer aux galeries qui sont aux cimes de nos clochiers[1], si elles sont façonnées à jour, encores qu'elles soyent de pierre. Il y en a qui n'en peuvent pas seulement porter la pensée. Qu'on jette une poutre entre ces deux tours, d'une grosseur telle qu'il nous la faut à nous promener dessus, il n'y a sagesse philosophique de si grande fermeté qui puisse nous donner courage d'y marcher comme nous ferions si elle estoit à terre. J'ay souvent essayé cela en noz montaignes de deça, et si suis de ceux qui s'effrayent aussi peu de telles choses[2], que je ne pouvoy soufrir la veuë de cette profondeur infinie sans horreur et tramblement de jarrets et de cuisses, encores qu'il s'en fallust bien ma longueur que je ne fusse du tout au bort, et n'eusse sceu choir si je ne me fusse porté à escient au dangier. J'y remerquay aussi, quelque hauteur qu'il y eust, pourveu qu'en cette pente il s'y presentast un arbre ou bosse de rochier pour soustenir un peu la veuë et la diviser, que cela nous amuse[3] et donne asseurance, comme si c'estoit chose dequoy à la cheute nous peussions recevoir quelque[4] secours; mais que les precipices coupez et uniz, nous ne les pouvons pas seulement regarder sans tournoyement de teste[5] : qui est une

1. Qui sont *en nos clochers*.
2. Qui *ne* s'effrayent *que mediocrement* de telles choses.
3. Que cela nous *allege*.
4. *Quelque* [mot supprimé].
5. *Ut despici sine vertigine simul oculorum animique non possit.*

evidente piperie et imposture[1] de la veuë. Ce fut pourquoy ce beau philosophe se creva les yeux pour descharger l'ame de la desbauche et impression[2] qu'elle en recevoit, et pouvoir philosopher plus en liberté.

Mais, à ce conte, il se devoit aussi faire estouper les oreilles, que Theophrastus dict estre le plus dangereux instrument que nous ayons pour recevoir des impressions violentes à nous troubler et changer, et se priver[3] en fin de tous les autres sens, c'est à dire de son estre et de sa vie, car ils ont tous cette puissance de commander nostre discours et nostre ame[4]. Les medecins tiennent qu'il y a certaines complexions qui s'agitent par aucuns sons et instrumens jusques à la fureur. J'en ay veu qui ne pouvoient ouyr ronger un os soubs leur table sans perdre patience; et n'est guiere homme qui ne se trouble à ce bruit aigre et poignant que font les limes en raclant le fer; comme, à ouyr mascher prez de nous, ou ouyr parler quelqu'un qui ait le passage du gosier ou du nez empesché, plusieurs s'en esmeuvent jusques à la colere et la haine. Ce fleuteur protocole de Gracchus, qui amolissoit, roidissoit et contournoit la vois de son maistre lorsqu'il haranguoit à Rome, à quoy ser-

1. Une evidente *imposture*.

2. *Et impression* [mots supprimés].

3. Et se *devoit* priver.

4. *Fit etiam sæpe specie quadam, sæpe vocum gravitate et cantibus, ut pellantur animi vehementius; sæpe etiam cura et timore.*

voit il, si le mouvement et qualité du son n'avoit quelque[1] force à esmouvoir et alterer le jugement des auditeurs? Vrayement il y a bien dequoy faire si grande feste de la fermeté de cette belle piece, qui se laisse manier et changer au branle et accidens d'un si leger vent!

Cette mesme piperie que les sens apportent à nostre entendement, ils la reçoivent à leur tour. Nostre ame par fois s'en revenche de mesme[2]. Ce que nous voyons et oyons agitez de colere, nous ne l'oyons pas tel qu'il est :

Et solem geminum, et duplices se ostendere Thebas.

L'objet que nous aymons nous semble plus beau qu'il n'est :

Multimodis igitur pravas turpesque videmus
Esse in deliciis, summoque in honore vigere ;

et plus laid celuy que nous avons à contre cœur. A un homme ennuyé et affligé la clarté du jour semble obscurcie et tenebreuse. Nos sens sont non seulement alterez, mais souvent hebetez du tout par les passions de l'ame. Combien de choses voyons nous, que nous n'appercevons pas si nous avons nostre esprit empesché ailleurs!

In rebus quoque apertis noscere possis,
Si non advertas animum, proinde esse, quasi omni
Tempore semotæ fuerint longeque remotæ.

---

1. *Quelque* [mot supprimé].
2. Ils mentent et se trompent à l'envi.

Il semble qne l'ame retire au dedans et amuse les operations des sens[1]. Par ainsin, et le dedans et le dehors de l'homme est plein de fauceté[2], de foiblesse et de mensonge.

Ceux qui ont apparié nostre vie à un songe ont eu de la raison, à l'avanture, plus qu'ils ne pensoyent. Quand nous songeons, nostre ame vit, agit, exerce toutes ses facultez, ne plus ne moins que quand elle veille, mais si plus mollement et obscurement, non de tant certes que la differance y soit comme de la nuit à une clarté vifve; ouy, comme de la nuit à l'ombre : là elle dort, icy elle sommeille, plus et moins; ce sont tousjours tenebres, et tenebres cymmerienes[3].

Si les sens sont noz premiers juges, ce ne sont pas les nostres qu'il faut seuls appeller au conseil, car en cette faculté les animaux ont autant ou plus de droit que nous. Il est certain qu'aucuns

---

1. Les *puissances* des sens.

2. *De fauceté* [mots supprimés].

3. Nous veillons dormants, et veillants dormons. Je ne voy pas si clair dans le sommeil; mais, quant au veiller, je ne le trouve jamais assez pur et sans nuage. Encore le sommeil en sa profondeur endort parfois les songes ; mais nostre veiller n'est jamais si esveillé qu'il purge et dissipe bien à poinct les resveries, qui sont les songes des veillants et pires que songes. Nostre raison et nostre ame recevant les fantasies et opinions qui luy naissent en dormant et authorizant les actions de noz songes de pareille approbation qu'elle fait celles du jour, pourquoy ne mettons nous en doubte si nostre penser, nostre agir, est pas un autre songer, et nostre veiller quelque espece de dormir?

ont l'ouye plus aigue que l'homme, d'autres la veue, d'autres le sentiment, d'autres l'atouchement ou le goust. Democritus disoit que les dieux et les bestes avoyent les facultez sensitives beaucoup plus parfaictes que l'homme. Or, entre les effects de leurs sens et les nostres, la difference est extreme. Nostre salive nettoye et asseche nos playes, elle tue le serpent :

Tantaque in his rebus distantia differitasque est,
Ut quod alis cibus est aliis fuat acre venenum.
Sæpe etenim serpens, hominis contacta saliva,
Disperit, ac sese mandendo conficit ipsa.

Quelle qualité donnerons nous à la salive? ou selon nous, ou selon le serpent? Par quel des deux sens verifierons nous sa veritable essence que nous cerchons? Pline dit qu'il y a aux Indes certains lievres marins qui nous sont poison, et nous à eux, de maniere que du seul attouchement nous les tuons : qui sera veritablement poison, ou l'homme ou le poisson? à qui en croirons nous, ou au poisson de l'homme, ou à l'homme du poisson? Quelque qualité d'air infecte l'homme, qui ne nuict point au bœuf; quelque autre, le bœuf, qui ne nuict point à l'homme : laquelle des deux sera, en verité et en nature, pestilente qualité? Ceux qui ont la jaunisse, ils voyent toutes choses jaunastres et plus pasles que nous :

Lurida præterea fiunt quæcunque tuentur
Arquati.

Ceux qui ont cette maladie que les medecins nom-

ment Hyposphragma, qui est une suffusion de sang sous la peau, voient toutes choses rouges et sanglantes. Ces humeurs qui changent ainsi les operations de nostre veuë, que sçavons nous si elles predominent aux bestes et leur sont ordinaires? car nous en voyons les unes qui ont les yeux jaunes comme noz malades de jaunisse, d'autres qui les ont sanglans de rougeur; à celles là il est vraysemblable que la couleur des objects paroit autre qu'à nous : quel jugement des deux sera le vray? car il n'est pas dict que l'essence des choses se raporte à l'homme seul; la durté, la blancheur, la profondeur et l'aigreur touchent le service et science des animaux comme la nostre : nature leur en a donné l'usage comme à nous. Quand nous pressons l'œil, les corps que nous regardons, nous les apercevons plus longs et estendus; plusieurs bestes ont l'œil ainsi pressé : cette longueur est donc à l'avanture la veritable forme de ce corps, non pas celle que noz yeux luy donnent en leur assiete ordinaire. Si nous serrons l'œil par dessoubs, les choses nous semblent doubles :

Bina lucernarum florentia lumina flammis...
Et duplices hominum facies, et corpora bina.

Si nous avons les oreilles empeschées de quelque chose, ou le passage de l'ouye resserré, nous recevons le son autre que nous ne faisons ordinairement; les animaux qui ont les oreilles velues, ou qui n'ont qu'un bien petit trou au lieu de l'oreille, ils n'oyent par consequent pas ce que nous oyons

et reçoivent le son autre. Nous voyons aux festes et aux theatres que, opposant à la lumiere des flambeaux une vitre teinte de quelque couleur, tout ce qui est en ce lieu nous appert ou vert, ou jaune, ou violet :

Et vulgo faciunt id lutea russaque vela
Et ferrugina, cum, magnis intenta theatris,
Per malos volgata trabesque trementia pendent :
Namque ibi consessum caveai subter, et omnem
Scenai speciem, patrum, matrumque, deorumque
Inficiunt, coguntque suo volitare colore.

Il est vray-semblable que les yeux des animaux, que nous voyons estre de diverse couleur, leur produisent 'es apparences des corps de mesmes leurs yeux.

Pour le jugement de l'operation des sens, il faudroit donc que nous en fussions premierement d'accord avec les bestes, secondement entre nous mesmes : ce que nous ne sommes aucunement ; et entrons en debat tous les coups de ce que l'un oit, void ou goute quelque chose autrement qu'un autre ; et debatons, autant que de autre chose, de la diversité des images que les sens nous raportent. Autrement oit et voit, par la regle ordinaire de nature, et autrement gouste un enfant qu'un homme de trente ans, et cettuy-cy autrement qu'un sexagenaire. Les sens sont aux uns plus obscurs et plus sombres, aux autres plus ouverts et plus aigus. Les malades prestent de l'amertume aux choses douces : par où il nous appert que nous ne recevons pas les choses comme elles sont,

mais autres et autres, selon que nous sommes et qu'il nous semble [1]. Or nostre sembler estant si incertain et controversé, ce n'est plus miracle si on nous dict que nous pouvons avouër que la neige nous apparoit blanche, mais que d'establir si de son essence elle est telle et à la verité, nous ne nous en sçaurions respondre : et ce commencement esbranlé, toute la science du monde s'en va necessairement à vau-l'eau. Quoy, que nos sens mesmes s'entr'empeschent l'un l'autre? une peinture semble eslevée à la veue, au maniement elle semble plate : dirons nous que le musc soit aggreable ou non, qui resjouit nostre sentiment et offence nostre goust? Il y a des herbes et des unguens propres à une partie du corps, qui en offencent une autre [2] : le miel est plaisant au goust, mal plaisant à la veue. Ces bagues qui sont entaillées en forme de plumes, qu'on appelle en devise *pennes sans fin,* il n'y a œil qui en puisse discerner la largeur et qui se sceust deffendre de cette piperie que d'un costé elle n'aille en eslargissant, et s'apointant et estressissant par l'autre, mesme quand on la roule autour du doigt; toutesfois au maniement elle vous semble equable en largeur et par tout pareille. Ces personnes qui, pour aider leur volupté, se servoient ancienne-

---

1. *Les malades,* etc. [phrase remplacée par celle-ci :] *Nous recevons les choses autres et autres* selon que nous sommes et qu'il nous semble.

2. Qui en *blessent* une autre.

ment de miroirs propres à grossir et aggrandir l'object qu'ils representent, affin que les membres qu'ils avoient à embesoigner leur pleussent d'avantage par cette accroissance oculaire; auquel des deux sens donnoient-ils gaigné, ou à la veue qui leur representoit ces membres gros et grands à souhait, ou à l'attouchement qui les leur presentoit petits et desdaignables?

Sont-ce nos sens qui prestent au subject ces diverses conditions, et que les subjets n'en ayent pourtant qu'une? comme nous voyons du pain que nous mangeons; ce n'est que pain, mais nostre usage en faict des os, du sang, de la chair, des poils et des ongles,

Ut cibus, in membra atque artus cum diditur omnes,
Disperit atque aliam naturam sufficit ex se.

L'humeur que succe la racine d'un arbre, elle faict tronc[1], feuille et fruit; et l'air, n'estant qu'un, il se faict, par l'appliquation à une trompette, divers en mille sortes de sons : sont-ce, dis-je, nos sens qui façonnent de mesme de diverses qualitez ces sujects, ou s'ils les ont telles? Et sur ce doubte que pouvons nous resoudre de leur veritable essence? D'avantage, puis que les accidens des maladies, de la resverie ou du sommeil, nous font paroistre les choses autres qu'elles ne paroissent aux sains, aux sages et à ceux qui veillent; puis que cet estat là a force de donner aux choses un

1. Elle se faict tronc.

autre estre que celuy qu'elles ont; puis qu'une humeur jaunastre nous change toutes choses en jaune[1]; n'est-il pas vraysemblable que nostre assiette ordinaire et nos humeurs naturelles sont aussi capables de donner un estre aux choses se rapportant à leur condition, et de les accommoder à soy[2], comme font les humeurs desreglées? et nostre santé aussi capable de leur donner quelque visage, comme nostre maladie[3]? Or, nostre estat accommodant les choses à soy et les transformant selon soy, nous ne sçavons plus quelles sont les choses en verité, ny quelle est leur nature[4] : car rien ne vient à nous que falsifié et alteré par nos sens. Où le compas, l'esquarre et la regle sont gauches, toutes les proportions qui s'en tirent, tous les bastimens qui se dressent à leur mesure, sont aussi necessairement manques et defaillans; l'incertitude de nos sens rend incertain tout ce qu'ils produisent :

Denique ut in fabrica, si prava est regula prima,

---

1. *Puis que cet estat là,* etc. [passage supprimé].

2. N'est-il pas vray-semblable que nostre assiette *droicte* et noz humeurs naturelles *ont* aussi *dequoy donner* un estre aux choses se rapportant à leur condition et *les* accommoder a soy.

3. De leur *fournir son* visage comme *la* maladie? Pourquoy n'a le temperé quelque forme des objects relative à soy, comme l'intemperé, et ne leur imprimera-il pareillement son charactere? Le desgousté charge la fadeur au vin, le sain la faveur, l'alteré la friandise.

4. *Ny quelle est leur nature* [proposition supprimée].

Normaque si fallax rectis regionibus exit,
Et libella aliqua si ex parti claudicat hilum,
Omnia mendose fieri atque obstipa necessum est,
Prava, cubantia, prona, supina, atque absona tecta,
Jam ruere ut quædam videantur velle, ruantque
Prodita judiciis fallacibus omnia primis :
Hic igitur ratio tibi rerum prava necesse est
Falsaque sit, falsis quæcumque a sensibus orta est.

Au demeurant, qui sera propre à juger de ces differences? Comme nous disons, aux debats de la religion, qu'il nous faut un juge non attaché à l'un ny à l'autre party, exempt de chois et d'affection, ce qui ne se peut parmy les chrestiens, il advient de mesme en cecy : car, s'il est vieil, il ne peut juger du sentiment de la vieillesse, estant luy mesme partie en ce debat; s'il est jeune, de mesme; sain, de mesme; de mesme, malade, dormant et veillant. Il nous faudroit quelqu'un exempt de toutes ces qualitez, afin que, sans præoccupation de jugement et sans inclination ou chois [1], il jugeast de ces propositions comme à luy indifferentes; et à ce conte il nous faudroit un juge qui ne fust pas.

Pour juger des apparences que nous recevons des subjets, il nous faudroit un instrument judicatoire; pour verifier cet instrument, il nous y faut de la demonstration; pour verifier la demonstration, un instrument : nous voilà au rouet. Puis que les sens ne peuvent arrester nostre dispute, estans pleins eux-

1. *Et sans inclination ou chois* [mots supprimés].

mesmes d'incertitude, il faut que ce soit la raison; aucune raison ne s'establira sans une autre raison : nous voylà à reculons jusques à l'infiny. Nostre fantasie ne s'applique pas aux choses estrangeres, ains elle est conceue par l'entremise des sens; et les sens ne comprennent pas le subject estranger, ains seulement leurs propres passions; et par ainsi la fantasie et apparence n'est pas du subject, ains seulement de la passion et souffrance du sens, laquelle passion et subject sont choses diverses : parquoy qui juge par les apparences juge par chose autre que le subject. Et de dire que les passions des sens rapportent à l'ame la qualité des subjects estrangers par ressemblance, comment se peut l'ame et l'entendement asseurer de cette ressemblance, n'ayant de soy nul commerce avec les subjects estrangers? tout ainsi comme, qui ne cognoit pas Socrates, voyant son pourtraict, ne peut dire qu'il luy ressemble. Or qui voudroit toutesfois juger par les apparences; si c'est par toutes, il est impossible, car elles s'entr'empeschent par leurs contrarietez et discrepances, comme nous voyons par experience : sera ce qu'aucunes apparences choisies reglent les autres? Il faudra verifier cette choisie par une autre choisie, la seconde par la tierce; et par ainsi ce ne sera jamais faict. Finalement, il n'y a aucune constance, existence[1], ny de nostre estre, ny de celuy des objects; et nous, et nostre jugement, et toutes choses mortelles, vont coulant et

1. Il n'y a aucune *constante* existence.

roulant sans cesse : ainsin il ne se peut establir rien de certain de l'un à l'autre, et le jugeant et le jugé estans en continuelle mutation et branle.

Nous n'avons aucune communication à l'estre, par ce que toute humaine nature est tousjours au milieu entre le naistre et le mourir, ne baillant de soy qu'une obscure apparence et ombre et une incertaine et debile opinion. Et si, de fortune, vous fichez vostre pensée à vouloir prendre son estre, ce sera ne plus ne moins que qui voudroit empoigner l'eau : car tant plus il serrera et pressera ce qui de sa nature coule par tout, tant plus il perdra ce qu'il vouloit tenir et empoigner. Ainsin, estant toutes choses subjectes [1] à passer d'un changement en autre, la raison, y cherchant [2] une reelle subsistance, se trouve deceue, ne pouvant rien apprehender de subsistant et permanant, par ce que tout ou vient en estre et n'est pas encore du tout, ou commence à mourir avant qu'il soit nay.

Platon disoit que les corps n'avoient jamais existence, ouy bien naissance [3]; Pythagoras, que toute matiere estoit fluide [4]; les stoïciens, qu'il n'y avoit

---

1. *Ainsi, veu que* toutes choses *sont* subjectes.

2. La raison *qui* y *cherche*.

3. Estimant qu'Homere eust faict l'Ocean pere des dieux et Thetis la mere, pour nous montrer que toutes choses sont en fluxion, muance et variation perpetuelle : opinion commune à tous les philosophes avant son temps, comme il dit, sauf le seul Parmenides qui refusoit mouvement aux choses, de la force duquel il fait grand cas.

4. Que toute matiere *est coulante et labile*.

point[1] de temps present, et que ce que nous appellions present n'estoit[2] que la jointure et assemblage du futur et du passé; Heraclitus, que jamais homme n'estoit deux fois entré en mesme riviere; Epicharmus, que celuy qui a pieça emprunté de l'argent ne le doit pas maintenant, et que celuy qui cette nuict a esté convié à venir ce matin disner vient aujourd'huy non convié, attendu que ce ne sont plus eux, ils sont devenus autres : « et qu'il ne se pouvoit trouver une substance mortelle deux fois en mesme estat : car, par soudaineté et legereté de changement, tantost elle dissipe, tantost elle rassemble; elle vient, et puis s'en va, de façon que ce qui commence à naistre ne parvient jamais jusques à perfection d'estre, pour autant que ce naistre n'acheve jamais et jamais n'arreste, comme estant à bout, ains, depuis la semence, va tousjours se changeant et muant d'un à autre; comme de semence humaine se fait premierement dans le ventre de la mere un fruict sans forme, puis un enfant formé, puis, estant hors du ventre, un enfant de mammelle; aprés il devient garson, puis consequemment un jouvenceau, aprés un homme faict, puis un homme d'aage, à la fin decrepite vieillard : de maniere que l'aage et generation subsequente va tousjours desfaisant et gastant la precedente :

Mutat enim mundi naturam totius ætas,

---

1. Qu'il n'y *a* point.
2. Et que ce que nous *appelons* present n'*est*.

Ex alioque alius status excipere omnia debet,
Nec manet ulla sui similis res : omnia migrant,
Omnia commutat natura et vertere cogit.

« Et puis nous autres sottement craignons une sorte de mort[1] là où nous en avons desjà passé et en passons tant d'autres : car non seulement, comme disoit Heraclitus, la mort du feu est generation de l'air, et la mort de l'air generation de l'eau, mais encor plus manifestement le pouvons nous voir en nous mesmes. La fleur d'aage se meurt et passe quand la vieillesse survient, et la jeunesse se termine en fleur d'aage d'homme faict, l'enfance en la jeunesse, et le premier aage meurt en l'enfance, et le jour d'hier meurt en celuy du jourd'huy, et le jourd'huy mourra en celuy de demain; et n'y a rien qui demeure ne qui soit tousjours un : car, qu'il soit ainsi, si nous demeurons tousjours mesmes et uns, comment est-ce que nous nous esjouyssons maintenant d'une chose, et maintenant d'une autre? comment est-ce que nous aymons choses contraires ou les haïssons, nous les louons ou nous les blasmons? comment avons nous differentes affections, ne retenant plus le mesme sentiment en la mesme pensée? Car il n'est pas vray-semblable que sans mutation nous prenions autres passions; et ce qui souffre mutation ne demeure pas un mesme, et s'il n'est pas un mesme, il n'est donc pas aussi; ains, quant et l'estre tout un, change aussi l'estre simplement, devenant

1. Une *espece* de mort.

tousjours autre d'un autre ; et par consequent se trompent et mentent les sens de nature, prenans ce qui apparoit pour ce qui est, à faute de bien sçavoir que c'est qui est. Mais qu'est-ce donc qui est veritablement? Ce qui est eternel, c'est à dire qui n'a jamais eu de naissance ny n'aura jamais fin; à qui le temps n'apporte jamais aucune mutation : car c'est chose mobile que le temps, et qui apparoit comme en ombre, avec la matiere coulante et fluante tousjours, sans jamais demeurer stable ny permanente; à qui appartiennent ces mots : *devant* et *aprés,* et *a esté* ou *sera,* lesquels tout de prime face montrent evidemment que ce n'est pas chose qui soit : car ce seroit grande sottise et fauceté toute apparente de dire que cela soit qui n'est pas encore en estre, ou qui desjà a cessé d'estre. Et quant à ces mots : *present, instant, maintenant,* par lesquels il semble que principalement nous soustenons et fondons l'intelligence du temps, la raison le descouvrant le destruit tout sur le champ : car elle le fend incontinent et le part[1] en futur et en passé, comme le voulant voir necessairement desparty en deux. Autant en advient-il à la nature qui est mesurée, comme au temps qui la mesure : car il n'y a non plus en elle rien qui demeure ne qui soit subsistant, ains y sont toutes choses ou nées, ou naissantes, ou mourantes. Au moyen dequoy ce seroit peché de dire

---

1. Et le *partit.*

de Dieu, qui est le seul qui *est*, que *Il fut* ou *Il sera* : car ces termes là sont declinaisons, passages ou vicissitudes de ce qui ne peut durer ny demeurer en estre. Parquoy il faut conclurre que Dieu seul est, non poinct selon aucune mesure du temps, mais selon une eternité immuable et immobile, non mesurée par temps ny subjecte à aucune declinaison ; devant lequel rien n'est, ny ne sera aprés, ny plus nouveau ou plus recent, ains un realement *estant*, qui par un seul *maintenant* emplit le *tousjours;* et n'y a rien qui veritablement soit que luy seul, sans qu'on puisse dire : *Il a esté*, ou : *Il sera,* sans commencement et sans fin. »

A cette conclusion si religieuse d'un homme payen je veux joindre seulement ce mot d'un tesmoing de mesme condition, pour la fin de ce long et ennuyeux discours, qui me fourniroit de matiere sans fin : « O la vile chose, dict-il, et abjecte, que l'homme, s'il ne s'esleve au dessus de l'humanité! » Il n'est mot en toute sa secte stoïque plus veritable que celuy-là. Mais de faire la poignée[1] plus grande que le poing, la brassée plus grande que le bras, et d'esperer enjamber plus que de l'estanduë de nos jambes, cela est impossible et monstrueux, ny que l'homme se monte au dessus de soy et de l'humanité : car il ne peut voir que de ses yeux, ny saisir que de ses

---

1. S'il ne s'esleve au dessus de l'humanité*! Voilà un bon mot et un utile desir, mais pareillement absurde. Car* de faire la poignée...

prises. Il s'eslevera si Dieu lui preste la main[1]; il s'eslevera, abandonnant et renonçant à ses propres moyens, et se laissant hausser et soubslever par la grace divine, mais non autrement[2].

CHAPITRE XIII

De juger de la mort d'autruy.

Quand nous jugeons de l'asseurance d'autruy en la mort, qui est sans doubte la plus remerquable action de la vie humaine, il se faut prendre garde d'une chose : que mal aisément on croit estre arrivé à ce point. Peu de gens meurent resolus que ce soit leur heure derniere, et n'est endroit où la piperie de l'esperance nous amuse plus. Elle ne cesse de corner aux oreilles : « D'autres ont bien esté plus malades sans mourir; l'affaire n'est pas si desesperé qu'on pense; et, au pis aller, Dieu a bien fait d'autres miracles. » Et advient cela (à mon advis)[3] de ce que, ayant raporté tout à nous[4], il semble que l'université des choses souffre aucunement interest à nostre anean-

1. Lui preste *extraordinairement* la main.

2. Et se laissant hausser et souslever par *les moyens purement celestes*. C'est à nostre foy chrestienne, non à sa vertu stoïque, de pretendre à cette divine et miraculeuse metamorphose.

3. *A mon advis* [mots supprimés].

4. De ce que *nous faisons trop de cas de nous*.

tissement[1], et qu'elle soit compassionnée à nostre estat, d'autant que nostre veuë alterée se represente les choses de mesmes, et nous est advis qu'elles luy faillent à mesure qu'elle leur faut : comme ceux qui voyagent en mer, ausquels il semble que les montaignes, les campaignes, les villes, le ciel, et la terre aille mesme branle[2] et quant et quant eux :

Provehimur portu, terræque urbesque recedunt.

Qui veit jamais vieillesse qui ne louast le temps passé et ne blasmast le present, chargeant le monde et les meurs des hommes de sa misere et de son chagrin ?

Jamque caput quassans, grandis suspirat arator...
Et cum tempora temporibus præsentia confert
Præteritis, laudat fortunas sæpe parentis,
Et crepat antiquum genus ut pietate repletum.

Nous entrainons tout avec nous : d'où il s'ensuit que nous estimons grande chose nostre mort, et qui ne passe pas si aisément ny sans solenne consultation des astres[3]; et le pensons d'autant plus que plus nous avons les esprits enlevés et courages hautains[4]. De là viennent ces mots de

---

1. Souffre aucunement *de* nostre aneantissement.

2. *A qui les* montagnes, les campagnes, les villes, le ciel et la terre *vont* mesme bransle.

3. *Tot circa unum caput tulmultuantes deos.*

4. Et le pensons d'autant plus que plus *nous nous prisons*. Comment tant de science se perdroit elle avec tant de

Cæsar à son pilote, plus enflez que la mer qui le menassoit :

Italiam si, cœlo auctore, recusas,
Me pete : sola tibi causa hæc est justa timoris,
Vectorem non nosse tuum ; perrumpe procellas,
Tutela secure mei :

et ceux cy :

Credit jam digna pericula Cæsar
Fatis esse suis : Tantusque evertere, dixit,
Me superis labor est, parva quem puppe sedentem
Tam magno petiere mari ?

et cette resverie publique, que le soleil porta en son front, tout le long d'un an, le deuil de sa mort :

Ille etiam, extincto miseratus Cæsare Romam,
Cum caput obscura nitidum ferrugine texit :

et mille semblables, dequoy le monde se laisse si ayséement piper, estimant que le pois de nos interests altere aussi le Ciel, et qu'un grand roy luy couste plus à tuer qu'une puce [1].

---

dommage, sans particulier soucy des destinées? Une ame si rare et exemplaire ne couste elle non plus à tuer qu'une ame populaire et inutile? Cette vie, qui en couvre tant d'autres, de qui tant d'autres vies dependent, qui occupe tant de monde par son usage, remplit tant de place, se desplace elle comme celle qui tient à son simple nœud ? Nul de nous ne pense assez n'estre qu'un.

1. Estimant que *noz interests alterent le Ciel* et que *son infinité se formalise de noz menues actions. Non tanta cœlo societas nobiscum est ut nostro fato mortalis sit ille quoque siderum fulgor.*

Or, de juger la resolution et la constance en celuy qui ne croit pas encore certainement estre au danger, quoy qu'il y soit, ce n'est pas raison; et ne suffit pas qu'il soit mort en cette desmarche, s'il ne s'y estoit mis justement pour cet effect. Il advient à la pluspart de roidir leur contenance et leurs parolles pour en acquerir reputation, qu'ils esperent encore jouir vivans[1]. Et de ceux mesmes qui se sont anciennement donnez la mort, il y a bien à choisir si c'est une mort soudaine ou mort qui ait du temps. Ce cruel empereur romain disoit de ses prisonniers qu'il leur vouloit faire sentir la mort, et si quelcun se deffaisoit en prison, « Celuy là m'est eschapé », disoit-il. Il vouloit estendre la mort et la faire gouster[2] par les tourmens.

Vidimus et toto quamvis in corpore cæso
Nil animæ letale datum, moremque nefandæ
Durum sævitiæ pereuntis parcere morti.

De vray ce n'est pas si grande chose d'establir, tout sain et tout rassis, de se tuer; il est bien aisé de faire le mauvais avant que de venir aux prises: de maniere que le plus effeminé homme du monde, Heliogabalus, parmy ses plus lasches voluptez, desseignoit bien de se faire mourir[3] où l'occasion l'en forceroit; et, afin que sa mort ne dementist point le reste de sa vie, avoit fait bastir exprés

1. D'autant que j'en ay veu mourir la fortune a disposé les contenances, non leur dessein.

2. Et la faire *sentir*.

3. De se faire mourir *delicatement*.

une tour somptueuse, le bas et le devant de laquelle estoit planché d'ais enrichis d'or et de pierrerie pour se precipiter; et aussi fait faire des cordes d'or et de soye cramoisie pour s'estrangler; et battre une espée d'or pour s'enferrer; et gardoit du venin dans des vaisseaux d'emeraude et de topaze pour s'empoisonner, selon que l'envie luy prendroit de choisir de toutes ces façons de mourir :

Impiger.... et fortis virtute coacta.

Toutesfois, quant à cettuy-cy, la mollesse de ses aprets rend plus vray-semblable que le nez luy eust seigné, qui l'en eust mis au propre. Mais de ceux mesmes qui, plus vigoureux, se sont resolus à l'execution, il faut voir, dis-je, si ç'a esté d'un coup qui ostast le loisir d'en sentir l'effect : car c'est à deviner, à voir escouler la vie peu à peu, le sentiment du corps se meslant à celuy de l'ame, s'offrant le moyen de se repentir, si la constance s'y fust trouvée et l'obstination en une si dangereuse volonté.

Aux guerres civiles de Cæsar, Lucius Domitius, pris en la Prusse, s'estant empoisonné, s'en repantit aprés. Il est advenu de nostre temps que tel, resolu de mourir et de son premier essay n'ayant donné assez avant, la demangeson de la chair luy repoussant le bras, se reblessa bien fort à deux ou trois fois aprés, mais ne peut jamais gaigner sur luy d'enfoncer le coup[1]. Albucilla, du

1. Pendant qu'on faisoit le procés à Plautius Sylvanus,

temps de Tibere, s'estant pour se tuer frappée trop mollement, donna encores à ses parties moyen de l'emprisonner et faire mourir à leur mode. Autant en fit le capitaine Demosthenes aprés sa route en la Sicile[1]. C'est une viande, à la verité, qu'il faut avaller sans taster[2], qui n'a le gosier ferré à glace. Et pourtant l'empereur Adrianus feit que son medecin merquast et circonscrivist en son tetin justement l'endroit mortel où celuy eust à viser, à qui il donna la charge de le tuer. Voylà pourquoy Cæsar, quand on luy demandoit quelle mort il trouvoit la plus souhaitable : « La moins premeditée, respondit-il, et la plus courte. » Si Cæsar l'a osé dire, ce ne m'est plus lascheté de le croire. « Une mort courte, dit Pline, est le souverain heur de la vie humaine. » Il leur fasche de la reconnoistre. Nul ne se peut dire estre resolu à la mort qui craint à la marchander, qui ne peut la soustenir les yeux ouvers. Ceux qu'on voit aux supplices courir à leur fin, et haster l'execution et la presser, ils ne le font

---

Urgulania, sa mere-grand, lui envoya un poignard, duquel n'ayant peu venir à bout de se tuer, il se feit couper les veines à ses gents.

1. Et C. Fimbria, s'estant frappé trop foiblement, impetra de son vallet de l'achever. Au rebours, Ostorius, lequel, pour ne se pouvoir servir de son bras, desdaigna d'employer celuy de son serviteur à autre chose qu'à tenir le poignard droit et ferme, et, se donnant le branle, porta luy-mesme sa gorge à l'encontre et la transperça.

2. Qu'il faut *engloutir* sans *macher*.

pas de vraye[1] resolution, ils se veulent oster le temps de la considerer; l'estre mort ne les fasche pas, mais ouy bien le mourir,

Emori nolo, sed me esse mortuum nihili æstimo :

c'est un degré de fermeté auquel j'ay experimenté que je pourrois arriver, comme ceux qui se jettent dans les dangers comme dans la mer[2], à yeux clos[3].

Ce Pomponius Atticus à qui Cicero escrit, estant malade, fit appeller Agrippa, son gendre, et deux ou trois autres de ses amys, et leur dit qu'ayant essayé qu'il ne gaignoit rien à se vouloir guerir, et que tout ce qu'il faisoit pour allonger sa vie allongeoit aussi et augmentoit sa douleur, il estoit deliberé de mettre fin à l'un et à l'autre, les priant de trouver bonne sa deliberation, et, au pis aller, de ne perdre point leur peine à l'en détourner. Or, ayant choisi de se tuer par abstinence, voylà sa maladie guerie par accidant : ce remede qu'il avoit employé pour se deffaire le remet en santé. Les medecins et ses amis, faisans feste d'un si heureux evenement et s'en resjouys-

1. *Vraye* [mot supprimé].

2. *Ainsi que* dans la mer.

3. Il n'y a rien, selon moy, plus illustre en la vie de Socrates que d'avoir eu trente jours entiers à ruminer le decret de sa mort; de l'avoir digerée tout ce temps là d'une tres-certaine esperance, sans esmoy, sans alteration, et d'un train d'actions et de parolles ravallé plustost et anonchally que tendu et relevé par le poids d'une telle cogitation.

sans avec luy, se trouverent bien trompez; car il ne leur fut possible pour cela de luy faire changer d'opinion, disant qu'ainsi comme ainsi luy falloit il un jour franchir ce pas, et qu'en estant si avant, il se vouloit oster la peine de recommancer un' autre fois. Cettuy-cy, ayant reconnu la mort tout à loisir, non seulement ne se descourage pas au joindre, mais il s'y acharne; car, estant satis-fait en ce pourquoy il estoit entré en combat, il se picque par braverie d'en voir la fin. C'est bien loing au delà de ne craindre point la mort, que de la vouloir gouster[1] et savourer[2].

Tullius Marcellinus, jeune homme romain, voulant anticiper l'heure de sa destinée pour se deffaire d'une maladie qui le gourmandoit plus qu'il ne vouloit souffrir, quoy que les medecins luy en promissent guerison certaine, sinon si soudaine, appella ses amis pour en deliberer. Les uns, dit Seneca, luy donnoyent le conseil que par lascheté ils eussent prins pour eux mesmes; les autres, par flaterie, celuy qu'ils pensoyent luy devoir estre plus agreable; mais un stoïcien luy dit ainsi :

---

1. Que de la vouloir *taster*.

2. L'histoire du philosophe Cleanthes est fort pareille. Les gengives luy estoient enflées et pourries; les medecins luy conseillerent d'user d'une grande abstinence. Ayant jeuné deux jours, il est si bien amendé qu'ils luy declarent sa guarison et permettent de retourner à son train de vivre accoustumé. Luy, au rebours, goustant desjà quelque douceur en cette defaillance entreprend de ne se retirer plus arriere et franchir le pas qu'il avoit fort avancé.

« Ne te travaille pas, Marcellinus, comme si tu deliberois de chose d'importance : ce n'est pas grand' chose que vivre, tes valets et les bestes vivent; mais c'est grand'chose de mourir honestement, sagement et constamment. Songe combien il y a que tu fais mesme chose, manger, boire, dormir; boire, dormir et manger. Nous roüons sans cesse en ce cercle; non seulement les mauvais accidans et insupportables, mais la satieté mesme de vivre donne envie de la mort. » Marcellinus n'avoit besoing d'homme qui le conseillast, mais d'homme qui le secourust. Les serviteurs craignoyent de s'en mesler, mais ce stoïcien [1] leur fit entendre que les domestiques sont soupçonnez, lors seulement qu'il est en doubte si la mort du maistre a esté volontaire; autrement, qu'il seroit d'aussi mauvais exemple de l'empescher que de le tuer, d'autant que

Invitum qui servat idem facit occidenti.

Aprés il advertit Marcellinus qu'il ne seroit pas messeant, comme le dessert des tables se donne aux assistans, nos repas faicts, aussi, la vie finie, de distribuer quelque chose à ceux qui en ont esté les ministres. Or estoit Marcellinus de courage franc et liberal : il fit départir quelque somme à ses serviteurs, et les consola. Au reste, il n'y eut besoing de fer ny de sang : il entreprit de s'en aller de cette vie, non de s'en fuir; non d'eschap-

---

1. Mais ce *philosophe*.

per à la mort, mais de l'essayer. Et, pour se donner loisir de la marchander, ayant quitté toute nourriture, le troisiesme jour aprés, s'estant faict arroser [1] d'eau tiede, il defaillit peu à peu et non sans quelque volupté, à ce qu'il disoit.

De vray, ceux qui ont essayé [2] ces defaillances de cœur, qui prennent par foiblesse, disent n'y sentir aucune douleur, voire plustost [3] quelque plaisir, comme d'un passage au sommeil et au repos. Voylà des morts estudiées et digerées.

Mais, afin que le seul Caton peust fournir de tout exemple [4] de vertu, il semble que son bon destin luy fit avoir mal en la main dequoy il se donna le coup, pour qu'il [5] eust loisir d'affronter la mort et de la coleter, renforceant le courage au dangier, au lieu de l'amollir. Et si c'eust esté à moy à le representer [6] en sa plus superbe assiete, c'eust esté deschirant tout ensanglanté ses entrailles, plustost que l'espée au poing, comme firent les statueres de son temps; car ce second meurtre fut bien plus furieux que le premier.

---

1. Le troisiesme jour *suivant, aprés s'estre* faict arroser.
2. Qui ont *eu*.
3. *Ains* plustost.
4. *A* tout exemple.
5. *A ce* qu'il
6. *De* le representer.

CHAPITRE XIV

Comme nostre esprit s'empesche soy-mesmes.

C'EST une plaisante imagination de concevoir un esprit balancé justement entre deux pareilles envyes : car il est indubitable qu'il ne prendra jamais party, d'autant que l'inclination [1] et le chois porte inequalité de pris ; et qui nous logeroit entre la bouteille et le jambon, avec pareille envie [2] de boire et de menger, il n'y auroit sans doute remede que de mourir de soif et de fain. Pour pourvoir à cet inconvenient, les stoïciens, quand on leur demande d'où vient en nostre ame le chois [3] de deux choses indifferentes, et qui faict que d'un grand nombre d'escus nous en prenions plustost l'un que l'autre, estans tous pareils, et [4] n'y ayans aucune raison qui nous pousse au chois [5], respondent que ce mouvement de l'ame est extraordinaire et dereglé, venant en nous d'une impulsion estrangiere, accidentale et fortuite. Il se pourroit dire, ce me semble, plustost, que aucune chose ne se presente à nous où

---

1. D'autant que l'*application*.
2. Avec *egal appetit*.
3. L'*election*.
4. *Estans tous pareils, et* [mots supprimés].
5. Qui nous *incline à la preference*.

il n'y ait quelque difference, pour legiere qu'elle soit; et que, ou à la veuë ou à l'atouchement, il y a tousjours quelque chois qui nous touche[1] et attire, quoy que ce soit imperceptiblement.

Pareillement qui presupposera une fisselle egalement forte par tout, il est impossible de toute impossibilité qu'elle rompe; car par où voulez vous que la faucée commence? et de rompre par tout ensemble, il n'est pas en nature.

Qui joindroit encore à cecy les propositions geometriques qui concluent par la certitude de leurs demonstrations le contenu plus grand que le contenant, le centre aussi grand que sa circonference, et qui trouvent deux lignes s'approchant sans cesse l'une de l'autre et ne se pouvant jamais joindre, et la pierre philosophale, et quadrature du cercle, où la raison et l'effect sont si opposites, en tireroit à l'adventure quelque argument pour secourir ce mot hardy de Pline, *solum certum nihil esse certi*, *et homine nihil miserius aut superbius*, qu'il n'est rien certain que l'incertitude, et rien plus miserable et plus fier que l'homme[2].

---

1. Qui nous *tente*.
2. *Qu'il n'est rien certain que l'incertitude,* etc. [passage supprimé].

CHAPITRE XV

Que nostre desir s'accroit par la malaisance.

Il n'y a raison qui n'en aye une contraire, dict le plus sage party des philosophes. Je remachois tantost ce tres-beau mot [1] et tres-veritable [2] qu'un ancien allegue pour le mespris de la vie : « Nul bien nous peut apporter plaisir, si ce n'est celuy à la perte duquel nous sommes preparez [3] »; voulant gaigner par là que la fruition de la vie ne nous peut estre vrayement plaisante, si nous sommes en crainte de la perdre. Il se pourroit toutes-fois dire, au rebours, que nous serrons et embrassons ce bien, d'autant plus ferme [4] et avecques plus d'affection que nous le voyons nous estre moins seur et que nous le craignons nous estre osté [5]. Car il se sent evidemment, comme le feu se picque à l'assistance du froid, que nostre volonté s'esguise aussi par le contraste :

Si nunquam Danaen habuisset ahenea turris,
Non esset Danae de Jove facta parens ;

et qu'il n'est rien naturellement si contraire à nos-

1. *Ce beau* mot.
2. *Et tres-veritable* [mots supprimés].
3. *In æquo est dolor amissæ rei, et timor amittendæ.*
4. D'autant plus *estroit.*
5. *Et craignons qu'il nous soit oste.*

tre goust que la satieté qui vient de l'aisance, ny rien qui l'éguise tant que la rareté et difficulté : *omnium rerum voluptas ipso quo debet fugare periculo crescit.*

Galla, nega : satiatur amor, nisi gaudia torquent.

Pour tenir l'amour en haleine, Licurgue ordonna que les mariez de Lacedemone ne se pourroient prattiquer qu'à la desrobée, et que ce seroit pareille honte de les rencontrer couchés ensemble qu'avecques d'autres. La difficulté des assignations, le dangier des surprises, la honte du lendemain,

Et languor, et silentium,
...et latere
Petitus imo spiritus,

c'est ce qui donne pointe à la sauce [1]. La volupté mesme cerche à s'irriter par la douleur : elle est bien plus sucrée quand elle cuit et quand elle escorche. La courtisane Flora disoit n'avoir jamais couché avecques Pompeius, qu'elle ne luy fist [2] porter les merques de ses morsures.

Quod petiere premunt arcte, faciuntque dolorem
Corporis, et dentes inlidunt sæpe labellis...
Et stimuli subsunt, qui instigant lædere id ipsum,
Quodcunque est, rabies unde illæ germina surgunt.

---

1. Combien de jeux tres-lascivement plaisants naissent de l'honneste et vergongneuse maniere de parler des ouvrages de l'amour !

2. Qu'elle ne luy *eust faict*.

Il en va ainsi par tout ; la difficulté donne pris aux choses. Ceux de la Marque d'Ancone font plus volontiers leurs veuz à saint Jaques, et ceux de Galice à Nostre Dame de Lorete ; on faict au Liege grande feste des bains de Luques, et en la Toscane de ceux d'Aspa ; il ne se voit guiere de Romains en l'escole de l'escrime à Romme, qui est plaine de François. Ce grand Caton se trouva, aussi bien que nous, desgousté de sa femme tant qu'elle fut siene, et la desira quand elle fut à un autre[1]. Nostre appetit mesprise et outrepasse ce qui luy est en main, pour courir aprés ce qu'il n'a pas :

Transvolat in medio posita, et fugientia captat.

Nous defendre quelque chose, c'est nous en donner envie :

Nisi tu servare puellam
Incipis, incipiet desinere esse mea ;

nous l'abandonner tout à faict, c'est nous en engendrer mespris : la faute et l'abondance retombent en mesme inconvenient :

Tibi quod superest, mihi quod defit, dolet.

---

1. J'ay chassé au haras un vieil cheval duquel, à la senteur des juments, on ne pouvoit venir à bout. La facilité l'a incontinent saoulé envers les siennes ; mais, envers les estrangeres et la premiere qui passe le long de son pastis, il revient à ses importuns hannissements et à ses chaleurs furieuses comme devant.

Le desir et la jouyssance nous mettent en peine pareille [1]. La rigueur des maistresses est ennuyeuse, mais l'aisance et la facilité l'est, à dire verité [2], encores plus : d'autant que le mescontentement et la cholere naissent de l'estimation en quoy nous avons la chose desirée, éguisent l'amour, le picquent [3] et le reschauffent ; mais la satieté engendre le dégoust : c'est une passion mousse, hebetée, lasse et endormie.

Si qua volet regnare diu, contemnat amantem.

Contemnite, amantes :
Sic hodie veniet si qua negavit heri [4].

Pourquoy a l'on voilé jusques au dessoubs des talons ces beautez que chacune desire monstrer, que chacun desire voir ? Pourquoy couvrent elles de tant d'empeschemens les uns sur les autres les parties où loge principallement nostre desir et le leur ? et à quoy servent ces gros bastions dequoy les nostres viennent d'armer leurs flancs, qu'à lurrer nostre appetit par la difficulté [5] et nous attirer à elles en nous esloignant ?

Et fugit ad salices, et se cupit ante videri.

---

1. Nous mettent *pareillement en peine.*
2. A *vray dire.*
3. *Le picquent* [mots supprimés].
4. Pourquoy inventa Popæa de masquer les beautez de son visage que pour les rencherir à ses amants ?
5. *Par la difficulté* [mots supprimés].

Interdum tunica duxit operta moram.

A quoy sert l'art de cette honte virginalle, cette froideur rassise, cette contenance pleine de severité [1], cette profession d'ignorance des choses qu'elles sçavent mille fois [2] mieux que nous qui les en instruisons, qu'à nous accroistre le desir de vaincre, gourmander et fouler à nostre appetit toute cette ceremonie et tous ces respects [3]? car il y a non seulement du plaisir, mais de la gloire encore, d'affolir et desbaucher cette molle douceur et cette pudeur enfantine, et de ranger à la mercy de nostre ardeur une severité fiere et magistrale [4]: C'est gloire, disent-ils, de triompher de la rigueur [5], de la modestie, de la chasteté et de la temperance; et qui desconseille aux dames ces parties là, il les trahit et soy-mesmes. Il faut croire que le cœur leur fremit d'effroy, que le son de nos mots blesse la pureté de leurs oreilles, qu'elles nous en haïssent mortellement [6], et s'accordent à nostre importunité d'une force forcée. La beauté, toute puissante qu'elle est, n'a pas dequoy se faire savourer et gouster [7] sans cette entremise. Voyez en Italie, où il y a plus de beauté à vendre, et de la

1. Cette contenance *severe*.
2. *Mille fois* [mots supprimés].
3. Toute cette ceremonie et *ces obstacles*.
4. Une *gravité froide* et magistrale.
5. *De la rigueur* [mots supprimés].
6. *Mortellement* [mot supprimé].
7. *Et gouster* [mots supprimés].

plus parfaite[1] qu'en aucune autre nation[2], comment il faut qu'elle cherche d'autres moyens estrangers et d'autres arts pour se rendre aggreable; et si, à la verité, quoy qu'elle face, estant venale et publique, elle demeure foible et languissante : tout ainsi que, mesme en la vertu, de deux effets pareils, nous tenons ce[3] neantmoins celuy-là le plus beau et plus digne auquel il y a plus d'empeschement et de hazard proposé.

C'est un effect de la Providence divine de permettre sa saincte Eglise estre agitée, comme nous la voyons, de tant de troubles et d'orages, pour esveiller par ce contraste les ames pies, et les r'avoir de l'oisiveté et du sommeil où les avoit plongées une si longue tranquillité. Si nous contrepoisons la perte que nous avons faicte par le nombre de ceux qui se sont desvoyez au gain qui nous vient pour nous estre remis en haleine, resuscité nostre zele et nos forces à l'occasion de ce combat, je ne sçay si l'utilité ne surmonte point le dommage.

Nous avons pensé attacher plus ferme le neud de nos mariages pour avoir osté tout moyen de les dissoudre; mais d'autant s'est dépris et relasché le neud de la volonté et de l'affection que celuy de la contrainte s'est estroicy. Et, au rebours, ce qui tint les mariages à Rome si long

1. Et de la plus *fine*.
2. *Qu'en aucune autre nation* [mots supprimés].
3. *Ce* [mot supprimé].

temps en honneur et en seurté fut la liberté de les rompre qui voudroit. Ils aymoient mieux leurs femmes[1] d'autant qu'ils les pouvoient perdre; et, en pleine licence de divorces, il se passa cinq cens ans et plus avant que nul s'en servist.

Quod licet ingratum est; quod non licet acrius urit.

A ce propos se pourroit joindre l'opinion d'un ancien, que les supplices aiguisent les vices plustost qu'ils ne les amortissent; qu'ils n'engendrent point le soing de bien faire, c'est l'ouvrage de la raison et de la discipline, mais plustost[2] un soing de n'estre surpris en faisant mal :

Latius excisæ pestis contagia serpunt.

Je ne sçay pas qu'elle soit vraye, mais cecy sçay-je par experience que jamais police ne se trouva reformée par là : l'ordre et le[3] reglement des meurs dépend de quelque autre moyen[4]. Il y a nation où la closture des jardins et des champs qu'on veut conserver se faict d'un filet de coton, et se trouve

1. Ils *gardoient* mieux leurs femmes.
2. Mais *seulement*.
3. *Le* [mot supprimé].
4. Les histoires grecques font mention des Argippees, voisins de la Scythie, qui vivent sans verge et sans baston à offenser; que non seulement nul n'entreprend d'aller attaquer, mais quiconque s'y peut sauver, il est en franchise, à cause de leur vertu et saincteté de vie; et n'est aucun si osé d'y toucher. On recourt à eux pour appoincter les differents qui naissent entre les hommes d'ailleurs.

bien plus seure et plus ferme que nos fossez et nos hayes[1].

---

1. *Furem signata sollicitant. Aperta effractarius præterit.* A l'adventure, sert entre autres moyens l'aisance à couvrir ma maison de la violence de noz guerres civiles. La defense attire l'entreprise, et la deffiance l'offense. J'ay affoibly le dessein des soldats, ostant à leur exploit le hazard et toute matiere de gloire militaire, qui a accoustumé de leur servir de titre et d'excuse. Ce qui est faict courageusement est tousjours faict honorablement, en temps où la justice est morte. Je leur rens la conqueste de ma maison lasche et traistresse : elle n'est close à personne qui y heurte ; il n'y a pour toute provision qu'un portier d'ancien usage et ceremonie, qui ne sert pas tant à defendre ma porte qu'à l'offrir plus decemment et gratieusement ; je n'ay ny garde ny sentinelle que celle que les astres font pour moy. Un gentilhomme a tort de faire montre d'estre en deffense, s'il ne l'est bien à poinct. Qui est ouvert d'un costé l'est par tout. Noz peres ne penserent pas à bastir des places frontieres. Les moyens d'assaillir, je dy sans batterie et sans armée, et de surprendre noz maisons croissent touts les jours au dessus des moyens de se garder. Les esprits s'aiguisent generalement de ce costé là : l'invasion touche touts, la defense non, que les riches. La mienne estoit forte selon le temps qu'elle fut faitte ; je n'y ay rien adjousté de ce costé là, et craindroy que sa force se tournast contre moy-mesme ; joint qu'un temps paisible requerra qu'on les defortifie. Il est dangereux de ne les pouvoir regaigner, et est difficile de s'en asseurer : car, en matiere de guerres intestines, vostre vallet peut estre du party que vous craignez ; et où la religion sert de pretexte, les parentez mesmes deviennent infiables avec couverture de justice. Les finances publiques n'entretiendront pas noz garnisons domestiques, elles s'y espuiseroient. Nous n'avons pas dequoy le faire sans nostre ruine, ou plus incommodeement et injurieusement encore, sans celle du peuple. L'estat de ma perte ne seroit guere pire. Au demeu-

CHAPITRE XVI

De la Gloire.

Il y a le nom et la chose : le nom, c'est une voix qui remerque et signifie la chose; le nom, ce n'est pas une partie de la chose ny de la substance, c'est une piece estrangere joincte à la chose, et hors d'elle.

Dieu, qui est en soy toute plenitude et le com-

---

rant, vous y perdez vous ; vos amis mesmes s'amusent à accuser vostre invigilance et improvidence plus qu'à vous plaindre, et l'ignorance ou nonchalance aux offices de vostre profession. Ce que tant de maisons gardées se sont perduës, où ceste cy dure, me fait soupçonner qu'elles se sont perduës de ce qu'elles estoyent gardées. Cela donne et l'envie et la raison à l'assaillant : toute garde porte visage de guerre. Qui se jettera, si Dieu veut, chez moy, mais tant y a que je ne l'y appelleray pas : c'est la retraitte à me reposer des guerres. J'essaye de soustraire ce coing à la tempeste publique, comme je fay un autre coing en mon ame. Nostre guerre a beau changer de forme, se multiplier et diversifier en nouveaux partys, pour moy je ne bouge. Entre tant de maisons armées, moy seul, que je sçache de ma condition, ay fié purement au Ciel la protection de la mienne, et n'en ay jamais osté ny vaisselle d'argent, ny titre, ny tapisserie. Je ne veux ny me craindre, ny me sauver à demy. Si une pleine recognoissance acquiert la faveur divine, elle me durera jusqu'au bout; sinon, j'ay tousjours assez duré pour rendre ma durée remerquable et enregistrable. Comment? il y a bien trente ans.

ble de toute perfection, il ne peut s'augmenter et accroistre au dedans; mais son nom se peut augmenter et accroistre par la benediction et louange que nous donnons à ses ouvrages exterieurs; laquelle louange, puis que nous ne la pouvons incorporer en luy, d'autant qu'il n'y peut avoir accession de bien, nous l'attribuons à son nom, qui est la piece hors de luy la plus voisine. Voilà comment c'est à Dieu seul à qui gloire et honneur appartient; et il n'est rien si vain ne si esloigné [1] de raison que de nous en mettre en queste pour nous : car, estans indigens et necessiteux au dedans, nostre essence estant imparfaicte et ayant continuellement besoing d'amelioration, c'est là à quoy nous nous devons travailler. Nous sommes tous creux et vuides : ce n'est pas de vent et de voix que nous avons à nous remplir; il nous faut de la substance plus solide à nous reparer. Un homme affamé seroit bien simple de chercher à se garnir [2] plustost d'un beau vestement que d'un bon repas : il faut courir au plus pressé. Comme disent nos ordinaires prieres, *Gloria in excelsis Deo, et in terra pax hominibus*. Nous sommes en disette de beauté, santé, sagesse, vertu, et telles parties essentieles : les ornemens externes se chercheront aprés que nous aurons proveu aux choses plus [3] necessaires. La theologie traicte plus [3] am-

1. Et *n'est* rien si *esloigné*.
2. A se *pourvoir*.
3. *Plus* [mot supprimé].

plement et plus pertinemment ce subject, mais je n'y suis guiere versé.

Chrysippus et Diogenes ont esté les premiers autheurs et les plus fermes du mespris de la gloire; et, entre toutes les voluptez, ils disoient qu'il n'y en avoit point de plus dangereuse ny plus à fuir que celle qui nous vient de l'approbation d'autruy. De vray, l'experience nous en faict sentir plusieurs trahisons bien dommageables. Il n'est chose qui empoisonne tant les princes que la flatterie, ny rien par où les meschans gaignent plus aiséement credit autour d'eux; ny maquerelage si propre et si ordinaire à corrompre la chasteté des femmes que de les paistre et entretenir de leurs louanges. Le premier enchantement que les sirenes employent à piper Ulisses est de cette nature :

Deçà vers nous, deçà, ô tres louable Ulisse,
Et le plus grand honneur dont la Grece fleurisse.

Ces philosophes là disoient que toute la gloire du monde ne meritoit pas qu'un homme d'entendement estandist seulement le doigt pour l'acquerir :

Gloria quantalibet quid erit, si gloria tantum est?

je dis pour elle seule, car elle tire souvent à sa suite plusieurs commoditez pour lesquelles elle se peut rendre desirable : elle nous acquiert de la bienveillance; elle nous rend moins en bute[1] aux

1. Moins *exposez*.

injures et offences d'autruy, et choses semblables.

C'estoit aussi des principaux dogmes d'Epicurus : car ce precepte de sa secte, CACHE TA VIE, qui deffend aux hommes de s'empescher des charges et negotiations publiques, presuppose aussi necessairement qu'on mesprise la gloire, qui est une approbation que le monde fait des actions que nous mettons en evidence. Celuy qui nous ordonne de nous cacher et de n'avoir soing que de nous, et qui ne veut pas que nous soyons connus d'autruy, il veut encores moins que nous en soyons honorez et glorifiez. Aussi conseille il luy mesmes[1] à Idomeneus de ne regler aucunement ses actions par l'opinion ou reputation commune, si ce n'est pour éviter les autres incommoditez accidentales que le mespris des hommes luy pourroit apporter.

Ces discours là sont infiniment vrais, à mon advis, et raisonnables; mais nous sommes, je ne sçay comment, doubles en nous mesmes, qui faict que ce que nous croyons, nous ne le croyons pas, et ne nous pouvons deffaire de ce que nous condamnons. Voyons les dernieres paroles d'Epicurus, et qu'il dict en mourant : elles sont grandes et dignes d'un tel philosophe, mais si ont elles quelque goust[2] de la recommendation de son nom, et de cette humeur qu'il avoit décriée par ses preceptes. Voicy une lettre qu'il dicta un peu avant son dernier soupir :

---

1. *Luy mesmes* [mots supprimés].
2. Quelque *merque*.

Epicurus a Hermachus, salut

Ce pendant que je passois l'heureux et celuy-là mesmes le dernier jour de ma vie, j'escrivois cecy, accompaigné toutesfois de telle douleur en la vessie et aux intestins qu'il ne peut rien estre adjousté à sa grandeur. Mais elle estoit compensée par le plaisir qu'apportoit à mon ame la souvenance de mes inventions et de mes discours. Or toy, comme requiert l'affection que tu as eu dés ton enfance envers moy et la philosophie, embrasse la protection des enfans de Metrodorus.

Voilà sa lettre. Et ce qui me faict interpreter que ce plaisir qu'il dit sentir en son ame de ses inventions regarde aucunement la reputation qu'il en esperoit acquerir aprés sa mort, c'est l'ordonnance de son testament, par lequel il veut que « Aminomachus et Thimocrates, ses heritiers, fournissent, pour la celebration de son jour natal, tous les mois de janvier, les frais que Hermachus ordonneroit, et aussi pour la despence qui se feroit, le vingtiesme jour de chasque lune, au traitement des philosophes ses familiers, qui s'assembleroient à l'honneur de la memoire de luy et de Metrodorus. »

Carneades a esté chef de l'opinion contraire, et a maintenu que la gloire estoit pour elle mesme desirable : tout ainsi que nous ambrassons nos posthumes pour eux-mesmes, n'en ayans aucune

connoissance ny jouissance. Cette opinion n'a pas failly d'estre plus communement suyvie, comme sont volontiers les pires et qui s'accommodent le plus à nos vitieuses inclinations[1]. Je croy que, si nous avions les livres que Cicero avoit escrit de la gloire[2], il nous en conteroit de belles : car cet homme là fut si pipé et forcené[3] de cette passion que, s'il eust osé, il fust, ce crois-je, volontiers tombé en l'excés où tombarent[4] d'autres : que la vertu mesme n'estoit desirable que pour l'honneur qui se tenoit tousjours à sa suite :

Paulum sepultæ distat inertiæ
Celata virtus :

qui est un' opinion si fauce et si vaine[5] que je suis dépit qu'elle ait jamais peu entrer en l'entendement d'homme qui eust cet honneur de porter le nom de philosophe. Si cela estoit vray, il ne faudroit estre vertueux qu'en public; et les operations de l'ame, où est le vray siege de la vertu, nous n'aurions que faire de les tenir en regle et en ordre, sinon autant qu'elles debvroient venir à la connoissance d'autruy[6].

---

1. Comme sont volontiers *celles qui* s'accommodent le plus à nos *inclinations*. Aristote luy donne le premier rang entre les biens externes : « Evite, comme deux extremes vicieux, l'immoderation et à la rechercher et à la fuyr. »
2. Avoit escrit *sur ce subject*.
3. Fut si *forcené*.
4. *Tomberent*.
5. *Et si vaine* [mots supprimés].
6. N'y va il donc que de faillir finement et subtilement?

La vertu est chose bien vaine et frivole si elle tire sa recommendation de la gloire. Pour neant entreprendrions nous de luy faire tenir son rang à part et la déjoindrions de la fortune ; car qu'est-il plus fortuite que la reputation[1] ? De faire que les actions soient connuës et veuës, c'est le pur ouvrage de la fortune[2]. Ceux qui apprennent

---

« Si tu sçais, dit Carneades, un serpent caché en ce lieu, auquel, sans y penser, se va seoir celuy de la mort duquel tu esperes profit, tu fais meschamment si tu ne l'en advertis, et d'autant plus que ton action ne doibt estre cognuë que de toy. » Si nous ne prenons de nous mesmes la loy de bien faire, si l'impunité nous est justice, à combien de sortes de meschancetez avons nous tous les jours à nous abandonner ! Ce que S Peduceus fit, de rendre fidelement cela que C. Plotius avoit commis à sa seule science de ses richesses, et ce que j'en ay faict souvent de mesme, je ne le trouve pas tant loüable comme je trouveroy execrable que nous y eussions failly ; et trouve bon et utile à ramentevoir en noz jours l'exemple de P. Sextilius Ruffus, que Cicero accuse pour avoir recueilly une heredité contre sa conscience, non seulement non contre les loix, mais par les loix mesmes. Et M. Crassus et Q. Hortensius, lesquels, à cause de leur authorité et puissance, ayants esté pour certaines quotitez appellez par un estranger à la succession d'un testament faux, à fin que par ce moyen il y establist sa part, se contenterent de n'estre participants de la fauceté et ne refuserent d'en tirer du fruict, assez couverts s'ils se tenoient à l'abry des accusations, et des tesmoins, et des loix. *Meminerint Deum se habere testem, id est, ut ego arbitror, mentem suam.*

1. *Profecto fortuna in omni re dominatur : ea res cunctas ex libidine magis quam ex vero celebrat obscuratque.*

2. C'est le sort qui nous applique la gloire selon sa temerité. Je l'ay veuë fort souvent marcher avant le merite et

à nos gens de guerre d'avoir l'honneur pour leur but et de ne chercher en la vaillance que la reputation [1], que gaignent-ils par là que de les instruire de ne se hazarder jamais qu'ils ne soient à la veue de leurs compaignons [2], et de prendre bien garde s'il y a des tesmoins avec eux [3] qui puissent rapporter nouvelles de leur vaillance [4], là où il se presente mille occasions de bien faire sans qu'on en puisse estre remarqué? Combien de belles actions particulieres s'ensevelissent dans la foule d'une bataille! Quiconque s'amuse à contreroller autruy pendant une telle meslée, il n'y est guiere embesoigné, et produit contre soy mesmes le tesmoignage qu'il rend des deportemens de ses compaignons [5]. A qui doivent Cæsar et Alexandre cette grandeur infinie de leur renommée qu'à la

---

souvent outrepasser le merite d'une longue mesure. Celuy qui, premier, s'advisa de la ressemblance de l'ombre à la gloire fit mieux qu'il ne vouloit : ce sont choses excellemment vaines. Elle va aussi quelque fois devant son corps, et quelque fois l'excede de beaucoup en longueur.

1. Ceux qui apprennent à *la noblesse* de ne chercher en la vaillance que *l'honneur, quasi non sit honestum quod nobilitatum non sit.*

2. De ne se hazarder jamais *si on ne les voit.*

3. *Avec eux* [mots supprimés]

4. De leur *valeur.*

5. *Vera et sapiens animi magnitudo, honestum illud quod maxime naturam sequitur in factis positum, non in gloria, judicat.* Toute la gloire que je pretens de ma vie, c'est de l'avoir vescue tranquille, tranquille non selon Metrodorus, ou Arcesilas, ou Aristippus, mais selon moy. Puisque la philosophie n'a sceu trouver aucune voye pour la tranquillité

fortune? Combien d'hommes a elle esteint sur le commencement de leur progrés, desquels nous n'avons aucune connoissance, qui y apportoient mesme courage que le leur, si le malheur de leur sort ne les eust arrestez tout court sur la naissance mesme de leurs entreprinses! Au travers de tant et si extremes dangers, il ne me souvient point avoir leu que Cæsar ait esté jamais blessé; mais d'Hannibal, je sçay bien qu'on le dit, et de Scanderberc[1] : mille et mille[2] sont morts de moindres perils que ceux qu'ils franchirent[3]. Infinies belles actions se doivent perdre sans tesmoignage avant qu'il en vienne une à profit. On n'est pas tousjours sur le haut d'une bresche ou à la teste d'une armée, à la veuë de son general, comme sur un eschaffaut. On est surpris entre la haye et le fossé; il faut tenter fortune contre un poullailler; il faut dénicher quatre chetifs harquebousiers d'une grange; il faut seul s'escarter de la trouppe et entreprendre seul, selon la necessité qui s'offre. Et si on prend garde, on trouvera, à mon advis, qu'il advient par experience que les moins esclattantes occasions sont les plus dangereuses, et qu'aux guerres qui se sont passées de nostre temps il s'est perdu plus de gens de bien

---

qu'il fust bonne en commun, que chacun la cherche en son particulier.

1. *Mais d'Hannibal,* etc. [mots supprimés].

2. *Et mille* [mots supprimés].

3. De moindres perils que *le moindre de ceux qu'il franchit.*

aux occasions legeres et peu importantes et à la contestation de quelque bicoque qu'és lieux dignes et honnorables[1].

Qui n'est homme de bien que par ce qu'on le sçaura et par ce qu'on l'en estimera mieux aprés l'avoir sceu, qui ne veut bien faire qu'en condition que sa vertu vienne à la connoissance des hommes, celuy-là n'est pas homme[2] de qui on puisse tirer beaucoup de service.

> Credo che'l resto di quel verno cose
> Facesse degne di tenerne conto;
> Ma fur sin' a quel tempo sì nascose,
> Che non è colpa mia s'hor' non le conto :
> Perchè Orlando a far l'opre virtuose,
> Più ch'a narrarle poi, sempre era pronto,
> Nè mai fu alcun' de li suoi fatti espresso,
> Senon quando hebbe i testimonii appresso.

Il faut aller à la guerre pour son devoir, et en attendre cette recompense, qui ne peut faillir à toutes belles actions, pour occultes qu'elles soient, non pas mesmes aux vertueuses pensées : c'est le contentement qu'une conscience bien reglée reçoit en soy de bien faire. Il faut estre vaillant pour soy-mesmes et pour l'avantage que c'est d'avoir

---

1. Qui tient sa mort pour mal employée si ce n'est en occasion signalée, au lieu d'illustrer sa mort, il obscurcit volontiers sa vie, laissant eschapper ce pendant plusieurs justes occasions de se hazarder ; et toutes les justes sont illustres assez, sa conscience les trompettant suffisamment à chacun. *Gloria nostra est testimonium conscientiæ nostræ.*

2. N'est pas *personne.*

son courage logé en une assiette ferme et asseurée contre les assauts de la fortune :

Virtus, repulsæ nescia sordidæ,
Intaminatis fulget honoribus,
Nec sumit aut ponit secures
Arbitrio popularis auræ.

Ce n'est pas pour la montre que nostre ame doit jouer son rolle, c'est chez nous, au dedans, où nuls yeux ne donnent que les nostres : là elle nous couvre de la crainte de la mort, des douleurs et de la honte mesme; elle nous asseure là de la perte de nos enfans, de nos amis et de nos fortunes, et, quand l'opportunité s'y presente, elle nous conduit aussi aux hazards de la guerre [1]. Ce profit est bien plus grand et bien plus digne d'estre souhaité et esperé que l'honneur et la gloire, qui n'est autre chose qu'un favorable jugement que les autres font de nous [2].

Il nous faut tirer [3] de toute une nation une douzaine d'hommes pour juger d'un arpent de terre; et le jugement de nos inclinations et de nos actions, la plus difficile matiere et la plus importante qui soit, nous la remettons à la voix du peuple [4] et de la tourbe, mere d'ignorance, d'injustice et d'inconstance [5]. Quiconque vise à luy

1. *Non emolumento aliquo, sed ipsius honestatis decore.*
2. Qu'*on fait* de nous.
3. Il *faut trier.*
4. A la voix *de la commune.*
5. Est-ce raison de faire dependre la vie d'un sage du

plaire[1], il n'a jamais faict; c'est une bute qui n'a ny forme ny prise[2]. Null' art, nulle soupplesse d'esprit pourroit conduire nos pas à la suitte d'un guide si desvoyé et si desreiglé. En cette confusion venteuse de bruits, de raports et opinions publiques[3] qui nous poussent, il ne se peut establir aucune route qui vaille. Ne nous proposons point une fin si flotante et volage, allons constamment aprés la raison : que l'approbation publique nous suyve par là, si elle veut; et, comme elle despend toute de la fortune, nous n'avons point loy de l'esperer plustost par autre voye que par celle là. Quand pour sa droiture je ne suyvrois le droit chemin, je le suyvrois pour avoir trouvé par experience qu'au bout du conte c'est communement le plus heureux et le plus utile[4]. Le marinier ancien disoit ainsin à Neptune en une grande tempeste : « O dieu, tu me sauveras si tu veux, tu me perdras si tu veux[5]; mais si tien-

---

jugement des fols? *An quidquam stultius quam quos singulos contemnas, eos aliquid putare esse universos?*

1. A *leur* plaire.

2. *Nil tam inæstimabile est quam animi multitudinis.* Demetrius disait plaisamment de la voix du peuple, qu'il ne faisoit non plus de recette de celle qui luy sortoit par en haut que de celle qui luy sortoit par en bas. Celuy là dit encore plus : *Ego hoc judico, si quando turpe non sit, tamen non esse non turpe, quum id a multitudine laudetur.*

3. Et opinions *vulgaires.*

4. *Dedit hoc providentia hominibus munus, ut honesta magis juvarent.*

5. *Si tu veux, tu me perdras.*

drai je tousjours droit mon timon. » J'ay veu de mon temps mill' hommes soupples, mestis, ambigus, et que nul ne doubtoit plus prudans mondains que moy, se perdre où je me suis sauvé :

Risi successu posse carere dolos[1].

Il y a je ne sçay quelle douceur naturelle à se sentir louer, mais nous luy prestons trop de beaucoup :

Laudari haud metuam, neque enim mihi cornea fibra est ;
Sed recti finemque extremumque esse recuso
Euge tuum et belle.

Je ne me soucie pas tant quel je sois chez autruy comme je me soucie quel je sois en moy mesme. Je veux estre riche de mes propres richesses, non des richesses empruntées[2]. Les estrangers ne voyent que les evenemens et apparences externes ; chacun peut faire bonne mine par le dehors, plein au dedans de fiebvre et d'effroy : ils ne voyent pas mon cœur, ils ne voyent que mes contenances. On a raison de descrier l'hipocrisie qui se trouve

---

1. Paul Æmyle, allant en sa glorieuse expedition de Macedoine, advertit sur tout le peuple à Rome de contenir leur langue de ses actions pendant son absence. Que la licence des jugements est un grand destourbier aux grands affaires ! d'autant que chacun n'a pas la fermeté de Fabius à l'encontre des voix communes, contraires et injurieuses, qui ayma mieux laisser desmembrer son authorité aux vaines fantasies des hommes que faire moins bien sa charge avec favorable reputation et populaire consentement.

2. Je veux estre riche *par moy*, non *par emprunt.*

en la guerre : car qu'est il plus aisé à un homme un peu pratic que de sçavoir gauchir [1] aux dangers et de contrefaire le mauvais, ayant le cœur plein de mollesse? Il y a tant de moyens d'eviter les occasions de se hazarder [2] que nous aurons trompé mille fois le monde avant que de nous engager à un dangereux pas; et lors mesme, nous y trouvant empétrez, nous sçaurons bien pour ce coup couvrir nostre jeu d'un bon visage et d'une parolle asseurée, quoy que l'ame nous tremble au dedans [3] :

Falsus honor juvat, et mendax infamia terret
Quem, nisi mendosum et mendacem?

Voylà comment tous ces jugemens qui se font des apparences externes sont merveilleusement incertains et douteux; et n'est nul asseuré tesmoing que chacun à soy-mesme [4]. En celles là combien avons nous de goujats compaignons de nostre gloire ! Celuy qui se tient ferme dans une tranchée descouverte, que faict il en cela que ne facent de-

---

1. A un homme *pratic* que de *gauchir*.

2. En particulier.

3. Et qui auroit l'usage de l'anneau Platonique, rendant invisible celuy qui le portoit au doigt si on luy donnoit le tour vers le plat de la main, assez de gens souvent se cacheroyent où il se faut presenter le plus, et se repentiroyent d'estre placez en lieu si honorable, auquel la necessité les rend asseurez.

4. Et n'est *aucun si* asseuré tesmoing *comme* chacun à soy-mesme.

vant luy cinquante pauvres pioniers qui luy ouvrent le pas et le couvrent de leurs corps pour cinq sous[1] de païe par jour?

Non, quicquid turbida Roma
Elevet, accedas, examenque improbum in illa
Castiges trutina : nec te quæsiveris extra.

Nous appellons agrandir nostre nom l'estandre et semer en plusieurs bouches; nous voulons qu'il y soit receu en bonne part et que cette sienne accroissance luy vienne à profit : voylà ce qu'il y peut avoir de plus excusable en ce dessein. Mais l'excés de cette maladie en va jusques là que plusieurs cerchent de faire parler d'eux en quelque façon que ce soit. Trogus Pompeius dict de Herostratus, et Titus Livius de Manlius Capitolinus, qu'ils estoyent plus desireux de grande que de bonne reputation. Ce vice est fort[2] ordinaire : nous nous soignons plus qu'on parle de nous que comment on en parle, et nous est assez que nostre nom coure par la bouche des hommes, de quelque goust qu'il y soit receu[3]; il semble que l'estre conneu, ce soit aucunement avoir sa vie et sa durée en la garde d'autruy. Moy, je sçay bien que[4] je ne suis que chez moy, et de cette autre

1. Cinq *sols*.
2. *Fort* [mot supprimé].
3. Que nostre nom coure par la bouche des hommes, *en quelque condition* qu'il y *coure*.
4. Moy, je *tiens* que.

mienne vie qui loge en la connoissance de mes amis[1], je sçay bien que je n'en sens fruict ny jouyssance que par la vanité d'une opinion fantastique. Et, quand je seray mort, je m'en resentiray encores beaucoup moins[2]; je n'auray plus de prise par où saisir la reputation : je ne vois pas par où[3] elle puisse me toucher ny arriver à moy. Et de m'attendre[4] que mon nom la reçoive, premierement je n'ay point de nom qui soit assez mien : car[5], de deux que j'en ay[6], l'un est commun à toute ma race, voire encore à d'autres. Il y a une famille à Paris et à Montpelier qui se surnomme Montaigne; une autre en Bretaigne et en Xaintonge, de la Montaigne. Le remuement d'une seule syllabe meslera nos fusées, de façon que j'auray part à leur gloire, et eux, à l'adventure, à ma honte; et si les miens se sont autresfois surnommez Eyquem, surnom qui touche encore une maison cogneuë en Angleterre. Quant à mon autre nom, il est à quiconque aura envie de le prendre; ainsi j'honoreray peut estre un crocheteur en ma place. Et puis, quand j'aurois une marque particuliere pour moy, que peut elle marquer quand je n'y suis plus? Peut elle

1. A la considerer nuë et simplement en soy.

2. Et si perdray tout net l'usage des vrayes utilitez, qui accidentalement la suyvent par fois.

3. Par où saisir la reputation, *ny* par où.

4. *Car* de m'attendre.

5. *Car* [mot supprimé].

6. Que *j'ay*.

designer[1] l'inanité? Quel proufit m'en revient il[2]?

> *Nunc levior cippus non imprimit ossa.*
> *Laudat posteritas: nunc non e manibus illis,*
> *Nunc non e tumulo fortunataque favilla*
> *Nascuntur violæ.*

Mais de cecy j'en ay parlé ailleurs. Au demeurant, en toute une bataille où dix mill' hommes sont estropiez[3] ou tuez, il n'en est pas quinze dequoy on parle[4]. Il faut que ce soit quelque grandeur bien eminente, ou quelque consequence d'importance que la fortune y ait jointe, qui face valoir un' action privée, non d'un harquebousier seulement, mais d'un capitaine : car de tuer un homme, ou deux, ou dix, de se presenter courageusement à la mort, c'est à la verité quelque chose à chacun de nous, car il y va de tout ; mais pour le monde ce sont choses si ordinaires, il s'en voit tant tous les jours, et en faut tant de pareilles pour produire un effect notable, que nous n'en pouvons attendre aucune particuliere recommandation.

> *Casus multis hic cognitus ac jam*
> *Tritus, et e medio fortunæ ductus acervo.*

De tant de miliasses de vaillans hommes qui

---

1. Et favorir.
2. *Quel proufit m'en revient il* [mots supprimés].
3. *Stropiez.*
4. *Lon* parle.

sont morts depuis quinze cens ans en France, les armes en la main, il n'y en a pas cent qui soyent venus à nostre cognoissance : la memoire non des chefs seulement, mais des batailles et victoires, est ensevelie [1]. Quoy, que des Romains mesmes et des Grecs, parmy tant d'escrivains et de tesmoins et tant de rares et nobles exploits, il en est venu si peu jusques à nous !

Ad nos vix tenuis famæ perlabitur aura.

Ce sera beaucoup si d'icy à cent ans on se souvient en gros que, de nostre temps, il y a eu des guerres civiles en France. Les Lacedemoniens sacrifioient aux Muses, entrant en bataille, afin que leurs gestes fussent bien et dignement escris, estimant que ce fust une faveur divine et non commune que les belles actions trouvassent des tesmoings qui leur sceussent donner vie et memoire. Pensons nous qu'à chaque arquebousade qui nous touche et à chaque hazard que nous courons il y ayt quant et quant [2] un greffier qui l'enrolle ? et cent greffiers outre cela le pourront escrire, desquels les registres [3] ne dureront que trois jours et ne viendront à la cognoissance de

1. Les fortunes de plus de la moitié du monde, à faute de registre, ne bougent de leur place et s'esvanoüissent sans durée. Si j'avois en ma possession les evenemens incognus, j'en penserois tres-facilement supplanter les cognus en toute espece d'exemples.

2. Il y ayt *soudain*.

3. Desquels les *commentaires*.

personne[1]. Nous n'avons pas la millieme partie des escrits anciens : c'est la fortune qui leur donne vie, ou plus courte, ou plus longue, selon sa faveur[2]. On ne faict pas des histoires de choses de si peu : il faut avoir esté chef à conquerir un empire ou un royaume, il faut avoir gaigné cinquante deux batailles assignées, tousjours plus foible en nombre d'hommes[3], comme Cæsar. Dix mille bons hommes[4] et plusieurs grands capitaines moururent à sa suite vaillamment et courageusement, desquels les noms n'ont duré qu'autant que leurs femmes et leurs enfans vesquirent,

Quos fama obscura recondit.

De ceux mesme que nous voyons bien faire, trois mois ou trois ans aprés qu'ils y sont demeurez, il ne s'en parle non plus que s'ils n'eussent jamais esté. Quiconque considerera avec juste mesure et proportion de quelles gens et de quels faits la gloire se maintient en la memoire des hommes[5], il trouvera qu'il y a de nostre siecle fort peu d'actions et fort peu de personnes qui y puissent pretendre part[6]. Combien avons nous veu d'hommes vertueux survivre à leur propre reputation,

---

1. A la *veuë* de personne.
2. Et ce que nous en avons, il nous est loisible de doubter si c'est le pire, n'ayans pas veu le demeurant.
3. *D'hommes* [mots supprimés].
4. Dix mille bons *compagnons*.
5. En la memoire des *livres*.
6. Pretendre *nul droict*.

qui ont veu et souffert esteindre en leur presence l'honneur et la gloire tres-justement acquise en leurs jeunes ans! Et, pour trois ans de cette vie fantastique et imaginere, allons nous perdant nostre vraye vie et essentielle, et nous engager à une mort perpetuelle. Les sages se proposent une plus belle et plus juste fin à une si importante entreprise[1]. Il seroit à l'advanture excusable à un peintre ou autre artisan, ou encores à un rhetoricien ou grammairien, de se travailler pour acquerir nom par ses ouvrages; mais les actions de la vertu, elles sont trop nobles d'elles mesmes pour rechercher autre loyer ou recompense[2] que de leur propre valeur, et notamment pour la chercher en la vanité des jugemens humains.

Si toute-fois cette fauce opinion sert au public à contenir les hommes en leur devoir, si le peuple en est esveillé à la vertu, si les princes sont touchez de voir le monde benir la memoire de Trajan et abominer celle de Neron; si cela les esmeut de voir le nom de ce grand voleur[3], autresfois si effroyable et si redoubté, maudit et outragé si librement par le premier escolier qui l'entreprend, qu'elle accroisse hardiment et qu'on la nourrisse entre nous le plus qu'on pourra[4]. Puis que les

---

1. *Recte facti, fecisse merces est : officii fructus, ipsum officium est.*

2. *Ou recompense* [mots supprimés].

3. De ce grand *pendart.*

4. Et Platon, employant toutes choses à rendre ses citoyens vertueux, leur conseille aussi de ne mespriser la

hommes, par leur insuffisance, ne se peuvent assez payer d'une bonne monnoye, qu'on y employe encore la fauce. Ce moyen a esté practiqué par tous les legislateurs, et n'est police où il n'y ait quelque meslange ou de vanité ceremonieuse ou d'opinion mensongere qui serve de bride à tenir le peuple en office. C'est pour cela que la pluspart ont leurs origines et commencemens fabuleux et enrichis de mysteres supernaturels. C'est cela qui a donné credit aux religions bastardes et les a faites favorir aux gens d'entendement; et pour cela que Numa et Sertorius, pour rendre leurs hommes de meilleure creance, les paissoyent de cette sottise, l'un que la nymphe Egeria, l'autre que sa biche blanche luy apportoit de la part des dieux tous les conseils qu'il prenoit [1]. La religion

---

bonne estimation des peuples; et dit que, par quelque divine inspiration, il advient que les meschans mesmes sçavent souvent, tant de parole que d'opinion, justement distinguer les bons des mauvais. Ce personnage et son pedagogue sont merveilleux et hardis ouvriers à faire joindre les operations et revelations divines tout par tout où faut l'humaine force; et, pour cette cause peut estre, l'appeloit Timon, en l'injuriant, le grand forgeur de miracles : *ut tragici poetæ confugiunt ad deum, cum explicare argumenti exitum non possunt.*

1. Et l'authorité que Numa donna à ses loix soubs tiltre du patronage de cette deesse, Zoroastre, legislateur des Bactrians et des Perses, la donna aux siennes sous le nom du dieu Oromazis; Trismegiste des Ægyptiens, de Mercure; Zamolxis des Scythes, de Vesta; Charondas des Chalcides, de Saturne; Minos des Candiots, de Juppiter; Lycurgus des

des Bedoins, comme dit le sire de Jouinville, portoit, entre autres choses, que l'ame de celuy d'entre eux qui mouroit pour son prince s'en alloit en un autre corps plus heureux, plus beau et plus fort que le premier : au moyen dequoy ils en hazardoient beaucoup plus volontiers leur vie :

In ferrum mens prona viris, animæque capaces
Mortis, et ignavum est rediture parcere vitæ.

Voylà une creance tressalutaire, toute vaine qu'elle soit. Chaque nation a plusieurs tels exemples chez soy ; mais ce subjet meriteroit un discours à part.

Pour dire encore un mot sur mon premier propos, je ne conseille non plus aux dames d'appeller honneur leur devoir[1], ny de nous donner[2] cette excuse en payement de leur refus : car je presuppose que leurs intentions, leur desir et leur volonté, qui sont pieces où l'honneur n'a que voir, d'autant qu'il n'en paroit rien au dehors, soyent encore plus reglées que les effects :

Quæ, quia non liceat, non facit, illa facit.

Lacedemoniens, d'Apollo ; Dracon et Solon des Atheniens, de Minerve ; et toute police a un dieu à sa teste, faucement les autres, veritablement celle que Moïse dressa au peuple de Judée sorty d'Ægypte.

1. *Ut enim consuetudo loquitur, id solum dicitur honestum quod est populari fama gloriosum* ; leur devoir est le marc, leur honneur n'est que l'escorce.

2. Ny *ne leur conseille* de nous donner.

L'offence et envers Dieu et en la conscience seroit aussi grande de le desirer que de l'effectuer. Et puis ce sont actions d'elles mesmes cachées et occultes ; il seroit bien-aysé qu'elles en desrobassent quelcune à la connoissance d'autruy, d'où l'honneur depend, si elles n'avoyent autre respect à leur devoir, et à l'affection qu'elles portent à la chasteté pour elle mesme [1].

CHAPITRE XVII

De la Præsumption.

Il y a une autre sorte de gloire, qui est une trop bonne opinion que nous concevons de nostre valeur. C'est un' affection inconsiderée, dequoy nous nous cherissons, qui nous represente à nous mesmes autres que nous ne sommes : comme la passion amoureuse preste des beautez et des graces au subjet qu'elle embrasse, et fait que ceux qui en sont espris trouvent, d'un jugement trouble et alteré, ce qu'ils ayment autre et plus parfaict qu'il n'est.

Je ne veux pas que, de peur de faillir de ce costé là, un homme se mesconnoisse pourtant, ny qu'il pense estre moins que ce qu'il est ; le juge-

---

1. Toute personne d'honneur choisit de perdre plus tost son honneur que de perdre sa conscience.

ment doit tout par tout maintenir son avantage[1] : c'est raison qu'il voye en ce subject, comme ailleurs, ce que la verité luy presente ; si c'est Cæsar, qu'il se treuve hardiment le plus grand capitaine du monde. Nous ne sommes que ceremonie : la ceremonie nous emporte, et laissons la substance des choses ; nous nous tenons aux branches et abandonnons le tronc et le corps. Nous avons apris aux dames de rougir oyant seulement nommer ce qu'elles ne craignent aucunement à faire ; nous n'osons appeller à droict nos propres parties et nos membres[2], et ne craignons pas de les employer à toute sorte de desbauches. La ceremonie nous defend d'exprimer par parolles les choses licites et naturelles, et nous l'en croyons ; la raison nous defend de n'en faire point d'illicites et illegitimes[3], et personne ne l'en croit. Je me trouve icy empestré és loix de la ceremonie, car elle ne permet ny qu'on parle bien de soy ny qu'on en parle mal. Nous la lairrons là pour ce coup.

Ceux que[4] la fortune (bonne ou mauvaise qu'on la doive appeller) a faict passer la vie en quelque eminent degré, ils peuvent par leurs actions publiques tesmoigner quels ils sont ; mais ceux qu'elle n'a employez qu'en foule[5], ils sont excusables s'ils

---

1. Son *droit*.
2. Nous n'osons appeller à droict *nos membres*.
3. D'illicites et *mauvaises*.
4. Ceux *de qui*.
5. Et de qui personne ne parlera, si eux mesmes n'en parlent.

prennent la hardiesse de parler d'eux mesmes à ceux [1] qui ont interest de les connoistre, à l'exemple de Lucilius :

Ille velut fidis arcana sodalibus olim
Credebat libris, neque, si male cesserat, usquam
Decurrens alio, neque si bene : quo fit ut omnis
Votiva pateat veluti descripta tabella
Vita senis.

Celuy là commettoit à ses papiers [2] ses actions et ses pensées par escrit [3], et s'y peignoit tel qu'il se sentoit estre [4].

Il me souvient donc que, dés ma plus tendre enfance, on remerquoit en moy je ne sçay quel port de corps et des gestes tesmoignants quelque vaine et sotte fierté. J'en veux dire premierement cecy, qu'il n'est pas inconvenient d'avoir des conditions et des propensions si propres et si incorporées en nous que nous n'ayons pas moyen de les sentir et reconnoistre. Et de telles inclinations naturelles, le corps en retient volontiers quelque pli sans nostre sceu et consentement. C'estoit une certaine mollesse affetée [5] qui faisoit un peu pancher la teste d'Alexandre sur un costé et qui rendoit le parler d'Alcibiades mol et gras : estans douez d'une extreme beauté, ils s'y aidoyent un

---

1. *Envers* ceux.
2. *A son papier.*
3. *Par escrit* [mots supprimés].
4. *Nec id Rutilio et Scauro citra fidem aut obtrectationi fuit*
5. C'estoit une *affetterie consente de sa beauté.*

peu sans y penser, par mignardise[1]. Julius Cæsar se gratoit la teste d'un doigt, qui est la contenance d'un homme remply de pensemens penibles; et Ciceron, ce me semble, avoit accoustumé de rincer le nez, qui signifie un naturel moqueur. Tels mouvemens peuvent arriver imperceptiblement en nous. Il y en a d'autres artificiels, dequoy je ne parle point, comme les bonnettades et reverences[2], par où on acquiert, le plus souvent à tort, l'honneur d'estre bien humble et courtois[3]. Je suis assez prodigue de bonnettades, notamment en esté, et n'en reçoys jamais sans revenche, de quelque qualité d'homme que ce soit, s'il n'est à mes gages. Je desirasse d'aucuns princes que je connois, qu'ils en fussent plus espargnans et justes dispensateurs : car, ainsin indiscrettement espanduës, elles ne portent plus de coup; si elles sont sans regard[4], elles sont sans effect. Entre les contenances desreglées, n'oublions pas la morgue de Constantius l'empereur[5], qui en publicq tenoit tousjours la teste droite, sans la contourner ou flechir ny çà ny là, non pas seulement pour regarder ceux qui le saluoient à costé, ayant le corps planté et[6] immobile, sans se laisser aller au branle de son coche, sans oser ny cracher, ny se

1. *Estans douez*, etc. [passage supprimé].
2. Comme les *salutations* et reverences.
3. On peut estre humble de gloire.
4. Sans *esgard*.
5. De *l'empereur Constantius*.
6. *Et* [mot supprimé].

moucher, ny essuyer le visage devant les gens. Je ne sçay si ces gestes qu'on remerquoit en moy estoient de cette premiere condition, et si à la verité j'avoy quelque occulte propension à ce vice, comme il peut bien estre, et ne puis pas respondre des bransles du corps; mais, quant aux bransles de l'ame, je veux icy confesser ce que j'en sens.

Il y a, ce me semble[1], deux parties en cette gloire : sçavoir est, de s'estimer trop, et n'estimer pas assez autruy. Quant au premier[2], j'ay en ge-

1. *Ce me semble* [mots supprimés].

2. Quant *à l'une*, il me semble premierement ces considerations devoir estre mises en compte : je me sens pressé d'une erreur d'ame qui me desplaist et comme inique, et encore plus comme importune. J'essaye à la corriger, mais l'arracher, je ne puis : c'est que je diminue du juste prix des choses que je possede, et hausse le prix aux choses d'autant qu'elles sont estrangeres, absentes et non miennes. Cette humeur s'espand bien loing. Comme la prerogative de l'authorité fait que les maris regardent les femmes propres d'un vicieux desdein, et plusieurs peres leurs enfants; ainsi fay-je, et entre deux pareils ouvrages poiseroy tousjours contre le mien, non tant que la jalousie de mon avancement et amendement trouble mon jugement et m'empesche de me satisfaire, comme que, d'elle mesme, la maistrise engendre mespris de ce qu'on tient et regente. Les polices, les mœurs loingtaines me flattent, et les langues; et m'apperçoy que le latin me pipe, par la faveur de sa dignité, au delà de ce qui luy appartient, comme aux enfants et au vulgaire. L'œconomie, la maison, le cheval de mon voisin, en egale valeur, vault mieux que le mien, de ce qu'il n'est pas mien. D'avantage que je suis tres-ignorant en mon faict, j'admire l'asseurance et promesse que chacun a de soy, là où il n'est quasi rien que je sçache sçavoir, ny que j'ose me respondre

neral cett' humeur[1] que de toutes les opinions que l'ancienneté a eües de l'homme[2], celles que j'embrasse plus volontiers et auxquelles je m'attache le plus, ce sont celles qui nous mesprisent, avilissent et aneantissent le plus. La philosophie ne me semble jamais avoir si beau jeu que quand elle combat nostre presomption et vanité, quand elle reconnoit de bonne foy son irresolution, sa foiblesse et son ignorance. Il me semble que la mere nourrisse des plus fauces opinions que nous ayons[3], et publiques et particulieres, c'est la trop bonne opinion que nous avons de nous. Ces gens qui se logent à chevauchons sur l'epicycle de Mercure, il me semble qu'ils m'arrachent les dens[4]: car en l'estude que je fay, duquel le subject c'est l'homme, trouvant une si extreme varieté de jugemens, un si profond labyrinthe de difficultez les unes sur les autres, tant de diversité et incertitude en l'eschole mesme de la sapience, vous pouvez penser, puis que ces gens là n'ont peu se

---

pouvoir faire. Je n'ay point mes moyens en proposition et par estat, et n'en suis instruit qu'aprés l'effect, autant doubteux de ma force que d'une autre force. D'où il advient, si je rencontre louablement en une besongne, que je le donne plus à ma fortune qu'à mon industrie, d'autant que je les desseigne toutes au hazard et en crainte.

1. *Pareillement*, j'ay en general *cecy*.

2. De l'homme *en gros*.

3. *Que nous ayons* [mots supprimés].

4. C'est la trop bonne opinion que *l'homme a de soy* Ces gens qui se *perchent* à chevauchons sur l'epicycle de Mercure, *qui voient si avant dans le ciel*, ils m'arrachent les dens.

resoudre de la connoissance d'eux mesmes et de leur propre condition, qui est continuellement presente à leurs yeux, qui est dans eux ; puis qu'ils ne sçavent comment branle ce qu'eux mesmes font branler, ny comment nous peindre et deschiffrer les ressorts qu'ils tiennent et manient eux mesmes, comment je les croirois de la cause du mouvement de la huictiesme sphere et[1] du flux et reflux de la riviere du Nil. La curiosité de connoistre les choses a esté donnée aux hommes pour fleau, dit la sacrosaincte Parole[2].

Mais, pour venir à mon particulier, il est bien difficile, ce me semble, que aucun autre s'estime moins, voire que aucun autre m'estime moins, que ce que je m'estime[3]. Car, à la verité, quand aux effects de l'esprit, en quelque façon que ce soit, il n'est jamais party de moy chose qui me contentast ; et l'approbation d'autruy ne m'a pas payé[4]. J'ay le goust[5] tendre et difficile, et no-

---

1. *Du mouvement de la huictiesme sphere et* [mots supprimés].

2. La *saincte Escriture.*

3. Je me tien de la commune sorte, sauf en ce que je m'en tiens, coulpable des deffectuositez plus basses et populaires, mais non desadvoüées, non excusées ; et ne me prise seulement que de ce que je sçay mon prix. S'il y a de la gloire, elle est infuse en moy superficiellement par la trahison de ma complexion, et n'a point de corps qui comparoisse à la veue de mon jugement ; j'en suis arrosé, mais non pas teint.

4. Ne me *paye pas.*

5. J'ay le *jugement.*

tamment en mon endroit : je me sens flotter et fleschir de foiblesse. Je me connoy tant que, s'il estoit party de moy chose qui me pleust, je le devroy sans doubte à la fortune[1] : je n'ay rien du mien dequoy contenter mon jugement[2]. J'ay la veue assez claire et reglée, mais à l'ouvrer elle se trouble : comme j'essaye plus evidemment en la poesie; je l'ayme infiniment, j'y voy assez cler aux ouvrages d'autruy[3] ; mais je fay, à la verité, l'enfant quand j'y veux mettre la main, je ne me puis souffrir. On peut faire le sot par tout ailleurs, mais non en la poesie :

Mediocribus esse poetis
Non dî, non homines, non concessere columnæ.

Pleust à Dieu que cette sentence se trouvast au front des boutiques de tous nos imprimeurs, pour en deffendre l'entrée à tant de versificateurs !

Verum
Nil securius est malo poeta[4].

---

1. *Je me connoy tant*, etc. [passage supprimé].
2. Dequoy *satisfaire* mon jugement.
3. Je *me cognois assez* aux ouvrages d'autruy.
4. Que n'avons nous de tels peuples! Dionysius le pere n'estimoit rien tant de soy que sa poësie. A la saison des jeux Olympiques, avec des chariots surpassant tous autres en magnificence, il envoya aussi des poëtes et des musiciens pour presenter ses vers, avec des tentes et pavillons dorez et tapissez royalement. Quand on vint à mettre ses vers en avant, la faveur et excellence de la prononciation attira sur le commencement l'attention du peuple ; mais, quand par aprés il vint à poiser l'ineptie de l'ouvrage, il entra premie-

Ce que je treuve passable[1] du mien, ce n'est pas de soy et à la verité, mais c'est à la comparaison d'autres choses pires, ausquelles je voy qu'on donne credit. Je suis envieux du bon-heur de ceux qui se sçavent resjouir et gratifier en leurs ouvrages[2], car c'est un moyen aisé de se donner du plaisir, puis qu'on le tire de soy-mesmes[3]. Les

---

rement en mespris, et, continuant d'aigrir son jugement, il se jetta tantost en furie et courut abbattre et deschirer par despit tous ces pavillons; et ce que ces chariots ne feirent non plus rien qui vaille en la course et que la navire qui rapportoit ses gents faillit la Sicile et fut par la tempeste poussée et fracassée contre la coste de Tarante, il tint pour certain que c'estoit l'ire des dieux irritez comme luy contre ce mauvais poëme. Et les mariniers mesmes eschappez du naufrage alloient secondant l'opinion de ce peuple, à laquelle l'oracle qui predit sa mort, sembla aussi aucunement soubscrire : il portoit que Dionysius seroit prés de sa fin quand il auroit vaincu ceux qui vaudroyent mieux que luy : ce qu'il interpreta des Carthaginois qui le surpassoyent en puissance; et, ayant affaire à eux, gauchissoit souvent la victoire et la temperoit, pour n'encourir le sens de cette prediction. Mais il l'entendoit mal : car le dieu marquoit le temps de l'advantage que par faveur et injustice il gaigna à Athenes sur les poëtes tragiques meilleurs que luy, ayant faict jouer à l'envy la sienne, intitulée *les Leneïens*; soudain aprés laquelle victoire il trespassa, et en partie pour l'excessive joye qu'il en conceut.

1. Ce que je trouve *excusable*.

2. En *leur besongne*.

3. Specialement s'il y a un peu de fermeté en leur opiniastrise. Je sçay un poëte à qui fort et foible, en foulle et en chambre, et le ciel et la terre crient qu'il n'y entend guere. Il n'en rabat pour tout cela rien de la mesure à quoy il s'est taillé, tousjours recommence, tousjours reconsulte et

miens, il s'en faut tant qu'ils me plaisent qu'autant de fois que je les retaste, autant de fois j'en reçois un nouveau mescontentement [1].

Cum relego, scripsisse pudet, quia plurima cerno,
Me quoque qui feci judice, digna lini.

J'ay tousjours une idée en l'ame, qui me presente une meilleure forme que celle que j'ay mis en besongne, mais je ne la puis exploiter. Et en mon imagination mesmes, je ne conçoy pas les choses en leur plus grande perfection : ce que je connoy par là, que ce que je voy produit par ces riches et grandes ames du temps passé, je le treuve bien loing au delà de l'extreme estendue de mon imagination [2]. Leurs ouvrages [3] ne me satisfont pas seulement et me remplissent, mais ils m'estonnent et transissent d'admiration. Je juge tresbien [4] leur beauté; je la voy, mais il m'est impossible de la representer [5]. Quoy que j'entreprenne, je doy un

---

tousjours persiste, d'autant plus ahurté en son advis qu'il touche à luy seul de le maintenir.

1. *Mes ouvrages*, il s'en faut tant qu'ils me *rient* qu'autant de fois que je les retaste, autant de fois je *m'en despite*.

2. Mais je ne la puis *saisir ny* exploicter; et *cette idée mesme n'est que du moyen estage. J'argumente* par là que *les productions de* ces riches et grandes ames du temps passé *sont* bien loing au delà de l'extreme estenduë de mon imagination *et souhaict*.

3. Leurs *escris*.

4. *Tresbien* [mot supprimé].

5. Je la voy, *sinon jusques au bout, au moins si avant qu'il* m'est impossible *d'y aspirer*.

sacrifice aux Graces, comme dict Plutarque de quelqu'un, pour pratiquer leur faveur :

> *Si quid enim placet,*
> *Si quid dulce hominum sensibus influit,*
> *Debentur lepidis omnia Gratiis.*

Or[1] elles m'abandonnent par tout; tout est grossier chez moy, il y a faute de garbe et de polissure[2] : je ne sçay faire valoir les choses pour le plus que ce qu'elles valent, ma façon n'ayde de[3] rien à la matiere. Voilà pourquoy il me la faut forte, qui aye beaucoup de prise et qui luise d'elle mesme[4]. Je ne sçay ny plaire, ny rejouyr, ny chatouiller : le meilleur conte du monde se seche entre mes mains et se ternit. Je ne sçay parler qu'en bon escient, et suis du tout abandonné[5] de cette facilité, que je voy en plusieurs de mes compaignons, d'entretenir les premiers venus et tenir en haleine toute une trouppe, ou amuser sans se lasser l'oreille d'un prince de toute sorte de pro-

---

1. *Or* [mot supprimé].
2. Il y a faute de *polissure* et de *beauté*.
3. *De* [mot supprimé].
4. Quand j'en saisi des populaires et plus gayes, c'est pour me suivre, moy qui n'aime point une sagesse ceremonieuse et triste, comme fait le monde, et pour m'egayer, non pour egayer mon style, qui les veut plustost graves et severes; aumoins si je doy nommer stile un parler informe et sans regle, un jargon populaire et un proceder sans definition, sans partition, sans conclusion, trouble, à la façon de celuy d'Amafanius et de Rabirius.
5. Du tout *desnué*.

pos, la matiere ne leur faillant jamais, pour cette grace qu'ils ont de sçavoir employer la premiere qui leur tombe en main [1], et l'accommoder à l'humeur et portée de ceux à qui ils ont affaire. Les princes n'ayment guere les discours fermes, ny moy à faire des contes. Ce que j'ay à dire, je le dis tousjours de toute ma force [2]; les raisons premieres et plus aisées, qui sont communément les mieux receues [3], je ne sçay pas les employer [4]. Si faut-il sçavoir relascher la corde à toute sorte de tons, et le plus aigu c'est [5] celuy qui vient le moins souvent en usage [6]. Il y a pour le moins autant de perfection à relever une chose vuide qu'à en soustenir une poisante : tantost il faut superficiellement manier les choses, tantost les profonder. Je sçay bien que la pluspart des hommes se tiennent en ce bas estage, pour ne concevoir les choses que par cette premiere escorse; mais si est-ce que les plus grands maistres, et sur tout Platon [7], on les void souvent, où l'occasion se

---

1. La premiere *venue*.

2. *Ce que j'ay à dire*, etc. [passage supprimé].

3. Les mieux *prinses*.

4. Mauvais prescheur de commune. De toute matiere je dy volontiers les plus extremes choses que j'en sçay. Cicero estime qu'és traictez de la philosophie le plus difficile membre soit l'exorde : s'il est ainsi, je me prens à la conclusion sagement.

5. *Est*.

6. En *jeu*.

7. Mais *je sçay aussi* que les plus grands maistres *et Xenophon et* Platon.

presente[1], se relascher à cette molle et basse façon[2], et populaire, de dire et traiter les choses, la soustenans des graces qui ne leur manquent jamais.

Au demeurant, mon langage n'a rien de facile et fluide : il est aspre, ayant ses dispositions libres et desreglées, et me plaist ainsi[3]; mais je sens bien que par fois je m'y laisse trop aller, et qu'à force de vouloir eviter l'art et l'affectation, j'y retombe d'une autre part :

Brevis esse laboro,
Obscurus fio[4].

Quand je voudroy suyvre[5] cet autre stile æquable, uny et ordonné, je n'y sçaurois advenir; et encore que les coupures et cadences de Saluste reviennent plus à mon humeur, si est-ce que je treuve Cæsar et plus admirable et moins aisé à imiter[6]; et si mon inclination me porte plus à l'imitation du parler de Seneque, je ne laisse pas d'estimer autant pour le moins celuy de Plutarque. Je suy la forme de dire qui est née avecques moy, simple et naïfve autant que je puis : d'où c'est à l'adventure que j'ay plus d'avantage à par-

1. *Où l'occasion se presente* [mots supprimés]
2. A cette *basse* façon.
3. Sinon par mon jugement, par mon inclination.
4. Platon dit que le long ou le court ne sont proprietez qui ostent ny qui donnent prix au langage.
5. Quand j'*entreprendrois de* suivre.
6. Et plus *grand* et moins aisé à *representer*.

ler qu'à escrire[1]; mais ce peut aussi estre que[2] le mouvement et action animent les parolles, notamment à ceux qui se remuent brusquement, comme je fay, et qui s'eschauffent. Le port, le visage, la voix, la robbe, l'assiette, peuvent donner quelque pris aux choses qui d'elles mesmes n'en ont guere, comme le babil. Messala se pleint en Tacitus de quelques accoustrements estroits de son temps, et de la façon des bancs où les orateurs avoient à parler, qui affoiblissoient leur eloquence.

Mon langage françois est alteré, et en la prononciation et ailleurs, par la barbarie de mon creu : car[3] je ne vis jamais homme des contrées de deçà qui ne sentist bien evidemment son ramage et qui ne blessast les oreilles qui sont pures françoises. Si n'est-ce pas pour estre fort entendu en mon perigordin, car je n'en ay non plus d'usage que de l'alemand, et ne m'en chaut guere[4]. Il y a bien au dessus de nous, vers les montaignes, un gascon pur[5], que je treuve singulierement beau,

---

1. Je ne laisse pas d'estimer *davantage* celuy de Plutarque. *Comme à taire, à dire aussi, je suy tout simplement ma forme naturelle :* d'où c'est à l'advanture que *je puis plus* à parler qu'à escrire.

2. *Mais ce peut aussi estre que* [mots supprimés].

3. *Car* [mot supprimé].

4. C'est un langage, comme sont autour de moy, d'une bande et d'autre, le Poittevin, Xaintongeois, Angoulemoisin, Lymosin, Auvergnat, brode, trainant, esfoiré.

5. *Pur* [mot supprimé].

et desirerois le sçavoir : car c'est un langage bref, signifiant et pressé [1], et à la verité un langage masle et militaire plus que aucun autre que j'entende [2].

Quant au latin, qui m'a esté donné pour maternel, j'ay perdu par des-accoustumance la promptitude de m'en pouvoir servir à parler [3]. Voylà combien peu je vaux de ce costé là.

La beauté est une piece de grande recommandation au commerce des hommes; c'est le premier moyen de conciliation des uns aux autres, et n'est homme si barbare et si rechigné qui ne se sente aucunement frappé de sa douceur. Le corps a une grand' part à nostre estre, il y tient un grand rang; ainsin [4] sa structure et composition sont de bien juste consideration. Ceux qui veulent desprendre nos deux pieces principales et les sequestrer l'une de l'autre, ils ont tort : au rebours, il les faut rejoindre et ratacher [5]; il faut ordonner à l'ame non de se tirer à quartier, de s'entretenir à part, de mespriser et abandonner le corps (aussi ne le sçauroit elle faire que par quelque singerie contrefaicte), mais de se r'allier à luy, de l'em-

---

1. Que je treuve singulierement beau, *sec, bref, signifiant.*

2. Autant nerveux et puissant et pertinent comme le françois est gracieux, delicat et abondant.

3. Ouï, et à escrire, en quoy autrefois je me faisoy appeller *maistre Jean.*

4. *Ainsi.*

5. Il les faut *r'accoupler* et *rejoindre.*

brasser, le cherir, luy assister, le contreroller, le conseiller, le redresser et ramener quand il se [1] fourvoye, l'espouser en somme et luy servir de vray [2] mary; à ce que leurs effects ne paroissent pas divers et contraires, ains accordans et uniformes. Les chrestiens ont une particuliere instruction de cette liaison : car ils sçavent que la justice divine embrasse cette societé et jointure du corps et de l'ame, jusques à rendre le corps capable des recompenses eternelles; et que Dieu regarde agir tout l'homme, et veut que l'homme entier reçoive [3] le chastiement, ou le loyer, selon ses demerites [4]. La premiere distinction qui aye esté entre les hommes, et la premiere consideration qui donna les præeminences aux uns sur les autres, il est vray-semblable que ce fut l'advantage de la beauté :

Agros divisere atque dedere
Pro facie cujusque et viribus ingenioque :
Nam facies multum valuit viresque vigebant.

Or je suis d'une taille un peu au dessoubs de

1. *Se* [mot supprimé].
2. *Vray* [mot supprimé].
3. Et veut qu'*entier il* reçoive.
4. La secte peripatetique, de toutes sectes la plus sociable, attribue à la sagesse ce seul soing de pourvoir et procurer en commun le bien de ces deux parties associées, et montre les autres sectes, pour ne s'estre assez attachées à la consideration de ce meslange, s'estre partializées, cette-cy pour le corps, cette autre pour l'ame, d'une pareille erreur, et avoir escarté leur subject, qui est l'homme, et leur guide qu'ils avouent en general estre nature.

la moyenne. Ce defaut n'a pas seulement de la laideur, mais encore de l'incommodité, à ceux mesmement qui ont des commandements et des charges : car l'authorité que donne une belle presence et majesté corporelle en est à dire[1]. Les Æthiopes et les Indiens, dit Aristote[2], elisants leurs roys et magistrats, avoient esgard à la beauté et procerité des personnes. Ils avoient raison, car il y a du respect pour ceux qui le suyvent, et pour l'ennemy de l'effroy, de voir à la teste d'une trouppe marcher un chef de belle et riche taille :

Ipse inter primos præstanti corpore Turnus
Vertitur, arma tenens, et toto vertice supra est.

Nostre grand Roy divin et celeste, duquel toutes les circonstances doivent estre remarquées avec soing et[3] religion et reverence, n'a pas refusé la recommandation corporelle, *speciosus forma præ filiis hominum*[4]. C'est un grand despit qu'on s'a-

1. C. Marius ne recevoit pas volontiers des soldats qui n'eussent six pieds de haulteur. *Le Courtisan* a bien raison de vouloir pour ce gentilhomme qu'il dresse une taille commune plustost que toute autre, et de refuser pour luy toute estrangeté qui le face montrer au doigt. Mais de choisir, s'il faut à cette mediocrité, qu'il soit plustost au deçà qu'au delà d'icelle, je ne le ferois pas à un homme militaire. Les petits hommes, dit Aristote, sont bien jolis, mais non pas beaux ; et se cognoist en la grandeur la grande ame, comme la beauté en un grand corps et hault.

2. Dit-*il*.

3. *Et* [mot supprimé].

4. Et Platon, avec la temperance et la fortitude, desire la beauté aux conservateurs de sa republique.

dresse à vous parmy vos gens pour vous demander : « Où est Monsieur? » et que vous n'ayez que le reste de la bonnetade qu'on fait à vostre barbier ou secretaire [1], comme il advint au pauvre Philopœmen. Estant arrivé le premier de sa troupe en un logis où on l'attendoit, son hostesse, qui ne le connoissoit pas et le voyoit d'assez mauvaise mine, l'employa d'aller un peu aider à ses femmes à puiser de l'eau, ou attiser du feu, pour le service de Philopœmen. Les gentils-hommes de sa suitte estans arrivez et l'ayant surpris embesongné à cette belle vacation, car il n'avoit pas failly d'obeyr au commandement qu'on luy avoit faict, luy demanderent ce qu'il faisoit là. « Je paie, leur respondit-il, la penitence de ma laideur [2]. » Les autres beautez sont pour les femmes ; la beauté de la taille est la seule beauté des hommes. Où est la petitesse, ny la largeur et rondeur du front, ny la blancheur et douceur des yeux, ny la mediocre forme du nez, ny la petitesse de l'oreille et de la bouche, ny l'ordre et blancheur des dents, ny l'épesseur bien unie d'une barbe brune à escorce de chataigne, ny le poil relevé, ny la juste proportion de teste, ny la frécheur du teint, ny l'air du visage agreable, ny un corps sans senteur, ou legitime proportion de membres, peuvent rendre un homme avenant [3].

1. Ou *à vostre* secretaire.

2. La *peine* de ma laideur.

3. Ny un corps sans senteur, *ny la juste* proportion de membres, peuvent *faire un bel homme*.

J'ay au demeurant la taille forte et ramassée, le visage non pas gras, mais plein, la complexion entre le jovial et le melancholique, moiennement sanguine et chaude,

Unde rigent setis mihi crura, et pectora villis,

la santé forte et allegre, jusques bien avant en mon aage, rarement troublée par les maladies. J'estois tel, car je ne me considere pas à cette heure que je suis engagé dans les avenuës de la vieillesse, ayant pieça franchy les quarante ans :

Minutatim vires et robur adultum
Frangit, et in partem pejorem liquitur ætas.

Ce que je seray doresenavant, ce ne sera plus qu'un demy estre, ce ne sera plus moy; je m'eschape tous les jours et me desrobe à moymesme [1] :

Singula de nobis anni prædantur euntes.

D'adresse et de disposition, je n'en ay point eu ; et si suis fils d'un pere le plus dispost qui se vid de son temps, et d'une allegresse [2] qui luy dura jusques à son extreme vieillesse. Il ne trouva guere homme de sa condition qui s'egalast à luy en tout exercice de corps : comme je n'en ay trouvé guiere aucun qui ne me surmontast, sauf qu'au courir [3], en quoy j'estoy des mediocres. De

1. A *moy*.
2. D'un pere *dispost*, et d'une allegresse.
3. Sauf *au* courir.

la musique, ny pour la voix que j'y ay tresinepte, ny pour les instrumens, on ne m'y a jamais sceu rien apprendre. A la danse, à la paume, à la luite, je n'y ay peu acquerir qu'une bien fort legere et vulgaire suffisance ; à nager, à escrimer, à voltiger et à sauter, nulle du tout. Les mains, je les ay si gourdes que je ne sçay pas escrire seulement pour moy, de façon que ce que j'ay barbouillé, j'ayme mieux le refaire que de me donner la peine de le demesler et relire [1], je ne sçay pas clorre à droit une lettre, ny ne sceuz jamais tailler de [2] plume, ny trancher à table qui vaille [3].

Mes conditions corporelles sont en somme tres-bien accordantes à celles de l'ame : il n'y a rien d'allegre et de soupple [4] ; il y a seulement une vigueur pleine, ferme et rassise [5]. Je dure bien à la peine ; mais j'y dure, si je m'y porte moy-mesme, et autant que mon desir m'y conduit,

Molliter austerum studio fallente laborem :

autrement, si je n'y suis alleché par quelque plaisir, et si j'ay autre guide que ma pure et libre volonté, je n'y vaux rien : car j'en suis là que, sauf

---

1. *Et relire* [mots supprimés]. Et ne ly guere mieux. Je me sens poiser aux escoutans : autrement bon clerc.

2. *De* [mot supprimé].

3. Ny equipper un cheval de son harnois, ny porter à poinct un oyseau et le lascher, ny parler aux chiens, aux oyseaux, aux chevaux.

4. *Et de soupple* [mots supprimés].

5. Pleine *et ferme*.

la santé et la vie, il n'est chose[1] que je veuille acheter au pris du tourment d'esprit et de la contrainte :

Tanti mihi non sit opaci
Omnis arena Tagi, quodque in mare volvitur aurum[2].

J'ay une ame libre et toute sienne, accoustumée à se conduire à sa poste, et n'ay eu jusques à cett' heure ny commandant ny maistre forcé; j'ay marché aussi avant et le pas qu'il m'a pleu. Cela m'a amolli et rendu inutile au service d'autruy, et ne m'a faict bon qu'à moy, estant d'ailleurs d'un naturel poisant, paresseux et fay neant : car, m'estant trouvé en tel degré de fortune dés ma naissance, que j'ay eu occasion de m'y arrester, je n'ay rien cerché et n'ay aussi rien pris[3] :

Non agimur tumidis velis Aquilone secundo;

---

1. Pourquoy je vueille ronger mes ongles et...

2. Extremement oisif, extremement libre, et par nature et par art, je presteroy aussi volontiers mon sang que mon soing.

3. J'ay une ame libre et toute sienne, accoustumée à se conduire à sa *mode. N'ayant eu* jusques à cett' heure ny commandant ny maistre forcé, j'ay marché aussi avant et le pas qu'il m'a pleu : cela m'a amolli et rendu inutile au service d'autruy et ne m'a faict bon qu'à moy; *et, pour moy, il n'a esté besoin de forcer ce naturel* poisant, paresseux et fay-neant. Car m'estant trouvé en tel degré de fortune dés ma naissance que j'ay eu occasion de m'y arrester (*une occasion pourtant que mille autres de ma cognoissance eussent prinse pour planche plustost à se passer à la queste, à l'agitation et inquietude*), je n'ay rien cherché et n'ay aussi rien pris.

Non tamen adversis ætatem ducimus Austris :
Viribus, ingenio, specie, virtute, loco, re,
Extremi primorum, extremis usque priores.

Estant né tel qu'il ne m'a fallu mettre en queste d'autres commoditez, je n'ay eu besoin que de la suffisance de me contenter, et sçavoir jouir doucement des biens que Dieu par sa liberalité m'avoit mis entre mains. Je n'ay gousté aucune sorte de travail, et suis tresmal instruit à me sçavoir contraindre, incommode à toute sorte d'affaires et negotiations penibles, n'ayant jamais guieres eu en maniement que moy. Eslevé en mon enfance d'une façon molle et libre, et lors mesme exempte de subjection rigoureuse, je suis devenu par là incapable de sollicitude, jusques là que j'ayme qu'on me cache mes pertes et les desordres qui me touchent : au chapitre de mes mises, je loge ce que me couste à nourrir et entretenir ma nonchalance [1] :

---

1. [Variante à partir du commencement du paragraphe :] Je n'ay eu besoin que de la suffisance de me contenter; qui est toutesfois un reglement d'ame, à le bien prendre, esgalement difficile en toute sorte de condition, et que par usage nous voyons se trouver plus facilement encores en la disette qu'en l'abondance ; d'autant, à l'advanture, que selon le cours de noz autres passions la faim des richesses est plus aiguisée par leur usage que par leur besoin, et la vertu de la moderation plus rare que celle de la patience ; et n'ay eu besoin que de jouyr doucement des biens que Dieu par sa liberalité m'avoit mis entre mains. Je n'ay gousté aucune sorte de travail ennuieux : je n'ay eu guere en maniement que mes affaires; ou, si j'en ay eu, ç'a esté en condition de les

Hæc nempe supersunt,
Quæ dominum fallant, quæ prosint furibus.

J'ayme à ne sçavoir pas le conte de ce que j'ay, pour sentir moins exactement ma perte. Je prie ceux qui vivent avec moy, où l'affection leur manque et les bons effects, de me piper et payer de bonnes apparences. A faute d'avoir assez de fermeté pour soufrir l'importunité des accidens contraires ausquels nous sommes subjects, et pour ne me pouvoir tenir tendu à regler et ordonner les affaires, je nourris autant que je puis en moy cett' opinion, m'abandonnant du tout à la fortune, de prendre toutes choses au pis, et ce pis là, me resoudre à le porter doucement et patiemment. C'est à cela seul que je travaille et le but auquel j'achemine tous mes discours. A un danger, je ne songe pas tant comment j'en eschapperay que combien peu il importe que j'en eschappe : quand j'y demeurerois, que seroit ce ? Ne pouvant reigler les evenemens, je me reigle moy-mesme, et m'applique à eux, s'ils ne s'appliquent à moy. Je

---

manier à mon heure et à ma façon, commis par gents qui s'en fioyent à moy et qui ne me pressoyent pas et me cognoissoyent. Car encore tirent les experts quelque service d'un cheval retif et poussif. Mon enfance mesme a esté conduicte d'une façon molle et libre et lors mesme exempte de subjection rigoureuse. Tout cela m'a donné une complexion delicate et incapable de sollicitude, jusque là que j'ayme qu'on me cache mes pertes et les desordres qui me touchent. Au chapitre de mes mises, je loge ce que ma nonchalance me couste à nourrir et entretenir.

n'ay guiere d'art pour sçavoir gauchir la fortune et luy eschapper ou la forcer, et pour dresser et conduire par prudence les choses à mon point. J'ay encore moins de patience[1] pour supporter le soing aspre et penible qu'il faut à cela; et la plus penible assiete pour moy, c'est estre suspens és choses qui pressent, et agité entre la crainte et l'esperance.

Le deliberer, voire és choses plus legieres, m'importune, et sens mon esprit plus empesché à souffrir le branle et les secousses diverses du doute et de la consultation, qu'à se rassoir et resoudre à quelque party que ce soit, aprés que la chance est livrée. Peu de passions m'ont troublé le sommeil; mais, des deliberations, la moindre me le trouble. Tout ainsi que des chemins, j'en evite volontiers les costez pandans et glissans, et me jette dans le battu le plus boueux et enfondrant, d'où je ne puisse aller plus bas, et y cherche seurté; aussi j'ayme les malheurs tous purs, qui ne m'exercent et tracassent plus aprés l'incertitude de leur rabillage, èt qui du premier saut me jettent droictement en la souffrance[2]. Aux evenemens je me porte virilement, en la conduicte puerillement : l'horreur de la cheute me donne plus de fiebvre que le coup. Le jeu ne vaut pas la

---

1. Moins de *tolerance.*

2. Et qui du premier saut me *poussent* droictement en la souffrance :

Dubia plus torquent mala.

chandelle : l'avaritieux a plus mauvais conte de sa passion que n'a le pauvre, et le jaloux que le cocu; et y a moins de mal souvant à perdre sa vigne qu'à la plaider. La plus basse marche est la plus ferme : c'est le siege de la constance; vous n'y avez besoing que de vous; elle se fonde là, et appuye toute en soy. Cet exemple d'un gentil'homme que plusieurs ont cogneu a il pas quelque air philosophique? Il se maria bien avant en l'aage, ayant passé en bon compaignon sa jeunesse, grand diseur, grand gaudisseur. Se souvenant combien la matiere de cornardise luy avoit donné dequoy parler et se moquer des autres, pour se mettre à couvert, il espousa une femme qu'il print au lieu où chacun en trouve pour son argent, et dressa avec elle ses alliances : « Bon jour, putain. — Bon jour, cocu »; et n'est chose dequoy plus souvent et ouvertement il entretinst chez luy les survenans que de ce sien dessein : par où il bridoit les occultes caquets des moqueurs et esmoussoit la pouinte de ce reproche.

Quant à l'ambition, qui est voisine de la presumption, ou fille plustost, il eust fallu, pour m'advancer, que la fortune me fust venu querir par le poing : car de me mettre en peine pour un' esperance incertaine, et me soubmettre à toutes les difficultez qui accompaignent ceux qui cerchent à se pousser en credit sur le commencement de leur progrez, je ne l'eusse sceu faire :

Spem pretio non emo.

Je m'atache à ce que je voy et que je tiens, et ne m'eslongne guiere du port :

Alter remus aquas, alter tibi radat arenas.

Et puis on n'arrive guiere [1] à ces avancements qu'en hazardant premierement le sien ; et je suis d'advis que, si ce qu'on a suffit à maintenir la condition en laquelle on est nay et dressé, c'est folie d'en lascher la prise sur l'incertitude de l'augmenter. Celuy à qui la fortune refuse dequoy planter son pied et establir un estre tranquille et reposé, il est pardonnable s'il jette au hazard ce qu'il a, puis qu'ainsi comme ainsi la necessité l'envoye à la queste [2]. Et j'excuse plustost un cabdet de mettre sa legitime au vent, que celuy à qui l'honneur de la maison est en charge, qu'on ne peut [3] voir necessiteux qu'à sa faute. J'ay bien trouvé le chemin plus court et plus aisé, avec le conseil de mes bons amis du temps passé, de me défaire de ce desir et de me tenir coy ;

Cui sit conditio dulcis sine pulvere palmæ :

jugeant aussi bien sainement de mes forces, qu'elles n'estoient pas capables de grandes choses, et me souvenant de ce mot du feu chancelier Olivier, que « les François sembloient [4] des guenons

1. On *arrive peu.*
2. *Capienda rebus in malis præceps via est.*
3. Qu'on ne peut *point.*
4. *Semblent.*

qui vont grimpant contremont un arbre, de branche en branche, et ne cessent d'aller jusques à ce qu'elles sont arrivées [1] à la plus haute branche, et y monstrent le cul quand elles y sont ».

Turpe est, quod nequeas, capiti committere pondus,
Et pressum inflexo mox dare terga genu.

Les qualitez mesmes qui sont en moy non reprochables, je les trouvois inutiles en ce siecle. La facilité de mes meurs, on l'eust nommée lascheté et foiblesse; la foy et la conscience s'y fussent trouvées scrupuleuses et superstitieuses; la franchise et la liberté, importune, inconsiderée et temeraire. A quelque chose sert le mal'heur. Il fait bon naistre en un siecle fort depravé: car, par comparaison d'autruy, vous estes estimé vertueux à bon marché. Qui n'est que parricide en mon temps [2] et sacrilege, il est homme de bien et d'honneur :

Nunc, si depositum non inficiatur amicus,
Si reddat veterem cum tota ærugine follem,
Prodigiosa fides et Tuscis digna libellis,
Quæque coronata lustrari debeat agna ;

et ne fut jamais temps et lieu où il y eust pour les princes loyer plus certain et plus grand proposé à la bonté et à la justice. Le premier qui s'avisera de se pousser en faveur et en credit par cette voye là, je suis bien deceu si à bon conte il

1. Soyent arrivées.
2. En nos jours.

ne devance ses compaignons. La force, la violance, peuvent quelque chose, mais non pas tousjours tout [1].

Par cette proportion, j'eusse esté moderé en mes vengeances, mol au resentiment des offences, tresconstant et religieux en l'observance de ma parolle, ny double, ny soupple, ny accommodant ma foy à la volonté d'autruy et aux occasions : j'eusse plustost laissé rompre le col aux affaires que de plier ma foy et ma conscience à leur service [2]. Car, quant à cette nouvelle vertu de faintise et de [3] dissimulation qui est à cest' heure si

---

1. Les marchans, les juges de village, les artisans, nous les voyons aller à pair de vaillance et science militaire avec la noblesse : ils rendent des combats honorables, et publiques et privez ; ils battent, ils deffendent villes en noz guerres presentes. Un prince estouffe sa recommendation emmy cette presse. Qu'il reluise d'humanité, de verité, de loyauté, de temperance et sur tout de justice, marques rares, incognuës et exilées. C'est la seule volonté des peuples dequoy il peut faire ses affaires, et nulles autres qualitez ne peuvent attirer leur volonté comme celles là, leur estants les plus utiles : *Nihil est tam populare quam bonitas.*

2. [Variante à partir du commencement du paragraphe :] Par cette proportion je me fusse trouvé grand et rare, comme je me trouve pygmée et populaire à la proportion d'aucuns siecles passez, ausquels il estoit vulgaire, si d'autres plus fortes qualitez n'y concurroient, de veoir un homme moderé en ses vengeances, mol au ressentiment des offences, religieux en l'observance de sa parolle, ny double, ny soupple, ny accommodant sa foy à la volonté d'autruy et aux occasions. Plustost lairrois-je rompre le col aux affaires que de plier ma foy pour leur service.

3. *De* [mot supprimé].

fort en credit, je la hay capitallement, et, de tous les vices, je n'en trouve aucun qui tesmoigne tant de lascheté et bassesse de cœur.

C'est un' humeur couarde et servile de s'aller desguiser et cacher sous un masque, de n'oser[1] se faire veoir tel qu'on est, et de n'oser montrer en publicq son visage[2]. C'est par là que nos hommes[3] se dressent à la perfidie : estants duicts à produire des parolles fauces, ils ne font pas conscience d'y manquer. Un cœur genereux et noble[4] ne doit point desmentir ses pensées; il se veut faire voir jusques au dedans[5] tel qu'il est, car il n'y a rien qui ne soit digne d'estre veu[6]. Apollonius disoit que c'estoit aux serfs de mantir, et aux libres de dire verité[7]. Il ne faut pas tous-

---

1. *Et* de n'oser.

2. *Et de n'oser montrer en publicq son visage* [mots supprimés].

3. *Par là* nos hommes.

4. *Et noble* [mots supprimés].

5. Tout y est bon, ou au moins tout y est humain. Aristote estime office de magnanimité hayr et aymer à descouvert, juger, parler avec toute franchise, et, au prix de la verité, ne faire cas de l'approbation ou reprobation d'autruy.

6. *Tel qu'il est*, etc. [passage supprimé].

7. C'est la premiere et fondamentale partie de la vertu; il la faut aymer pour elle mesme. Celuy qui dit vray, par ce qu'il y est d'ailleurs obligé et par ce qu'il sert, et qui ne craind point à dire mensonge, quand il n'importe à personne, il n'est pas veritable suffisamment. Mon ame, de sa complexion, refuit la menterie et haït mesme à la penser. J'ay un' interne vergongne et un remors piquant si par fois

jours dire tout, car ce seroit sottise; mais ce qu'on dit, il faut qu'il soit tel qu'on le pense, autrement c'est meschanceté. Je ne sçay quelle commodité ils attendent de se faindre et contrefaire sans cesse, si ce n'est de n'en estre pas creus lors mesme qu'ils disent verité, cela peut tromper une fois ou deux les hommes; mais de faire profession de se tenir couvert, et se vanter, comme ont faict aucuns de nos princes, qu'« ils jetteroient leur chemise au feu si elle estoit participante de leurs vrayes intentions », qui est un mot de l'ancien Metellus Macedonicus, et que[1] « qui ne sçait se faindre ne sçait pas regner », c'est tenir advertis ceux qui ont à les praticquer que ce n'est que piperie et mensonge qu'ils disent[2]. Ce seroit une grande simplesse à qui se lairroit amuser ny au visage ny aux paroles de celuy qui faict estat d'estre tousjours autre au dehors qu'il n'est au dedans, comme faisoit Tibere; et ne sçay quelle part telles gens peuvent avoir au commerce des hommes, ne produisans rien qui soit receu pour argent[3] contant. Qui est desloyal envers la verité l'est aussi envers le mensonge[4].

---

elle m'eschappe, comme par fois elle m'eschappe, les occasions me surprenans et agitans impremeditement.

1. *Que* [mot supprimé].

2. *Quo quis versutior et callidior est, hoc invisior et suspectior, detracta opinione probitatis.*

3. *Argent* [mot supprimé].

4. Ceux qui de nostre temps ont consideré, en l'establissement du devoir d'un prince, le bien de ses affaires seule-

Or, de ma part[1], j'ayme mieux estre importun et indiscret que flateur et dissimulé. J'advoue qu'il se peut mesler quelque pointe de fierté et d'opiniastreté à se tenir ainsin entier et ouvert[2] sans consideration d'autruy; et me semble que je deviens un peu plus libre où il le faudroit moins estre, et que je m'eschaufe par l'opposition du respect. Il peut estre aussi que je me laisse aller aprés ma nature à faute d'art. Presentant aux

---

ment et l'ont preferé au soing de sa foy et conscience, diroyent quelque chose à un prince de qui la fortune auroit rengé à tel poinct les affaires que pour tout jamais il les peust establir par un seul manquement et faute à sa parole. Mais il n'en va pas ainsin : on rechet souvent en pareil marché; on fait plus d'une paix, plus d'un traitté en sa vie. Le gain qui les convie à la premiere desloyauté, et quasi toujours il s'en presente comme à toutes autres meschancetez; les sacrileges, les meurtres, les rebellions, les trahisons, s'entreprennent pour quelque espece de fruit; mais ce premier gain apporte infinis dommages suyvants, jettant ce prince hors de tout commerce et de tout moyen de negotiation par l'exemple de cette infidelité. Solyman, de la race des Ottomans, race peu soigneuse de l'observance des promesses et paches, lors que de mon enfance il fit descendre son armée à Otrante, ayant sceu que Mercurin de Gratinare et les habitants de Castro estoyent detenus prisonniers, aprés avoir rendu la place, contre ce qui avoit esté capitulé par ses gents avec eux, manda qu'on les relaschast; et qu'ayant en main d'autres grandes entreprises en cette contrée là, cette desloyauté, quoy qu'elle eust apparence d'utilité presente, luy apporteroit pour l'advenir un descri et une deffiance d'infini prejudice.

1. Or, de *moy*.

2. Comme je suis.

grands cette mesme licence de langue et de contenance que j'apporte de ma maison, je sens combien elle decline vers l'indiscretion et incivilité; mais, outre ce que je suis ainsi faict, je n'ay pas l'esprit assez souple pour gauchir à une prompte demande et pour en eschaper par quelque destour, ny pour feindre une verité, ny assez de memoire pour la retenir ainsi feinte, ny certes assez d'asseurance pour la maintenir, et fois[1] le brave par foiblesse. Parquoy je m'abandonne à la nayfveté et à tousjours dire ce que je pense, et par complexion, et par discours[2], laissant à la fortune d'en conduire l'evenement[3].

C'est un outil de merveilleux service que la memoire, et sans lequel le jugement faict bien à peine son office; elle me manque du tout. Ce qu'on me voudroit proposer, il faudroit que ce fust à parcelles[4], car de respondre à un propos où il y eust plusieurs divers chefs, il n'est pas en ma puissance. Je ne sçaurois recevoir une charge sans tablettes; et quand j'ay un propos de consequence à tenir, s'il est de longue haleine, je suis reduit à cette vile[5] necessité d'apprendre par

---

1. Et *fais*.

2. Et par *dessein*.

3. Aristippus disoit le principal fruit qu'il eust tiré de la philosophie estre qu'il parloit librement et ouvertement à chacun.

4. Ce qu'on me *veut* proposer, il *faut* que ce soit à parcelles.

5. Et miserable.

cœur[1] ce que j'ay à dire; autrement je n'auroy ny façon ny asseurance, estant en crainte que ma memoire vinst à me faire un mauvais tour[2]. Or, plus je m'en defie, plus elle se trouble; elle me sert mieux par rencontre. Il faut que je la solicite nonchalamment : car, si je la presse, elle s'estonne; et depuis qu'ell' a commencé à chanceler, plus je la presse[3], plus elle s'empestre et embarrasse; elle me sert à son heure, non pas à la mienne.

Ce que je sens[4] en la memoire, je le sens en plusieurs autres parties. Je fuis le commandement, l'obligation et la contrainte. Ce que je fais aysément et naturellement, si je m'ordonne de le faire par une expresse et prescrite ordonnance, je ne le sçay plus faire[5]. Au corps mesme, les membres qui ont quelque liberté et jurisdiction plus particuliere sur eux me refusent[6] leur obeyssance quand je les destine et attache à certain point et heure de service necessaire. Cette preordonnance contrainte et tyrannique les rebute; ils se croupissent d'effroy ou de despit, et se transissent.

---

1. Par cœur, mot à mot.

2. Mais ce moyen m'est non moins difficile : pour apprendre trois vers, il m'y faut trois heures; et puis, en un propre ouvrage, la liberté et authorité de remuer l'ordre, de changer un mot, variant sans cesse la matiere, la rend plus malaisée à arrester en la memoire de son autheur.

3. Plus je la *sonde*.

4. *Cecy* que je sens.

5. Je ne *sçay* plus *le* faire.

6. Par fois.

Autresfois, estant en lieu où c'est discourtoisie barbaresque de ne respondre à ceux qui vous convient à boire, quoy qu'on m'y traitast avec toute liberté, j'essaiay de faire le bon compaignon en faveur des dames qui estoyent de la partie, selon l'usage du pays; mais il y eut du plaisir, car cette menasse et preparation d'avoir à m'efforcer outre ma coustume et mon naturel m'estoupa de maniere le gosier que je ne sceuz avaller une seule goute, et fus privé de boire pour le besoing mesme de mon repas : je me trouvay saoul et desalteré par tant de brevage que mon imagination avoit preoccupé. Cet effaict est plus apparent en ceux qui ont l'imagination plus vehemente et puissante ; mais il est pourtant naturel, et n'est nul[1] qui ne s'en ressante aucunement. On offroit à un excellant archer condamné à la mort de luy sauver la vie, s'il vouloit faire voir quelque notable preuve de son art : il refusa de s'en essayer, craignant que la trop grande contention de sa volonté luy fist fourvoier la main, et qu'au lieu de sauver sa vie, il perdist encore la reputation qu'il avoit acquise au tirer de l'arc. Un homme qui pense ailleurs ne faudra point, à un pousse prés, de refaire tousjours un mesme nombre et mesure de pas au lieu où il se promene; mais, s'il y est avec attention de les mesurer et conter, il trouvera que ce qu'il faisoit par nature et par

1. Et n'est *aucun*.

hazard, il ne le faira pas si exactement par dessein.

Ma librerie, qui est des belles entre les libreries de village, est assise à un coin de ma maison. S'il me tombe en fantasie chose que j'y veuille aller cercher ou escrire, de peur qu'elle ne m'eschappe en traversant seulement ma court, il faut que je la donne en garde à quelqu'autre. Si je m'enhardis, en parlant, à me destourner tant soit peu de mon fil, je ne faux jamais de le perdre : qui faict que je me tiens, en mes discours, contraint, sec et resserré. Les gens qui me servent, il faut que je les appelle par le nom de leurs charges ou de leur pays, car il m'est tres-malaisé de retenir des noms; je diray bien qu'il a trois syllabes, que le son en est rude, qu'il commence ou termine par telle lettre; et, si je durois à vivre long temps, je ne croy pas que je n'oubliasse mon nom propre, comme ont faict d'autres. Messala Corvinus fut deux ans n'ayant trace aucune de memoire[1]; et, pour mon interest, je rumine souvent quelle vie c'estoit que la sienne[2], et si sans cette piece il me restera assez pour me soustenir avec quelque aisance; et, y regardant de prés, je crains que ce defaut, s'il est parfaict, perde quasi[3] toutes les functions de l'ame :

Plenus rimarum sum, hac atque illac effluo.

---

1. Ce qu'on dit aussi de George Trapezonce.
2. Que la *leur*.
3. *Quasi* [mot supprimé].

Il m'est advenu plus d'une fois d'oublier le mot que j'avois[1] donné ou receu d'un autre[2]. C'est le receptacle et l'estuy de la science que la memoire : l'ayant si deffaillante, je n'ay pas fort à me plaindre si je ne sçay guere. Je sçay en general le nom des arts et ce dequoy elles traictent[3], mais rien au delà. Je feuillette les livres, je ne les estudie pas : ce qui m'en demeure, c'est chose que je ne reconnois plus estre d'autruy. C'est cela seulement dequoy mon jugement a faict son profict, les discours et les imaginations dequoy il s'est imbu ; l'autheur, le lieu, les mots et autres circonstances, je les oublie incontinent ; et suis si excellent en l'oubliance que mes escrits mesmes et compositions, je ne les oublie pas moins que le reste. On m'allegue tous les coups à moy-mesme sans que je le sente : qui voudroit sçavoir d'où sont les vers et exemples que j'ay icy entassez me mettroit en peine de le luy dire ; et si ne les ay mendiez qu'és portes nobles et fameuses[4], ne me contentant pas qu'ils fussent riches, s'ils ne venoient encore de main riche et honorable : l'authorité y concurre quant et la raison[5].

---

1. Trois heures auparavant.

2. Et d'oublier où j'avoy caché ma bourse, quoy qu'en die Cicero : je m'ayde à perdre ce que je serre particulierement. *Memoria certe non modo philosophiam, sed omnis vitæ usum omnesque artes una maxime continet.*

3. *Ils* traictent.

4. Qu'és portes *cognuës* et fameuses.

5. Ce n'est pas grande merveille si mon livre suit la for-

Outre le deffaut de la memoire, j'en ay d'autres qui aydent beaucoup à mon ignorance: j'ay l'esprit tardif et mousse; le moindre nuage luy arreste sa pointe, en façon que (pour exemple) je ne luy proposay jamais enigme si aisé qu'il sceust desvelopper. Il n'est si vaine subtilité qui ne m'empesche; aux jeux, où l'esprit a sa part, des échets, des cartes, des dames et autres, je n'y comprens que les plus grossiers traicts. L'apprehension, je l'ay lente et embrouillée; mais ce qu'elle tient une fois, elle le tient bien et l'embrasse bien universellement, estroitement et profondement, pour le temps qu'elle le tient. J'ay la veuë longue, saine et entiere, mais qui se lasse aiséement au travail et se charge; à cette occasion, je ne puis avoir commerce [1] avec les livres que par le moyen du service d'autruy. Le jeune Pline instruira ceux qui ne l'ont essayé combien ce retardement est important à ceux qui s'adonnent à cette occupation.

Il n'est point ame si chetifve et brutale en laquelle on ne voye reluire quelque faculté particuliere; il n'y en a point de si ensevelie qui ne face une saillie par quelque coin [2]. Et comment cela advienne [3] qu'une ame, aveugle et endormie

---

une des autres livres et si ma memoire desempare ce que j'escry comme ce que je ly, et ce que je donne comme ce que je reçoy.

1. Avoir *long* commerce.

2. Par quelque *bout*.

3. *Il* advienne.

à toutes autres choses, se trouve vifve, claire et excellente à certain particulier effect, il s'en faut enquerir aux maistres; mais les belles ames, ce sont les ames universelles, ouvertes et prestes à tout[1] : ce que je dy pour accuser la mienne; car, soit par foiblesse ou nonchalance (et de mettre à nonchaloir ce qui est à nos pieds, ce que nous avons entre-mains, ce qui regarde de plus prés le service de nostre vie, c'est à mon advis une bien lourde faute)[2], il n'en est point une si inepte et si ignorante que la mienne de plusieurs telles choses vulgaires et qui ne se peuvent sans honte ignorer. Il faut que j'en conte quelques exemples.

Je suis né et nourry aux champs et parmy le labourage; j'ay des affaires et du mesnage en main, depuis que ceux qui me devançoient en la possession des biens que je jouys m'ont quitté leur place. Or je ne sçay conter ny à get ny à plume; la pluspart de nos monnoyes, je ne les connoy pas; ny ne sçay la difference de l'un grain à l'autre, ny en la terre, ny au grenier, si elle n'est pas trop apparente, ny à peine celle d'entre les choux et les laictues de mon jardin. Je n'entens pas seulement les noms des premiers outils du mesnage, ny les plus grossiers principes de l'agriculture, et que les enfans sçavent; moins aux arts mechaniques, en la trafique et en la connois-

---

1. Si non instruites, au moins instruisables.

2. Ce qui regarde de plus prés l'*usage* de *la* vie, c'est *chose bien eslongnée de mon dogme.*

sance des estoffes[1], diversité et nature des fruicts, de vins, de viandes, ny à dresser un oiseau, ny à medeciner un cheval ou un chien; et, puis qu'il me faut faire la honte toute entiere, il n'y a pas un mois qu'on me surprint ignorant dequoy le levain servoit à faire du pain[2]. On conjectura anciennement à Athenes une inclination[3] à la mathematique en celuy à qui on voioit ingenieusement agencer et fagotter une charge de brossailles. Vrayement on tireroit de moy une bien contraire conclusion : car qu'on me donne tout l'apprest d'une cuisine, me voilà à la faim.

Par ces traits de ma confession, on en peut imaginer d'autres à mes despens; mais quel que je me face connoistre, pourveu que je me face connoistre tel que je suis, je fay mon effect; et si ne m'excuse pas d'oser mettre par escrit des propos si ineptes et frivoles[4] que ceux-cy. La bassesse du sujet, qui est moy, n'en peut souffrir de plus pleins et solides; et, au demeurant, c'est une humeur nouvelle et fantastique qui me presse, il la faut laisser courir[5]. Tant y a que, sans l'advertissement d'autruy, je voy assez ce peu[6] que tout cecy vaut et poise, et la hardiesse et temerité de

1. Des *marchandises*.

2. Et que c'estoit que faire cuver du vin.

3. Une *aptitude*.

4. Si *bas* et frivoles.

5. La bassesse du sujet *m'y contrainct. Qu'on accuse si on veut mon project, mais mon progrez, non.*

6. *Le* peu.

mon dessein[1]. C'est assez que[2] mon jugement ne se defferre poinct, duquel ce sont icy les essais :

Nasutus sis usque licet, sis denique nasus,
Quantum noluerit ferre rogatus Athlas,
Et possis ipsum tu deridere Latinum,
Non potes in nugas dicere plura meas
Ipse ego quam dixi : quid dentem dente juvabit
Rodere? carne opus est, si satur esse velis.
Ne perdas operam : qui se mirantur, in illos
Virus habe; nos hæc novimus esse nihil.

Je ne suis pas obligé à ne dire point de sottises, prouveu que je ne me trompe pas à les mesconnoistre[3]; et de faillir à mon escient, cela m'est si ordinaire que je ne faux guere d'autre façon, je ne faux guere fortuitement. C'est peu de chose de prester à la temerité de mes humeurs les actions ineptes, puis que je ne me puis pas deffendre d'y prester ordinairement les vitieuses.

Je vis un jour, à Barleduc, qu'on presentoit au roy François second, pour la recommandation de la memoire de René, roy de Sicile, un pourtraict qu'il avoit luy-mesmes fait de soy. Pourquoy n'est-il loisible de mesme à un chacun de se peindre de la plume comme il se peignoit d'un creon, et ne puis-je representer ce que je trouve de moy, quel qu'il soit[4]? Je ne veux donc pas oublier encor cette cicatrice, bien mal propre à produire en

---

1. Vaut et poise et la *folie* de mon dessein.
2. C'est *prou* que.
3. A les *cognoistre*.
4. *Et ne puis-je representer*, etc. [passage supprimé].

public : c'est l'irresolution, qui est un vice tres-incommode[1] à la negociation des affaires du monde; je ne sçay pas prendre party és entreprinses doubteuses :

> Ne si, ne no, nel cor mi suona intero.

Je sçay bien soustenir une opinion, mais non pas la choisir. Par ce que és choses humaines, à quelque bande qu'on panche, il se presente force apparences qui nous y confirment[2], de quelque costé que je me tourne, je me fournis tousjours assez de raisons[3] et de vray-semblance pour m'y maintenir : ainsi j'arreste chez moy le doubte et la liberté de choisir, jusques à ce que l'occasion me presse; et lors, à confesser la verité, je jette le plus souvent la plume au vent, comme on dict, c'est à dire je m'abandonne[4] à la mercy de la fortune; une bien legere inclination et circonstance m'emporte :

> *Dum in dubio est animus, paulo momento huc atque illuc impellitur.*

L'incertitude de mon jugement est si également balancée en la pluspart des occurrences que je compromettrois volontiers à la decision du sort et

---

1. C'est l'irresolution, *defaut* tres-incommode.
2. Et le philosophe Chrysippus disoit qu'il ne vouloit apprendre de Zenon et Cleanthez, ses maistres, que les dogmes simplement : car, quant aux preuves et raisons, il en fourniroit assez de luy-mesme.
3. Assez de *cause*.
4. Comme on dict, *et* m'abandonne.

des dets; et remarque avec une[1] grande consideration de nostre foiblesse humaine les exemples que l'histoire divine mesme nous a laissez de cet usage de remettre à la fortune et au hazard la determination des élections és choses doubteuses : *sors cecidit super Mathiam*[2]. Ainsi, je ne suis propre qu'à suyvre, et me laisse aysément emporter à la foule : je ne me fie pas assez en mes forces pour entreprendre de commander, ny guider, ny mesme conseiller[3]; je suis bien aise de trouver mes pas trassez par autruy[4]. S'il faut courre le hazard d'un chois incertain, j'ayme mieux que ce soit soubs un autre, qui s'asseure[5] plus de ses opinions et les espouse plus que je ne fay les miennes, ausquelles je trouve le fondement et le plant glissant.

Et si suis difficile au change[6], d'autant que j'apperçois aux opinions contraires une pareille foiblesse[7]. Notamment aux affaires politiques, il me semble qu'il[8] y a un beau champ ouvert au bransle et à la contestation :

---

1. *Une* [mot supprimé].

2. La raison humaine est un glaive double et dangereux ; et en la main mesme de Socrates, son plus intime et plus familier amy, voyez à quants de bouts c'est un baston.

3. *Ny mesme conseiller* [mots supprimés].

4. Par *les autres*.

5. Soubs *tel* qui s'asseure.

6. Et si *ne suis pas trop facile pourtant* au change.

7. *Ipsa consuetudo assentiendi periculosa esse videtur et lubrica*.

8. *Il me semble que* [mots supprimés].

Justa pari premitur veluti cum pondere libra
Prona, nec hac plus parte sedet, nec surgit ab illa.

Les discours de Machiavel, pour exemple, estoient assez solides pour le subject, si y a-il eu grand' aisance à les combattre; et ceux qui les ont combatus [1] n'ont pas laissé moins de facillité à combatre les leurs. Il s'y trouveroit tousjours, à un tel argument, dequoy y fournir responses, dupliques, repliques, tripliques, quadrupliques, et cette infinie contexture de debats que nostre chicane a alongé tant qu'elle a peu en faveur des procez :

Cædimur, et totidem plagis consumimus hostem,

les raisons n'y ayant guere autre fondement que l'experience, et la diversité des evenements humains nous fournissant infinis exemples à toute sorte de visages [2]. Un sçavant personnage de nostre temps dit qu'en nos almanacs, où ils disent chaud, qui voudra dire froid, et, au lieu de sec, humide, et mettre tousjours le rebours de ce qu'ils pronostiquent, s'il devoit entrer en gageure de l'evenement de l'un ou l'autre, qu'il ne se soucieroit pas quel party il prinst, sauf és choses où il n'y peut eschoir incertitude, comme de promettre à Noel des chaleurs extremes, et à la Sainct Jean des rigueurs de l'hiver. J'en pense de mesmes de ces discours politiques : à quelque

1. Et ceux qui *l'ont faict*.

2. Nous *presentant* infinis exemples à toutes sortes de *ormes*.

rolle qu'on vous mette, vous avez aussi beau jeu que vostre compagnon, pourveu que vous ne veniez à choquer les principes trop grossiers et apparens. Et pourtant, selon mon humeur, és affaires publiques, il n'est aucun si mauvais train, pourveu qu'il aye de l'aage et de la constance, qui ne vaille mieux que le changement et le remuement. Nos meurs sont extremement corrompuës, et panchent d'une merveilleuse inclination vers l'empirement; de nos loix et usances, il y en a plusieurs barbares et monstrueuses : toutesfois, pour la difficulté de nous mettre en meilleur estat et le danger de ce crollement, si je pouvoy mettre une cheville[1] à nostre rouë et l'arrester en ce point, je le ferois de bon cœur :

Nunquam adeo fœdis adeoque pudendis
Utimur exemplis ut non pejora supersint.

Le pis que je trouve en nostre estat, c'est l'instabilité; et que nos loix, non plus que nos vestemens, ne peuvent prendre aucune forme arrestée. Il est bien aisé d'accuser d'imperfection une police, car toutes choses mortelles en sont pleines; il est bien aisé d'engendrer à un peuple le mespris de ses anciennes observances, jamais homme n'entreprint ce roile[2] qui n'en vinst à bout; mais d'y restablir un meilleur estat en la place de celuy

1. *Planter* une cheville.
2. N'entreprint *cela*.

qu'on a ruiné, à cela[1] plusieurs se sont morfondus de ceux qui l'avoient entreprins[2].

Somme, pour revenir à moy, ce seul par où je m'estime quelque chose, c'est ce en quoy jamais homme ne s'estima deffaillant : ma recommendation est vulgaire, commune et populaire, car qui a jamais cuidé avoir faute de jugement[3] ? Ce seroit une proposition qui impliqueroit en soy de la contradiction[4] : s'accuser en ce subject là, ce seroit se justifier[5], et se condamner, ce seroit s'absoudre. Il ne fut jamais crocheteur ny femmelette qui ne pensast avoir assez de sens pour sa provision. Nous reconnoissons ayséement és autres l'advantage du courage, de la force[6], de l'experience, de la disposition, de la beauté et de la noblesse[7]; mais l'advantage du jugement, nous

---

1. A *cecy*.

2. Je fay peu de part à ma prudence de ma conduitte : je me laisse volontiers mener à l'ordre public du monde. Heureux peuple, qui fait ce qu'on commande mieux que ceux qui commandent, sans se tourmenter des causes ; qui se laisse mollement rouller aprés le roullement celeste. L'obeyssance n'est jamais pure ny tranquille en celuy qui raisonne et qui plaide.

3. Avoir faute de *sens*.

4. C'est une maladie qui n'est jamais où elle se voit : elle est bien tenace et forte, mais laquelle pourtant le premier rayon de la veuë du patient perce et dissipe, comme le regard du soleil un brouïllas opaque.

5. S'accuser, *ce seroit s'excuser en ce subject là*.

6. Corporelle.

7. *Et de la noblesse* [mots supprimés].

ne le cedons à personne, et les raisons qui partent du simple discours naturel en autruy, il nous semble qu'elles sont nostres [1]. La science, le stile et telles autres [2] parties que nous voyons és ouvrages estrangers, nous sentons bien aiséement si elles surpassent nos forces [3]; mais les simples productions du discours et de l'entendement [4], chacun pense qu'il estoit en luy de les trouver [5] toutes pareilles, et en apperçoit malaisement le poids et la difficulté [6]. Ainsi, c'est une sorte d'exercitation de laquelle on doit esperer fort peu de recommandation et de louange, et une nature de composition de peu de credit [7]. Le plus sot homme

---

1. Il nous semble qu'*il n'a tenu qu'à regarder de ce costé la que nous ne les ayons trouvées.*

2. *Autres* [mot supprimé].

3. Nous *touchons* bien aysément si elles surpassent *les nostres.*

4. Mais les simples productions *de l'entendement.*

5. De les *rencontrer.*

6. Si ce n'est, et à peine, en une extreme et incomparable distance; et qui verroit bien à clair la hauteur d'un jugement estranger, il y arriveroit et porteroit le sien

7. Et une *maniere* de composition de peu de *nom.* Et puis pour qui escrivez vous? Les sçavants, à qui appartient la jurisdiction livresque, ne cognoissent autre prix que de la doctrine et n'advoüent autre proceder en noz esprits que celuy de l'erudition et de l'art. Si vous avez prins l'un des Scipions pour l'autre, que vous reste il à dire qui vaille? Qui ignore Aristote, selon eux, s'ignore quand et quand soy-mesme. Les ames grossieres et populaires ne voyent pas la grace d'un discours delié. Or ces deux especes occupent le monde. La tierce à qui vous tombez en partage des ames

du monde pense avoir autant d'entendement que le plus habile [1]. Voilà pourquoy [2] on dit communément que le plus juste partage que nature nous aye fait de ses graces, c'est celuy du jugement [3], car il n'est aucun qui ne se contente de ce qu'elle luy en a distribué [4].

Je pense avoir les opinions bonnes et saines; mais qui n'en croit autant des siennes? L'une des meilleures preuves que j'en aye, c'est le peu d'estime que je fay de moy : car, si elles n'eussent esté bien asseurées, elles se fussent aisément laissées pipper à l'affection que je me porte singuliere, comme celuy qui la ramene quasi toute à moy et qui ne l'espands gueres hors de là. Tout ce que les autres en distribuent à une infinie multitude d'amis et de connoissans, à leur gloire, à leur grandeur, je le rapporte tout à ma santé [5], au repos de mon esprit et à moy. Ce qui m'en eschappe ailleurs, ce n'est pas proprement de l'ordonnance de mon discours :

Mihi nempe valere et vivere doctus.

---

reglees et fortes d'elles mesmes est si rare que justement elle n'a ny nom ny rang entre nous : c'est à demy temps perdu d'aspirer et de s'efforcer à luy plaire.

1. *Le plus sot homme du monde*, etc. [passage supprimé].
2. *Voila pourquoy* [mots supprimés].
3. Nous aye fait de *graces*, c'est celuy du *sens*.
4. N'est-ce pas raison? Qui verroit au delà, il verroit au delà de sa veue.
5. *A ma santé* [mots supprimés].

Or mes opinions, je les trouve infiniement hardies et constantes à condamner mon insuffisance. De vray, c'est aussi un subject auquel j'exerce mon jugement autant qu'à aucun autre[1]. Le monde regarde tousjours vis à vis; moy, je renverse[2] ma veue au dedans, je la plante, je l'amuse là. Chacun regarde devant soy; moy, je regarde dedans moy : je n'ay affaire qu'à moy, je me considere sans cesse, je me contrerolle, je me gouste. Les autres vont tousjours ailleurs, s'ils y pensent bien; ils vont tousjours avant :

Nemo in sese tentat descendere :

moy, je me roulle en moy mesme. Cette capacité de trier le vray, quelle qu'elle soit en moy, et cett' humeur libre de n'assubjectir aisément ma creance, je la dois principalement à moy : car les plus fermes imaginations que j'aye, et generalles, sont celles qui par maniere de dire nasquirent avec moy : elles sont naturelles et toutes miennes. Je les produisis crues et simples, d'une production hardie et genereuse[3], mais un peu trouble et imparfaicte. Depuis, je les ay establies et fortifiées par l'authorité d'autruy et par les sains discours[4] des anciens ausquels je me suis rencontré conforme en jugement; ceux-là me les ont mises en main

1. Qu'à *nul* autre.
2. Je *replie*.
3. Hardie et *forte*.
4. Et par les sains *exemples*.

et m'en ont donné la jouyssance et possession entiere[1]. La recommandation que chacun cherche de vivacité et promptitude d'esprit, je la pretendrois[2] du reglement; d'une action esclatante et signalée ou de quelque particuliere suffisance, je la pretendrois[3] de l'ordre, correspondance et tranquillité du jugement et des meurs[4].

Voylà donq jusques où je me sens coulpable de cette premiere partie que je disois estre au vice de la presomption. Pour la seconde, qui consiste à n'estimer poinct assez autruy, je ne sçay si je m'en puis si bien excuser : car, quoy qu'il me couste, je delibere de dire ce qui en est. A l'adventure que le commerce continuel que j'ay avec les humeurs anciennes, et l'idée de ces riches ames du temps passé, me dégouste et d'autruy et de moy mesme ; ou bien que, à la verité, nous vivons en un siecle qui ne produict les choses que bien mediocres : tant y a que je ne connoy rien digne de grande admiration. Aussi ne connoy-je guiere d'hommes avec telle privauté qu'il faut pour en pouvoir juger ; et ceux ausquels ma condition me

---

1. Ceux-là *m'en ont asseuré de la prinse* et m'en ont donné la jouyssance et possession *plus claire*.

2. Je la *pretends*.

3. Je la *pretends*.

4. Et tranquillité *d'opinions* et de mœurs. *Omnino si quidquam est decorum, nihil est profecto magis quam æquabilitas universæ vitæ, tum singularum actionum : quam conservare non possis, si, aliorum naturam imitans, omittas tuam*

mesle plus ordinairement sont pour la pluspart gens qui ont peu de soing de la culture de l'ame, et ausquels on ne propose pour toute beatitude que l'honneur, et pour toute perfection que la vaillance.

Ce que je voy de beau en autruy, je le loüe et l'estime tres-volontiers : voire j'encheris souvent sur ce que j'en pense, et me permets de mentir jusques là, car je n'ayme point à inventer[1] un subject faux. Je tesmoigne volontiers de mes amis par ce que j'y trouve de loüable, et d'un pied de valeur j'en fay volontiers un pied et demy ; mais de leur prester les qualitez qui n'y sont pas, je ne puis, ny les defendre ouvertement des imperfections qu'ils ont : voyre à mes ennemis je rens nettement ce que je dois de tesmoignage d'honneur[2], et ne confons point ma querelle avec autres circonstances qui n'en sont pas ; et suis tant jaloux de la liberté de mon jugement que mal ayséement la puis-je quitter pour passion que ce soit[3].

Je connoy des hommes assez qui ont diverses parties belles, qui l'esprit, qui le cœur, qui l'adresse, qui la conscience, qui le langage, qui une

---

1. Car je ne *sçay* point *inventer*.

2. Mon affection se change, mon jugement non.

3. Je me fay plus d'injure en mentant que je n'en fay à celuy de qui je mens. On remarque cette loüable et genereuse coustume de la nation Persienne, qu'ils parloient de leurs mortels ennemis et à qui ils faisoyent la guerre à outrance, honorablement et equitablement autant que portoit le merite de leur vertu.

science, qui un'autre; mais de grand homme en general, non pas parfaict, mais encore ayant tant de belles pieces ensemble, ou une en tel degré d'excellence qu'on s'en doive estonner[1] ou le comparer à ceux que nous honorons du temps passé, ma fortune ne m'en a fait voir nul. Et le plus grand que j'aye conneu[2], je di des parties naturelles de l'ame, et le mieux né, c'estoit Estienne de la Boitie : c'estoit vrayement un'ame pleine et qui montroit un beau visage à tout sens, un'ame à la vieille marque et qui eust produit de grands effects si sa fortune l'eust voulu, ayant beaucoup adjousté à ce riche naturel par science et estude.

Mais je ne sçay comment il advient, ce me semble[3], qu'il se trouve autant de vanité et de foiblesse d'entendement en ceux qui font profession d'avoir plus de suffisance, qui se meslent de vacations lettrées et de charges qui despendent des livres et de la science[4], qu'en nulle autre sorte de gens; ou bien par ce que on[5] requiert et attend plus d'eux que des ignorans[6], et qu'on ne peut excuser en eux les fautes communes; ou bien que

1. Mais de grand homme en general *et* ayant tant de belles pieces ensemble, ou une en tel degré d'excellence qu'on *le* doive *admirer*.

2. Au vif.

3. Mais je ne sais comment il advient, *et si advient sans doubte*.

4. *Et de la science* [mots supprimés].

5. Que *lon*.

6. *Que des ignorans* [mots supprimés].

l'opinion du sçavoir leur donne plus de hardiesse de se produire et de se descouvrir trop avant, par où ils se gastent et se trahissent[1] : comme un artisan tesmoigne bien mieux sa bestise en une riche matiere qu'il ait entre mains, s'il l'accommode et mesle sottement et contre les regles de son ouvrage, qu'en une matiere vile; et s'offence l'on plus du defaut en une statue d'or qu'en celle qui est de plastre : ceux cy en font autant lors qu'ils mettent en avant des choses qui d'elles mesmes et en leur lieu seroyent bonnes : car ils s'en servent hors de propos[2], sans discretion et sans suite[3], faisans honneur à leur memoire aux despens de leur entendement. Ils font honneur à Cicero, à Galien, à Ulpian et à saint Hierosme, et eux se rendent ridicules[4].

Je retombe volontiers sur ce discours de l'ineptie de notre institution. Elle a eu pour sa fin de nous faire non bons et sages, mais sçavans : elle y est arrivée. Elle ne nous a pas apris de suyvre et embrasser la vertu et la prudence, mais elle nous en a imprimé la derivation et l'etymologie. Nous sçavons decliner Vertu, si nous ne sçavons l'aymer; si nous ne sçavons que c'est que prudence par effect et par experience, nous le sçavons par jar-

---

1. Ils se *perdent* et se trahissent.
2. *Hors de propos* [mots supprimés].
3. *Et sans suite* [mots supprimés].
4. *Et faisans* honneur à Cicero, à Galien, à Ulpian et à sainct Hierosme, *pour se rendre eux* ridicules.

gon et par cœur. De nos voisins, nous ne nous contentons pas d'en sçavoir la race, les parentelles et les alliances, nous les voulons avoir pour amis et dresser avec eux quelque conversation et intelligence. Elle nous a apris les deffinitions, les divisions et particions de la vertu comme des surnoms et branches d'une genealogie, sans avoir autre soing de dresser entre nous et elle quelque pratique de familiarité et de privée acointance; elle nous a choisi pour nostre aprentissage non les livres qui ont les opinions plus saines et plus vrayes, mais ceux qui parlent le meilleur grec et latin, et parmy ses beaux mots nous a fait couler en la fantasie les plus vaines humeurs de l'antiquité.

Une bonne institution, elle change le jugement et les meurs, comme il advint à Polemon, ce jeune homme grec debauché, qui, estant allé ouïr par rencontre une leçon de philosophie[1], ne remerqua pas seulement l'eloquence et la suffisance du lecteur, et n'en rapporta pas seulement en la maison la science de quelque beau discours[2], mais un fruit plus apparent et plus solide, qui fut le soudain changement et amendement de sa premiere vie. Qui a jamais senti un tel effect de nostre discipline?

Faciasne quod olim
Mutatus Polemon? ponas insignia morbi,
Fasciolas, cubital, focalia, potus ut ille

1. Une leçon de *Xenocrates*.
2. De quelque *belle matiere*.

Dicitur ex collo furtim carpsisse coronas,
Postquam est impransi correptus voce magistri[1] ?

Les plus rares hommes[2] que j'aye jugé par les apparences externes (car pour les juger à ma mode il les faudroit esclerer de plus prés), ce ont esté, pour le faict de la guerre et suffisance militaire, le duc de Guyse, qui mourut à Orleans, et le feu mareschal Strozzi; pour gens suffisans et de vertu non commune, Olivier et L'Hospital, chanceliers de France. Il me semble aussi de la poësie qu'elle a eu sa vogue en nostre siecle; nous avons foison[3] de bons artisans de ce mestier-là, Aurat, Beze, Buchanan, L'Hospital, Mont-doré, Turnebus. Quant aux François, je pense qu'ils l'ont montée au plus haut degré où elle sera jamais; et aux parties en quoy Ronsart et du Bellay excellent, je ne les treuve guieres esloignez de la perfection ancienne. Adrianus Turnebus sçavoit plus et sçavoit mieux ce qu'il sçavoit que homme qui fust de son siecle ny loing au delà. Les vies du duc d'Albe dernier mort et de nostre connestable de Mommorancy, ont esté des vies nobles et qui ont eu

---

1. La moins dedeignable condition de gents me semble estre celle qui par simplesse tient le dernier rang et nous offrir un commerce plus reglé. Les mœurs et les propos des paysans, je les trouve communement plus ordonnez selon la prescription de la vraye philosophie que ne sont ceux de noz philosophes. *Plus sapit vulgus, quia tantum quantum opus est sapit.*

2. Les plus *notables* hommes.

3. Nous avons *abondance.*

plusieurs rares ressemblances de fortune; mais la beauté et la gloire de la mort de cettuy-cy, à la veuë de Paris et de son roy, pour son service[1], contre ses plus proches, à la teste d'une armée victorieuse par sa conduitte et d'un coup de main, en si extreme vieillesse, me semble meriter qu'on la loge entre les remercables evenemens de mon temps[2].

Les autres vertus ont eu peu ou point de mise

---

1. Pour *leur* service.

2. Comme aussi la constante bonté, douceur de mœurs et facilité conscienciense de monsieur de la Nouë, en une telle injustice de parts armées, vraye eschole de trahison, d'inhumanité et de brigandage, où tousjours il s'est nourry, grand homme de guerre et tres-experimenté. J'ay pris plaisir à publier en plusieurs lieux l'esperance que j'ay de Marie de Gournay le Jars, ma fille d'alliance, et certes aymée de moy beaucoup plus que paternellement, et enveloppée en ma retraitte et solitude comme l'une des meilleures parties de mon propre estre. Je ne regarde plus qu'elle au monde. Si l'adolescence peut donner presage, cette ame sera quelque jour capable des plus belles choses et entre autres de la perfection de cette tressaincte amitié où nous ne lisons point que son sexe ait pu monter encores : la sincerité et la solidité de ses mœurs y sont desjà bastantes; son affection vers moy plus que sur-abondante, et telle en somme qu'il n'y a rien à souhaiter, sinon que l'apprehension qu'elle a de ma fin, par les cinquante et cinq ans ausquels elle m'a rencontré, la travaillast moins cruellement. Le jugement qu'elle fit des premiers *Essays*, et femme, et en ce siecle, et si jeune, et seule en son quartier, et la vehemence fameuse dont elle m'ayma et me desira long temps sur la seule estime qu'elle en print de moy avant m'avoir veu, c'est un accident de tres-digne consideration.

en ce temps[1]; mais la vaillance, elle est devenue populaire par noz guerres civiles; et en cette partie il se trouve parmy nous des ames fermes jusques à la perfection et en grand nombre, si que le triage en est impossible à faire.

Voylà tout ce que j'ay connu, jusques à cette heure, d'extraordinaire grandeur et non commune.

CHAPITRE XVIII

Du Démentir.

Voire mais, on me dira que ce dessein de se servir de soy-mesmes[2] pour subject à escrire seroit excusable à des hommes rares et fameux, qui par leur reputation auroyent donné quelque desir de leur cognoissance. Il est certain, je l'advoüe et sçay bien que, pour voir un homme de la commune façon, à peine qu'un artisan leve les yeux de sa besongne, là où, pour voir un personnage grand et signalé arriver en une ville, les ouvroirs et les boutiques s'abandonnent. Il messiet à tout autre de se faire cognoistre qu'à celuy qui a dequoy se faire imiter, et duquel la vie et les opinions peuvent servir d'exemple et de patron[3].

---

1. En *cet aage*.
2. *Mesmes* [mot supprimé].
3. Peuvent servir *de patron*.

Cæsar et Xenophon ont eu dequoy fonder et fermir leur narration en la grandeur de leurs gestes comme en une baze massive et solide[1]. Ainsi sont à souhaiter les papiers journaux du grand Alexandre, les commentaires qu'Auguste, Sylla[2], Brutus et autres avoyent laissé de leurs gestes. De telles gens on ayme et estudie les figures, en cuyvre mesmes et en pierre.

Cette remonstrance est tres-vraie, mais elle ne me touche que bien peu :

Non recito cuiquam, nisi amicis, idque rogatus,
Non ubivis, coramve quibuslibet. In medio qui
Scripta foro recitent, sunt multi, quique lavantes.

Je ne dresse pas icy une statue à planter au carrefour d'une ville, ou dans une eglise, ou place publique :

Non equidem hoc studeo, bullatis ut mihi nugis
Pagina turgescat, dare pondus idonea fumo [3].
Secreti loquimur :

c'est pour la cacher au coin d'une librairie, et pour en amuser quelqu'un qui ait particulier interest à ma connoissance : un voisin, un parent, un amy, qui prendra plaisir à me racointer et repratiquer en cett' image[4]. Les autres ont pris cœur de par-

---

1. En la grandeur de leurs *faicts* comme en une baze *juste* et solide.

2. Qu'Auguste, *Caton*, Sylla.

3. *Dare pondus idonea fumo* [mots supprimés].

4. C'est pour *le coin* d'une librairie et pour en amuser

ler d'eux pour y avoir trouvé le subject digne et riche; moy, au rebours, pour l'avoir trouvé si vain et si maigre [1] qu'il n'y peut eschoir nul [2] soupçon d'ostentation [3] : je ne trouve pas tant de bien en moy que je ne le puisse dire sans rougir. Quel contentement me seroit ce d'ouir ainsi quelqu'un qui me recitast les meurs, la forme, les conditions et les fortunes de mes ancestres [4]! combien j'y serois attentif! Vrayement cela partiroit d'une mauvaise nature, d'avoir à mespris les portraits mesmes de nos amis et predecesseurs, et de les desdaigner. Un poignard, un harnois, une espée, qui leur a servi, je les conserve pour l'amour d'eux, autant que je puis, de l'injure du temps [5]. Si toutes-fois ma posterité est d'autre goust [6], j'auray bien dequoy me revencher: car ils ne sçauroient faire moins de

---

un voisin, un parent, un amy, qui *aura* plaisir à me racointer et repratiquer en cett' image.

1. Si *sterile* et si maigre.

2. *Nul* [mot supprimé].

3. Je juge volontiers des actions d'autruy; des miennes, je donne peu à juger à cause de leur nihilité.

4. Qui me recitast les mœurs, *le visage, la contenance, les plus communes parolles* et les fortunes de mes ancestres.

5. Vrayement cela partiroit d'une mauvaise nature d'avoir à mespris les portraits mesmes de noz amis et predecesseurs, *la forme de leurs vestements et de leurs armes. J'en conserve l'escriture, le seing et une espée peculiere*, et n'ay point chassé de mon cabinet des longues gaules que mon pere portoit ordinairement en la main : *Paterna vestis et annulus tanto charior est posteris quanto erga parentes major affectus.*

6. Est d'autre *appetit.*

conte de moy que j'en feray d'eux en ce temps là. Tout le commerce que j'ay en cecy avec le publicq, c'est que j'ay esté contraint d'emprunter [1] les utils de son escripture, pour estre [2] plus soudaine et plus aisée; il m'a fallu jetter en moule cette image pour m'exempter la peine d'en faire faire plusieurs extraits à la main [3]. En recompense de cette commodité que j'en ay emprunté, j'espere luy faire ce service d'empescher [4]

Ne toga cordyllis, ne penula desit olivis,

Et laxas scombris sæpe dabo tunicas [5].

---

1. C'est que *j'emprunte.*

2. *Pour estre* [mots supprimés].

3. *Il m'a fallu jetter en moule,* etc. [passage supprimé].

4. En recompense, *j'empescheray peut estre que quelque coin de beurre ne se fonde au marché.*

5. Et quand personne ne me lira, ay-je perdu mon temps de m'estre entretenu tant d'heures oisives à pensements si utiles et aggreables? Moulant sur moy cette figure, il m'a fallu si souvent me testonner et composer pour m'extraire que le patron s'en est fermy et aucunement formé soy-mesme. Me peignant pour autruy, je me suis peint en moy de couleurs plus nettes que n'estoyent les miennes premieres. Je n'ay pas plus faict mon livre que mon livre m'a faict, livre consubstantiel à son autheur, d'une occupation propre; membre de ma vie, non d'une occupation et fin tierce et estrangere comme tous autres livres. Ay-je perdu mon temps de m'estre rendu compte de moy si continuellement, si curieusement? Car ceux qui se repassent par fantasie seulement et par langue quelque heure ne s'examinent pas si primement, ny ne se penetrent, comme celuy qui en fait son estude, son ouvrage et son mestier, qui s'engage à un registre de durée, de toute sa foy, de toute

Mais, à dire vray [1], à qui croyrions nous [2] parlant de soy, en une saison si gastée? veu qu'il en est fort [3] peu, ou point, à qui nous puissions croire

---

sa force. Les plus delicieux plaisirs, si se digerent-ils au dedans, fuyent à laisser trace de soy, et fuyent la veuë non seulement du peuple, mais d'un autre. Combien de fois m'a cette besongne diverty de cogitations ennuieuses! et doivent estre comptées pour ennuyeuses toutes les frivoles. Nature nous a estrenez d'une large faculté à nous entretenir à part, et nous y appelle souvent pour nous apprendre que nous nous devons en partie à la societé, mais en la meilleure partie à nous. Aux fins de renger ma fantasie à resver mesme par quelque ordre et project, et la garder de se perdre et extravaguer au vent, il n'est que de donner corps et mettre en registre tant de menues pensées qui se presentent à elle : j'escoutte à mes resveries par ce que j'ay à les enroller. Quantes-fois, estant marry de quelque action que la civilité et la raison me prohiboient de reprendre à descouvert, m'en suis-je icy desforgé, non sans dessein de publique instruction! Et si ces verges poëtiques :

Zon sus l'œil, zon sur le groin,
Zon sur le dos du sagoin!

s'impriment encore mieux en papier qu'en la chair vive. Quoy, si je preste un peu plus attentivement l'oreille aux livres, depuis que je guette si j'en pourray friponner quelque chose dequoy esmailler ou estayer le mien? Je n'ay aucunement estudié pour faire un livre; mais j'ay aucunement estudié pour ce que je l'avoy faict, si c'est aucunement estudier qu'effleurer et pincer par la teste ou par les pieds tantost un autheur, tantost un autre, nullement pour former mes opinions, ouï pour les assister pieça formees, seconder et servir.

1. *A dire vray* [mots supprimés].
2. *Croirons*-nous.
3. *Fort* [mot supprimé].

parlants d'autruy, où il y a moins d'interest à mentir. Le premier traict de la corruption des mœurs, c'est le bannissement de la verité : car, comme disoit Pindare, l'estre veritable est le commencement d'une grande vertu[1]. Nostre verité de maintenant, ce n'est pas ce qui est, mais ce qui se persuade à autruy : comme nous appellons monnoye non celle qui est loyalle seulement, mais la fauce aussi qui a mise. Nostre nation est de long temps reprochée de ce vice : car Salvianus Massiliensis, qui estoit du temps de Valentinian l'empereur[2], dict qu' « aux François le mentir et se parjurer ne leur[3] est pas vice, mais une façon de parler ». Qui voudroit encherir sur ce tesmoignage, il pourroit dire que ce leur est à present vertu. On s'y forme, on s'y façonne, comme à un exercice d'honneur; car la dissimulation est des plus notables qualitez de ce siecle.

Ainsi, j'ay souvent consideré d'où pouvoit naistre cette coustume, que nous observons si religieusement, de nous sentir plus aigrement offencez du reproche de ce vice, qui nous est si ordinaire, que de nul autre; et que ce soit l'extreme injure qu'on nous puisse faire de parolle, que de nous reprocher la mensonge. Sur cela, je treuve qu'il est naturel de se defendre le plus des vices[4]

---

1. Et le premier article que Platon demande au gouverneur de sa republique.

2. De *l'empereur Valentinian.*

3. *Leur* [mot supprimé].

4. Des *deffaux.*

dequoy nous sommes le plus entachez. Il semble qu'en nous ressentans de l'accusation et nous en esmouvans, nous nous deschargeons aucunement de la coulpe; si nous l'avons par effect, aumoins nous la condamnons par apparence. Seroit ce pas aussi que ce reproche semble enveloper la couardise et lascheté de cœur? En est-il de plus expresse que se desdire de sa parolle? quoy, se desdire de sa propre science? C'est un vilein vice que le mentir, et qu'un ancien peint bien honteusement quand il dict que « c'est donner tesmoignage de mespriser Dieu, et quand et quand de craindre les hommes ». Il n'est pas possible d'en representer plus richement l'horreur, la vilité et le desreglement : car que peut on imaginer plus monstrueux[1] que d'estre couart à l'endroit des hommes et brave à l'endroit de Dieu? Nostre intelligence se conduisant par la seule voye de la parolle, celuy qui la fauce trahit la societé publique. C'est le seul util par le moien duquel se communiquent nos volontez et nos pensées, c'est le truchement de nostre ame : s'il nous faut, nous ne nous tenons plus, nous ne nous entreconnoissons plus; s'il nous trompe, il rompt tout nostre commerce et dissoult toutes les liaisons de nostre police. Certaines nations des nouvelles Indes (on n'a que faire d'en remarquer les noms, ils ne sont plus; car jusques à l'entier abolissement des noms et ancienne cognoissance des lieux s'est estandue la

1. Plus *vilain*.

desolation de cette conqueste, d'un merveilleux exemple et inouy) offroyent à leurs dieux du sang humain, mais non autre que tiré de leur langue et oreilles, pour expiation du peché de la mensonge, tant ouye que prononcée. Ce bon compaignon de Grece disoit que les enfans s'amusent par osselets [1], et [2] les hommes par les parolles.

Quant aux divers usages de nos démentirs, et les loix de nostre honneur en cela, et les changemens qu'elles ont receu, je remets à une autre-fois d'en dire ce que j'en pense [3]; et apprendray cependant, si je puis, en quel temps print commencement cette coustume de si exactement poiser et mesurer les parolles, et d'y attacher nostre honneur : car il est aisé à juger qu'elle n'estoit pas anciennement entre les Romains et les Grecs; et m'a semblé souvent nouveau et estrange de les voir se démentir et s'injurer, sans entrer pourtant en querelle. Les loix de leur devoir prenoient quelque autre trein [4] que les nostres. On appelle Cæsar tantost voleur, tantost yvrongne, à sa barbe. Nous voyons la liberté des invectives qu'ils font les uns contre les autres, je dy les plus grands chefs de guerre de l'une et l'autre nation, où les parolles se revenchent seulement par les parolles et ne se tirent à autre consequence.

---

1. Par *les* osselets.
2. *Et* [mot supprimé].
3. Ce que j'en *sçay*
4. Quelque autre *voye*.

CHAPITRE XIX

De la Liberté de conscience

Il est ordinaire de voir les bonnes intentions, si elles sont conduites sans moderation, pousser les hommes à des effects tres-vitieux. En ce debat par lequel la France est à present agitée de guerres civiles, le meilleur et le plus sain party est sans doubte celuy qui maintient et la religion et la police ancienne du pays. Entre les gens de bien toutes-fois qui le suyvent (car je ne parle point de ceux qui ne s'en servent que de pretexte[1] pour, ou exercer leurs vengeances particulieres, ou fournir à leur avarice, ou suyvre la faveur des princes; mais de ceux qui le font par vray zele envers leur religion et sainte affection à maintenir la paix et l'estat de leur patrie), de ceux-cy, dis-je, il s'en voit plusieurs que la passion pousse hors les bornes de la raison, et leur faict par fois prendre des conseils injustes, violents et encore temeraires.

Il est certain qu'en ces premiers temps que nostre religion commença à fleurir et à gaigner authorité et puissance avec les loix[2], le zele en arma plusieurs contre toute sorte de livres paiens,

1. Qui *s'en servent* de pretexte.
2. Commença *de gaigner authorité* avec les loix.

dequoy les gens de lettre souffrent une merveilleuse perte. J'estime que ce desordre ait plus porté de nuysance aux lettres que tous les feux des barbares. Cornelius Tacitus en est un bon tesmoing : car quoy que l'empereur Tacitus, son parent, en eust peuplé par ordonnances expresses toutes les libreries du monde, toutes-fois un seul exemplaire entier n'a peu eschapper la curieuse recherche de ceux qui desiroyent l'abolir pour cinq ou six vaines clauses qu'il escrit contre nostre creance[1]. Ils ont aussi eu cecy, aumoins aucuns[2], de prester aysément des louanges fauces à tous les empereurs qui faisoient pour nous, et condamner universellement toutes les actions de ceux qui nous estoient contraires[3], comme il est aisé à voir en l'empereur Julian, surnommé l'Apostat. C'estoit, à la verité, un tres-grand homme et rare, comme celuy qui avoit son ame vivement tainte des discours de la philosophie, ausquels il faisoit profession de regler et toucher[4] toutes ses actions; et, de vray, il n'est aucune sorte de vertu dequoy il n'ait laissé de tres-notables exemples. En chasteté (de laquelle le cours de sa vie donne bien cler tesmoignage), on lit de luy un pareil trait à celuy d'Alexandre et de Scipion,

---

1. Pour cinq ou six vaines clauses *contraires à* nostre creance.

2. *Aumoins aucuns* [mots supprimés].

3. Qui nous estoyent *adversaires*.

4. *Et toucher* [mots supprimés].

que de plusieurs tresbelles captives, il n'en voulut pas seulement voir une, estant en la fleur de son aage : car il fut tué par les Parthes aagé de trente un ans seulement. Quant à la justice, il prenoit luy-mesme la peine d'ouyr les parties ; et encore que par curiosité il s'informast à ceux qui se presentoient à luy de quelle religion ils estoient, toutesfois l'inimitié qu'il portoit à la nostre ne donnoit aucun contrepoix à la balance. Il fit luy mesme plusieurs bonnes loix, et retrancha une grande partie des subsides et impositions que levoient ses predecesseurs.

Nous avons deux bons historiens tesmoings oculaires de ses actions : l'un desquels, Marcellinus, reprend aigrement en divers lieux de son histoire cette sienne ordonnance par laquelle il deffendit l'escole et interdit l'enseigner à tous les rhetoriciens et grammairiens chrestiens, et dit qu'il souhaiteroit cette sienne action estre ensevelie soubs le silence. Il est vray-semblable, s'il eust fait quelque chose de plus aigre contre nous, qu'il ne l'eust pas oublié, estant bien affectionné à nostre party. Il nous estoit aspre, à la verité, mais non pourtant cruel ennemy : car nos gens mesmes recitent de luy cette histoire que, se promenant un jour autour de la ville de Chalcedoine, Maris, evesque du lieu, osa bien l'appeler meschant traistre à Christ, et qu'il n'en fit autre chose, sauf luy respondre : « Va, miserable, pleure la perte de tes yeux. » A quoy l'evesque encore repliqua : « Je rens graces à Jesus Christ de m'avoir osté la

veuë, pour ne voir ton visage impudent » : affectant, disent-ils, en cela [1] une patience philosophique. Tant y a que ce faict là ne se peut pas bien rapporter aux cruautez qu'on le dit avoir exercées contre nous. « Il estoit (dit Eutropius, mon autre tesmoing) ennemy de la chrestienté, mais sans toucher au sang. »

Et, pour revenir à sa justice, il n'est rien qu'on y puisse accuser que les rigueurs de quoy il usa, au commencement de son empire, contre ceux qui avoient suivy le party de Constantius, son predecesseur. Quant à sa sobrieté, il vivoit tousjours un vivre soldatesque, et se nourrissoit en pleine paix comme celuy qui se preparoit et accoustumoit tousjours [2] à l'austerité de la guerre. La vigilance estoit telle en luy qu'il departoit la nuict à trois ou à quatre pieces [3], dont la moindre estoit celle qu'il donnoit au sommeil ; le reste, il l'employoit à visiter luy mesme en personne l'estat de son armée et ses gardes, ou à estudier : car, entre autres siennes rares qualitez, il estoit tresexcellent en toute sorte de literature. On dict d'Alexandre le Grand, qu'estant couché, de peur que le sommeil ne le débauchast de ses pensemens et de ses estudes, il faisoit mettre un bassin joingnant son lict, et tenoit l'une de ses mains au dehors, avec une boulette de cuivre, affin que, le

1. *En cela, disent-ils.*
2. *Tousjours* [mot supprimé].
3. A trois ou à quatre *parties.*

sommeil le surprenant[1] et relaschant les prises de ses doigts, cette boulette par le bruit de sa cheute dans le bassin le reveillast. Cettuy-cy avoit l'ame si tendue à ce qu'il vouloit, et si peu empeschée de fumées par sa singuliere abstinence, qu'il se passoit bien de cet artifice. Quant à la suffisance militaire, il fut admirable en toutes les parties d'un grand capitaine; aussi fut-il quasi toute sa vie en continuel exercice de guerre, et la pluspart avec nous en France contre les Allemans et Françons. Nous n'avons guere memoire d'homme qui ait veu plus de hazards, ny qui ait plus souvent faict preuve de sa personne.

Sa mort a quelque chose de pareil à celle d'Epaminondas: car il fut frappé d'un traict, et essaya de l'arracher, et l'eust fait sans ce que, le traict estant tranchant, il se couppa et affoiblit la main. Il demandoit incessamment qu'on le rapportast[2] en ce mesme estat en la meslée pour y encourager ses soldats, lesquels contesterent cette bataille sans luy trescourageusement, jusques à ce que la nuict separa les armées. Il devoit à la philosophie un singulier mespris en quoy il avoit sa vie et les choses humaines. Il avoit ferme creance de l'eternité des ames.

En matiere de religion, il estoit vicieux par tout; on l'a surnommé Apostat[3] pour avoir aban-

1. Le *dormir* le surprenant.
2. *Repportast.*
3. *L'*Apostat.

donné la nostre : toutesfois cette opinion me semble plus vraysemblable qu'il ne l'avoit jamais euë au cœur[1], mais que pour l'obeissance des loix il s'estoit feint jusques à ce qu'il tinst l'empire en sa main. Il fut si superstitieux en la sienne que ceux mesmes qui en estoient de son temps s'en mocquoient ; et disoit-on, s'il eust gaigné la victoire contre les Parthes, qu'il eust fait tarir la race des beufs au monde pour satis-faire à ses sacrifices. Il estoit aussi embabouyné de la science divinatrice, et donnoit authorité à toute façon de prognostiques. Il dit entre autres choses, en mourant, qu'il sçavoit bon gré aux dieux et les remercioit dequoy ils ne l'avoyent pas voulu tuer par surprise, l'ayant de long temps adverty du lieu et heure de sa fin, ny d'une mort molle ou lasche, mieux convenable aux personnes oysives et delicates, ny languissante, longue et douloureuse ; et qu'ils l'avoient trouvé digne de mourir de cette noble façon, sur le cours de ses victoires et en la fleur de sa gloire. De vray[2], il avoit eu une pareille vision à celle de Marcus Brutus, qui premierement le menassa en Gaule et depuis se representa à luy en Perse sur le poinct de sa mort[3].

---

1. A cœur.

2. *De vray* [mots supprimés].

3. Ce langage qu'on lui fait tenir, quand il se sentit frappé : « Tu as veincu, Nazareen », ou, comme d'autres : « Contente toy, Nazareen », à peine eust il esté oublié, s'il eust esté creu par mes tesmoings, qui, estans presens en l'armée, ont remarqué jusques aux moindres mou-

Et, pour venir au propos de mon theme, il couvoit, dit Marcellinus, de long temps en son cœur le paganisme ; mais, par ce que toute son armée estoit de chrestiens, il ne l'osoit descouvrir. En fin, quand il se vit assez fort pour oser publier sa volonté, il fit ouvrir les temples des dieux, et s'essaya par tous moyens de mettre sus l'idolatrie. Pour parvenir à son effect, ayant rencontré en Constantinople le peuple descousu avec les prelats de l'Eglise chrestienne divisez, les ayant faict venir à luy au palais, les amonnesta instamment d'assoupir ces dissentions civiles, et que chacun sans empeschement et sans crainte servist à la religion : ce qu'il sollicitoit avec grand soing, pour l'esperance que cette licence augmenteroit les parts et les brigues de la division, et empescheroit le peuple de se reunir et de se fortifier par consequent contre luy par leur concorde et unanime intelligence ; ayant essayé par la cruauté d'aucuns chrestiens qu' « il n'y a point de beste au monde tant à craindre à l'homme que l'homme » : voylà ses mots à peu prés.

En quoy cela est digne de consideration, que l'empereur Julian se sert, pour attiser le trouble de la dissention civile, de cette mesme recepte de liberté de conscience que nos roys viennent d'employer pour l'estaindre. On peut dire, d'un costé, que de lascher la bride aux pars d'entretenir leur

---

vements et parolles de sa fin, non plus que certains autres miracles qu'on y attache.

opinion, c'est espandre et semer la division, c'est préter quasi la main à l'augmenter, n'y ayant aucune barriere ni coerction des loix qui bride et empesche sa course. Mais, d'autre costé, on diroit aussi que de lascher la bride aux pars d'entretenir leur opinion, c'est les amolir et relascher par la facilité et par l'aisance, et que c'est émousser l'éguillon qui s'affine par la rarité [1], la nouvelleté et la difficulté. Et si croy mieux, pour l'honneur de la devotion de nos rois, c'est que, n'ayans peu ce qu'ils vouloient, ils ont fait semblant de vouloir ce qu'ils pouvoient.

CHAPITRE XX

Nous ne goustons rien de pur.

La foiblesse de nostre condition fait que les choses, en leur simplicité et pureté naturelle, ne puissent pas tomber en nostre usage. Les elemens que nous jouyssons sont alterez, et les metaux de mesme; et l'or, il le faut empirer par quelque autre matiere plus vile [2] pour l'accommoder à nostre service [3]. Des voluptez [4], plaisirs et

---

1. *Rareté.*
2. *Plus vile* [mots supprimés].
3. Ny la vertu ainsi simple, qu'Ariston et Pyrrho et encore les stoïciens faisoient fin de la vie, n'y a peu servir sans composition, ny la volupté cyrenaique et aristippique.
4. *Voluptez* [mot supprimé].

biens que nous avons, il n'en est aucun exempt de quelque meslange de mal et d'incommodité :

Medio de fonte leporum
Surgit amari aliquid, quod in ipsis floribus angat.

Nostre extreme volupté a quelque image[1] de gemissement et de plainte : diriez-vous pas qu'elle se meurt d'angoisse? Voire quand nous en forgeons l'image en son excellence, nous la fardons d'epithetes et qualitez maladifves et douloureuses : langueur, mollesse, foiblesse, deffaillance, *morbidezza ;* grand tesmoignage de leur consanguinité et consubstantialité[2]. C'est ce que dit un verset grec ancien, de tel sens, « Les dieux nous vendent tous les biens qu'ils nous donnent » : c'est à dire ils ne nous en donnent aucun pur et parfaict, et que nous n'achetions au pris de quelque mal[3].

Metrodorus pareillement[4] disoit qu'en la tristesse il y a quelque alliage de plaisir. Je ne sçay s'il vouloit dire autre chose ; mais moy, j'imagine bien qu'il y a du dessein, du consentement et de

---

1. A quelque *air*.

2. La profonde joye a plus de severité que de gayeté ; l'extreme et plein contentement, plus de rassis que d'enjoué. *Ipsa felicitas, se nisi temperat, premit.* L'aise nous masche.

3. Le travail et le plaisir, tres-dissemblables de nature, s'associent pourtant de je ne sçay quelle joincture naturelle. Socrates dit que quelque dieu essaya de mettre en masse et confondre la douleur et la volupté, mais que, n'en pouvant sortir, il s'advisa de les accoupler au moins par la queuë.

4. *Pareillement* [mot supprimé].

la complaisance à se nourrir en la tristesse[1]; je dis outre l'ambition, qui s'y peut encore mesler : il y a quelque air de mignardise et delicatesse qui nous oint[2] et qui nous flatte au giron mesme de la melancholie. Y a-il pas des complexions qui en font leur aliment?

Est quædam flere voluptas[3].

Nature nous descouvre cette confusion : les peintres tiennent que les mouvemens et plis du visage qui servent au pleurer servent aussi au rire. De vray, avant que l'un ou l'autre soyent achevez d'exprimer, regardez à la conduicte de la peinture : vous estes en doubte vers lequel c'est qu'on va, et l'extremité du rire se mesle aux larmes[4].

---

1. En la *melancholie*.

2. Il y a quelque *ombre* de *friandise* et delicatesse qui nous *rit*.

3. Et dit un Attalus en Seneque que la memoire de noz amis perdus nous aggrée comme l'amer au vin trop vieil :

Minister veteris, puer, Falerni,
Inger' mi calices amariores,

et comme des pommes doucement aigres.

4. *Nullum sine auctoramento malum est.* Quand j'imagine l'homme assiegé de commoditez desirables : mettons le cas que tous ses membres fussent saisis pour tousjours d'un plaisir pareil à celuy de la generation en son poinct plus excessif, je le sens fondre soubs la charge de son aise, et le voy du tout incapable de porter une si pure, si constante volupté et si universelle. De vray, il fuit, quand il y est, et se haste naturellement d'en eschapper, comme d'un pas où il ne se peut fermir, où il craind d'enfondrer.

Quand je me confesse à moy religieusement, je trouve que la meilleure bonté que j'aye a quelque teinture vicieuse, et crains que Platon en sa plus nette vertu (moy qui en suis autant sincere et loyal estimateur, et des vertus de semblable marque, qu'autre puisse estre), s'il y eust escouté de prés[1], il y eust senty quelque ton gauche de mixtion humaine, mais ton obscur et sensible seulement à soy. L'homme, en tout et par tout, n'est que rapiessement et bigarrure. Les loix mesmes de la justice ne peuvent subsister sans quelque meslange d'injustice; et dit Platon que ceux-là entreprennent de couper la teste de Hydra qui pretendent oster des loix toutes incommoditez et inconveniens. *Omne magnum exemplum habet aliquid ex iniquo, quod contra singulos utilitate publica rependitur,* dict Tacitus.

Il est pareillement vray que, pour l'usage de la vie et service du commerce public, il y peut avoir de l'excez en la pureté et perspicacité de nos esprits; cette clarté penetrante a trop de subtilité et de curiosité : il les faut appesantir et emousser pour les rendre plus obeissans à l'exemple et à la pratique, et les espessir et obscurcir pour les proportionner à cette vie tenebreuse et terrestre. Pourtant se trouvent les esprits communs et moins tendus plus propres et plus heureux à conduire affaires; et les opinions de la philosophie eslevées et exquises se trouvent ineptes à l'exercice. Cette

1. Et il y escoutoit de prés.

pointue vivacité d'ame, et cette volubilité soupple et inquiete, trouble nos negotiations. Il faut manier les entreprises humaines plus grossierement et superficiellement, et en laisser bonne et grande part pour les droicts de la fortune : il n'est pas besoin d'esclairer les affaires si profondement et si subtilement ; on s'y perd à la consideration de tant de lustres et formes diverses[1]. Qui en recherche et embrasse toutes les circonstances et consequences, il empesche son election : un engin moyen conduit esgallement, et suffit aux executions de grand et de petit pois. Regardez que les meilleurs mesnagers sont ceux qui nous sçavent moins dire comment[2] ils le sont, et que ces suffisans conteurs n'y font le plus souvent rien qui vaille. Je sçay un grand diseur et tresexcellent peintre de toute sorte de mesnage, qui a laissé bien piteusement couler par ses mains cent mille livres de rente. J'en sçay un autre qui dict, qui consulte[3], mieux qu'homme de son conseil, et n'est point au monde une plus belle montre d'ame et de suf-

---

1. De tant de lustres *contraires* et formes diverses, *volutantibus res inter se pugnantes obtorpuerant animi*. C'est ce que les anciens disent de Simonides : par ce que son imagination luy presentoit, sur la demande que luy avoit faict le roy Hieron pour à laquelle satisfaire il avoit eu plusieurs jours de pensement, diverses considerations aiguës et subtiles, doubtant laquelle estoit la plus vray-semblable, il desespera du tout de la verité.

2. *Comme*.

3. *Qu'il* consulte.

fisance ; toutesfois, aux effects, ses serviteurs trouvent qu'il est tout autre, je dy sans mettre le malheur en compte.

CHAPITRE XXI

Contre la Faineantise.

L'EMPEREUR Vespasien, estant malade de la maladie de quoy il mourut [1], ne laissoit pas de vouloir entendre l'estat de l'empire, et dans son lict mesme despeschoit sans cesse plusieurs affaires de consequence. Et comme son medecin l'en tença [2] comme de chose nuisible à sa santé : « Il faut, disoit-il, qu'un empereur meure debout. » Voylà un beau mot, à mon gré, et digne d'un grand prince.

Adrian, l'empereur, s'en servit depuis à ce mesme propos ; et le debvroit on souvent ramentevoir aux princes [3], pour leur faire sentir que cette grande charge qu'on leur donne du commandement de tant d'hommes n'est pas une charge oisive, et qu'il n'est rien qui puisse si justement dégouster un subject de se mettre en peine et en hazard pour le service de son prince que de le voir apoltronny ce pendant luy mesme à des oc-

1. *Dont* il mourut.
2. Et *son medecin* l'en *tançant*.
3. Aux *roys*.

cupations lasches et vaines, et d'avoir soing de sa conservation, le voyant si nonchalant de la nostre[1].

---

1. Quand quelqu'un voudra maintenir qu'il vaut mieux que le prince conduise ses guerres par autre que par soy, la fortune luy fournira assez d'exemples de ceux à qui leurs lieutenans ont mis à chef des grandes entreprises, et de ceux encore desquels la presence y eust esté plus nuisible qu'utile; mais nul prince vertueux et courageux pourra souffrir qu'on l'entretienne de si honteuses instructions. Soubs couleur de conserver sa teste comme la statue d'un sainct à la bonne fortune de son estat, ils le degradent de son office, qui est tout en action militaire, et l'en declarent incapable. J'en sçay un qui aymeroit bien mieux estre battu que de dormir pendant qu'on se battroit pour luy, et qui ne vid jamais sans jalousie ses gents mesmes faire quelque chose de grand en son absence. Et Selym premier disoit avec raison, ce me semble, que les victoires qui se gaignent sans le maistre ne sont pas completes; de tant plus volontiers, eust-il dit, que ce maistre devroit rougir de honte d'y pretendre part pour son nom, n'y ayant embesongné que sa voix et sa pensée. Ny cela mesme, veu qu'en telle besongne les advis et commandemens qui apportent l'honneur sont ceux-là seulement qui se donnent sur le champ et au propre de l'affaire. Nul pilote n'exerce son office de pied ferme. Les princes de la race hottomane, la premiere race du monde en fortune guerriere, ont chauldement embrassé cette opinion; et Bajazet second avec son filz, qui s'en despartirent, s'amusants aux sciences et autres occupations casanieres, donnerent aussi de bien grands soufflets à leur empire; et celuy qui regne à present, Ammurath troisiesme, à leur exemple, commence assez bien de s'en trouver de mesme. Fut-ce pas le roy d'Angleterre, Edouard troisiesme, qui dit de nostre roy Charles cinquiesme ce mot? « Il n'y eut onques roy qui moins s'armast et si n'y eut onques roy qui tant me donnast à faire. » Il avoit raison de le trouver estrange comme

L'empereur Julian disoit encore plus, qu'un philosophe et un galant homme ne devoient pas seulement respirer : c'est à dire ne donner aux necessitez corporelles que ce qu'on ne leur peut refuser, tenant tousjours l'ame et le corps embesoignez à choses belles, grandes et vertueuses. Il avoit honte si en public on le voioit cracher ou suer (ce qu'on dict aussi de la jeunesse lacedemonienne, et Xenophon de la persienne), par ce qu'ils estimoient [1] que l'exercice, le travail continuel et la sobriété devoient avoir cuit et asseché toutes ces superfluitez. Ce que dit Seneque ne joindra pas mal en cet endroict, que les anciens Romains maintenoient leur jeunesse droite : « Ils n'apprenoient, dit-il, rien à leurs enfans qu'ils deussent apprendre assis [2]. »

---

un effect du sort plus que de la raison. Et cherchent autre adherent que moy, ceux qui veulent nombrer entre les belliqueux et magnanimes conquerants les roys de Castille et de Portugal de ce qu'à douze cents lieuës de leur oisive demeure, par l'escorce de leurs facteurs, ils se sont rendus maistres des Indes d'une et d'autre part, desquelles c'est à sçavoir s'ils auroyent seulement le courage d'aller jouyr en presence.

1. Par ce qu'*il estimoit*.

2. C'est une genereuse envie de vouloir mourir mesme utilement et virilement ; mais l'effect n'en gist pas tant en nostre bonne resolution qu'en nostre bonne fortune. Mille ont proposé de vaincre ou de mourir en combattant qui ont failli à l'un et à l'autre, les blesseures, les prisons leur traversant ce dessein et leur prestant une vie forcée. Il y a des maladies qui atterrent jusques à noz desirs et nostre cognoissance. Fortune ne devoit pas seconder la vanité des le-

CHAPITRE XXII

Des Postes.

JE n'ay pas esté des plus foibles en cet exercice, qui est propre à gens de ma taille, ferme et

---

gions romaines qui s'obligerent par serment de mourir ou de vaincre : *Victor, Marce Fabi, revertar ex acie : si fallo, Jovem patrem Gradivumque Martem aliosque iratos invoco deos.* Les Portugais disent qu'en certain endroit de leur conqueste des Indes ils rencontrerent des soldats qui s'estoyent condamnez avec horribles execrations de n'entrer en aucune composition que de se faire tuer ou demeurer victorieux, et pour marque de ce vœu portoyent la teste et la barbe rase. Nous avons beau nous hazarder et obstiner, il semble que les coups fuyent ceux qui s'y presentent trop alaigrement, et n'arrivent volontiers à qui s'y presente trop volontiers et corrompt leur fin. Tel ne pouvant obtenir de perdre sa vie par les forces adversaires, aprés avoir tout essayé, a esté contraint, pour fournir à sa resolution, d'en rapporter l'honneur ou de n'en rapporter pas la vie, se donner soy mesme la mort en la chaleur propre du combat. Il en est d'autres exemples; mais en voicy un : Philistus, chef de l'armée de mer du jeune Dionysius contre les Syracusains, leur presenta la battaille, qui fut asprement contestée, les forces estant pareilles. En icelle il eut du meilleur au commencement par sa prouësse; mais les Syracusains se rengeans autour de sa galere pour l'investir, ayant faict grands faicts d'armes de sa personne pour se desvelopper, n'y esperant plus de ressource, s'osta de sa main la vie qu'il avoit si liberalement abandonnée, et frustratoirement, aux mains ennemies.

Moley Moluch, roy de Fais, qui vient de gaigner contre

courte; mais j'en quitte le mestier : il nous essaye trop pour y durer long temps. Je lisois à

Sebastian, roy de Portugal, cette journée fameuse par la mort de trois roys et par la transmission de cette grande couronne à celle de Castille, se trouva grievement malade dés lors que les Portugalois entrerent à main armée en son Estat, et alla tousjours depuis en empirant, vers la mort et la prevoyant. Jamais homme ne se servit de soy plus vigoureusement et bravement. Il se trouva foible pour soustenir la pompe ceremonieuse de l'entrée de son camp, qui est, selon leur mode, pleine de magnificence et chargée de tout plein d'action, et resigna cet honneur à son frere. Mais ce fut aussi le seul office de capitaine qu'il resigna; touts les autres, necessaires et utiles, il les feit tres-glorieusement et exactement, tenant son corps couché, mais son entendement et son courage, debout et ferme jusques au dernier soupir, et aucunement au delà. Il pouvoit miner ses ennemis, indiscretement advancez en ses terres; et luy poisa merveilleusement qu'à faute d'un peu de vie et pour n'avoir qui substituer à la conduitte de cette guerre et affaires d'un estat troublé, il eust à chercher la victoire sanglante et hazardeuse, en ayant une autre pure et nette entre ses mains. Toutesfois, il mesnagea miraculeusement la durée de sa maladie à faire consumer son ennemy et l'attirer loing de son armée de mer et des places maritimes qu'il avoit en la coste d'Affrique, jusques au dernier jour de sa vie, lequel par dessein il employa et reserva à cette grande journée. Il dressa sa battaille en rond, assiegeant de toutes parts l'ost des Portugais; lequel rond venant à se courber et serrer, les empescha non seulement au conflict, qui fut tres-aspre par la valeur de ce jeune roy assaillant, veu qu'ils avoient à montrer visage à tous sens, mais aussi les empescha à la fuitte aprés leur routte; et, trouvants toutes les issues saisies et closes, furent contraints de se rejetter à eux mesmes, *coacervanturque non solum cæde, sed etiam fuga*, et s'amonceller les uns sur les autres, fournissants aux vaincueurs

cette heure que le roy Cyrus, pour recevoir plus facilement nouvelles de tous les costez de son empire, qui estoit d'un forte grande estandue, fit regarder combien un cheval pouvoit faire de chemin en un jour tout d'une traite, et à cette distance il establit des hommes qui avoient charge de tenir des chevaux prets pour en fournir à ceux qui viendroient vers luy [1].

Cæsar dit que Lucius Vibulus Rufus, ayant haste de porter un advertissement à Pompeius,

---

une tres-meurtriere victoire et tres-entiere. Mourant, il se feit porter et tracasser où le besoing l'appelloit, et, coulant le long des files, enhortoit ses capitaines et soldats les uns aprés les autres. Mais, un coing de sa battaille se laissant enfoncer, on ne le peut tenir qu'il ne montast à cheval l'espée au poing. Il s'efforçoit pour s'aller mesler, ses gents l'arrestans, qui par la bride, qui par sa robbe et par ses estriers. Cet effort acheva d'accabler ce peu de vie qui luy restoit : on le recoucha. Luy, se resuscitant comme en sursaut de cette pamoison, toute autre faculté luy deffaillant, pour advertir qu'on teust sa mort (qui estoit le plus necessaire commandement qu'il eust lors à faire, affin de n'engendrer quelque desespoir aux siens par cette nouvelle) expira, tenant le doigt contre sa bouche close, signe ordinaire de faire silence. Qui vescut oncques si long temps et si avant en la mort? qui mourut oncques si debout?

L'extreme degré de traitter courageusement la mort, et le plus naturel, c'est la veoir, non seulement sans estonnement, mais sans soucy, continuant libre le train de la vie jusques dedans elle, comme Caton, qui s'amusoit à estudier et à dormir, en ayant une violente et sanglante presente en son cœur, et la tenant en sa main.

1. Et disent aucuns que cette vistesse d'aller revient à la mesure du vol des gruës.

s'achemina vers luy jour et nuict, changeant de chevaux pour faire diligence. Et luy mesme, à ce que dit Suetone, faisoit cent mille par jour sur un coche de louage; mais c'estoit un furieux courrier, car là [1] où les rivieres luy tranchoient son chemin, il les franchissoit à nage[2]. Tiberius Nero, allant voir son frere Drusus, malade en Allemaigne, fit deux cens mille en vingt-quatre heures, ayant trois coches[3].

L'invention de Cecinna à renvoyer des nouvelles à ceux de sa maison avoit bien plus de promptitude : il emporta quand et soy des arondeles, et les relaschoit vers leurs nids quand il vouloit r'envoyer de ses nouvelles, en les teignant de marque de couleur propre à signifier ce qu'il vouloit, selon qu'il avoit concerté avec les siens.

Au theatre, à Romme, les maistres de famille avoient des pigeons dans leur sein, ausquels ils attachoyent des lettres quand ils vouloient mander quelque chose à leurs gens au logis; et estoient dressez lesdits pigeons[4] à en rapporter responce. D. Brutus en usa, assiegé à Mutine, et autres ailleurs.

---

1. *Là* [mot supprimé].

2. Et ne se destourna jamais pour querir un pont ou un gué.

3. En la guerre des Romains contre le roy Antiochus, T. Sempronius Gracchus, dit Tite-Live, *per dispositos equos prope incredibili celeritate ab Amphissa tertio die Pellam pervenit*; et appert, à veoir le lieu, que c'estoient postes assises, non freschement ordonnées pour cette course.

4. *Lesdits pigeons* [mots supprimés].

Au Peru, ils couroyent sur les hommes, qui les chargeoient sur les espaules à tout des portoires, par telle agilité que, tout en courant, les premiers porteurs rejettoyent aux seconds leur charge sans arrester un pas [1].

CHAPITRE XXIII

Des mauvais moyens employez à bonne fin.

Il se trouve une merveilleuse relation et correspondance en cette universelle police des ouvrages de nature, qui monstre bien qu'elle n'est ny fortuite ny conduyte par divers maistres. Les maladies et conditions de nos corps se voyent aussi aux Estats et polices : les royaumes, les republiques naissent, fleurissent et fanissent de vieillesse, comme nous. Nous sommes subjects à une repletion d'humeurs inutile et nuysible : soit de bonnes humeurs (car cela mesme les medecins le craignent; et, par ce qu'il n'y a rien de stable chez nous, ils disent que la perfection de santé

1. J'entends que les Valachi, courriers du Grand Seigneur, font des extremes diligences, d'autant qu'ils ont loy de desmonter le premier passant qu'ils trouvent en leur chemin, en luy donnant leur cheval recreu. Pour se garder de lasser, ils se serrent à travers le corps bien estroittement d'une bande large, comme font assez d'autres. Je n'ay trouvé nul sejour à cet usage.

trop allegre et vigoreuse, il nous la faut essimer et rabatre par art, de peur que nostre nature, ne se pouvant rassoir en nulle certaine place et n'ayant plus où monter pour s'ameliorer, ne se recule en arriere en desordre et trop à coup; ils ordonnent pour cela aux athletes les purgations et les saignées pour leur soustraire cette superabondance de santé), soit repletion de mauvaises humeurs, qui est l'ordinaire cause des maladies.

De semblable repletion se voyent les Estats souvent malades, et a l'on accoustumé d'user de diverses sortes de purgation. Tantost on donne congé à une grande multitude de familles pour en décharger le païs, lesquelles vont cercher ailleurs où s'accommoder aux despens d'autruy : de cette façon, nos anciens Francons, partis du fons de l'Alemaigne[1], vindrent se saisir de la Gaule et en deschasser les premiers habitans; ainsi se forgea cette infinie marée d'hommes qui s'écoula en Italie soubs Brennus et autres; ainsi les Gots et Vuandales, comme aussi les peuples qui possedent à present la Grece, abandonnerent leur naturel païs pour s'aller loger ailleurs plus au large; et à peine est il deux ou trois coins au monde qui n'ayent senty l'effect d'un tel remuement.

Les Romains bastissoient par ce moyen leurs colonies : car, sentans leur ville se grossir outre mesure, ils la deschargeoyent du peuple moins necessaire, et l'envoyoient habiter et cultiver les

1. Du fons *d'*Alemaigne.

terres par eux conquises. Par fois aussi ils ont à escient nourry des guerres avec aucuns, leurs ennemis, non seulement pour tenir leurs hommes en haleine, de peur que l'oysiveté, mere de corruption, ne leur apportast quelque pire inconvenient,

Et patimur longæ pacis mala; sævior armis,
Luxuria incumbit;

mais aussi pour servir de saignée à leur republique et esvanter un peu la chaleur trop vehemente de leur jeunesse, estausser et esclaircir le branchage de ce tige foisonnant [1] en trop de gaillardise : à cet effet se sont ils autrefois servis de la guerre contre les Cartaginois.

Au traité de Bretigny, Edouard troisiesme, roy d'Angleterre, ne voulut comprendre, en cette paix generalle qu'il fit avec nostre roy, le different du duché de Bretaigne, affin qu'il eust où se descharger de ses hommes de guerre, et que cette foulle d'Anglois dequoy il s'estoit servy en ses guerres de deçà [2] ne se rejettast en Angleterre. Ce fut l'une des raisons pourquoy nostre roy Philippe consentit d'envoyer Jean, son fils, à la guerre d'outremer, afin d'en amener [3] quand et luy un grand nombre de jeunesse bouillante qui estoit en sa gendarmerie.

Il y en a plusieurs en ce temps qui discourent

1. *Escourter* et esclaircir le branchage de ce tige *abondant*.
2. Dequoy il s'estoit servy *aux affaires* de deça.
3. A fin d'*emmener*.

de pareille façon, souhaitans que cette emotion chaleureuse qui est parmy nous se peust deriver à quelque guerre voisine, de peur que ces humeurs peccantes qui dominent pour cette heure nostre corps, si on ne les escoulle ailleurs, maintiennent nostre fiebvre tousjours en force, et apportent en fin nostre entiere ruine; et de vray une guerre estrangiere est un mal bien plus doux que la civile ; mais je ne croy pas que Dieu favorisast une si injuste entreprise d'offencer et quereller autruy pour nostre commodité :

Nil mihi tam valde placeat, Rhamnusia virgo,
Quod temere invitis suscipiatur heris.

Toutesfois la foiblesse de nostre condition nous pousse souvent à cette necessité, de nous servir de mauvais moyens pour une bonne fin. Licurgus, le plus vertueux et parfaict legislateur qui fut onques, inventa cette tres-injuste et tres-inique [1] façon, pour instruire son peuple à la temperance, de faire enyvrer par force les Elotes, qui estoyent leurs serfs, afin qu'en les voyant ainsi perdus et ensevelis dans le vin, les Spartiates prinsent en horreur le débordement de ce vice. Ceux là avoient encore plus de tort qui permettoyent anciennement que les criminels, à quelque sorte de mort qu'ils fussent condamnez, fussent déchirez tous vifs par les medecins, pour y voir au naturel nos parties interieures et en establir plus de

1. *Et tres-inique* [mots supprimés].

certitude en leur art : car, s'il se faut débaucher, on est plus excusable le faisant pour le service de la santé de l'ame[1] que pour celle du corps : comme les Romains dressoient le peuple à la vaillance et au mespris des dangiers et de la mort par ces furieux spectacles de gladiateurs et escrimeurs à outrance qui se combatoient, détailloient et entretuoyent en leur presence :

Quid vesani aliud sibi vult ars impia ludi,
Quid mortes juvenum, quid sanguine pasta voluptas?

et dura cet usage jusques à Theodosius l'empereur :

Arripe dilatam tua, dux, in tempora famam,
Quodque patris superest, successor laudis habeto.
Nullus in urbe cadat cujus sit pœna voluptas.
Jam solis contenta feris, infamis arena
Nulla cruentatis homicidia ludat in armis.

C'estoit, à la verité, un merveilleux exemple, et de tres-grand fruict pour l'institution du peuple, de voir tous les jours en sa presence cent, deux cens, mille[2] couples d'hommes, armez les uns contre les autres, se hacher en pieces avecques une si extreme fermeté de courage qu'on ne leur vist jamais changer de visage[3], lascher une parolle de foiblesse ou commiseration, jamais tourner le dos, ny faire seulement un mouvement

---

1. Pour *la santé* de l'ame.
2. *Voire* mille.
3. *Jamais changer de visage* [mots supprimés].

lasche pour gauchir au coup de leur adversaire, ains tendre le col à son espée et se presenter au coup. Il est advenu à plusieurs d'entre eux, estans blessez à mort de force playes, d'envoyer demander au peuple s'il estoit content de leur devoir, avant que se coucher pour rendre l'esprit sur la place. Il ne falloit pas seulement qu'ils combattissent et mourussent constamment, mais encore allegrement : en maniere qu'on les hurloit et maudissoit, si on les voyoit estriver à recevoir la mort. Les filles mesmes les incitoient :

Consurgit ad ictus;
Et, quoties victor ferrum jugulo inserit, illa
Delicias ait esse suas, pectusque jacentis
Virgo modesta jubet converso pollice rumpi.

Les premiers Romains employoient à cet exemple les criminels ; mais depuis on y employa des serfs innocens, et des libres mesmes qui se vendoyent pour cet effect, jusques à des senateurs et chevaliers romains, et encore des femmes :

Nunc caput in mortem vendunt, et funus arenæ,
Atque hostem sibi quisque parat, cum bella quiescunt :

Hos inter fremitus novosque lusus,
Stat sexus rudis insciusque ferri,
Et pugnas capit improbus viriles :

ce que je trouverois fort estrange et incroyable si nous n'estions accoustumez de voir tous les jours en nos guerres plusieurs miliasses d'hommes estrangiers, engageant pour de l'argent leur sang et leur vie à des querelles où ils n'ont aucun interest.

CHAPITRE XXIV

De la Grandeur romaine.

Je ne veus dire qu'un mot de cet argument infiny, pour montrer la simplesse de ceux qui apparient à celle là les chetives grandeurs de ce temps. Au septiesme livre des *Epistres familieres* de Cicero (et que les grammairiens en ostent ce surnom de familieres, s'ils veulent, car à la verité il n'y est pas fort à propos; et ceux qui au lieu de familieres y ont substitué *ad familiares* peuvent tirer quelque argument pour eux de ce que dit Suetone en la *Vie de Cæsar,* qu'il y avoit un volume de lettres dudit Cæsar [1] *ad familiares*), il y en a une qui s'adresse à Cæsar estant lors en la Gaule, en laquelle Cicero redit ces mots, qui estoyent sur la fin d'un' autre lettre que Cæsar luy avoit escrit : « Quant à Marcus Furius, que tu m'as recommandé, je le feray roy de Gaule; et si tu veux que j'advance quelque autre de tes amis, envoye le moy. » Il n'estoit pas nouveau à un simple citoyen romain, comme estoit lors Cæsar, de disposer des royaumes, car il osta bien au roy Dejotarus le sien pour le donner à un gentil'homme de la ville de Pergame nommé Mithridates. Et ceux qui escrivent sa vie enregis-

1. De lettres *de luy*.

trent plusieurs autres [1] royaumes par luy vendus; et Suetone dict qu'il tira pour un coup du roy Ptolomæus trois millions six cens mill' escus, qui fut bien prés de luy vendre le sien :

Tot Galatæ, tot Pontus eat, tot Lydia nummis.

Marcus Antonius disoit que la grandeur du peuple romain ne se monstroit pas tant par ce qu'il prenoit que par ce qu'il donnoit [2]. Tous les royaumes qu'Auguste gaigna par droict de guerre, il les rendit à ceux qui les avoyent perdus, ou en fit present à des estrangiers. Et sur ce propos Tacitus, parlant du roy d'Angleterre Cogidunus, nous faict sentir par un merveilleux traict cette infinie puissance : « Les Romains, dit-il, avoyent accoustumé, de toute ancienneté, de laisser les roys qu'ils avoyent surmontez, en la possession de leurs royaumes, soubs leur authorité, à ce qu'ils

---

1. *Autres* [mot supprimé].

2. Si en avoit il, quelque siecle avant Antonius, osté un entre autres d'authorité si merveilleuse qu'en toute son histoire je ne sçache marque qui porte plus haut le nom de son credit. Antiochus possedoit toute l'Ægypte et estoit aprés à conquerir Cypre et autres demeurants de cet empire. Sur le progrez de ses victoires, C. Popilius arriva à luy de la part du Senat, et d'abordée refusa de luy toucher la main qu'il n'eust premierement leu les lettres qu'il luy apportoit. Le roy les ayant leuës et dict qu'il en delibereroit, Popilius circonscrit la place où il estoit avec sa baguette en luy disant : « Ren moy responce que je puisse rapporter au Senat, avant que tu partes de ce cercle. » Antiochus, estonné de la rudesse d'un si pressant commandement, aprés y avoir

eussent des roys mesmes, utils de la servitude » : *ut haberent instrumenta servitutis et reges*[1].

CHAPITRE XXV

De ne contrefaire le malade.

Il y a un epigramme en Martial qui est des bons, car il y en a chez luy de toutes sortes, où il recite plaisamment l'histoire de Cœlius, qui, pour fuir à faire la court à quelques grans à Romme, se trouver à leur lever, les assister et les suivre, fit la mine d'avoir la goute; et, pour rendre son excuse plus vray-semblable, se faisoit oindre les jambes, les avoit envelopées, et contre-faisoit entierement le port et la contenance d'un homme gouteux.

---

un peu songé : « Je feray, dit-il, ce que le Senat me commande. » Lors le salüa Popilius comme amy du peuple romain. Avoir renoncé à une si grande monarchie et cours d'une si fortunée prosperité par l'impression de trois traits d'escriture! Il eut vrayement raison, comme il fit, d'envoyer depuis dire au Senat par ses ambassadeurs qu'il avoit receu leur ordonnance de mesme respect que si elle fust venuë des dieux immortels.

1. Il est vray-semblable que Solyman, à qui nous avons veu faire liberalité du royaume d'Hongrie et autres Estats, regardoit plus à cette consideration qu'à celle qu'il avoit accoustumé d'alleguer : qu'il estoit saoul et chargé de tant de monarchies et de domination que sa vertu ou celle de ses ancestres luy avoyent acquis.

En fin la fortune luy fit ce plaisir de l'en rendre tout à faict :

> *Tantum cura potest et ars doloris !*
> *Desît fingere Cœlius podagram.*

J'ay veu en quelque lieu d'Appian, autrefois, une pareille histoire[1] d'un qui, voulant eschapper aux proscriptions des triumvirs de Rome, pour se dérober de la connoissance de ceux qui le poursuyvoient, se tenant caché et travesti, y adjousta encore cette invention de contre-faire le borgne : quand il vint à recouvrer un peu plus de liberté et qu'il voulut deffaire l'emplatre qu'il avoit long temps porté sur son œil, il trouva que sa veuë estoit effectuellement perdue soubs ce masque. Il est possible que l'action de la veuë s'estoit hebetée pour avoir esté si long temps sans exercice, et que la force visive s'estoit toute rejetée en l'autre œil : car nous sentons evidemment que l'œil que nous tenons couvert r'envoye à son compaignon quelque partie de son effect, en maniere que celuy qui reste s'en grossit et s'en enfle ; comme aussi l'oisiveté, avec la chaleur des liaisons et des medicamens, avoit bien peu attirer quelque humeur podagrique au gouteux de Martial.

Lisant chez Froissard le veu d'une troupe de jeunes gentils-hommes anglois, de porter l'œil gauche bandé jusques à ce qu'ils eussent passé en

---

1. En quelque lieu d'Appian, *ce me semble*, une pareille histoire.

France et exploité quelque faict d'armes sur nous, je me suis souvent chatouillé de ce pensement, qu'il leur eust pris comme à ces autres, et qu'ils se fussent trouvez tous éborgnez au revoir des maistresses pour lesquelles ils avoyent faict l'entreprise.

Les meres ont raison de tancer leurs enfans quand ils contrefont les borgnes, les boiteux et les bicles, et tels autres defauts de la personne : car, outre ce que le corps ainsi tendre en peut recevoir un mauvais ply, je ne sçay comment il semble que la fortune se joüe à nous prendre au mot; et j'ay ouy reciter plusieurs exemples de gens devenus malades, ayant entrepris de le contrefaire[1].

Mais alongeons ce chapitre et le bigarrons d'une autre piece, à propos de la cecité. Pline conte[2] d'un qui, songeant estre aveugle en dormant, s'en trouva[3] l'endemain, sans aucune maladie precedente. La force de l'imagination peut bien ayder à cela, comme j'ay dit ailleurs, et semble que Pline soit de cet advis; mais il est plus vray-semblable que les mouvemens que le corps

---

1. Ayant *dessigné* de *feindre l'estre.* De tout temps j'ay apprins de charger ma main, et à cheval et à pied, d'une baguette ou d'un baston, jusques à y chercher de l'elegance et m'en sejourner d'une contenance affectée. Plusieurs m'ont menacé que fortune tourneroit un jour cette mignardise en necessité. Je me fonde sur ce que je seroy le premier goutteux de ma race.

2. Pline *dit.*

3. Se *le* trouva.

sentoit au dedans, desquels les medecins trouveront, s'ils veulent, la cause, qui luy ostoient la veuë, furent occasion du songe.

Adjoutons encore un' histoire voisine de ce propos, que Seneque recite en l'une de ses lettres. « Tu sçais, dit-il, escrivant à Lucilius, que Harpaste [1], la folle de ma femme, est demeurée chez moy pour charge hereditaire, car de mon goust je suis ennemy de ces monstres, et si j'ay envie de rire d'un fol, il ne me le faut chercher guiere loing, je me [2] ris de moy-mesme. Cette folle a subitement perdu la veuë. Je te recite chose estrange, mais veritable : elle ne sent point qu'elle soit aveugle, et presse incessamment son gouverneur de l'en emmener [3], par ce qu'elle dit que ma maison est obscure. Ce que nous rions en elle, je te prie croire qu'il advient à chacun de nous : nul ne connoit estre avare, nul convoiteux. Encore les aveugles demandent un guide, nous nous fourvoions de nous mesmes. Je ne suis pas ambitieux, disons nous, mais à Rome on ne peut vivre autrement; je ne suis pas sumptueux, mais la ville requiert une grande despence; ce n'est pas ma faute si je suis colere, si je n'ay encore establi aucun train asseuré de vie, c'est la faute de la jeunesse. Ne cerchons pas hors de nous nostre mal, il est chez nous, il est planté en nos entrailles. Et cela

1. *Harpasté.*
2. *Me* [mot supprimé].
3. De l'*emmener.*

mesme que nous ne sentons pas estre malades nous rend la guerison plus mal-aisée. Si nous ne recommençons[1] de bonne heure à nous penser, quand aurons nous pourveu à tant de playes et à tant de maus? Si avons nous une tres-douce medecine que la philosophie : car des autres, on n'en sent le plaisir qu'aprés la guerison, cette cy plait et guerit ensemble. » Voylà ce que dit Seneque, qui m'a emporté hors de mon propos; mais il y a du profit au change.

CHAPITRE XXVI

Des Pouces

TACITUS recite que, parmy certains roys barbares, pour faire une obligation asseurée, leur maniere estoit de joindre estroictement leurs mains droites l'une à l'autre, et s'entrelasser les pouces; et quand, à force de les presser, le sang en estoit monté au bout, ils les blessoient de quelque legere pointe, et puis se les entresuçoient.

Les medecins disent que les pouces sont les maistres doigts de la main, et que leur etymologie latine vient de *pollere,* qui signifie *exceller sur les autres*[2]. Les Grecs l'appellent ἀντίχειρ, comme qui

1. Si nous ne *commençons.*
2. *Qui signifie,* etc. [mots supprimés].

diroit une autre main. Et il semble que par fois les Latins les prennent aussi en ce sens de main entiere :

Sed nec vocibus excitata blandis,
Molli pollice nec rogata, surgit.

C'estoit à Rome une signification de faveur, de comprimer et baisser les pouces,

Fautor utroque tuum laudabit pollice ludum,

et de desfaveur, de les hausser et contourner au dehors,

Converso pollice vulgi,
Quemlibet occidunt populariter.

Les Romains dispensoient de la guerre ceux qui estoient blessez au pouce, comme s'ils n'avoient plus la prise des armes assez ferme. Auguste confisqua les biens à un chevalier romain qui avoit, par malice et pour faire fraude à la loy [1], couppé les pouces à deux siens jeunes enfans, pour les dispenser des guerres [2]; et avant luy, le Senat, du temps de la guerre Italique, avoit condamné Caius Vatienus à prison perpetuelle et luy avoit confisqué tous ses biens, pour s'estre à escient couppé le pouce de la main gauche pour s'exempter de cette guerre [3].

---

1. *Et pour faire fraude à la loy* [mots supprimés].
2. Pour les *excuser d'aller aux armées.*
3. Pour s'exempter de *ce voyage.*

Quelcun, de qui il ne me souvient point [1], ayant gaigné une bataille navale, fit coupper les pouces à ses ennemis vaincus, pour leur oster le moyen de combatre et de tirer la rame [2].

En Lacedemone, le maistre chastioit les enfans en leur mordant le pouce.

---

1. *Dont* il ne me souvient point.

2. Les Atheniens les firent coupper aux Æginetes pour leur oster la preference en l'art de marine.





NOTES

DU TOME QUATRIÈME

P. 1. *Democritus.* Voy. Plutarque, *Propos de table,* liv. I, quest. 10. Montaigne a suivi la traduction d'Amyot qui fait manger une figue à Démocrite, tandis que dans Plutarque il s'agit d'un concombre : σίκυον, et non σῦκον.

2. *Voylà comme ils disent.* Voy. Cicéron, *Acad.*, II, 41 ; Sénèque, *Nat. quæst.* I, *præm.*, etc.

— *Satius est...* Mieux vaut apprendre des choses inutiles que de ne rien apprendre. (Sénèque, *Epist.* 88.)

3. *Eudoxus.* Voy. Plutarque, *Qu'on ne saurait vivre joyeusement selon la doctrine d'Épicure* c. 8.

4. *Unicuique...* Ces systèmes sont les fictions du génie de chaque philosophe, et non le résultat de leurs découvertes. (M. Sénèque, *Suasor.*, 4.)

5. *Il dit tout destrousseement en sa Republique.* Liv. V, p. 459.

— *Non tam...* On diroit qu'ils ont écrit moins par conviction que pour exercer leur esprit par la difficulté du sujet.

6. *Jupiter omnipotens...* Jupiter tout-puissant, père et mère du monde, et des dieux et des rois. (Valerius Soranus, *ap.* S. August., *de Civit. Dei*, VII, 9 et 11.)

P. 7. *De toutes les religions que saint Paul.* Voy. *Actes des Apôtres*, XVII, 23.

8. *La lumiere commune...* (RONSARD, *Remonstrances au peuple de France.*)

— *Thales, qui le premier,* etc., etc... Toute cette exposition théologique est tirée en grande partie de CICÉRON, *de Nat. deor.*, 10, 11, etc.

10. *Diogenes Apolloniates, que c'est l'aage.* Au lieu de *l'aage*, lisez *l'air,* conformément à la version de CICÉRON, *de Nat. deor.*, I, 12 : *Aer quo Diogenes Apolloniates utitur deo.* D'ailleurs il est question plus loin, page 50, de *l'air de Diogène.*

— *Ego deum...* Quant à moi, j'ai toujours pensé qu'il existait une race de dieux, j'entends une race céleste, indifférente aux actions des hommes. (ENNIUS, *apud* CIC., *de Divinat.*, II, 50.)

11. *Quæ...* Toutes choses qui sont indignes des dieux et qui n'ont rien de commun avec leur nature. (LUCRÈCE, V, 123.)

— *Formæ...* On donne le signalement de ces dieux, on dit leur âge, les ornements dont ils sont revêtus, leurs généalogies, leurs mariages, leurs alliances; on les apparie à notre imbécillité humaine, on les fait sujets aux mêmes passions, amoureux, jaloux, chagrins, colères. (CICÉRON, *de Nat. deor.*, II, 28.)

12. *Quid...* A quoi sert d'introduire dans nos temples la corruption de nos mœurs, ô âmes pleines de la terre et vides du ciel? (PERSE, *Sat.*, II, 62 et 61.)

— *Dict Cicero.* Dans *Tuscul.*, I, 26.

— *Dit Varro.* Cité par S. AUGUSTIN, *de Civit. Dei*, XVIII, 5.

13. *Secreti...* La, au fond d'un bois de myrtes où conduisent des sentiers perdus, se cachent les victimes de l'a-

mour; elles ont emporté dans la mort leurs soucis de la terre. (VIRGILE, *Æn.*, VI, 443.)

P. 15. *Dict sainct Paul.* Voy. *Corinth.*, I, 2, 9, d'après ISAÏE, LXIV, 4.

— *Hector...* Hector était bien lui-même alors qu'il vivait et combattait, mais son cadavre traîné par les chevaux d'Achille, ce n'était plus Hector. (OVIDE, *Trist.*, III, XI, 27.)

— *Quod...* Ce qui change est dissous, donc périt : les parties désagrégées, il n'y a plus de corps. (LUCRÈCE, III, 756.)

16. *Des cendres d'un phœnix s'engendre, dit-on.* Voy. PLINE, *Nat. Hist.*, X, 2.

— *Nec...* Et si le temps rassemblait la matière de notre corps après qu'il a été dissous, et que, reconstituant ce corps tel qu'il est aujourd'hui, il lui rendît la vie, cela ne s'appliquerait plus à nous, dès qu'il y a eu interruption dans le cours de notre existence. (LUCRÈCE, III, 859.)

16. *Scilicet...* Ainsi, l'œil arraché de son orbite ne peut voir aucun objet hors du corps. (ID., III, 562.)

17. *Inter...* Dès que la vie est interrompue, tout mouvement abandonne les sens. (ID., III, 872.)

— *Et nihil...* Cela ne nous est de rien, puisque nous sommes formés de l'union de l'âme et du corps. (ID., III, 857.)

18. *C'est plus grande presomption, dict Plutarque.* Voy. le traité *Pourquoi la justice divine diffère quelquefois la punition des maléfices*, c. 4.

19. *Comme Tiberius Sempronius.* Voy. TITE-LIVE, XLI, 16.

— *Et Paul Æmyle.* ID., XLV, 33.

— *Et Alexandre.* Voy. DIODORE DE SICILE, XVII, 104.

20. *Sulmone...* Énée saisit quatre jeunes guerriers, fils de Sulmone, et quatre autres nourris aux bords de l'Ufens,

pour les immoler aux mânes de Pallas. (VIRGILE, *Æn.*, X, 517.)

P. 20. *Les Carthaginois immoloient leurs propres enfans à Saturne.* Voy. PLUTARQUE, *de la Superstition*, c. 13.

— *Comme les Lacedemoniens qui caressoient leur Diane.* ID., *Apophth. des Lacédém.*, vers la fin.

— *Les Getes.* Voy. HÉRODOTE, IV, 94.

— *Amestris, mere de Xerxes.* Voy. PLUTARQUE, *de la Superstition*, c. 13, et HÉRODOTE, VII, 114. Amestris était la femme et non la mère de Xerxès.

— *Tantum relligio...* Tant la superstition a pu conseiller de crimes! (LUCRÈCE, I, 102.)

21. *Et casta...* Et que cette chaste et malheureuse victime, au moment même de son hymen, fut immolée par la main criminelle d'un père. (ID., I, 99.)

— *Quæ fuit...* Quelle était cette grande iniquité des dieux de ne consentir à être favorables au peuple romain qu'au prix du sang de tels hommes! (CICÉRON, *de Nat. deor.*, III, 6.)

22. *L'humeur de Policrates.* Voy. HÉRODOTE, III, 41 et 42.

— *Tantus est...* Telle est la fureur de leur esprit en délire et sorti de son siège qu'ils pensent apaiser les dieux en surpassant toutes les cruautés des hommes. (S. AUGUSTIN, *de Civit. Dei*, VI, 10.)

— *Ubi iratos...* De quoi pensent-ils que les dieux s'irritent, ceux qui croient les apaiser ainsi?... Des hommes ont été châtrés pour servir aux plaisirs des rois; mais jamais esclave ne s'est châtré lui-même, lorsque son maître lui commandait de ne plus être homme. (ID., *ibid.*, d'après SÉNÈQUE.)

23. *Sæpius...* Autrefois, c'était la religion qui inspirait le plus souvent le crime et l'impiété. (LUCRÈCE. I, 83.)

— *Infirmum...* Dieu faible est plus fort que l'homme

fort ; sa folie est plus sage que notre sagesse. (S. Paul, *Cor.*, I, 1, 25.)

P. 23. *Stilpon le philosophe.* Voy. Diogène Laerce, II, 117.

24. *Omnia...* Et le ciel, et la terre, et la mer ensemble, ne sont rien à côté de l'universalité du tout. (Lucrèce, VI, 679.)

25. *Terramque...* Que la terre, le soleil, la lune, la mer et tous les êtres, ne sont point uniques, mais en nombre infini. (Id., II, 1085.)

— *Cum...* Qu'il n'y a point dans la nature d'être qui soit seul de son espèce, qui naisse et qui croisse isolé. (Id., II, 1077.)

— *Quare...* On est donc forcé de convenir qu'il s'est fait encore et encore ailleurs des agglomérations de matières semblables à celles que l'éther embrasse dans sa vaste circonférence. (Id., II, 1064.)

— *Que Platon l'asseure.* Dans le *Timée*, p. 527.

26. *Qui en voudra croire Pline et Herodote.* Pline, liv. VI, VII et VIII, et Hérodote, liv. III et IV, ne donnent la plupart des faits extraordinaires cités par Montaigne que comme des traditions.

— *Epicurus les imagine.* Voy. Diogène Laerce, X, 85.

27. *Comme dict Plutarque.* Voy. *de la Face de la lune.*

28. Τίς... (Platon, *Gorgias.*) Montaigne a traduit ce passage avant de le citer.

— *Anaxagoras.* Voy. Cicéron, *Acad.*, II, 23 et 31.

— *Metrodorus Chius.* Id., *ibid.*, II, 23.

29. *D'autres jurent qu'il n'y a point de mouvement.* Voy. Diogène Laerce, IX, 24.

— *Protagoras dit.* Id., IX, 51 ; Sénèque, *Epist.* 99.

— *Nausiphanes.* Voy. Sénèque, *Epist.* 88.

— *Parmenides... Zenon.* Voy. Id., *ibid.*, et Cicéron, *Acad.*, II, 57.

P. 30. *Combien de querelles... a produit au monde le doubte du sens de cette syllabe,* Hoc! Première parole de la consécration dans le sacrement de l'Eucharistie : *Hoc est enim corpus meum, hic est enim calix sanguinis mei.* Les protestants nient la transsubstantiation, c'est-à-dire le changement, qui se fait, dans la communion, de la substance du pain et du vin en celle du corps et du sang de Jésus-Christ, selon la doctrine de l'Église romaine. Montaigne fait allusion à la querelle des protestants et des catholiques sur ce point.

— *Si vous dictes,* « Je ments ». C'est le sophisme appelé *le Menteur,* Ψευδόμενος. Voy. Cicéron, *Acad.*, II, 29.

31. *Quand ils prononcent* « J'ignore ». Voy. Diogène Laerce, IX, 76.

— *Cette sorte de parler pleine d'irreverence.* Dont il est question page 29 : *Dieu ne peut mourir...*

32. *Cras...* Que demain Jupiter couvre le ciel de nuages ou fasse resplendir le soleil dans un ciel pur, il ne pourra faire que ce qui a été n'ait point été, ni détruire ce que l'heure qui fuit a emporté sur ses ailes. (Horace, *Od.*, III, xxix, 43.)

33. *Un grand personnage des nostres.* Il s'agit de Tertullien, qui a dit : *Quis negat Deum esse corpus, et si Deus spiritus sit?*

— *Les hommes, dict sainct Paul.* Voy. *Épît. aux Romains*, I, 22, 23.

— *Mirum...* Il est admirable comme s'enfle l'orgueil de l'homme, après le plus petit succès. (Pline, *Nat. Hist.*, II, 23.)

— *Magna dii...* Les dieux s'occupent des grandes choses et négligent les petites. (Cicéron, *de Nat. deor.*, II, 66.)

— *Nec in regnis...* Les rois eux-mêmes ne descendent pas dans les détails infimes du gouvernement. (Id., *ibid.*, 35.)

34. *De cette honneste femme de Faustine.* Faustine, femme de l'empereur Marc-Aurèle, ne fut point une honnête femme,

mais elle fut tenue pour telle par son mari, qui la fit représenter, après sa mort, emportée au ciel par un aigle.

P. 34. *Deus ita...* Dieu, si grand ouvrier dans les grandes choses, ne l'est pas moins dans les petites. (S. AUGUSTIN, *de Civit. Dei*, XI, 22.)

— *Quod beatum...* Un être heureux et éternel n'a point de peine et n'en fait à personne. (CICÉRON, *de Nat. deor.*, I, 17.)

35. *Quod finxere...* Ils s'effrayent de ce qu'ils ont inventé. (LUCAIN, I, 486.)

— *Vostre nation, fit-il.* Voy. PLUTARQUE, *Apophthegmes des Lacédémoniens.*

— *Nosse...* A qui seule il est donné de connaître les dieux et les puissances célestes, ou de savoir qu'il est impossible de les connaître. (LUCAIN, I, 452.)

— *Si Dieu est, il est animal* (c'est-à-dire *animé*), etc. Ces arguments sont tirés du traité *de la Nature des dieux*, de CICÉRON.

— *Quasi...* Quoi de plus malheureux que l'homme esclave de ses chimères! (PLINE, *Nat. Hist.*)

— *Oyez Trismegiste.* Voy. *Asclepius dialog.*, *ap.* L. APULEIUM.

37. *Non, si...* Enfle-toi à en crever, tu n'en approcheras pas encore. (HORACE, *Sat.*, II, III, 19.)

— *Paulina.* Voy. JOSÈPHE, *Ant. jud.*, XVIII, 4.

— *Serapis.* Ou *Anubis*, selon JOSÈPHE.

— *Profecto non Deum...* Certes les hommes, croyant penser à Dieu, dont ils ne peuvent avoir une idée, pensent à eux-mêmes; c'est à eux, non pas à lui, qu'ils le comparent. (S. AUGUSTIN, *de Civit. Dei*, XII, 15.)

38. *Varro.* ID., *ibid.*, VI, 7; MACROBE, *Saturnales*, I, 10.

P. 38. *Il estoit tenu pour certain à Athenes.* Voy. Diogène Laerce, III, 2, et Plutarque, *Symposiaques,* VIII, 1.

39. *Pourtant disoit plaisamment Xenophanes.* Voy. Eusèbe, *Prép. évangél.*, XIII, 13.

— *Ita est...* C'est une habitude et un préjugé de notre esprit que nous ne pouvons penser à Dieu sans nous le représenter sous la forme humaine. (Cicéron, *de Nat. deor.*, I, 27.)

— *Tam blanda...* Tant la nature est une douce médiatrice et porte les êtres à s'aimer eux-mêmes ! (Id., *ibid.*)

40. *Domitosque...* Les Titans firent trembler les palais brillants du vieux Saturne, et tombèrent enfin sous les coups d'Hercule. (Horace, *Od.*, II, xii, 6.)

— *Neptunus...* Neptune ébranle de son trident redoutable les murs de Troie et renverse de fond en comble cette cité superbe ; de son côté, l'impitoyable Junon se tient aux portes Scées. (Virgile, *Æn.*, II, 610.)

— *Les Cauniens.* Voy. Hérodote, I, 172.

41. *Hic...* Là sont les armes de Junon, là est son char. (Virgile, *Æn.*, I, 16.)

— *Adeo minimis...* Tant la superstition introduit les dieux même dans les plus petites choses ! (Tite-Live, XXVII, 23.)

— *O sancte Apollo...* O saint Apollon, toi qui habites le centre du monde ! (Cicéron, *de Divin.*, II, 56.) Delphes, consacré à Apollon, passait pour l'ombilic de la terre. Voy., entre autres, Tite-Live, XXXVIII, 48.

— *Pallada...* Athènes honore Pallas, l'île de Crète Diane, Lemnos Vulcain, Sparte et Mycènes Junon ; Pan est le dieu du Ménale et Mars celui du Latium. (Ovide, *Fast.*, III, 81.)

— *Junctaque...* Et le temple du petit-fils est réuni à celui de son divin aïeul. (Id., *ibid.*, I, 294.)

— *Quos...* Puisque nous ne les jugeons pas encore dignes

de l'honneur du ciel, permettons-leur d'habiter les terres que nous leur avons accordées. (OVIDE, *Métam.*, I, 94.)

P. 42. *Car Chrysippus estimoit.* Voy. PLUTARQUE, *des Communes Conceptions*, etc., c. 27.

— *Jovis...* L'île de Crète, berceau de Jupier. (OVIDE, *Métam.*, VIII, 99.)

— *Quum veritatem...* Comme il ne cherche la vérité que pour s'affranchir, soyons certain qu'il est de son intérêt d'être trompé. (S. AUGUST., *de Civit. Dei*, IV, 31.)

— *S'enquiert-on à Zenon.* Voy. CICÉRON, *de Nat. deor.*, II, 22.

43. *Que Polyænus.* ID., *Acad.*, II, 38.

— *Que Socrates n'ayt estimé.* Voy. XÉNOPHON, *Mémoires sur Socrate*, IV, VII, 2.

— *Socrates, en Xenophon.* Dans *Mémoires sur Socrate*, IV, VII, 6 et 7.

— *Platon, ayant à parler des daimons au Timée*, p. 1053.

44. *Temo...* Le timon et les roues étaient d'or, et les rayons d'argent. (OVIDE, *Métam.*, II, 107.)

— *Mundus...* Le monde est un édifice immense, entouré de cinq zones et traversé obliquement par une bordure enrichie de douze signes rayonnants d'étoiles, avec le char de la lune et ses deux coursiers. (Vers de VARRON, rapportés par Valérius Probus dans ses notes sur la sixième églogue de Virgile.)

— *Selon Platon.* Dans la *République*, X, 12.

45. *Ay-je pas veu en Platon.* Dans le *Second Alcibiade*, p. 42.

— *Latent...* Toutes ces choses sont enveloppées des plus épaisses ténèbres, et il n'y a point d'esprit assez perçant pour pénétrer dans le ciel ou dans les profondeurs de la terre. (CICÉRON, *Acad.*, II, 39.)

46. *Le Petit Monde.* En grec Μικρόκοσμος, *microcosme.*

P. 47. *La garse milesienne.* Voy. le *Théétète* de Platon, I, p. 173. Platon parle d'une servante, non de Milet, mais de Thrace, et ne dit pas que celle-ci ait mis quelque chose sur le passage de *Thalès pour le faire broncher.*

— *Quod est...* Ce qui est à nos pieds, nous ne le voyons pas, mais nous allons scrutant les plages du ciel. (Extrait d'une tragédie d'*Iphigénie, apud* Cic., *de Divinat.*, II, 13.)

— *Comme dit Socrates en Platon.* Dans le *Théétète,* I, 173.

48. *Quæ...* Ce qui maîtrise la mer, ce qui règle les saisons ; si les astres ont leur mouvement propre ou obéissent à une force étrangère ; pourquoi le disque de la lune croît et décroît régulièrement ; enfin comment l'harmonie générale résulte de la discorde de toutes choses. (Horace, *Epist.*, I, xii, 16.)

— *Mais comme une impression spirituelle face une telle faucée dans un subject massif et solide.* C'est-à-dire : « Mais comment une impression spirituelle peut arriver à une pareille intensité d'action dans un sujet corporel. »

49. *Omnia incerta...* Toutes ces choses sont impénétrables à la raison humaine et restent cachées dans la majesté de la nature. (Pline, II, 37.)

— *Modus...* Le lien par lequel l'esprit adhère au corps est admirable et ne saurait être compris par l'homme, et cependant cette union est l'homme même. (S. Augustin, *de Civit. Dei*, XXI, 10.)

52. *Les philodoxes de Platon.* Selon la définition de Platon, *République,* V, *in fine,* « gens entêtés de leurs opinions, quelle qu'en soit la valeur ».

55. *Ignoratur...* On ne connaît pas la nature de l'âme : naît-elle avec le corps, ou, au contraire, y est-elle introduite au moment de la naissance ? périt-elle avec lui, ou va-t-elle visiter les sombres abîmes ? enfin, passe-t-elle, par l'ordre des dieux, dans le corps des animaux ? (Lucrèce, I, 113.)

P. 55. *A Crates et Dicæarchus*. Voy. Sextus Empiricus, *Pyrrhon. Hypotyp.*, II, 5, et Cicéron, *Tusc.*, I, 10.

— *A Platon*. Voy. les *Lois*, X, p. 668.

— *A Thales... à Asclepiades*. Voy. Plutarque, *de Plac. philos.*, IV, 2.

— *A Parmenides*. Voy. Macrobe, *in Somn. Scip.*, I, 14.

— *A Empedocles*. Voy. Cicéron, *Tusc.*, I, 9.

— *Sanguineam...* Il vomit son âme de sang. (Virgile, *Æn.*, IV, 349.)

— *A Possidonius*. Voy. Diogène Laerce, VIII, 156.

— *Cleantes et Galen*. Voy. Galien, *Quod animi mores sequantur corporis temperamentum*.

— *Igneus...* Les âmes ont la vigueur du feu et une céleste origine. (Virgile, *Æn.*, VI, 730.)

— *A Hypocrates*. Voy. Macrobe, *in Somn. Scip.*, I, 14.

— *A Varro*. Voy. Lactance, *de Opif. Dei*, c. 17, n° 5.

— *A Zeno*. Voy. Cicéron, *Tusc.*, I, 10.

— *A Heraclides Ponticus*. Voy. Stobée, *Eclog. phys.*, I, 40.

— *A Xenocrates*. Voy. Macrobe, *in Somn. Scip.*, I, 14.

56. *Habitum...* Une certaine habitude vitale du corps que les Grecs appellent harmonie. (Lucrèce, III, 100.)

— *N'oublions pas Aristote*. Voy. Cicéron, *Tuscul.*, I, 10.

— *Seneca*. Dans *Natur. quæst.*, VII, 14.

— *Lactance*. Dans *de Opif. Dei*, c. 17.

— *Dict S. Bernard*. Dans *Lib. de Anima*, c. I, p. 1048.

P. 56. *Hipocrates et Hierophilus.* Voy. PLUTARQUE, *des Opinions des philosophes*, IV, 5.

— *Democritus et Aristote.* Voy. SEXTUS EMPIRICUS, *adv. Mathem.*, p. 201.

— *Ut...* Comme lorsqu'on dit que la santé appartient au corps, sans que pour cela elle fasse partie de l'homme en santé. (LUCRÈCE, III, 103.)

— *Hic...* Car c'est là qu'on se sent palpiter de crainte et de terreur, là qu'on éprouve les douces émotions de la joie. (ID., III, 142.)

— *Harum sententiarum...* De toutes ces opinions quelle est la vraie? Un dieu seul peut le savoir. (CICÉRON, *Tusc.*, I, 11.)

— *Heraclitus.* Voy. DIOGÈNE LAERCE, IX, 7.

57. *Les stoïciens.* Voy. PLUTARQUE, *des Opinions des philosophes*, IV, 5.

— *Erasistratus* ID., *ibid.*

— *Empedocles.* ID., *ibid.*

— *Comme aussi Moyse.* Voy. *Genèse*, IX, 4; *Lévitiq.*, VII, 26, etc.

— *Strato.* Voy. PLUTARQUE, *des Opinions des philosophes*, IV, 5.

— *La raison pourquoy Chrysippus.* Voy. GALIEN, *de Placitis Hippocratis et Platonis*, II, 2.

— *Voylà Platon qui definit l'homme.* Voy. DIOGÈNE LAERCE, IV, 40.

— *Qua facie...* Quelle figure a l'âme et où elle loge, voilà ce qu'il ne faut pas chercher à connaître. (CICÉRON, *Tusc.*, I, 28.)

— *Voylà les stoïciens.* Voy. SÉNÈQUE, *Epist.* 57.

58. *Comme dit Plutarque.* Dans la *Vie de Thésée*, préambule.

P. 59. *Qu'un nombre infini de lettres grecques.* Voy. CICÉRON, *de Nat. deor.*, II, 37.

— *Dit Zenon.* ID., *ibid.*, III, 9.

— *Cotta.* ID., *ibid.*

60. *Ce mesme Platon.* Dans le *Premier Alcibiade*, p. 129.

62. *Ce que Platon a mis la raison au cerveau.* Voy. DIOGÈNE LAERCE, III, 67.

— *Nihil tam absurde...* On ne peut rien dire de si absurde qui n'ait déjà été dit par quelque philosophe. (CICÉRON, *de Divinat.*, II, 58.)

63. *Cætera...* L'autre partie de l'âme, répandue par tout le corps, est assujettie et obéit aux ordres suprêmes de l'intelligence. (LUCRÈCE, III, 144.)

— *Deum namque...*

Dieu remplit, disent-ils, le ciel, la terre et l'onde ;
Dieu circule partout, et son âme féconde
A tous les animaux prête un souffle léger :
Aucun ne doit périr, mais tous doivent changer,
Et, retournant aux cieux en globes de lumière,
Vont rejoindre leur être à la masse première.

(VIRGILE, *Géorg.*, IV, 221, traduct. de Delille.)

— *Medium...* Le soleil ne s'écarte jamais dans sa course du milieu du ciel ; cependant il éclaire tout de ses rayons. (CLAUDIEN, *de Sexto Consul. Honorii*, V, 411.)

64. *Instillata...* Ton père t'a inculqué sa vertu avec la vie : les forts engendrent les forts. (Le premier vers peut être de Montaigne ; le deuxième est d'HORACE, *Od.*, IV, IV, 29.)

— *Denique...* Enfin, pourquoi la violence suit-elle la race des lions, la ruse celle des renards, la fuite et la peur celle des cerfs, si ce n'est que l'âme a son germe propre et se développe en même temps que le corps ? (LUCRÈCE, III, 741 et 746.)

P. 65. *Si in corpus*... Si l'âme s'insinue dans le corps à la naissance, pourquoi ne nous souvenons-nous pas du passé ? pourquoi ne conservons-nous aucune trace de nos actions antérieures ? (LUCRÈCE, III, 671.)

— *Comme disoit Platon*. Dans le *Phédon*, p. 382.

66. *Nam*... Car, si le changement est si grand que l'âme ne conserve aucun souvenir de ce qu'elle a fait, son état, ce me semble, rapproche beaucoup de celui de la mort. (LUCRÈCE, III, 674.)

67. *Platon, pour se sauver de cet inconvenient*. Dans sa *République*, X, p. 615.

68. *Gigni*... Nous sentons qu'elle naît avec le corps, qu'elle croît et vieillit avec lui. (LUCRÈCE, III, 446.)

— *Mentem*... Nous voyons l'esprit se guérir comme un corps malade et pouvant être traité par la médecine. (ID., III, 509.)

— *Corpoream*... Il faut bien que l'âme soit corporelle, puisqu'elle est sensible aux impressions du corps. (ID., III, 176.)

— *Vis animai*... L'âme est troublée, bouleversée, brisée par la force de ce poison. (ID., III, 498.)

69. *Vis morbi*... Le mal, en se répandant dans les membres, trouble l'âme par sa violence, tout ainsi que la force du vent soulève la mer en vagues écumantes. (ID., III, 491.)

70. *Morbis*... Souvent, dans les maladies du corps, l'âme s'égare et se répand en discours sans suite ; d'autres fois, une pesante léthargie la plonge comme dans un éternel sommeil ; les yeux se ferment, la tête s'abat. (ID., III, 464.)

— *Quippe*... C'est folie d'unir le mortel à l'immortel, de les croire d'intelligence et en communauté de fonctions. Que doit-on, en effet, imaginer de plus divers, de plus disjoint et de plus opposé que ces deux substances, l'une

périssable et l'autre indestructible, que vous prétendez réunir pour les exposer ensemble aux plus terribles désastres? (LUCRÈCE, III, 801.)

P. 71. *Simul*... Elle s'affaisse avec lui sous le poids de l'âge. (ID., III, 459.)

— *Non alio*... De la même manière que les pieds peuvent être malades sans que la tête éprouve aucune douleur. (ID., III, 111.)

— *Ainsi que dit Aristote*. Dans *Métaphys*., II, 1.

— *Contrahit*... (CICÉRON, *de Divinat*., II, 58.) Montaigne a traduit ce passage avant de le citer.

— *Laquelle Cicero dit*. Dans *Tuscul*., I, 16.

72. *Rem gratissimam*... Sujet très agréable, qu'on promet plus qu'on ne prouve. (SÉNÈQUE, *Epist*. 102.)

— *Comme dit Platon*. Dans les *Lois*, X, 13.

73. *Somnia sunt*... Ce sont là les rêves d'un homme qui désire, mais qui ne prouve pas. (CICÉRON, *Academ*., II, 38.)

74. *Perdam*... Je confondrai la sagesse des sages, et je réprouverai la prudence des prudents. (S. PAUL, *Corinth*., I, 1, 19.)

— *Ipsa*... Les ténèbres dans lesquelles s'enveloppe la vérité sont un exercice pour l'humilité et un frein pour l'orgueil. (S. AUGUSTIN, *de Civit. Dei*, XI, 22.)

75. *Cum de animorum*... Lorsque nous traitons de l'immortalité de l'âme, nous cherchons surtout un appui auprès des hommes qui craignent ou qui honorent les dieux infernaux. Cette religion généralement répandue nous encourage. (SÉNÈQUE, *Epist*. 117.)

— *Usuram*... Ils disent que nos âmes vivent comme les corneilles, longtemps, mais non pas toujours. (CICÉRON, *Tusc*., I, 31.)

76. *Et luy disoit se souvenir*. Voy. DIOGÈNE LAERCE, VIII, 4.

P. 76. *O pater...* O mon père! est-il vrai que des âmes retournent d'ici sur la terre et revêtent de nouveau un corps matériel ? Qui peut inspirer à ces malheureux un aussi cruel désir de la vie? (VIRGILE, *Énéide*, VI, 719.)

— *L'opinion que Varro recite.* Voy. S. AUGUSTIN, *de Civit. Dei*, XXXII, 28.

— *Chrysippus.* Voy. LACTANCE, *Div. instit.*, VII, 23.

— *Platon, qui dit.* Dans le *Ménon*, p. 16 et 17.

— *Voicy son progrés ailleurs.* Dans le *Timée.*

77. *Denique...* Il est ridicule de supposer que les âmes se trouvent là toutes prêtes au moment précis de l'accouplement des bêtes ou de leur naissance, et que, substances immortelles, elles s'empressent en foule autour d'un corps mortel et se disputent entre elles à qui y sera introduite la première. (LUCRÈCE, III, 777.)

78. *Il faut estimer, dit-il.* Dans la *Vie de Romulus*, c. 14.

79. *Pithagoras dict*, etc. Voy., pour cette citation et les suivantes, PLUTARQUE, *des Opinions des philosophes*, V, 3.

— *Archelaüs... disoit.* Voy. DIOGÈNE LAERCE, II, 17.

80. *Et moy je secours...* D'après sa déclaration, Montaigne serait né après dix mois. Mais, en matière de gestation, rien de moins certain que la supputation du temps.

— *Quasi vero...* Comme si celui qui ignore sa propre mesure pouvait entreprendre de mesurer quelque autre chose. (PLINE, *Nat. Hist.*, II, 1.)

— *Vrayement Protagoras.* Voy. SEXTUS EMPIRICUS, *adv. Math.*, p. 148.

81. *Vous, pour qui...* Nous avons déjà dit que cette *Apologie de Sebond* était probablement adressée à Marguerite de France, reine de Navarre.

— *Comme fit Gobrias.* Voy. HÉRODOTE, III, 78.

— *Quand Thales.* Voy. DIOGÈNE LAERCE, I, 36.

P. 82. *Chi*... Qui trop se subtilise se pulvérise. (PÉTRARQUE, chant XI.)

83. *Epicurus disoit*. Voy. PLUTARQUE, *contre Colotès*, c. 27.

— *Et Platon verifie*. Dans les *Lois*, IX, p, 874.

85. *Qui certis quibusdam*... Qu'enchaînés à certains dogmes, ils se voient forcés de défendre des conséquences qu'ils n'approuvent pas. (CICÉRON, *Tusc.*, II, 2.)

87. *Ut*... Comme la cire de l'Hymette s'amollit au soleil, et, pétrie sous le pouce, prend mille formes et devient plus maniable par l'usage. (OVIDE, *Métam.*, X, 284.)

— *Mulciber*... Si Vulcain était contre Troie, Troie avait pour elle Apollon. (ID., *Trist.*, I, II, 5.)

— *Non potest*... Une chose ne peut être plus ou moins comprise qu'une autre, parce que la compréhension est une pour toutes choses. (CICÉRON, *Acad.*, II, 41.)

90. *Inter visa*... Entre les apparences vraies ou fausses, il n'y a point de différence pour l'assentiment de l'esprit. (ID., *ibid.*, 28.)

92. *Posterior*... La dernière est toujours la meilleure et nous détourne des anciennes. (LUCRÈCE, V, 1413.)

94. *Je croy bien, fit-il*. Voy. PLUTARQUE, *Apophthegmes des Lacédémoniens*.

95. *Tales*... L'homme change avec chaque jour que lui départ Jupiter. (Vers de CICÉRON, traduits de l'*Odyssée* d'Homère et conservés par saint Augustin, *de Civ. Dei*, V, 8.)

96. *Quis*... Et qui ne me soucie nullement de savoir quel roi fait tout trembler sous l'Ourse glacée, ou de quoi s'inquiète le roi d'Arménie Tiridate. (HORACE, *Od.*, I, XXVI, 3.)

98. *Velut*... Comme une frêle barque surprise en pleine mer par un vent furieux. (CATULLE, *Epigr.*, XXV, 12.)

100. *Semper Ajax*... Ajax fut toujours brave, mais il fut

plus brave encore dans sa fureur. (CICÉRON, *Tusc.*, IV, 23.)

P. 101. *Ut maris*... De même qu'on juge de la tranquillité de la mer quand aucun souffle n'agite sa surface, ainsi on peut assurer que l'âme est tranquille quand nulle passion ne peut l'émouvoir. (ID., *Tusc.*, V, 6.)

104. *Qualis*.. Ainsi la mer, par un double mouvement, tantôt se précipite vers la côte, couvre les rochers d'écume et se répand au loin sur le rivage; tantôt, retournant sur elle-même et entraînant dans son reflux les cailloux qu'elle avait apportés, elle fuit, et, abaissant ses eaux, laisse la plage à découvert. (VIRGILE, *Æn.*, XI, 624.)

105. *Sic*... Ainsi le temps change le prix des choses : l'objet qui était en faveur tombe dans le mépris, tandis que celui qui était méprisé revient en faveur à son tour ; on le désire chaque jour davantage ; il est admiré, vanté ; le voilà hors de comparaison. (LUCRÈCE, V, 1275.)

— *Cleanthes le Samien*. Voy. PLUTARQUE, *de la Face de la lune*, c. 4.

107. *Paracelse*. Bombast de Hohenheim, dit *Paracelse*, né en 1493, dans le canton de Schwitz, fut médecin et thaumaturge. Il prétendait avoir trouvé le secret de prolonger la vie et de faire de l'or. Appelé en 1526 à une chaire de l'université de Bâle, il commença par brûler publiquement les ouvrages d'Avicenne et de Galien, disant que les cordons de sa chaussure en savaient autant qu'eux. Méprisé à son tour, il mourut à l'hôpital de Saltzbourg en 1541, laissant un recueil très volumineux d'œuvres écrites en style de grimoire. Toutefois, c'est à lui que la médecine doit l'opium, l'emploi du mercure et plusieurs préparations chimiques.

108. *Jaques Peletier*. Mathématicien, poète et grammairien, né au Mans en 1517, mort à Paris en 1582.

— *Deux lignes s'acheminans l'une vers l'autre*. C'est ce qu'on nomme des asymptotes en géométrie.

109. *Nam*... Car ce dont on se sert présentement paraît supérieur à tout le reste. (LUCRÈCE, V, 1411.)

P. 109. *Platon dit.* Dans le dialogue *le Politique*, p. 269.

— *Les prestres ægyptiens.* Voy. HÉRODOTE, II, 142, 143.

110. *En la plus fameuse des grecques escholes.* Celle de Platon. Voy. le *Timée*.

— *Heraclitus establissoit.* Voy. DIOGÈNE LAERCE, IX, 8.

— *Sigillatim...* Mortels comme individus, immortels comme espèce. (APULÉE, *de Deo Socratis.*)

— *Alexandre escrivit à sa mere.* Voy. S. AUGUSTIN, *de Civit. Dei*, VIII, 5.

— *Cicero et Diodorus.* Voy. CICÉRON, *de Divinat.*, I, 19, et DIODORE, II, 31.

— *Pline.* Dans *Nat. Hist.*, XXX, 1.

— *Platon dit.* Dans son *Timée*, p. 524.

111. Voyez, au sujet des récits merveilleux que Montaigne rapporte sur le nouveau monde, l'*Histoire de la conquête du Mexique* par ANTONIO SOLIS, et l'*Histoire des Guerres civiles des Espagnols en Amérique*, extraite du *Commentaire royal* de l'Inca GARCILASO DE LA VEGA.

115. *Et plaga cœli...* Le climat contribue non seulement à la vigueur du corps, mais aussi à celle de l'esprit. (VÉGÈCE, I, 2.)

— *Athenis ..* L'air d'Athènes est léger, d'où les Athéniens plus subtils; celui de Thèbes est lourd, d'où les Thébains plus robustes que spirituels. (CICÉRON, *de Fato*, c. 4.)

116. *Disant que les terres grasses.* Voy. HÉRODOTE, IX, 121.

117. *Quid...* La raison sait-elle ce qu'elle doit craindre ou désirer? Quand jamais a-t-on conçu quoi que ce soit dont on n'ait pas eu à se repentir plus tard, au cas même où les faits ont répondu à la conception? (JUVÉNAL, *Sat.*, X, 4.)

— *Conjugium...* Nous demandons une épouse et nous en voulons des enfants, mais il n'y a que Dieu qui sache quels

seront ces enfants et quelle sera cette épouse. (JUVÉNAL, *Sat.*, X, 352.)

P. 117. *Et la priere des Lacedemoniens.* Voy. PLATON, *Second Alcibiade*, p. 42.

118. *Attonitus...* Étonné d'un mal si nouveau, riche et indigent à la fois, il voudrait fuir ses richesses et prend en horreur l'objet de ses vœux. (OVIDE, *Métam.*, XI, 128.)

— *Virga...* Ta verge et ton bâton m'ont consolé. (*Psalm.*, XXII, 4.)

— *Cleobis et Biton.* Voy. HÉRODOTE, I, 31.

— *Trophonius et Agamedes.* Voy. PLUTARQUE, *Consolations à Apollonius*, c. 14.

119. *Si consilium...* Si tu veux un conseil, abandonne aux dieux le soin de ce qui te convient et de ce qui t'est le plus utile : l'homme leur est plus cher que tu ne peux l'être à toi-même. (JUVÉNAL, *Sat.*, X, 346.)

— *Tres...* Il me semble voir trois convives de goûts différents. Que leur donner? que ne pas leur donner? Tu prives l'un de ce qu'il aime, et ce que tu offres aux deux autres leur déplaît. (HORACE, *Epist.*, II, II, 61.)

— *Nil...* Ne rien admirer, Numicius, est peut-être le seul moyen de faire et d'assurer son bonheur. (ID., *ibid.*, I, VI, 1.)

— *Par le calcul de Varro.* Voy. S. AUGUSTIN, *de Civit. Dei*, XIX, 2.

— *Qui autem...* Or, si l'on ne s'accorde pas sur le souverain bien, on diffère d'opinion sur toute la philosophie. (CICÉRON, *de Finibus*, V, 3.)

120. *Et disoit Archesilas.* Voy. SEXTUS EMPIRICUS, *Pyrrh. Hypot.*, I, 33.

— *Ataraxie.* Du grec ἀταραξία, quiétude, calme de l'esprit, tranquillité de l'âme.

— *Justus Lipsius.* Juste Lipse, philologue du XVI[e] siècle,

né en 1547 à Over-Isch (Belgique), mort en 1606, publia de nombreux ouvrages, et un, entre autres, sur la philosophie des stoïciens pour répondre au vœu exprimé ici par Montaigne. Cet ouvrage, intitulé *Manuductio ad stoïcam philosophiam*, ne parut qu'en 1604.

P. 120. *Aristote attribue.* Dans *Morale à Nicomaque*, IV, 3, p. 72.

121. *Depuis que je suis nay.* Le XVIe siècle fut pour les Anglais une grande époque de perturbations politiques et religieuses.

122. *Comment pouvoit ce dieu ancien.* Apollon. Voy. Xénophon, *Mémoires sur Socrate*, I, III, 1.

— *Quelle bonté...* Pascal, dans ses *Pensées*, s'est inspiré de ce passage : « Plaisante justice qu'une rivière ou une montagne borne ! Vérité en deçà des Pyrénées, erreur au delà. »

124. *Thrasimacus en Platon.* Voy. *de la Républ.*, I, p. 338.

— *Gentes...* On dit qu'il y a des nations où la mère s'unit à son fils et le père à sa fille, et où l'amour croît en raison de cette parenté. (Ovide, *Métam.*, X, 331.)

125. *Les peuples qui avoyent anciennement cette coustume.* Voy. Sextus Empiricus, *Pyrr. Hypot.*, III, 24.

— *Nihil itaque...* Il ne reste rien de nous : ce que j'appelle nôtre est une production de l'art.

126. *Mais Aristippus l'accepta.* Voy. Diogène Laerce, II, 78.

— *Bellum...* O terre hospitalière ! tu portes la guerre ; tes coursiers sont armés pour le combat, et c'est le combat qu'ils appellent. Cependant ces fiers animaux étaient attelés d'abord à des chars et avaient l'habitude de marcher fraternellement sous le joug ; tout espoir de paix n'est donc pas perdu. (Virgile, *Æn.*, III, 539.)

— *Les pescheurs, dit-il.* Voy. Diogène Laerce, II, 67.

P. 126. *Diogenes lavoit ses choulx.* Voy. DIOGÈNE LAERCE, II, 68; HORACE, *Epist.*, I, XVII, 1.

127. *Les Grecs.* Voy. SEXTUS EMPIRICUS, *Pyrr. Hypot.*, III, 24, etc.

— *Les Indiens... Les Scythes.* ID., *ibid.*, I, 14.

— *Inde...* Chaque pays hait les divinités des pays voisins, parce que chacun tient ses dieux pour les seuls véritables : d'où les fureurs aveugles de la foule. (JUVÉNAL, XV, 37.)

— *On preschoit Solon.* Voy. DIOGÈNE LAERCE, I, 63.

— *La femme de Socrates.* ID., II, 35.

128. *Arcesilaus disoit n'estre considerable en la paillardise, de quel costé on le fust...* C'est-à-dire : « Quand on est paillard, il n'est pas plus répréhensible de l'être d'une façon que de l'autre, le mal étant le même de tous les côtés. » Voy. PLUTARQUE, *Règles et Préceptes de santé*, c. 5.

— *Et obscœnas...* Quant aux plaisirs obscènes, Épicure pense que, si la nature les demande, on doit moins s'arrêter à la naissance et au rang qu'à l'âge et à la figure. (CICÉRON, *Tusc.*, V, 33.)

— *Ne amores...* Les stoïciens ne pensent pas que des amours saintement réglées soient interdites au sage. (ID., *de Finibus bonorum et malorum*, III, 20.)

— *Quæramus...* Voyons (disent les stoïciens) jusqu'à quel âge on doit aimer les jeunes gens. (SÉNÈQUE, *Epist.* 123.)

— *Le reproche de Diogarchus à Platon.* Voy. CICÉRON, *Tusc.*, IV, 34.

129. *Chrysippus disoit.* Voy. PLUTARQUE, *Contredits des philosophes stoïques*, c. 31.

130. *A Hippoclides.* Voy. HÉRODOTE, VI, 129.

— *Metrocles.* Voy. DIOGÈNE LAERCE, VI, 94.

131. *Mœchus...* Jadis mari d'Aufidie, Scévinus, te voilà devenu son amant, aujourd'hui qu'elle est la femme de celui

qui était autrefois ton rival. Elle te déplaisait quand elle était à toi, pourquoi te plaît-elle depuis qu'elle est à un autre? Es-tu donc impuissant dès que tu n'as plus rien à craindre? (MARTIAL, III, 70.)

P. 131. *Nullus*... Il n'est personne dans la ville, ô Cécilianus! qui ait voulu voir ta femme gratis lorsque ses approches étaient libres; mais, maintenant que tu la fais garder, les adorateurs abondent. Tu es un habile homme. (ID., I, 74.)

— *On demanda à un philosophe*. Ce conte qu'on fait de Diogène le Cynique « n'est fondé sur le témoignage d'aucun ancien écrivain », si l'on en croit Bayle. Voy. son Dictionnaire, art. *Hipparchia*.

132. *Heraclitus et Protagoras*. Voy. SEXTUS EMPIRICUS, *Pyrr. Hypot.*, I, 29 et 32.

— *Un grand et religieux autheur*. S. AUGUSTIN, *de Civit. Dei*, XIV, 20.

— *Car Diogenes*. Voy. DIOGÈNE LAERCE, VI, 69.

— *C'est respondoit-il*. ID., VII, 58.

— *Et Hipparchia*. ID., VI, 96.

136. *Sur ce mesme fondement qu'avoit Heraclitus*. Voy. SEXTUS EMPIRICUS, *Pyrr. Hypot.*, I, 29.

— *Democritus*. ID., *adv. Math.*, c. 165.

— *Les Cyrenayens*. Ou *Cyrenaïques*. Voy. CICÉRON, *Acad.*, II, 7.

— *Protagoras estimoit*. ID., *ibid.*, II, 46.

— *Platon a voulu*. Dans le *Phédon*, p. 66, etc., et dans le *Théétète*, p. 186, etc.

137. *Via*... Ce sont les voies par lesquelles l'évidence pénètre dans le sanctuaire de l'esprit humain. (LUCRÈCE, V, 103.)

— *Invenies*... Vous reconnaîtrez que la notion du vrai nous vient primitivement par les sens; et le témoignage des

sens est irrécusable, car quel guide plus fidèle que les sens? (LUCRÈCE, IV, 479, 483.)

P. 138. *Cicero dict.* Dans *Acad.*, II, 27.

— *O miserable!* Voy. PLUTARQUE, *Contredits des philosophes stoïques*, c. 9.

139. *An poterunt...* L'ouïe pourra-t-elle rectifier la vue, ou le tact rectifier l'ouïe? Le goût suppléera-t-il le tact, ou celui-ci aura-t-il son équivalent dans l'odorat et la vue? (LUCRECE, IV, 487.)

— *Seorsum...* A chacun sa puissance, à chacun sa force propre. (ID., IV, 490.)

143. *Quicquid.* . Vers de LUCRÈCE, V, 577, que Montaigne a traduits avant de les citer.

Nec... Et cependant nous ne convenons pas que les yeux se trompent. Il ne faut donc pas leur imputer les erreurs de l'esprit. (ID., IV, 380, 387.)

144. *Proinde...* Les sens ne nous trompent jamais. Si la raison ne peut expliquer pourquoi ce qui est carré de près paraît rond de loin, il vaut encore mieux, à défaut de solution vraie, en donner une fausse de ce double phénomène, plutôt que de laisser échapper l'évidence de ses mains, plutôt que de mentir à sa loi première et de ruiner tous les fondements de crédibilité sur lesquels reposent notre conservation et notre vie : car les intérêts de la raison ne sont pas les seuls ici en jeu; la vie elle-même ne se conserve qu'avec le secours des sens, c'est sur leur témoignage que nous évitons les précipices et les autres choses nuisibles (ID., IV, 500.)

— *Timagoras.* Voy. CICÉRON, *Acad.*, II, 25.

145. *Exstantesque...* Des montagnes qui s'élèvent au-dessus de la mer nous paraissent de loin une même masse, quoique, en réalité, elles soient très distantes l'une de l'autre. Les collines et les champs semblent fuir vers la poupe du vaisseau sur lequel nous naviguons. Si votre cheval s'arrête au milieu d'un fleuve, son corps vous paraît remonter obliquement le courant. (LUCRECE, IV, 398, 390, 421.)

P. 147. *Et Zenon.* Voy. Diogène Laerce, IV, 23.

— *Surquoy Philoxenus.* Id., IV, 56.

148. *Auferimur...* Nous sommes séduits par la parure; l'or et les pierreries cachent des défauts : une jeune fille est la moindre partie de ce qui nous plaît en elle Souvent on a peine à trouver ce qu'on aime parmi tant d'ornements : c'est sous cette égide opulente que l'amour trompe nos yeux. (Ovide, *de Remed. amor.*, I, 343.)

— *Cunctaque...* Il admire tout ce qu'il a d'admirable. L'insensé! il se désire lui-même, c'est lui-même qu'il approuve, lui-même qu'il convoite; il brûle de feux qu'il a lui-même allumés. (Id., *Metam.*, III, 424.)

— *Oscula...* Il la couvre de baisers et s'imagine qu'elle y répond; il la saisit, il l'étreint, il croit sentir sous ses doigts le frisson de la chair et craint en la pressant d'y laisser une empreinte livide. (Id., *ibid.*, X, 256.)

149. *Ut despici...* De telle sorte qu'on ne peut regarder en bas sans être pris de vertige. (Tite-Live, XLIV, 6.)

150. *Ce fut pourquoy ce beau philosophe se creva les yeux.* Cicéron, *de Finibus bon. et mal.*, V, 29, ne dit pas positivement que Démocrite, dont il est question ici, se soit percé les yeux, et Plutarque, *de la Curiosité*, c. 11, déclare la chose fausse.

— *Que Theophrastus dict.* Voy. Plutarque, *Comment il faut ouïr*, c. 2.

— *Fit etiam..* Il arrive souvent que tel spectacle, telle voix, tel chant, et souvent aussi la douleur et la crainte, impressionnent vivement les esprits. (Cicéron, *de Divinat.*, I, 37.)

— *Ce fleuteur protocole de Gracchus.* Voy. Plutarque, *Comment il faut refréner la colère*, c. 6.

151. *Et solem...* On voit deux Thèbes et le soleil double. (Virgile, *Æn.*, IV, 470.)

— *Multimodis...* Nous voyons la difformité et la laideur

faire des caprices et recevoir des hommages. (Lucrèce, IV, 1152.)

P. 151. *In rebus*... Les choses, même les plus exposées à la vue, si nous n'y appliquons notre esprit, se perdent dans l'éloignement de la mémoire. (Id., IV, 812.)

153. *Democritus disoit*. Voy. Plutarque, *des Opinions des philosophes*, IV, 10.

— *Tantaque*... Entre ces effets la différence est si grande que ce qui est nourriture aux uns est poison mortel aux autres : ainsi, le serpent, au contact de la salive humaine, dépérit et se dévore lui-même. (Lucrèce, IV, 633.)

— *Pline dit*. Dans *Nat. Hist.*, XXXII, 1.

— *Lurida*... Tout paraît jaune à ceux qui ont la jaunisse. (Lucrèce, IV, 533.)

154. *Bina*... Les lampes ont double lumière, les hommes double corps et double visage. (Id., IV, 451.)

155. *Et vulgo*... Ainsi font ces voiles jaunes, rouges et bruns, tendus dans nos théâtres et flottant à l'air le long des poteaux qui les soutiennent : leur éclat mobile se réfléchit sur les spectateurs et sur la scène ; les sénateurs, les femmes, les statues des dieux, tout se teint de leur lumière changeante. (Id., IV, 73.)

156. *Ces personnes qui*. Voy. Sénèque, *Nat. Quæst.*, I, 16.

157. *Ut*... De même, la nourriture, distribuée par tout le corps, périt en changeant de nature. (Lucrèce, III, 703.)

158. *Denique*... De même que, dans la construction d'un édifice, si la première règle est fausse, si l'équerre s'écarte de la direction perpendiculaire, si le niveau s'éloigne par quelque endroit de sa juste situation, il faut nécessairement que tout le bâtiment soit vicieux, penché, affaissé, sans grâce, sans aplomb, sans proportion, et qu'une partie semble prête à s'écrouler, et que tout s'écroule en effet, pour avoir été d'abord mal conduit : de même, si l'on ne peut compter sur le

rapport des sens, tous les jugements seront trompeurs et illusoires. (LUCRÈCE, IV, 514.)

P. 161. *Platon disoit*. Dans le *Théétète*, p. 130.

— *Labile*. Sujette à changer.

162. *Heraclitus*. Voy. SÉNÈQUE, *Epist*. 58.

— *Mutat*... Le temps change la face du monde : à un état succède nécessairement un autre état ; rien n'est stable, tout se transforme, et la nature est en continuelle métamorphose. (LUCRÈCE, V, 826.)

— Toute la partie guillemetée, pages 162 à 165, à l'exception des quatre vers de Lucrèce, est un passage, traduit par Amyot, du traité de Plutarque sur le mot Ἐἰ, c. 12.

165. *O la vile chose, dict-il*. Voy. SÉNÈQUE, *Nat. Quæst.*, I, Præfat.

167. *Provehimur*... Nous sortons du port, et la terre et les villes semblent s'éloigner. (VIRGILE, *Æn.*, III, 72.)

— *Jamque*... Secouant la tête, le vieux laboureur soupire ; il compare le présent avec le passé, vante le bonheur de son père et parle sans cesse de la piété des anciens temps. (LUCRÈCE, II, 1165.)

— *Tot circa*... Tant de dieux en mouvement pour un seul homme. (M. SÉNÈQUE, *Suasor.*, I, 4.)

168. *Italiam*... A défaut du Ciel, qui te refuse le rivage de l'Italie, vogues-y sous mes auspices. Si tu as peur, c'est que tu ignores qui tu conduis. Lance-toi sans crainte à travers la tempête, César te protège. (LUCAIN, V, 579.)

— *Credit*... César juge enfin le péril à la hauteur de son courage. « Quoi ! dit-il, les dieux ont besoin d'un si grand effort pour me perdre ? Ils assaillent de toute la mer la petite barque où je suis assis. » (ID., V, 653.)

— *Ille*... Lui aussi, à la mort de César, il eut pitié de Rome et se couvrit d'un voile de deuil. (VIRGILE, *Géorg.*, I, 466.)

P. 168. *Non tanta...* Il n'y a pas une si grande alliance entre le Ciel et nous qu'à notre mort les astres doivent s'éteindre. (PLINE, *Nat. Hist.*, II, 8.)

169. Le *cruel empereur romain* qui voulait faire sentir la mort à ses prisonniers est Caligula : « Fais en sorte qu'il se sente mourir », disait-il au bourreau : *Ita feri ut mori sentiat.* Voy. SUÉTONE, *Caligula*, c. 30. Mais les mots rapportés plus loin par Montaigne, « Celuy là m'est eschapé », sont de Tibère au sujet de Carvilius, qui s'était suicidé pour échapper au supplice : *Carvilius me evasit.* Voy. SUÉTONE, *Tibère*, c. 61.

— *Vidimus...* Nous l'avons vu vivant dans un corps tout meurtri, dont on prolongeait l'agonie par un raffinement de cruauté. (LUCAIN, IV, 178.)

— *Heliogabalus.* Voy. LAMPRIDIUS, *Héliogabale*, c. 33.

170. *Impiger...* Courageux par force. (LUCAIN, IV, 798.)

— *Qui l'en eust mis au propre.* C'est-à-dire : « Si on l'eût mis dans ce cas. »

— *La Prusse.* Lisez : la *Brusse*. L'édition de 1588, comme celle de 1595 d'ailleurs, porte *la Prusse*, mais c'est une erreur. Lucius Domitius fut pris à Corfinium, dans l'Abruzze citérieure, en latin *Aprutium*. Voy. PLUTARQUE, *Vie de César*, c. 10.

— *Albucilla.* Voy. TACITE, *Annal.*, VI, 48.

— *Plautius Sylvanus.* ID., *ibid.*, IV, 22.

171. *Le capitaine Demosthenes.* Voy. PLUTARQUE, *Nicias*, c. 10.

— *L'empereur Adrianus.* Voy. XIPHILIN, *Vie d'Adrien.*

— *Voylà pourquoy Cæsar.* Voy. SUÉTONE, *J. César*, c. 87.

— *Dit Pline.* Dans *Nat. Hist.*, VII, 53.

— *Fimbria.* Voy. APPIEN, *de Bello Mithrid.*, p. 21.

— *Au rebours, Ostorius.* Voy. TACITE, *Annal.*, XVI, 15.

P. 172. *Emori...* Je ne veux pas mourir, mais il me serait indifférent d'être mort. (CICÉRON, *Tusc.*, I, 8.)

— *Ce Pomponius Atticus.* Voy. CORNÉLIUS NÉPOS, *Vie d'Atticus*, c. 22.

173. *Tullius Marcellinus.* Voy. SÉNÈQUE, *Epist.* 77.

— *L'histoire du philosophe Cleanthes.* Voy. DIOGÈNE LAERCE, VIII, 176.

174. *Invitum...* Sauver un homme malgré lui, c'est comme si on le tuait. (HORACE, *Art poét.*, 467.)

176. *Les stoïciens.* Voy. PLUTARQUE, *Contredits des philosophes stoïques*, c. 24.

178. *Qu'un ancien allegue.* Voy. SÉNÈQUE, *Epist.* 4.

— *Si nunquam...* Si Danaé n'avait pas été enfermée dans une tour d'airain, jamais elle n'eût donné un fils à Jupiter. (OVIDE, *Amor.*, II, XIX, 27.)

— *In æquo...* Le chagrin d'avoir perdu une chose et la crainte de la perdre affectent également l'esprit. (SÉNÈQUE, *Epist.* 98.)

179. *Omnium...* En toutes choses, le plaisir croît en raison du péril qui devrait nous en éloigner. (ID., *de Benefic.*, VII, 9.)

— *Galla...* Repousse-moi, Galla; l'amour se rassasie lorsque ses joies ne sont pas assaisonnées d'un peu de tourment. (MARTIAL, IV, 37.)

— *Licurgue ordonna.* Voy. PLUTARQUE, *Vie de Lycurgue*, c. 11.

— *Et languor...* Et la langueur, et le silence, et les soupirs tirés du fond du cœur. (HORACE, *Epod.*, XI, 9.)

— *La courtisane Flora.* Voy. PLUTARQUE, *Vie de Pompée*, c. 1.

— *Quod...* Ils pressent étroitement l'objet de leur amour jusqu'à le faire souffrir, et souvent ils lui mordent les lèvres. Un secret aiguillon les anime contre l'objet qui

allume la fureur de leurs transports. (LUCRÈCE, IV, 1706.)

P. 180. *La Marque d'Ancone.* La Marche d'Ancône, en Italie, où est Notre-Dame de Lorette.

— *Au Liege.* A Liège, ou aux eaux de Spa, près de Liège, appelées ici par Montaigne les bains d'Aspa.

— *Ce grand Caton.* Voy. PLUTARQUE, *Caton d'Utique*, c. 7.

— *Transvolat...* Il dédaigne ce qu'il a sous la main et court après ce qui fuit. (HORACE, *Sat.*, I, II, 108.)

— *Nisi...* Si tu ne surveilles pas ta maîtresse, elle cessera bientôt d'être à moi. (OVIDE, *Amor.*, II, XIX, 47.)

— *Tibi...* Tu te plains de ton superflu, et moi du manque du nécessaire. (TÉRENCE, *Phorm.*, acte I, sc. III, v. 9.)

181. *Si qua...* Si tu veux régner longtemps sur ton amant, dédaigne ses prières. (OVIDE, *Amor.*, II, XIX, 33.)

— *Contemnite...* Amants, faites les dédaigneux : celle qui vous a refusé hier viendra s'offrir à vous aujourd'hui. (PROPERCE, II, XIV, 19.)

— *Et fugit...* Elle court se cacher derrière les saules, mais auparavant elle a fait en sorte d'être aperçue. (VIRGILE, *Buc.*, III, 65.)

— *Pourquoy inventa Popæa.* Voy. TACITE, *Annal.*, XIII, 45.

182. *Interdum...* Parfois elle a fait de sa robe un rempart contre mes entreprises. (PROPERCE, II, XV, 6.)

184. *Il se passa cinq cens ans.* Voy. VALÈRE MAXIME, II, I, 4.

— *Quod...* Ce qui est permis n'a plus de charme ; ce qui est défendu irrite les désirs. (OVIDE, *Amor.*, II, XIX, 3.)

— *Latius...* Le mal qu'on croyait avoir étouffé s'étend plus loin. (RUTILIUS, *Itinerar.*, I, 397.)

— *Les histoires grecques.* Voy. HÉRODOTE, IV, 23.

P. 185. *Furem...* Les serrures attirent les voleurs. Celui qui vole avec effraction n'entre pas dans les maisons ouvertes. (Sénèque, *Epist.* 68.)

187. *Gloria...* Gloire à Dieu dans les cieux, et paix aux hommes sur la terre (S. Luc, *Évang.*, II, 14.)

188. *Chrysippus et Diogenes.* Voy. Cicéron, *de Finibus bon. et mal.*, III, 17.

— *Deçà vers nous...* Vers traduits d'Homère, *Odyssée*, XII, 184.

— *Ces philosophes là.* Voy. Cicéron, *de Finibus*, III, 17.

— *Gloria quantalibet...* Qu'est la plus grande gloire si elle n'est que de la gloire? (Juvénal, *Sat.*, VII, 81.)

189. *Voicy une lettre.* Traduite de Cicéron, *de Finibus*, II, 33.

190. *L'ordonnance de son testament.* Id., *ibid.*, II, 31.

— *Carneades.* Id., *ibid.*, III, 17.

191. *Paulum...* La vertu cachée diffère peu de l'obscure oisiveté. (Horace, *Od.*, IV, ix, 29.)

— *Aristote.* Dans *Morale à Nicomaque*, II, 7, etc.

192. *Si tu sçais, dit Carneades.* Voy. Cicéron, *de Finibus*, II, 18.

— *S. Peduceus.* Id., *ibid.*

— *L'exemple de P. Sextilius Ruffus.* Id., *ibid.*, II, 17.

— *Et M. Crassus.* Id., *de Offic.*, III, 18.

— *Meminerint...* Ils se souvinrent qu'ils avaient Dieu pour témoin, j'entends par là leur conscience. (Id., *ibid.*, III, 10.)

— *Profecto...* La fortune étend sa domination sur toutes choses : elle élève les uns et rabaisse les autres, moins selon leur mérite que selon son caprice. (Salluste, *Bell. Catilin.*, c. 8.)

P. 193. *Quasi...* Comme si une action n'était vertueuse que lorsqu'elle devient célèbre. (Cicéron, *de Offic.*, I, 4.)

— *Vera...* Une âme vraiment grande place l'honneur, qui est le principal but de notre nature, dans les actions vertueuses, non dans la gloire. (Id., *ibid.*, I, 19.)

195. *Credo...* Je crois que, le reste de cet hiver, Roland fit des choses dignes de mémoire; mais elles ont été si secrètes jusqu'ici que ce n'est pas ma faute si je ne les raconte point : car Roland a toujours été plus prompt à faire de belles actions qu'à les publier, et jamais ses exploits n'ont été divulgués que par des témoins. (Ariosto, *Orlando*, cant. XI, st. 81.)

— *Gloria...* Notre gloire, c'est le témoignage de notre conscience. (S. Paul, *Epist. ad Corinth.*, II, 1, 12.)

196. *Virtus...* La vertu véritable brille d'un éclat sans mélange; elle ignore les refus honteux, elle ne prend ni ne dépouille la pourpre consulaire au gré d'un peuple volage. (Horace, *Od.*, III, II, 17.)

— *Non emolumento...* Non pour quelque récompense, mais pour la satisfaction attachée à la vertu. (Cicéron, *de Finibus*, I, 10.)

197. *O Dieu.* Voy. Sénèque, *Epist.* 85.

— *An quidquam...* Quoi de plus insensé que d'estimer réunis des gens que l'on méprise chacun à part? (Cicéron, *Tusc.*, V, 36.)

— *Nil...* Rien de moins estimable que les jugements de la foule. (Tite-Live, XXXI, 34.)

— *Demetrius disait.* Lisez *disoit*. Voy. Sénèque, *Epist.* 91.

— *Ego...* Moi je dis qu'une chose, lors même qu'elle ne serait pas honteuse, semble l'être si elle est louée par la multitude. (Cicéron, *de Finibus*, II, 15.)

— *Dedit...* C'est un bienfait de la Providence que les choses honnêtes sont aussi les plus utiles. (Quintilien, *Inst. orat.*, I, 12.)

P. 198. *Risi*... J'ai ri de voir que la ruse pouvait échouer. (OVIDE, *Héroïd.*, I, 18.)

— *Laudari*... Je ne hais pas la louange, car j'ai la fibre sensible ; mais je me refuse à voir son dernier effort dans un *bravo ! très bien !* (PERSE, *Sat.*, I, 47.)

— *Paul Æmyle.* Voy. TITE-LIVE, XLIV, 22.

199. *Falsus*... Qui peut être sensible à de fausses louanges ou redouter la calomnie, si ce n'est un malhonnête homme et un menteur ? (HORACE, *Epist.*, I, XVI, 39.)

— *L'anneau Platonique.* L'anneau de Gygès. Voy. PLATON, *République*, II, 3, p. 37.

200. *Non, quicquid*... Tu n'épouses pas toutes les opinions subversives de la Rome turbulente, ni ne te charges de redresser sa balance. Ne te cherche pas en dehors de toi-même. (PERSE, *Sat.*, I, 5.)

— *Trogus Pompeius dict de Herostratus.* Trogue Pompée, dont il ne nous reste qu'un abrégé de son ouvrage par Justin, ne dit rien de semblable. C'est dans VALÈRE MAXIME, VIII, 14, *ext.* 5, qu'on trouve ce jugement porté sur Érostrate.

— *Et Titus Livius.* VI, 11.

202. *Nunc*... Que la postérité me loue, la pierre qui couvrira mes os n'en sera pas plus légère ; mes mânes, mon tombeau, ma cendre fortunée, ne se couronneront pas de fleurs pour cela. (PERSE, *Sat.*, I, 27.)

— *Casus*... C'est un accident ordinaire, arrivé à beaucoup d'autres et pris dans les mille chances de la fortune. (JUVÉNAL, *Sat.*, XIII, 9.)

203. *Ad nos*... A peine si un léger vent en a porté la renommee jusqu'à nous. (VIRGILE, *Æn.*, VII, 646.)

— *Les Lacedemoniens.* Voy. PLUTARQUE, *Apophthegmes des Lacédemoniens.*

204. *Quos*... Ensevelis dans la gloire d'un moment. (VIRGILE, *Æn.*, V, 302.)

P. 205. *Recte*... La récompense d'une bonne action, c'est de l'avoir faite. (Sénèque, *Epist.* 81.)

— *Officii*... Le fruit d'un service, c'est le service même.

— *Et Platon*. Voy. *Lois*, XII, p. 950.

206. *L'appeloit Timon*. Voy. Diogène Laerce, *Vie de Platon*, III, 26.

— *Ut tragici*... A l'exemple des poètes tragiques qui ont recours à un Dieu lorsqu'ils ne savent comment trouver le dénouement de leur pièce. (Cicéron, *de Nat. deor.*, I, 20.)

207. *Comme dit le sire de Jouinville*. Dans ses *Mémoires*, c. 58, p. 357.

— *In ferrum*... Ils bravaient le fer, ils embrassaient la mort, regardant comme une lâcheté de ménager une vie qui devait renaître. (Lucain, I, 461.)

— *Quæ*... Celle-là succombe qui refuse parce qu'il ne lui est pas permis de succomber. (Ovide, *Amor.*, III, iv, 4.)

— *Ut enim*... De même que dans le langage ordinaire on n'appelle honnête que ce qui est glorieux dans l'opinion du peuple. (Cicéron, *de Finibus*, II, 15.)

210. *Ille*... Il confiait ses secrets au papier comme à un ami fidèle. Qu'il en arrivât bien ou mal, jamais il n'eut d'autre confident ; aussi s'est-il mis tout entier dans ses ouvrages comme dans un tableau votif. (Horace, *Sat.*, II, I, 30.)

— *Qu'il n'est pas inconvenient d'avoir des conditions et des propensions*. C'est-à-dire : « Qu'il n'est pas étrange que nous ayons des qualités et des penchants. »

Nec id Rutilio... Et Rutilius et Scaurus n'en ont été ni moins crus, ni moins estimés. (Tacite, *Agricola*, c. I.)

211. *Julius Cæsar*. Voy. Plutarque, *Vie de César*, c. I, à la fin.

— *La morgue de Constantius*. Voy. Ammien Marcellin, XXI, 14.

P. 215. *Mediocribus...* Tout défend la médiocrité aux poëtes, et les dieux, et les hommes, et les colonnes où l'on affiche leurs ouvrages. (Horace, *Art poét.*, 372.)

— *Verum...* Mais nul ne croit plus en soi qu'un mauvais poète. (Martial, XII, lxiii, 13.)

— *Que n'avons nous de tels peuples!* Se réfère à ce qui suit, au peuple d'Athènes qui accueillit si mal la poésie du vieux Denys.

— *Dionysius le pere.* Voy. Diodore de Sicile, XIV, 104, et XV, 74.

216. *La sienne intitulée* « les Leneïens ». Il y a ici confusion : on a pris les *Lénéennes*, fêtes de Bacchus célébrées par des concours dramatiques, pour le titre même de la tragédie de Dionysius, qui était intitulée *la Rançon d'Hector*. Voy. Tzetzès, *Chiliad.*, V, 178.

217. *Cum...* Quand je les relis, j'ai honte de les avoir écrits, parce que j'y vois beaucoup de choses qui, aux yeux mêmes de leur auteur, sont indignes d'être conservées. (Ovide, *de Ponto*, I, v, 15.)

218. *Comme dict Plutarque de quelqu'un.* De Xénocrate, dans les *Préceptes du mariage*, c. 26.

— *Si quid...* Car tout ce qui plaît, tout ce qui charme les sens des mortels, c'est aux Grâces que nous en sommes redevables.

— *A la façon de celuy d'Amafanius et de Rabirius.* Voy. Cicéron, *Acad.*, I, 2.

219. *Cicero estime.* Id., *de Universo*, c. 2.

220. *Brevis...* Je travaille à être bref, et je deviens obscur. (Horace, *Art poét.*, 25.)

— *Platon dit.* Dans sa *République*, X, p. 887.

221. *Messala se pleint en Tacitus.* Dans le dialogue *de Oratoribus*, c. 42.

— *Comme à taire, à dire aussi.* Nous croyons qu'il faut

lire *à faire,* conformément à l'édition Le Clerc. *Taire* forme ici avec *dire* une antithèse qui n'a pas de sens.

P. 223. *Agros...* Le partage des terres se fit d'abord à proportion de la beauté, de la vigueur et de l'esprit de chacun : car alors la beauté et la vigueur étaient les premières recommandations. (LUCRÈCE, V, 1109.)

224. *Les Æthiopes et les Indiens, dit Aristote.* Dans sa *Politique,* IV, 4.

— *Ipse...* Au premier rang marche Turnus, les armes à la main, superbe et dépassant de la tête tous ceux qui l'entourent. (VIRGILE, *Æn.*, VII, 783.)

— *Speciosus...* Il était le plus beau d'entre les fils des hommes. (PSALMISTE, XLV, 3.)

— *C. Marius.* Voy. VÉGÈCE, I, 5.

— *Le Courtisan.* Livre italien composé par Baltazar Castiglione, sous le titre *del Cortegiano,* c'est-à-dire *du Courtisan.*

— *Les petits hommes, dit Aristote.* Dans *Morale à Nicomaque,* IV, 7.

— *Et Platon.* Dans sa *République,* VII, p. 535.

225. *Comme il advint au pauvre Philopœmen.* Voy. PLUTARQUE, *Vie de Philopœmen,* c. I.

226. *Unde...* Aussi ai-je les jambes et la poitrine couvertes de poils. (MARTIAL, II, XXXVI, 5.)

— *Minutatim...* Peu à peu les forces et la vigueur se perdent, et la décrépitude va toujours croissant. (LUCRÈCE, II, 1131.)

— *Singula...* Chaque année nous enlève quelque chose de nous-mêmes. (HORACE, *Epist.*, II, II, 55.)

227. *Molliter...* Le plaisir de l'étude me faisant oublier la fatigue. (ID., *Sat.*, II, II, 12.)

— *N'y porter à poinct un oiseau.* Le mot *poinct* doit s'entendre ici dans le sens de *poing.* C'est de même qu'au

cours des *Essais*, nous trouvons *cœur* pour *chœur*, *compte* pour *conte*, et réciproquement, etc.

P. 228. *Tanti*... A ce prix-là, je ne voudrais pas tout le sable du Tage, vec l'or qu'il roule à l'Océan. (JUVÉNAL, *Sat.*, III, 54.)

— *Non agimur*... L'Aquilon n'enfle pas mes voiles, ni l'Auster ne trouble ma course paisible. En force, en talent, en figure, en vertu, en naissance, en biens, je suis des derniers de la première classe, mais des premiers de la dernière. (HORACE, *Epist.*, II, II, 201.)

230. *Hæc*... Superflu qui échappe aux yeux du maître et dont profitent les voleurs. (ID., *ibid.*, I, VI, 45.)

231. *Dubia*... Les maux incertains me tourmentent le plus. (SÉNEQUE, *Agamemnon*, acte III, sc. I, v. 29.)

232. *Spem*... Je n'achète pas à ce prix l'espérance. (TÉRENCE, *Adelph.*, acte II, sc. III, v. 11.)

233. *Alter*... Qu'une de mes rames batte les flots, et l'autre le sable du rivage. (PROPERCE, III, III, 23.)

— *Cui*... Trouvant la condition plus douce sans la poussière de la victoire. (HORACE, *Epist.*, I, I, 51.)

— *Capienda*... Dans le malheur il faut être téméraire. (SÉNÈQUE, *Agamemnon*, acte II, sc. I, v. 47.)

234. *Turpe*... Il est honteux de se charger la tête d'un poids que l'on ne saurait porter : bientôt les genoux fléchissent et se dérobent au fardeau. (PROPERCE, III, IX, 5.)

— *Nunc*... Aujourd'hui, si ton ami ne nie pas le dépôt que tu lui as confié, s'il te rend ton vieux sac avec sa vieille monnaie intacte, c'est un prodige de bonne foi qu'il faut inscrire dans les livres toscans et expier par le sang d'une brebis. (JUVÉNAL, XIII, 60.)

235. *Nihil est*... Rien n'est si populaire que la bonté. (CICÉRON, *pro Ligario*, c. 12.)

— *Par cette proportion*. C'est-à-dire : « Par cette com-

paraison de mes qualités et de mes mœurs avec celles de mon temps. »

P. 236. *Apollonius disoit.* Voy. PHILOSTRATE, p. 409.

— *Aristote estime.* Dans *Morale à Nicomaque*, IV, 8.

— *Et par ce qu'il sert.* C'est-à-dire : « Et parce que cela lui sert. »

237 *Qui est un mot de l'ancien Metellus Macedonicus.* Voy. AURELIUS VICTOR, *de Vir. illustr.*, c. 66.

— *Quo quis...* Plus un homme est fin et adroit, plus il est odieux et suspect, s'il perd sa réputation d'honnêteté. (CICÉRON, *de Offic.*, II, 9.)

238. *Diroyent quelque chose à un prince.* C'est-à-dire : « Ceux qui, dans les affaires d'État, admettent qu'on fasse fléchir la bonne foi et la conscience, *pourraient parler dans ce sens à un prince, avec quelque apparence de raison.* »

— *Lors que, de mon enfance, il fit descendre son armée à Otrante.* En 1537. Montaigne avait alors quatre ans.

239. *Aristippus disoit.* Voy. DIOGÈNE LAERCE, II, 68.

242. *Messala Corvinus.* Voy. PLINE, *Nat. Hist.*, VII, 24.

— *Plenus...* Je suis plein de trous, je perds de tous les côtés. (TÉRENCE, *Eunuch.*, acte I, sc. II, v. 25.)

— *George Trapezonce.* George de Trébizonde, savant grec, vint à Rome sous le pape Eugène IV, y publia une rhétorique, diverses traductions de livres grecs et nombre d'écrits de controverse. Il mourut vers l'an 1484, dans une extrême vieillesse, après avoir oublié tout ce qu'il avait appris.

243. *Quoy qu'en die Cicero.* Dans le *de Senectute*, c. 7 : *Nec vero quemquam senum audivi oblitum quo loco thesaurum obruisset.* C'est-à-dire : « Je n'ai jamais ouï dire qu'un vieillard eût oublié l'endroit où il avait caché son trésor. »

— *Memoria...* Il est certain que la mémoire est le réceptacle non seulement de la philosophie, mais encore de

tous les arts et de ce qui est de l'usage de la vie. (CICÉRON, *Acad.*, II, 7.)

P. 244. *Le jeune Pline instruira...* Voyez les *Lettres* de PLINE, V, 3, où se trouve un exemple du rigorisme que Pline l'Ancien apportait dans l'emploi du temps.

246. *On conjectura anciennement à Athenes.* Non pas à Athènes, mais à Abdère. Voy. DIOGÈNE LAERCE, IX, 53, et AULU-GELLE, V, 3.

247. *Nasutus...* Soyez fin, ayez du nez, mais un nez comme Atlas n'en voudrait pas, et confondez par vos plaisanteries Latinus en personne, vous ne parviendrez pas à dire pis de ces bagatelles que je n'en ai dit moi-même. Pourquoi mâcher dans le vide ? Il faut de la chair pour mordre et se rassasier Ici, vous perdez votre peine, répandez ailleurs votre venin sur ceux qui s'admirent : car, pour moi, je sais que tout ceci n'est rien (MARTIAL, II, 13.)

— *Je vis un jour à Barleduc.* Au mois de septembre 1559, alors que le roi François II conduisait en Lorraine sa sœur Claude, mariée à Charles III, duc de Lorraine.

248. *Ne si...* Ni oui ni non, voilà ce que dit mon cœur. (PETRARCA, Venise, 1557, p. 208.)

— *Dum...* Lorsque l'esprit est dans le doute, il est à la merci de la moindre impulsion. (TÉRENCE, *Andr.*, acte I, sc. VI, v. 32)

— *Chrysippus disoit.* Voy. DIOGÈNE LAERCE, VII, 179.

249. *Sors...* Le sort tomba sur Mathias. (*Acta Apost.*, I, 26.)

— *Voyez à quants de bouts c'est un baston.* C'est-à-dire : « Voyez combien de bouts à ce bâton. »

— *Ipsa consuetudo...* L'habitude de donner son assentiment paraît chose dangereuse et glissante. (CICÉRON, *Acad.*, II, 21.)

250. *Justa...* Ainsi, lorsque ses plateaux sont chargés d'un poids égal, la balance ne s'abaisse ni ne s'élève d'aucun côté. (TIBULLE, IV, 41.)

P. 250. *Cædimur*... On est également battu de part et d'autre. (HORACE, *Epist.*, II, II, 97.)

251. *Nunquam*... Il n'est pas d'action si honteuse et si infâme qu'on n'en puisse citer d'encore pires. (JUVÉNAL, VIII, 183.)

254. *Mihi*... Vivre et me bien porter, voilà toute ma philosophie. (LUCRÈCE, V, 959.)

255. *Nemo*... Personne ne tente de descendre en soi-même. (PERSE, IV, 23.)

256. *Omnino*... S'il est quelque chose d'honorable, rien ne l'est plus qu'une conduite sévère et égale dans toutes les actions de la vie : ce qui ne peut être si, dépouillant son caractère, on imite les autres. (CICÉRON, *de Officiis*, I, 31.)

260. *Faciasne*... Ferez-vous ce que fit autrefois Polémon converti ? Quitterez-vous la livrée de la débauche, les bandages, les coussins, les vaines parures, comme on raconte de ce jeune débauché qui, assistant un jour par hasard à une leçon de l'austère Xénocrate, arracha de son front et jeta à la dérobée les fleurs dont il était couronné à la mode des buveurs ? (HORACE, *Sat.*, II, III, 253.)

261. *Aurat.* Daurat ou Dorat, en latin *Auratus*, mort en 1588. C'est de lui que descend le poète Dorat.

— *Mont-doré.* Maître des requêtes et bibliothécaire du roi, mort en 1571.

— *Plus sapit*... Le vulgaire est plus sage parce qu'il n'est sage qu'autant qu'il le faut. (LACTANCE, *Div. Instit.*, III, 5.)

264. *Non recito*... Je ne récite pas ceci à tout venant, ni en tous lieux et en présence de n'importe quelle assemblée ; je le lis seulement à mes amis, lorsqu'ils m'en prient. Il est beaucoup d'auteurs, au contraire, qui déclament leurs ouvrages en plein forum et dans les bains publics. (HORACE, *Sat.*, I, IV, 73.)

— *Non equidem*... Mon dessein n'est pas de grossir mon

livre de billevesées, de donner du poids à de la fumée ; je parle sans prétention. (PERSE, V, 19.)

P. 265. *Paterna vestis*... L'habit d'un père, son anneau, sont d'autant plus chers à ses enfants que ceux-ci lui étaient plus affectionnés. (S. AUGUSTIN, *de Civit. Dei*, I, 13.)

266. *Ne toga*... Que les thons et les olives ne manquent d'enveloppe. (MARTIAL, XIII, 1.)

— *Et laxas*... Et je fournirai souvent aux maquereaux des habits où ils seront à l'aise. (CATULLE, XCIV, 8.)

267. *Zon sus l'œil.* Voy. MAROT, *Fripelippes, valet de Marot, à Sagon.*

268. *Comme disoit Pindare.* Voy. CLÉMENT d'ALEXANDRIE, *Strom.*, VI, 10.

— *Salvianus Massiliensis... dict.* Il dit proprement, *de Gubernat. Dei*, I, 14, p. 87 : *Si pejeret Francus, quid novi faciet qui perjurium ipsum sermonis genus putat esse non criminis ?*

269. *Et qu'un ancien.* Voy. PLUTARQUE, *Lysandre*, c. 4.

270. *Ce bon compaignon de Grece.* Lysandre. Voy. sa *Vie* dans PLUTARQUE, c. 4.

— *On appelle Cæsar.* ID., *Pompée*, c. 16 ; *Caton d'Utique*, c. 7.

271. Le chapitre XIX, sur la *Liberté de conscience*, est consacré à l'empereur Julien, surnommé l'Apostat. La justice que rend ici Montaigne à un ennemi loyal du christianisme faillit être un obstacle à l'obtention de la bulle de bourgeoisie romaine qu'il sollicitait en 1581, pendant son séjour a Rome. *Le maître du sacré palais* blâmait fort ce chapitre; mais enfin *le censeur*, dit-il, *remit à ma conscience de rhabiller ce que je verrois de mauvais goust.* (*Voyage*, t. II, p. 35.) La bulle obtenue, Montaigne ne rhabilla rien, car ce rhabillage eût été fait au détriment de la vérite que nous devons même à nos ennemis. On sait que, depuis, Voltaire a pris texte de ce chapitre pour toutes ses louanges en faveur de Julien.

P. 272. *Cornelius Tacitus.* Voy. Vopiscus, *in Tacito imp.*, c. 10.

— *En chasteté.* Voy. Ammien Marcellin, XXIV, 8.

273. *Il fut tué par les Parthes.* Id., XXV, 4.

— *Quant à la justice.* Id., XXII, 10; XXV, 5, 6.

— *L'un desquels, Marcellinus.* Id., XXII, 10.

— *Car nos gens mesmes recitent.* Voy. Sozomène, *Hist. ecclés.*, V, 4.

274. *Affectant.* Ce mot se rapporte à Julien.

— *Dit Eutropius.* Liv. X, c. 8.

— *Les rigueurs de quoy il usa.* Voy. Ammien Marcellin, XXII, 2.

— *Quant à sa sobrieté.* Id., XVI, 2.

— *La vigilance estoit telle en luy.* Id., XVI, 17; XXVI, 5.

275. *Qu'il se passoit bien de cet artifice.* Id., XVI, 2.

— *Sa mort.* Id., XXV, 3.

276 *Et disoit-on.* Id., XXV, 6.

— *Il dit entre autres choses, en mourant.* Id., XXV, 4.

— *Il avoit eu une pareille vision.* Id., XX, 5; XXV, 2.

— *Tu as vaincu, Nazareen.* Voy. Théodoret, *Hist. ecclés.*, III, 20.

277. *Il couvoit, dit Marcellinus.* XXI, 2.

— *Les amonnesta.* Id., XXII, 3.

279. *Medio...* De la source des plaisirs s'élève comme une amertume dont on éprouve le dégoût, même au milieu des fleurs. (Lucrece, IV, 1130.)

— *Dit un verset grec ancien.* Dont voici le texte : Πωλοῦσιν ἡμῖν πάντα τἀγαθ'οἱ θεοί. (Epicharme dans les *Mémoires sur Socrate*, II, 1. de Xénophon.

P. 279. *Ipsa felicitas...* La félicité qui ne se modère pas se détruit elle-même. (Sénèque, *Epist.* 74.)

— *Metrodorus disoit.* Id., *Epist.* 99.

— *Socrates dit.* Dans le *Phédon* de Platon, p. 376.

280. *Est quædam...* Il y a une certaine volupté à pleurer. (Ovide, *Trist.*, IV, III, 27.)

— *Et dit un Attalus en Seneque.* Voy. *Epist.* 63.

— *Minister...* Jeune esclave, toi qui verses le vin vieux de Falerne, verse-m'en du plus amer. (Catulle, XXVII, 1.)

— *Nullum...* Il n'y a pas de mal sans compensation. (Sénèque, *Epist.* 69.)

281. *Et dit Platon.* Dans sa *République*, IV, 5.

— *Omne...* Les punitions exemplaires ont toujours quelque chose d'inique qui atteint les particuliers, mais dont la société bénéficie. (Tacite, *Annal.*, XIV, 44.)

282. *Volutantibus...* Voyant en eux-mêmes des choses si opposées, ils en étaient stupides. (Tite-Live, XXXII, 20.)

— *C'est ce que les anciens disent de Simonides.* Voy. Cicéron, *de Nat. deor.*, I, 22. Voy. aussi le Dictionnaire de Bayle, article *Simonide.*

283. *Il faut, disoit-il.* Voy. Suétone, *Vie de Vespasien*, c. 24.

— *Adrian, l'empereur.* Voy. Spartien, *Vérus*, c. 6.

284. *J'en sçay un.* Henri IV probablement.

— *De pied ferme.* C'est-à-dire « sur la terre ».

285. *L'empereur Julian disoit.* Voy. Zonaras, *Histoire de Julien*, vers la fin.

— *Et Xenophon de la persienne.* Dans la *Cyropédie*, I, II, 16.

— *Ils n'apprenoient, dit-il.* Dans *Epist.* 88.

286. *Victor...* Je retournerai vainqueur du combat, ô Marcus Fabius. Si j'y manque, j'invoque sur moi la colère

de Jupiter, de Mars et des autres dieux. (Tite-Live, II, 45.)

P. 286. *Philistus.* Voy. Plutarque, *Vie de Dion*, c. 8.

— *Moley Moluch.* Voy. de Thou, *Histoire,* liv. LXV, p. 248.

287. *Coacervanturque...* Entassés non seulement par le carnage, mais encore par la fuite. (Tite-Live, II, 47.)

— *Je lisois.* Dans la *Cyropédie* de Xénophon, VIII, vi, 9.

288. *Cæsar dit.* Dans *de Bello civili,* III, 11.

289. *A ce que dit Suetone.* Dans *Vie de César,* c. 57.

— *Tiberius Nero.* Voy. Pline, *Nat. Hist.*, VII, 20.

— *L'invention de Cecinna.* Id., *ibid.*, X, 24.

— *D. Brutus en usa.* Id., *ibid.*, X, 77.

— *Mutine.* Aujourd'hui *Modène.*

— *Per dispositos equos...* Se rendit en trois jours d'Amphisse à Pella sur des chevaux de relais, avec une rapidité presque incroyable. (Tite-Live, XXXVIII, 7.)

292. *Et patimur...* Nous subissons les maux d'une longue paix ; plus terrible que les armes, le luxe nous a domptés. (Juvénal, VI, 291.)

— *Au traité de Bretigny.* Voy. Froissart, t. I, c. 213.

293. *Nil...* O Némésis ! fais que je ne désire jamais rien que je ne puisse avoir qu'au détriment de son légitime possesseur ! (Catulle, LXVIII, 77.)

— *Licurgus.* Voy. Plutarque, *Lycurgue*, c. 21.

— *Ceux la avoient encore plus de tort.* Voy. A. Corn. Celsi *Medicina*, Præfat., p. 7.

294. *Quid...* C'est à quoi tendaient stupidement ces combats impies de gladiateurs, ces massacres de la jeunesse et toute cette volupté qui se repaissait de sang. (Prudence, *contre Symmaque*, II, 672.)

— *Arripe...* Saisissez, ô prince ! une gloire réservée à votre règne, la seule dont il vous reste à grossir l'héritage

paternel. Que le sang humain ne soit plus versé dans nos cirques pour le plaisir du peuple! Contentons-nous du sang des bêtes, et que nos regards ne soient plus souillés par le spectacle de jeux homicides. (PRUDENCE, *contre Symmaque*, II, 643.)

P. 295. *Consurgit...* La vierge modeste se lève à chaque coup, et toutes les fois que le vainqueur égorge son adversaire, elle est ravie; et, si le vaincu demande grâce, elle renverse le pouce et ordonne qu'il meure. (ID., *ibid.*, II, 617.)

— *Nunc...* Maintenant ils vendent leur tête et vont mourir dans l'arène; chacun d'eux s'est fait d'abord un ennemi au milieu de la paix pour venir ensuite le combattre devant le peuple. (MANILIUS, *Astron.*, IV, 225.)

— *Hos...* Mêlé à ces nouveaux jeux, un sexe inhabile au dur maniement du fer descend effrontément dans l'arène aux applaudissements de la foule et combat à l'instar des gladiateurs. (STACE, *Sylv.*, I, VI, 51.)

296. *Suetone en la vie de Cæsar.* c. 56.

— *En laquelle Cicero redit ces mots.* Dans *Epist. fam.*, VII, 5.

— *Car il osta bien.* Voy. CICÉRON, *de Divin.*, II, 37.

297. *Et Suetone dict.* Dans *Vie de César*, c. 54.

— *Tot...* A tant la Galatie, à tant le Pont, à tant la Lydie. (CLAUDIEN, *in Eutrop.*, I, 203.)

— *Marcus Antonius disoit.* Voy. PLUTARQUE, *Antoine*, c. 8.

— *Popilius.* Voy. TITE-LIVE, XLV, 12 et 13.

298. *Ut haberent...* (TACITE, *Agricola*, c. 14.) Montaigne a traduit ce passage avant de le citer.

299. *Tantum...* Ce que c'est pourtant que de si bien faire le malade! Célius n'a plus besoin de feindre qu'il a la goutte. (MARTIAL, VII, XXXIX, 8.)

P. 299. *J'ai veu en quelque lieu d'Appian.* Dans *Guerres civiles*, liv. IV, p. 613.

— *Lisant chez Froissard.* T. I, c. 29.

300. *Pline conte.* Dans *Nat. Hist.*, VII, 50.

— *Comme j'ay dit ailleurs.* Voy. *Essais,* liv. I, ch. XXI: *De la force de l'imagination.*

301. *Que Seneque recite.* Dans *Epist.* 50.

302. *Tacitus recite.* Dans *Annales*, XII, 47.

303. *Sed...* Elle n'a pas besoin pour se redresser d'être excitée de la voix ou caressée du pouce. (MARTIAL, XII, XCVIII, 8.)

— *Fautor...* Tes partisans applaudiront à ton jeu en baissant les deux pouces. (HORACE, *Epist.*, I, XVIII, 66.)

— *Converso...* Quand la foule étendait et renversait le pouce, il fallait, pour lui plaire, que tout vaincu fût égorgé. (JUVÉNAL, III, 36.)

— *Auguste.* Voy. SUÉTONE, *Auguste*, c. 24.

— *Caius Vatienus.* Voy. VALÈRE MAXIME, VI, III, 3.

304. *Quelcun, de qui il ne me souvient point.* Ce quelqu'un est Philoclès, général athénien. Voy. PLUTARQUE, *Lysandre*, c. 5.

— *En Lacedemone.* Voy. PLUTARQUE, *Lycurgue*, c. 14.

— *Les Atheniens.* Voy. CICERON, *de Offic.*, III, 11.





TABLE

DU TOME QUATRIÈME

LIVRE SECOND

(SUITE)



Imprimerie Lahure, 9, rue de Fleurus, à Paris.